

1936

15



ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHEOLOGIQUE
DE L'ĪRĀN



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e

TOME I
FASCICULE I

1936

ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES
DU
SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ĪRĀN

TOME I

JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN, HAARLEM

1936

ATLAS E. IRAN

2

1936

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	7
Yedda A. Godard, LES MARGES DU MURAKKA' GUL-SHAN	11
<i>Les marges d'Ākā Riḍā</i>	13
<i>Les marges de Dawlat</i>	18
Paul Pelliot, LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERĀN	37
André Godard, ABARKŪH	47
<i>Le Gunbad-é 'Alī</i>	49
<i>Le tombeau de Pīr Ḥamzè Sabz Push</i>	54
<i>Le Masdjid-é Djāmi'</i>	56
<i>Le soi-disant tombeau de Tāūs al-Ḥaramain</i>	60
<i>Le Gunbad-é Saiyidūn</i>	72
<i>Le Gunbad-é Saiyidūn Gul-é Surkhī</i>	72
<i>Le portail de la mosquée Nizāmiyè</i>	72
André Godard, NAṬĀNZ	75
<i>Le monument sāsanide</i>	79
<i>Le mihrāb du Masdjid-é Kučè Mir</i>	82
<i>Le Masdjid-é Djum'a</i>	83
<i>Les portes de la mosquée d'Afushṭè</i>	104
André Godard, LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET	109
<i>La tour de Ladjim</i>	110
<i>La tour de Resget</i>	118

André Godard, NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHĀ	125
<i>Le Gunbad-é Surkh</i>	125
<i>Le tombeau circulaire voisin du Gunbad-é Kābūd</i>	135
<i>Le Gunbad-é Kābūd</i>	138
<i>Le Gunbad-é Ghaffāriyè</i>	143
<i>Le caravansérail de Sarčam</i>	151
<i>Le Koi-Burdj</i>	152
<i>La tour d'Urmiya appelée "Se Gunbad"</i>	156
 André Godard, LE MASDĪID-É DĪUM'A DE NĪRĪZ	 163
Myron Bement Smith, LE MINBAR DU MASDĪID-É DĪĀMI', MUĤAMMADIYÈ	173
 Notes. Etoile à huit rais en faïence lustrée	 181
<i>Plat en faïence lustrée</i>	182
<i>Vase en faïence lustrée</i>	183



P R É F A C E

Depuis que brille sur le jardin de l'Irân l'astre radieux de notre grand Shāhīn-shāh, non seulement des fleurs nouvelles ont apparu sur les branches anciennes mais encore les puissantes racines du passé, depuis longtemps cachées dans le sol de l'oubli, ont repris vie l'une après l'autre. Par le pouvoir de son Souverain le peuple iranien goûte aujourd'hui les bienfaits de la civilisation moderne et, de nouveau plein de foi en ses destinées, tourne les yeux vers les siècles glorieux de son histoire et l'héritage de ses illustres ancêtres.

Le Ministère de l'instruction publique, sous l'impulsion de l'impérial Animateur, réunit et étudie les collections d'objets antiques qui seront exposées prochainement dans le Musée qu'il construit. Il favorise les recherches historiques et donne aux savants étrangers et iraniens des facilités de travail grâce auxquelles, depuis plusieurs années, d'importantes missions archéologiques ont pu exécuter des fouilles scientifiques en divers points du pays. Il a également entrepris, avec l'aide du Service archéologique et de son personnel provincial, de restaurer les édifices historiques et de sauver de la ruine les vestiges de l'ancien Irân.

D'autre part le Service archéologique, sous la direction du savant et sincère ami de l'Irân, M. André Godard, a réuni un ensemble d'études relatives à l'histoire de la civilisation iranienne dont le moment est venu de commencer la publication. Ces études seront accompagnées d'illustrations choisies de telle façon que chacun puisse admirer les chefs d'œuvre qui ont été créés sur le sol de l'Irân, que le goût inné de la population de ce pays pour les arts soit encore développé par la connaissance de ces merveilles et qu'ainsi les cœurs iraniens soient de plus en plus attachés à la grandeur de la Patrie.

'Ali Asghar Hekmat
Ministre de l'Instruction publique

A V A N T - P R O P O S

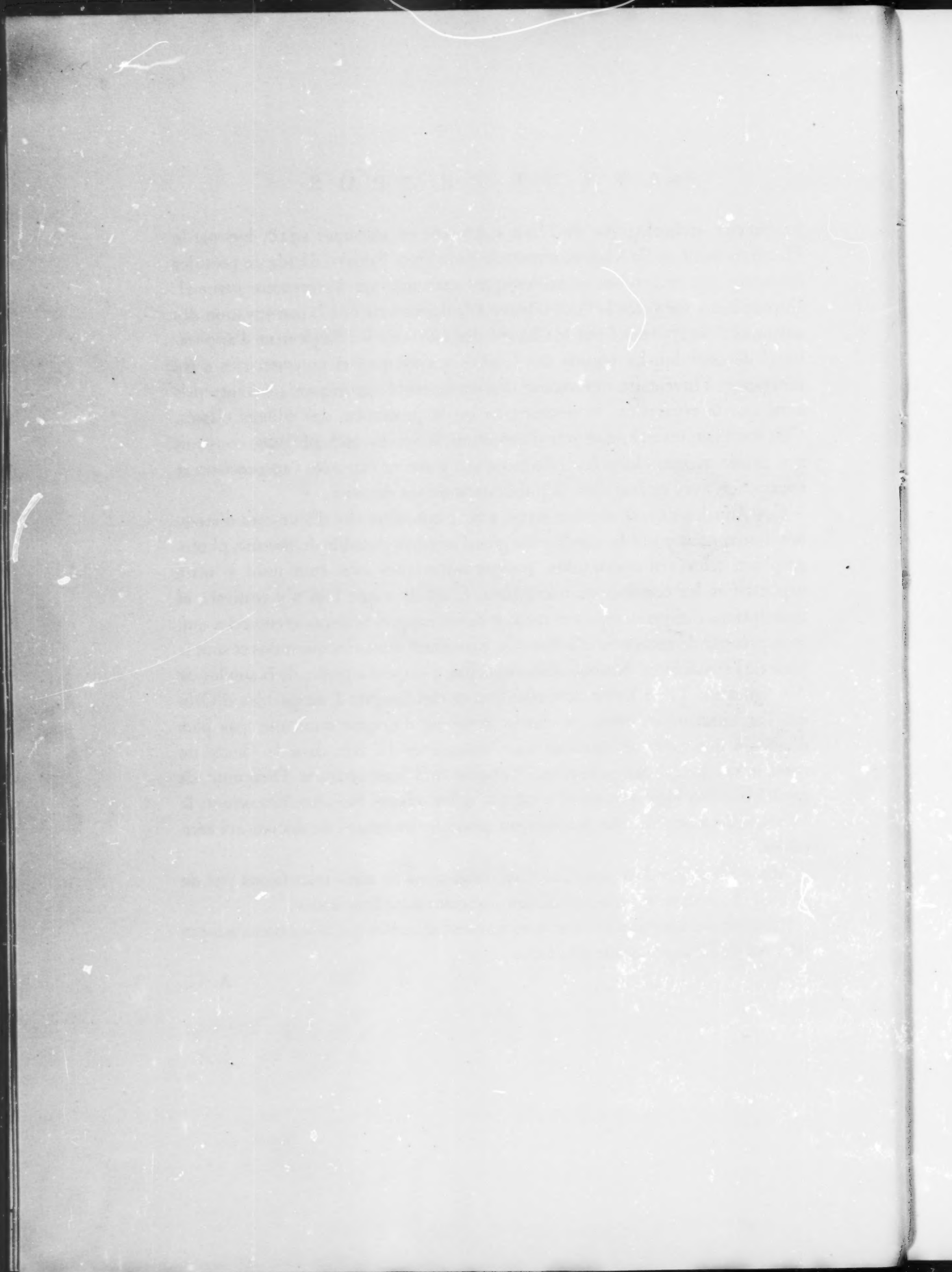
Le Service archéologique de l'Irān a été créé en automne 1928, lorsque le Gouvernement de Sa Majesté impériale Riḍā Shāh Pahlawī décida de présider lui-même aux recherches archéologiques exécutées sur le territoire national. Depuis lors a été votée la "Loi relative à la découverte et à la conservation des antiquités" et approuvé par le Conseil des ministres le "Règlement d'application" de cette loi. Le régime des fouilles scientifiques et commerciales a été réorganisé, l'Inventaire des sites et des monuments historiques a été entrepris ainsi que la réparation, la restauration ou la protection des édifices classés. Cela étant fait, ou en bonne voie d'exécution, le Service archéologique construit son musée, réunit, classe les collections qui y seront exposées l'an prochain et commence, avec ce fascicule, la publication de ses Annales.

Ces Annales devant surtout servir à faire connaître des documents d'étude nouveaux, nous y publierons le plus grand nombre possible de dessins, photographies, relevés d'inscriptions, notices historiques avec tout juste le texte explicatif et les conclusions nécessaires. C'est dire que l'on n'y trouvera ni descriptions dithyrambiques ni surtout de ces rapprochements aventureux qui, sous prétexte de recherche d'influences, brouillent toutes les questions et sont la plaie de l'archéologie. Nous ne déduirons pas, j'exagère à peine, de la similitude des lignes du Tāk-é Kesra de Ctésiphon et des hangars à dirigeables d'Orly que l'architecture en béton de ciment armé est d'origine iranienne, pas plus d'ailleurs que nous ne saurions voir, comme on l'a fait, dans la "hutte de roseaux des peuplades primitives" l'origine de l'iwān sāsānide. Dieu nous en garde! L'archéologie romancée n'est pas notre affaire. Nos Annales seront, le plus simplement et le plus précisément possible, un recueil de documents véritables.

Athār-é Irān paraîtra deux fois l'an, mais nous ne nous interdisons pas de publier, à l'occasion, un ou plusieurs fascicules supplémentaires.

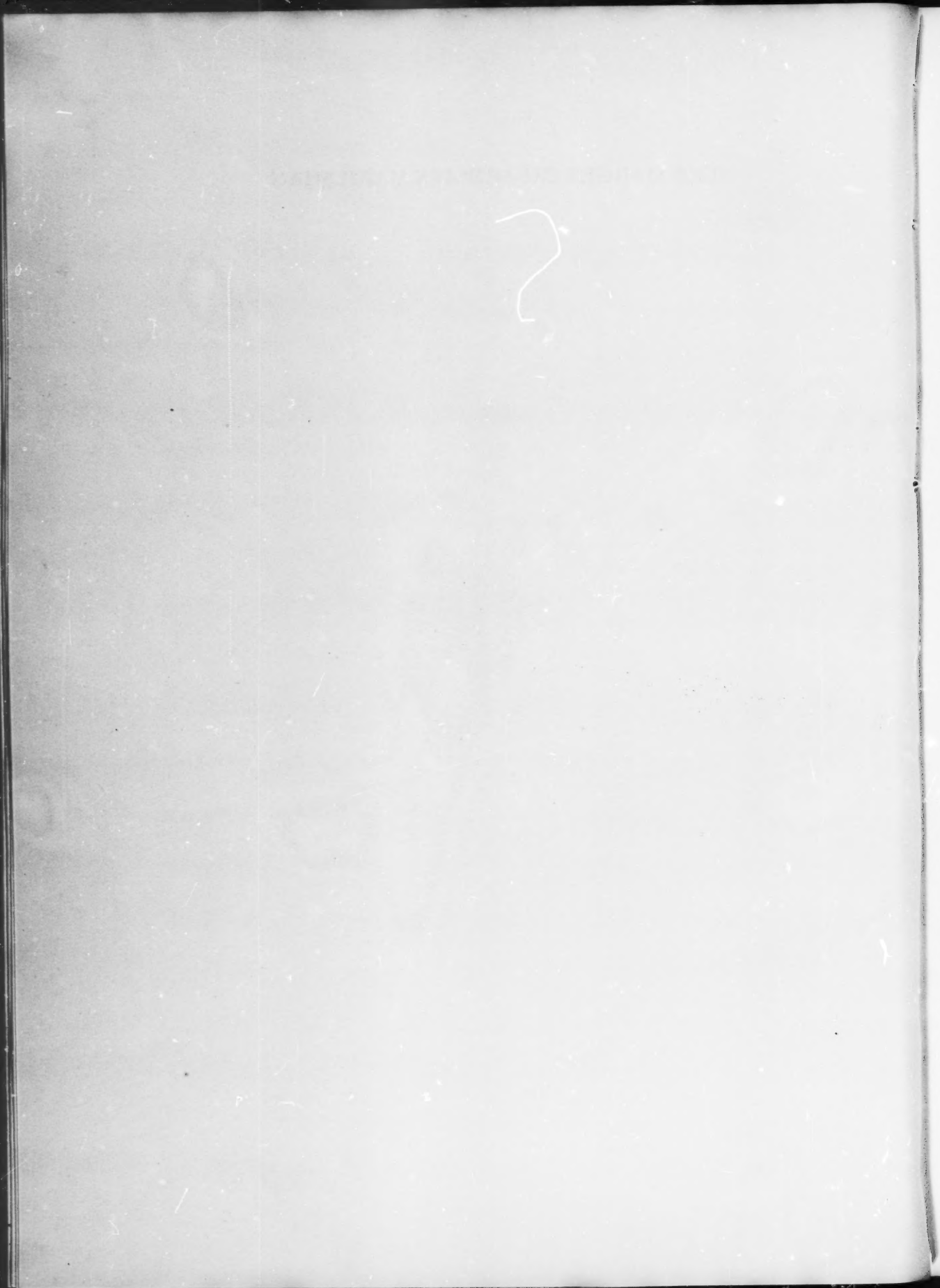
Le mode de transcription des mots iraniens et arabes que nous avons adopté est celui de l'Encyclopédie de l'Islām.

A. G.



LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN





LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN

Le premier souverain de la dynastie mongole de l'Inde, Bābur, parle souvent, dans ses Mémoires, de la grande admiration qu'il avait pour les peintres de l'école de Herāt, mais il n'eut pas, durant le cours de sa vie mouvementée, le loisir de réunir autour de lui les artistes dont il appréciait les œuvres. C'est par son successeur, son fils Humāyūn, que l'école de peinture mongole fut fondée. Humāyūn, lorsqu'il dut s'exiler pour un temps, chassé de l'Inde par Shīr Khān, se réfugia en Irān et vécut pendant une année à la cour de Shāh Ṭahmāsp où travaillaient des élèves de l'école de Behzād. Il y engagea à son service deux peintres, 'Abd al-Ṣamad, de Shīrāz, et Mīr Saiyid 'Alī, de Tabriz, qui le rejoignirent à Kābul lorsque, avec l'aide de Shāh Ṭahmāsp, il put s'y constituer une principauté. Il commanda à Mīr Saiyid 'Alī, en 1550 (957 H.), l'illustration d'une histoire, en douze volumes, des aventures de Ḥamza, oncle du prophète Muḥammad. Cet ouvrage célèbre, l' "Amīr Ḥamza", qui est en quelque sorte le fondement de l'école de peinture mongole, ne fut d'ailleurs terminé que sous le règne d'Akbar. Il était à peine commencé lorsque Humāyūn mourut, en 1556, un an après la reconquête de l'Inde. De nombreux artistes iraniens et indiens travaillèrent pendant vingt-cinq années à l'exécution de ses 1400 illustrations, d'abord sous la direction de Mīr Saiyid 'Alī puis sous celle d'"Abd al-Ṣamad. De cette longue collaboration de peintres étrangers et indigènes naquit en somme sous Humāyūn et se développa sous Akbar l'école de peinture mongole. Elle atteignit son apogée sous le règne de Djahāngīr.

Djahāngīr, collectionneur passionné, fils et petit-fils de princes qui avaient acquis de nombreuses œuvres de leurs peintres et de leurs calligraphes préférés, réunit en volumes les miniatures et les spécimens d'écriture qu'il possédait. L'un d'eux est le "Jahāngīr-Album" de Berlin qui a été étudié par Mrs Kuhnelt et Goetz¹). Un autre, celui qui nous intéresse ici, est le Murakka' Gulshan²). Il

1. E. Kuhnelt et H. Goetz. *Indische Buchmalereien aus den Jahāngīr-Album der Staatsbibliothek zu Berlin*. Berlin 1924.

2. Le mot Murakka' signifie proprement rapiécé, raccommodé. Il a pris secondairement le sens d'album, de recueil.

appartient à la bibliothèque impériale du Gulistān, à Teherān, et a été envoyé à l'exposition de l'art iranien qui eut lieu à Londres en 1931. Les plus précieuses des miniatures qu'il contient y ont été exposées, par exemple la double page représentant Husain Baīkarā dans son jardin et d'autres, attribuées à Behzād et à 'Abd al-Samad, mais il semble bien qu'en raison d'un arrangement particulier de l'ouvrage, une série d'illustrations fort intéressantes pour l'histoire de la peinture indienne soit demeurée à peu près inconnue.

Djahāngīr en effet, pour donner une sorte d'unité aux pages de ce recueil d'éléments disparates, fit coller miniatures et spécimens de calligraphie sur des feuilles de papier d'égales dimensions (H=0m,40. L=0m,245) et de la même couleur crème. Puis il fit orner les marges inégales ainsi obtenues de dessins d'or, arabesques, rinceaux, rochers, arbres, fleurs, agrémentés souvent de petits portraits et de groupes de personnages divers. Sans doute spécifia-t-il aussi que le décor des marges des miniatures serait très calme et donna-t-il, au contraire, à ses peintres toute liberté pour l'ornementation des pages d'écriture, car on remarque que les peintures ne sont entourées que d'ornements exprimés avec le plus évident souci de ne leur porter aucun préjudice, alors que des portraits et des groupes de personnages parfois très colorés accompagnent les modèles d'écriture. Rien de plus logique, mais comme ce sont les miniatures qui ont été exposées à Londres, il est arrivé que les marges les plus intéressantes n'ont pas été vues.

J'y ai relevé les signatures d'Ākā Ridā, de Beshandās et de Dawlat, pas d'autres, mais, à en déduire de certaines différences de facture, il est probable que la plupart des peintres de la cour de Djahāngīr, peut-être tous ceux que Dawlat a représentés, sur l'ordre du souverain, dans les marges de la page 44 du manuscrit (fig. 9), ont collaboré à ce travail. Ils ont parsemé une bonne moitié des feuillets du Murakka' de petites figures qui ne sont pas figées comme des figurants de Durbār mais sont peintes de la façon la plus libre du monde et par le moyen desquelles nous pénétrons dans la vie familière des Grands-Mongols et dans celle de leurs sujets. On y trouve aussi, en rappel des préoccupations artistiques du temps, des scènes religieuses européennes et des personnages chinois.

LES MARGES D'ĀKĀ RIḌĀ

Ākā Riḍā de Herāt entra au service de Djahāngīr alors que celui-ci n'était encore que prince héritier. Son fils Abū'l-Ḥasan devint par la suite le peintre favori du souverain.

Il semble bien qu'Ākā Riḍā soit l'auteur d'une grande partie des marges du Murakka' Gulshan; je n'ai cependant retrouvé sa signature qu'aux pages 29, 105, 145 et 152 ¹⁾. Ses décorations sont des dessins colorés, à l'aquarelle, de tons sourds et éteints qui diffèrent absolument des gouaches brillamment peintes et, pour l'époque, largement exprimées qui portent la signature de Dawlat. Il est illustrateur alors que Dawlat est portraitiste, mais cette distinction n'a pour lui rien de péjoratif car ses décorations sont des modèles du genre, pleines de charme, de finesse et d'originalité.

Les marges de la page de calligraphie de 'Alī Kātīb al-Sulṭānī, qui porte le no. 105 du manuscrit (fig. 1), peuvent être considérées comme entièrement de sa main malgré qu'un seul des personnages soit signé. Elles marquent parfaitement les diverses sources d'inspiration de l'école. La marge supérieure se soumet entièrement à la prédominante influence européenne, ainsi que le montre une Ascension du Christ et une Vierge. Les personnages de la marge inférieure sont nettement chinois. Ākā Riḍā avait subi dans sa jeunesse cette influence de l'art extrême-oriental qui est toujours plus ou moins reconnaissable dans l'art de la miniature iranienne.

L'homme barbu de la marge supérieure, que la figure 2 représente à plus grande échelle, tient un papier sur lequel il écrit au moyen d'une plume d'oie, contrairement à l'habitude orientale d'écrire avec un qalam:

شاه سلیم	Shāh Salīm.
غلام به إخلاص	L'esclave sincère
اقا رضای مصور...	Ākā Riḍāy, peintre.....
فی تاریخ رمضان ۱۰۰۸	En Ramaḍān 1008.

1. Les signatures des pages 105 et 152 accompagnent de très petites figures en mauvais état de conservation que nous ne pouvons reproduire.

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN



LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN



FIG. 2



FIG. 3

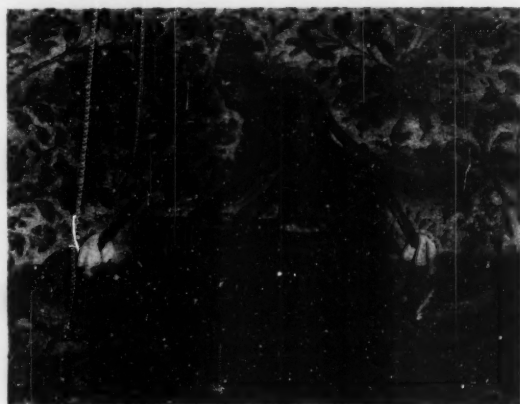


FIG. 4

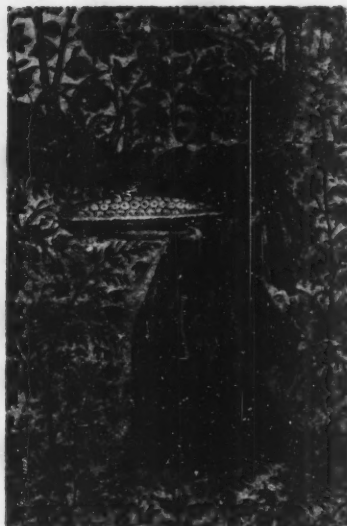


FIG. 5

On sait que Djahāngīr fut appelé Shāh Salīm avant son accession au trône et que ce nom lui resta. Pietro della Valle, qui visita l'Inde au moment de la révolte du prince Khurram, le futur Shāh Djahān, entendait couramment parler du souverain sous l'appellation de Shāh Salīm.

Le décor de la page 29 du manuscrit comporte le portrait d'un très jeune homme assis sur une souche d'arbre moussue. Ses vêtements sont à peine colorés de vert, d'orange et de rose. Il tient à la main un livre ouvert sur lequel on lit très nettement la signature d'Ākā Ridā (fig. 3).

D'autres marges, non signées, peuvent être attribuées au même artiste, par exemple celle qui représente une élégante lessiveuse vêtue du costume des dames mongoles, magnifiquement chargée de colliers et considérant avec intérêt le fonctionnement d'un étrange appareil à laver (fig. 4). De même la fort jolie décoration de la page 68. Nous sommes dans le ḥarīm: Une princesse assise, enveloppée de voiles roses d'un ton délicat, tient une orange. Derrière elle, une servante agite un chasse-mouches, et devant elle, à l'angle de la page, une musicienne à genoux joue d'une sorte de harpe pendant qu'une ravissante jeune fille, habillée de vert et de rose (fig. 5), apporte dans une corbeille couverte d'une étoffe à franges le linge que lave, un peu plus bas dans la marge, une autre suivante non moins charmante. Une dernière jeune femme fait chauffer l'eau de la lessive dans un chaudron noir. Toutes, plus gracieuses les unes que les autres, sont colorées des tons doux et éteints caractéristiques de la manière d'Ākā Ridā.

Ce genre de scène, le prince, ou la princesse, assis pendant que sa petite cour s'affaire à son service, semble être l'un des sujets favoris du décorateur, soit qu'il s'agisse d'un repas ou de ses préparatifs, d'une chasse et de son organisation, ou encore des distractions offertes aux recluses du ḥarīm. Le groupe de trois jeunes femmes dont se compose la figure 6 montre une princesse assise, grave et noble, recevant d'une servante l'hommage des premières fleurs du printemps. Les formes féminines répondent à l'esthétique indienne, poitrine et hanches rebondies, taille de guêpe, cheveux noirs. La longue robe et le haut bonnet mongol se portent encore durant la première partie du règne de Djahāngīr. La jeune princesse semble avoir au pouce la bague au large chaton-miroir dont les élégantes se paraient lors du voyage de Manucci aux Indes¹).

1. Manucci. *Storia do Mogor*. Trad. W. Irvine. t. II. p. 339-340.

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN

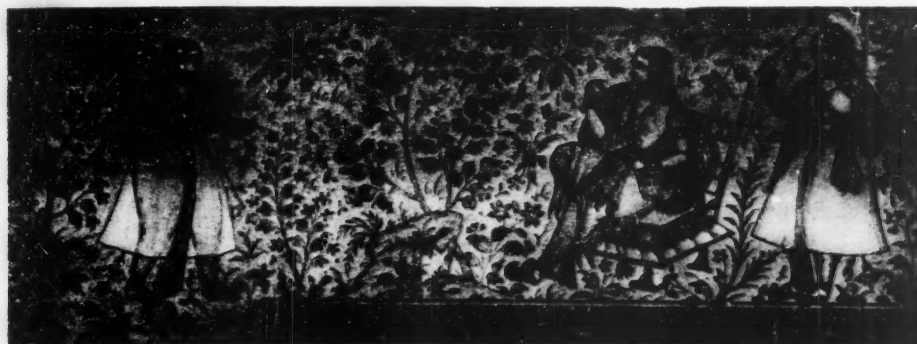


FIG. 6



FIG. 7

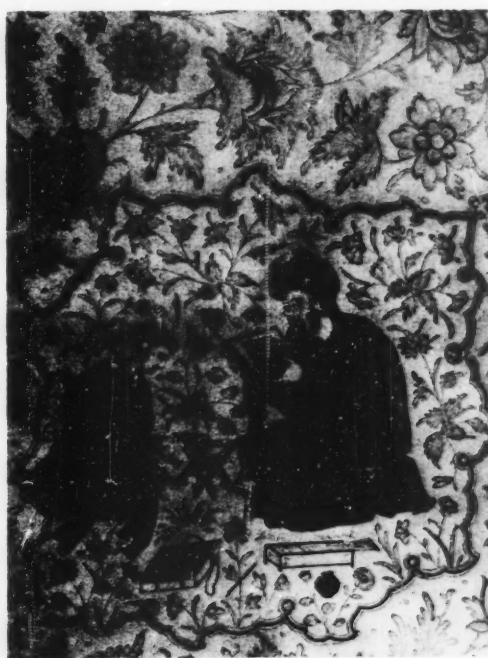


FIG. 8

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN

Passons maintenant de l'anderūn au bīrūn. La figure 7 représente peut-être Akbar; le turban orné d'une aigrette noire est bien le sien. Cependant on dit que c'est Djahāngīr qui mit les favoris à la mode. Mais qu'il s'agisse ou non d'Akbar, cette illustration montre ce qu'était, pour un prince mongol, une agréable partie de campagne. La fourche où sont embrochés quatre poulets fut de tout temps employée en Orient, et l'est encore, de même que le bādzan agité par le cuisinier. La table chargée d'aiguières et de pots nous assure que le page pourra remplir à nouveau la coupe qu'il porte au prince.

La figure 8 ramène à des occupations plus graves. Un sévère magister au turban important interroge avec une condescendance un peu méprisante le jeune prince, sans doute plus passionné de chasse que d'études, dont l'éducation lui est confiée. Le livre qu'il tient ouvert est revêtu d'or fin précieusement travaillé. Cette charmante petite scène est l'une des plus réussies des marges, l'une de celles qui font le plus honneur au talent et à l'humour de leur auteur, sans doute Ākā Riḍā.

LES MARGES DE DAWLAT

L'importante décoration marginale de la page 44 représente sept personnages exécutés à la gouache (fig. 9). Le premier, qui porte un chasse-mouches et se tient debout près d'un lit, est évidemment un serviteur. Vient ensuite, en haut de la marge verticale, un homme qui examine un livre relié en velours rouge (fig. 10). Il est vêtu d'une robe à rayures violettes sur fond d'or et d'un turban blanc agrémenté de fleurettes. La bordure de la robe et les pans de la ceinture sont en or travaillé au burin. L'ensemble de l'habillement est somptueux et chatoyant.

Aucune indication ne désigne spécialement ce personnage, mais la similitude de ses traits avec ceux de Djahāngīr nous assure de son identité. Le Grand-Mongol est représenté de trois-quarts, formule assez rare à son époque mais fréquente encore dans la peinture akbarienne et qui se justifie ici par le fait que l'artiste qui décora cette page du Murakka' est Dawlat, l'un des peintres renommés de la cour d'Akbar. D'autre part l'empereur ne porte pas de boucles d'oreilles et semble âgé d'une quarantaine d'années. Or Djahāngīr est né en

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN



FIG. 9

1569 et, le "Tūzuk-é *Djahāngīrī*" nous l'apprend¹), se fit percer les oreilles en 1614, à la suite d'un vœu; d'où il résulte que la date de l'exécution de notre marge doit être comprise entre les années 1609 et 1614.

Immédiatement au dessous du souverain un jeune homme est assis sur le sol, tenant un carton à dessin sur l'un de ses genoux (fig. 11). Son attitude et son expression sont naturelles: l'artiste semble myope et est gaucher; sa bouche forme une moue boudeuse. Il est habillé d'une robe vert foncé, d'un manteau rayé blanc et noir et coiffé d'un turban jaune. Auprès de lui sont répandus les instruments du peintre miniaturiste, *ḳalamdān*, petites coupes et coquilles contenant les couleurs.

Sur le carton qu'il soutient du genou est écrit:

شبيه ابو الحسن از عمل	Portrait de Abū'l-Ḥasan, œuvre
فقير دولت	du pauvre Dawlat.

Abū'l-Ḥasan était d'origine iranienne et fils de cet Āḳā Riḍā dont nous venons de parler. *Djahāngīr* en parle ainsi dans ses Mémoires²): "Abū'l-Ḥasan, qui porte le titre de Nādir al-Zamān, m'a soumis aujourd'hui un tableau qu'il venait de peindre et qui représente ma cour. Il le destine à servir de frontispice au *Djahāngīr-Nāmè*. L'ayant jugé digne d'éloges, j'ai comblé son auteur de faveurs. Ce peintre actuellement ne possède pas d'égal. Si les maîtres 'Abd al-Ḥai et Behzād étaient encore en vie, ils lui rendraient justice. J'ai veillé sur lui dès sa tendre enfance et jusqu'à ce qu'il soit arrivé au rang qu'il occupe. Il est en vérité le Miracle de l'époque".

Peu d'œuvres de ce maître si apprécié de *Djahāngīr* nous sont parvenues. Le "*Jahāngīr-Album*" de Berlin contient quelques-unes de ses peintures et le Louvre possède un portrait d'Akbar signé de lui. Je n'ai pas découvert son nom dans le *Murakka' Gulshan*.

Le personnage suivant est Manūhar, peintre célèbre sous les règnes d'Akbar, de *Djahāngīr* et de *Shāh Jahān* (fig. 12). Ses miniatures sont nombreuses et dispersées dans les différents manuscrits des *Timūr*, *Bābur* et *Akbar-Nāmè*. Notre *Murakka'* possède plusieurs peintures de lui, signées Manūhar Dapās,

1. *Tūzuk-é Djahāngīrī*. Trad. A. Rogers. t. I. p. 267.

2. *Tūzuk-é Djahāngīrī*. Trad. A. Rogers. t. II. p. 20.

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN



FIG. 10



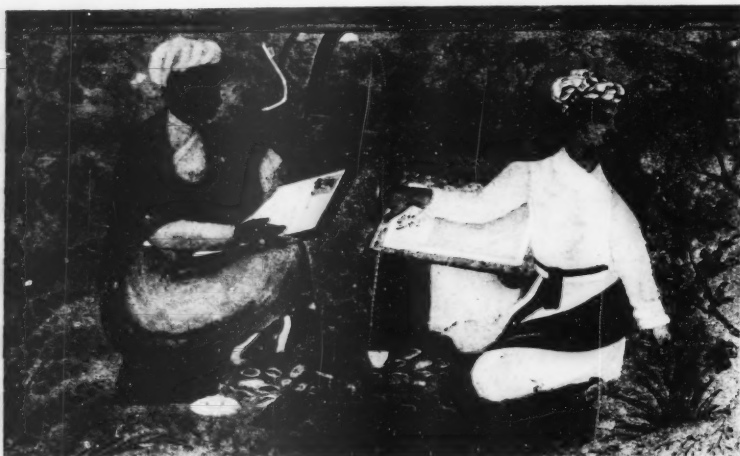
FIG. 11



FIG. 12



FIG. 13



qui sont des adaptations d'œuvres européennes. L'une rajeunit à la mode du jour la légende bien connue de Madjñūn au désert et nous parlerons plus loin d'un portrait du prince Khurram qui lui est attribué.

Manūhar semble être du même âge que Djahāngīr. Sa tête est de profil et son corps assis de trois-quarts. Il est écrit sur son carton:

شبيه منوهر Portrait de Manūhar,
از عمل دولت œuvre de Dawlat.

Le troisième artiste est l'illustre Beshandās, peintre indien de la cour d'Akbar et de Djahāngīr (fig. 13). Il accompagna à Iṣfahān Khān 'Ālem, ambassadeur de Djahāngīr auprès de Shāh 'Abbās. Djahāngīr s'exprime ainsi à son sujet: "A ce moment j'envoyai Khān 'Ālem en Irān. J'envoyai avec lui un peintre du nom de Beshandās qui était alors inégalable dans l'art du portrait. Je le chargeai d'exécuter le portrait du Shāh, celui des notabilités de l'Etat et de me les rapporter. Il le fit et dessina mon frère le Shāh si parfaitement que son portrait obtint l'approbation de tous ceux qui avaient vu le souverain"¹).

Beshandās, tel que l'a peint Dawlat, est un homme mince, vêtu d'une robe blanche et représenté de profil. Sur ses épaules est négligemment jeté un manteau vert; un turban orange le coiffe. Il regarde devant lui; ses mains rappro-

1. *Tūzuk-é Djahāngīrī*. t. II. p. 116.

chées sont, comme d'ailleurs celles des différents portraits que nous venons d'énumérer, très bien dessinées. Sur le papier posé devant lui est écrit:

شبيه بشنداس برادر	Portrait de Beshandās,
زاده ننہا مصور	neveu de Nanhā le peintre.
عمل دولت	Oeuvre de Dawlat.

Nanhā était l'un des peintres renommés du règne d'Akbar.

Le quatrième peintre est appelé Kūrdehan (fig. 14, à droite). Je ne possède aucun renseignement sur lui, ni sur son œuvre. Cependant le fait que son portrait se trouve parmi ceux des peintres préférés de Djahāngīr montre qu'il était aussi un artiste renommé.

Sous la main qui tient le carton est écrit:

شبيه كوردهن	Portrait de Kūrdehan.
عمل دولت	Oeuvre de Dawlat.

Nous arrivons au dernier portrait, qui est celui de l'auteur même de la décoration marginale (fig. 14 à gauche). Tout son aspect, mais particulièrement la coupe de la barbe et la façon dont le turban blanc uni est posé sur la tête, indique une origine iranienne. Il porte de la main gauche une grande pancarte où l'on peut lire:

الله اكبر	Dieu est le plus grand.
بحکم شاه جهانگیر	Par ordre de Shāh Djahāngīr
نقش این تصویر	a été dessinée cette décoration
نمود بنده دولت	par moi, Dawlat.
شبيه خود تحرير	J'ai retracé mon propre portrait,
قایله و راقمه	parlant et écrivant.
فقير الحقير	Le pauvre, le misérable
دولت	Dawlat.

Il semble donc que ce soit Djahāngīr lui-même qui ait ordonné à Dawlat d'exécuter sur ce feuillet du Murakka' les portraits de ses peintres familiers.

Dawlat paraît être le plus âgé de cette assemblée. Il était d'ailleurs déjà célèbre sous le règne d'Akbar et avait collaboré à la décoration de plusieurs manuscrits, dont le *Khamse* de Nizāmi de la collection Denyson Perrins.

L'illustration des marges de la page 148 de notre manuscrit est aussi de sa main (fig. 15). Elle comprend sept personnages dont quatre sont signés. L'un d'eux est un jeune homme debout, très élégamment habillé (fig. 16). Il est vêtu d'une robe blanche et coiffé d'un turban gris sombre serré par une cordelière. Son beau visage mélancolique est orné de deux perles à chaque oreille. Il tient de la main gauche une écharpe verte qu'il soulève et, de la gauche, un livre sur lequel on lit:

عمل كثرين	Oeuvre du moindre
خانه زاد	serviteur,
دولت	Dawlat.

Un autre personnage debout, longue robe sans garniture et bonnet garni de fourrure, tient à la main une supplique en vers (fig. 17):

ز دوری نمردم	Puisque l'absence n'a pas causé ma mort,
چه لاف مهر زخم	Comment me vanterais-je de mon sentiment?
که خاک بر سرم	Que la poussière soit sur ma tête
باد بر محبت من	et sur mon amitié!
مشق کثرین بندها	Tracé par le moindre des serviteurs,
دولت	Dawlat.

Plus bas un jeune homme est accroupi sur ses talons (fig. 18). Manteau bleu, chapeau relevé or et rouge. Il tient à la main un livre sur lequel est écrit:

راقم فقیر الحقیق	Dessin du pauvre, du misérable,
دولت محمد	Dawlat Muḥammad.
فی شهر ذلعهده ۱۰۱۸	Durant le mois de <i>Dhu'l-Ḳa'da</i> ۱۰۱۸.

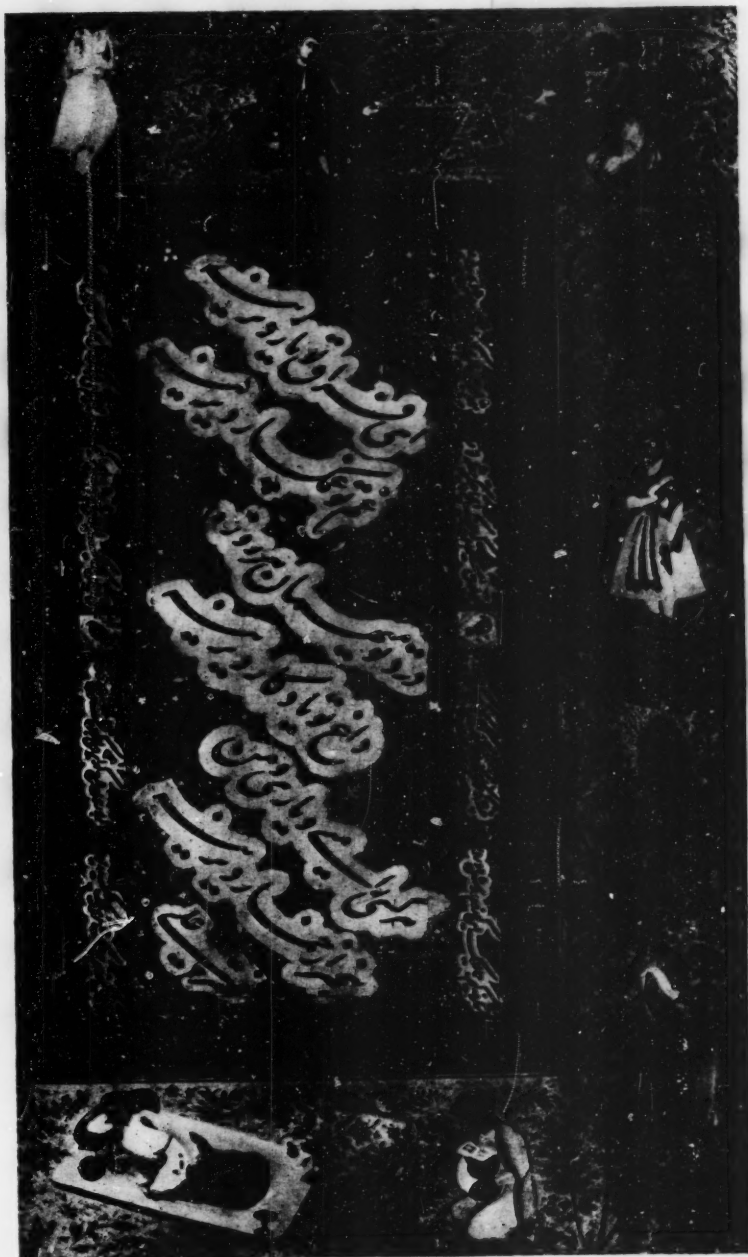


FIG. 15

L'année 1018 H. correspond à 1609 de l'ère chrétienne. Cette page a donc été peinte quatre années après l'avènement au trône de Djahāngīr.

Dans la marge inférieure du même feuillet est représentée une jeune femme couchée, appuyée sur un coussin rond de couleur orange. Ses jambes sont cachées par une couverture gris mauve. Elle tient de la main gauche un livre entr'ouvert. Sur le matelas, à côté d'elle, se trouvent un bouquet de fleurs, une boîte dorée et un papier sur lequel est écrit:

راقم فقير الحقير	Dessin du pauvre, misérable,
دولت	Dawlat.

Coiffée d'un turban vert dont s'échappent des bouclettes brunes, la tête est fort expressive; les yeux, voilés par de longs cils, laissent glisser un doux regard. La façon dont ce visage est traité ainsi que le naturel de la pose montrent bien qu'il s'agit là d'un portrait exécuté d'après nature, quoique anonyme. Les portraits de femmes étant rares à cette période de l'art mongol, cette petite décoration marginale prend, de ce fait, un intérêt tout particulier.

Deux figures particulièrement intéressantes, également signées de Dawlat, se trouvent dans les marges de la page 140. L'une représente un jeune seigneur aux yeux allongés, vêtu d'une robe blanche légère, paré d'un collier de grosses perles et de boucles d'oreilles en diamants (fig. 20). Il est agenouillé devant un pupitre sur lequel est posé un livre où l'on peut lire:

راقم بنده *	L'auteur est le serviteur
حضرت شاه	de Sa Majesté.
دولت مصور	Dawlat, le peintre.

Au milieu de la marge supérieure est un vieillard assis, très simplement vêtu d'une robe de couleur gris sombre égayée par une ceinture bleue (fig. 21). Il tient à la main un papier sur lequel est écrit:

الله اكبر	Dieu est le plus grand.
شبيه مولانا	Portrait de notre maître
عبد الرحمن	'Abd al-Raḥmān
جامی	Djāmī.

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN



FIG. 16



FIG. 17



FIG. 18

LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN

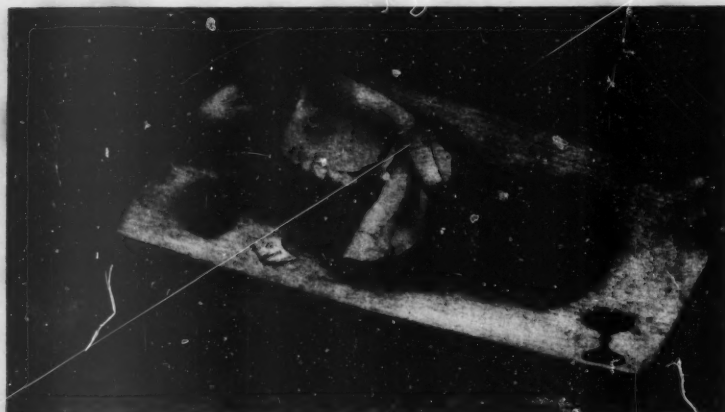


FIG. 19



FIG. 20



FIG. 21

On lit en outre, sur le livre posé à terre, devant lui:

عامله كترين	A été fait par le moindre des
خانه زادان	serviteurs,
دولت	Dawlat,
جهانگیر شاهی	de Djahāngīr Shāh.
از عمل استاد	Sur l'œuvre de Ustād
بہزاد نقل نمود	Behzād a été copié.

Le mot Dawlat, qui est le nom courant du peintre mais signifie "empire", a été employé ici de manière à pouvoir être compris dans ce dernier sens, de telle façon que l'on peut lire aussi: "Oeuvre du moindre des serviteurs de l'empire de Djahāngīr Shāh . . .".

L'attitude simple et noble de Djāmī, tel qu'il apparaît dans ce portrait, concorde bien avec la description morale que font de lui ses biographes: accueillant et aimable pour tous, rebelle aux habitudes de flatterie courantes parmi les poètes, ses contemporains et ses prédécesseurs. Bābur, selon ses Mémoires, étant un de ses vifs admirateurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que son portrait se trouve dans la collection des Grands-Mongols. D'autre part Behzād vivait à Herāt en 1492, lorsqu'y mourut Djāmī; il est donc tout naturel qu'il ait fait le portrait du grand poète qu'il eut souvent l'occasion de voir et de fréquenter à la cour de Husain Baīkarā.

Un portrait de Djahāngīr à la chasse, également signé de Dawlat, orne la marge supérieure de la page 41 (fig. 22 et 23). Curieusement installé, mi-assis, mi-agenouillé, le souverain vise, au moyen d'un long fusil à fourche, deux gazelles dont l'une lui fait face et l'autre lui tourne le dos mais retourne la tête de son côté. Il est vêtu d'un pantalon brun sombre et d'une veste grise agrémentée d'une ceinture rouge. Il porte au turban une bordure de perles, au cou un double collier de grosses perles et à la ceinture un poignard enrichi de pierres précieuses. Telle est la tenue du Grand-Mongol à la chasse.

Sur le bassinet du fusil est écrit:

عمل بنده دولت Oeuvre de moi, Dawlat.



FIG. 22

Je termine ici la description des marges de Dawlat, non pas que j'estime limitée à ce que j'en ai dit la part de la collaboration de ce peintre au décor du Murakka' Gulshan, mais parce que je n'ai pas trouvé, parmi les nombreuses imitations d'écriture que l'on rencontre dans cet ouvrage, d'autres signatures de lui. Je crois, au contraire, que Dawlat a contribué par de nombreux autres portraits, mais anonymes, à l'illustration de ces marges. Sa main est reconnaissable en bien des endroits et notamment à la page 9 où se trouve le petit portrait de Djahāngīr que reproduit la figure 24. Le souverain porte la robe de mousseline blanche transparente que la peinture mongole excelle à représenter et porte au pouce la bague à miroir dont il semble ainsi que la mode se soit étendue jusqu'à la cour. La robe est marquée de noir aux aisselles, ainsi qu'on le voit souvent dans les portraits de l'époque d'Akbar. Derrière l'empereur assis se tient le prince Parviz qui paraît être alors âgé d'au moins dix-huit ans (fig. 25).

Cette miniature ressemble étonnamment à un autre portrait de Djahāngīr qui appartient au Louvre et que Stchoukine a reproduit dans son Catalogue¹). Il ressort des inscriptions, dit Stchoukine, qu'il "est l'œuvre de deux artistes, dont l'un (son nom est effacé) a peint le portrait et l'autre, Nādir al-Zamān, a retouché le visage". Il est possible que l'artiste dont le nom a été effacé soit Dawlat, l'auteur du Djahāngīr de nos marges.

Outre Ākā Ridā et Dawlat, qui semblent bien être les principaux décorateurs

1. Ivan Stchoukine. *Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre*. pl. VI. p. 26.



FIG. 23

des marges du Murakka' Gulshan, un seul autre peintre y a signé quelque chose de sa collaboration. Encore ne trouve-t-on son nom, Beshandās, qu'une fois, sur le livre que tient un personnage de la page 125 du manuscrit.

Des miniatures qui occupent le centre des feuillets, à l'intérieur des marges, je me contenterai de citer un portrait de Shāh Djahān enfant qui, à ma connaissance, n'a pas été publié (fig. 26). Il se trouve à la page 2 du Murakka'. On y peut lire, à la partie inférieure de l'image, directement sous le personnage, cette indication calligraphiée: "Oeuvre de Manūhar", et, sur le sol du pavillon, près des pieds du prince Khurram, cette annotation, de la main même de Shāh Djahān:

شبه خورد	Mon portrait durant
سالی منست	mon enfance.
حرره شاه جهان	L'a écrit <u>Shāh Djahān</u> .

On peut aisément retrouver dans les traits de cet enfant d'une dizaine d'années la physionomie du jeune homme de 25 ans dont le portrait, signé de Nādir al-Zamān, est conservé au Victoria and Albert Museum. Il est ici debout sous un toit d'or porté par de légères colonnes, vêtu d'une robe rose mauve, et d'un pantalon de brocart bleu, coiffé d'un turban orange et chaussé de babouches rouges.

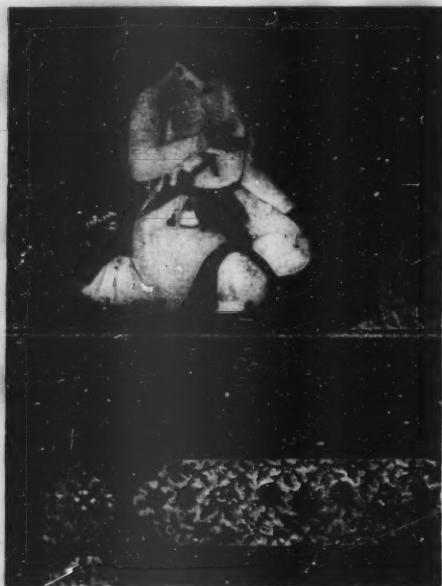


FIG. 24



FIG. 25

Ce portrait, le futur Shāh Djahān étant né en 1593, est à peu près contemporain de l'accession au trône de Djahāngīr.

Je quitte à regret cette étude, pour laquelle la place m'a été comptée.

Les dates recueillies, 1008 H. (1599) et 1018 H. (1609), les portraits de Djahāngīr, qui le représentent dans la force de l'âge, précisent bien l'époque de l'illustration des marges du Murakka'. C'est le temps de l'apogée de la peinture mongole.

L'art du portrait est alors tout à fait remarquable. Le naturel des attitudes, la vérité des expressions, l'exactitude des traits concourent à donner à chaque individu son caractère particulier. La miniature portraitiste, précise et minutieuse, est celle qu'aimait Djahāngīr. En cela l'art mongol de cette période diffère entièrement de l'art de la miniature iranienne, où l'homme en lui-même ne compte pas, n'est qu'une arabesque, une tache de couleur, un objet d'utilité uniquement décorative. Il fallait d'ailleurs être d'une époque fascinée par le réalisme de la peinture européenne pour imaginer d'introduire des portraits en

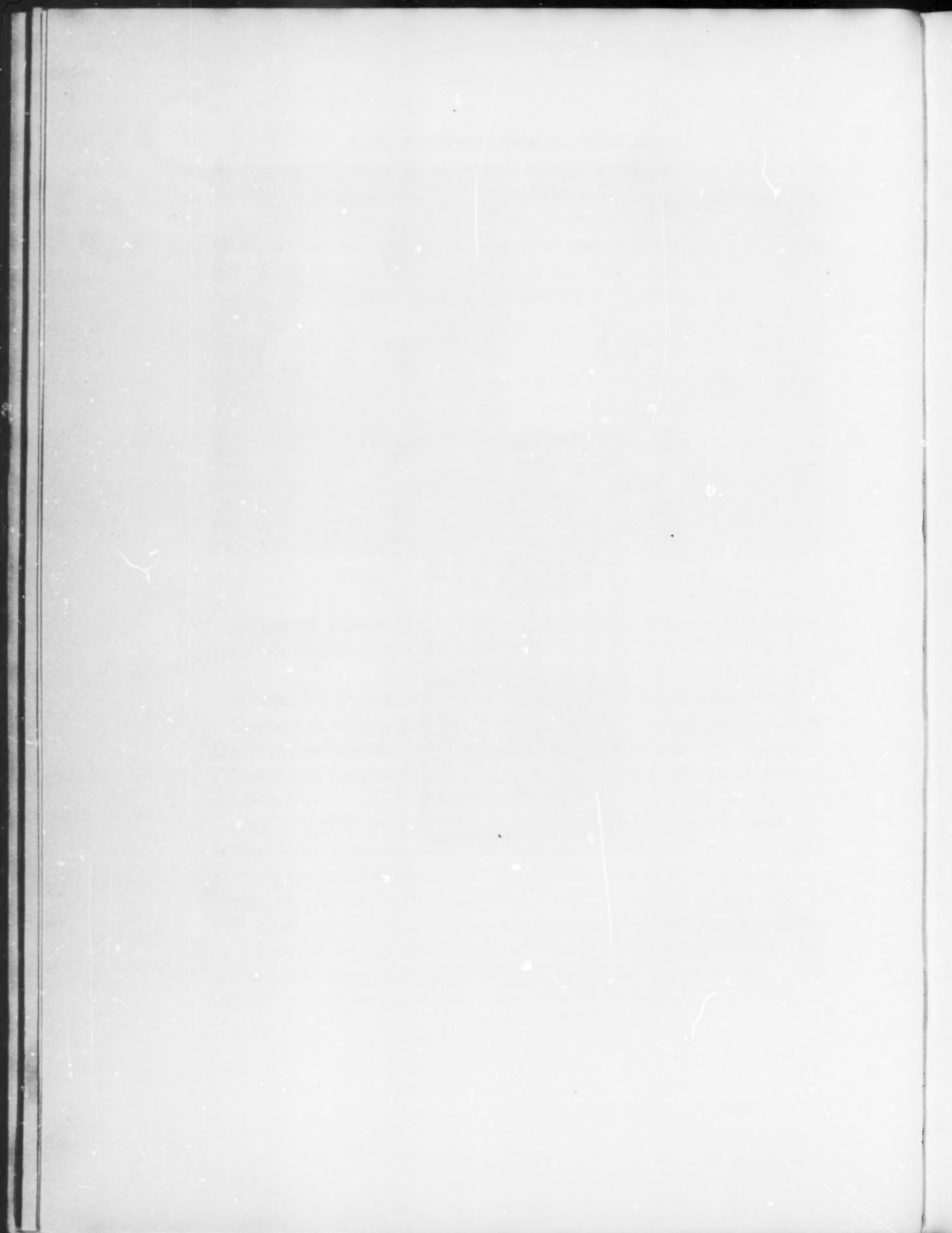
LES MARGES DU MURAKKA' GULSHAN

des décorations marginales, le dernier endroit, vraiment, où l'on s'attendrait à en trouver. Dawlat y a réussi entièrement. Ākā Riḍā, si adroit, si spirituel, est d'une gaucherie à faire pleurer lorsqu'il s'y emploie. Son art s'apparente à celui de l'Īrān. Dawlat est un élève de l'Europe. Tous deux sont excellents, mais on sent que "ceci tuera cela". Et c'est, dans les marges d'un recueil de miniatures, toute l'histoire d'une période de la peinture mongole.

Yedda A. Godard



FIG. 26



LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE
TEHERĀN

LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERĀN

Il ne subsiste que fort peu de documents mongols dus aux souverains mongols de l'Iran. Pendant longtemps on n'a connu que les deux lettres adressées respectivement à Philippe le Bel, en 1289 et en 1305, par les *ilkhān* Arghun et Öldjaitü¹). Quelques lettres et saufs-conduits ont été retrouvés il y a quatorze ans au Vatican; leur étude n'est pas achevée. Mais c'est la première fois que des documents de même nature sont retrouvés en Iran même, et c'est là qu'on peut légitimement espérer de voir la liste s'allonger.

Les documents actuellement conservés au Musée de Téhéran sont tous fragmentaires, mais à des degrés différents; ils appartiennent en effet à trois édits dont l'un est représenté par trois lignes d'exorde (Document I), un autre par sept lignes faisant partie du corps de l'édit (Document II); tout le reste appartient à un troisième édit où il ne semble pas que les lacunes soient bien considérables et dont nous avons en tout cas le nom de l'auteur au début et la date à la fin (Document III).

Document I. Ces trois lignes d'exorde sont d'une belle calligraphie ornementale (fig: 27). Elles se lisent:

Mongka t(ä)ngri-yin Kücün-dür

Muqamad baiqambar-un iman-dur

Yäkä suu-djali-yin ibägä-dür,

"Dans la force du Ciel éternel,

Dans la faveur(?) du prophète Mahomet,

Dans la protection de la grande Fortune",

Nous aurions là la formule traditionnelle des édits mongols si la conversion des Mongols de l'Iran à l'Islam n'avait fait ajouter la mention de Mahomet. La "grande Fortune" est la fortune dynastique remontant à Gengis-Khan lui-même. Le seul mot un peu douteux est *iman*, qui n'est pas mongol; j'y ai vu l'arabe إيمان, "faveur", "bienfait".

1. Nous avons respecté dans cet article le mode de transcription de l'auteur.

On pourrait se demander si ces trois lignes d'exorde ne sont pas précisément celles qui manquent en tête du document III. Je suis loin d'écarter cette solution. Si je ne l'ai pas adoptée expressément c'est parce que l'écriture de cet exorde est très différente de celle du document III, et aussi parce que le fragment qui a conservé ces trois lignes d'exorde ne porte pas de cachet chinois comme tous les fragments du document III. Mais à cela on pourrait répondre qu'une calligraphie ornementale a été employée pour la seule invocation initiale, et l'écriture ordinaire pour le reste de l'édit; et, en ce qui concerne le cachet chinois, qu'il n'est appliqué, en principe, qu'à la fin du texte et partout où deux papiers sont collés bout à bout; or l'exorde n'est fait que d'un seul papier.

Je n'ai disposé que de photographies; peut-être l'examen des originaux permettrait-il d'arriver à une solution mieux assurée sur ce point.

Document II. Le document II ne contient plus que sept lignes de formules assez courantes (fig. 28). C'est presque la fin de l'édit, sans la date malheureusement. A la ligne I il est question des chiliarques "Bulad et autres". Il s'agit certainement d'un Pulad, mais on ne se serait pas attendu à voir le nom vocalisé à la façon iranienne, au lieu de la forme mongole (empruntée) Bolod.

L'intérêt de ce document vient du cachet chinois qu'il porte, et qui est identique à celui de la lettre d'Arghun à Philippe le Bel (1289); on peut donc supposer que nous avons ici un fragment d'un édit d'Arghun, mais les formules subsistantes ne permettent pas d'en préciser l'objet.

Document III. Le document III est le plus considérable (fig. 29, 30 et 31). L'invocation initiale manque, à moins qu'elle ne soit constituée par le document I. Vient ensuite, très régulièrement, le nom de l'auteur:

Busayit baqadur qan ügü manu,

"Abū-Sa'id bahadur Khan; notre parole",

Le texte lui-même porte sur l'attribution de biens musulmans; il est encombré de mots techniques arabes, en général assez clairs. La fin est ainsi conçue:

Bicik manu. Dolo an dja ut qorin ot-dur bicin djil namur-un dumdatu sara-yin naiman qa ucit-ta Sultaniya-da büküi-dür bicibüi,

"Notre écrit. Dans l'année 720, l'année du singe, à la lune médiane de l'automne, le 8 de la lune décroissante, alors que j'étais à Sultan-yeh, j'ai écrit."

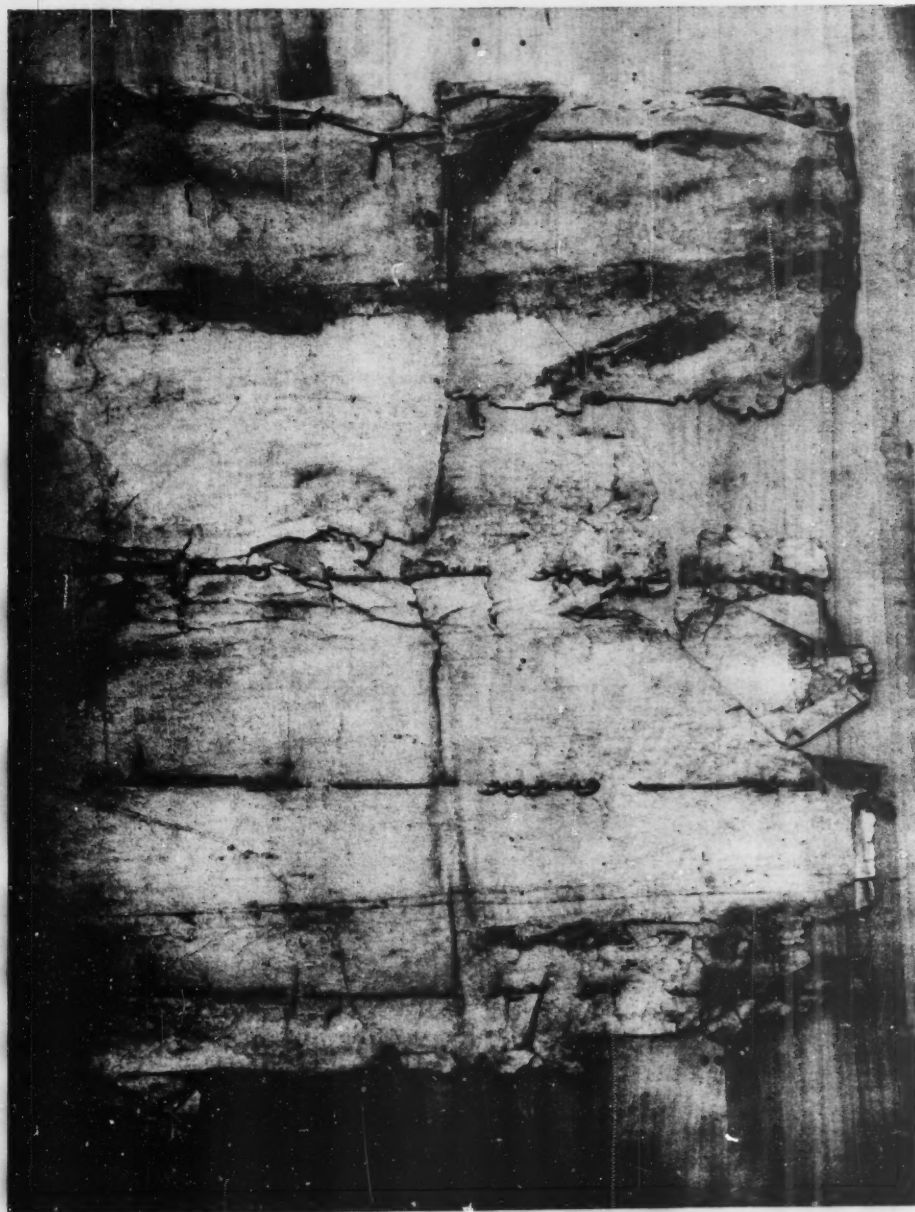


FIG. 27. DOCUMENT I

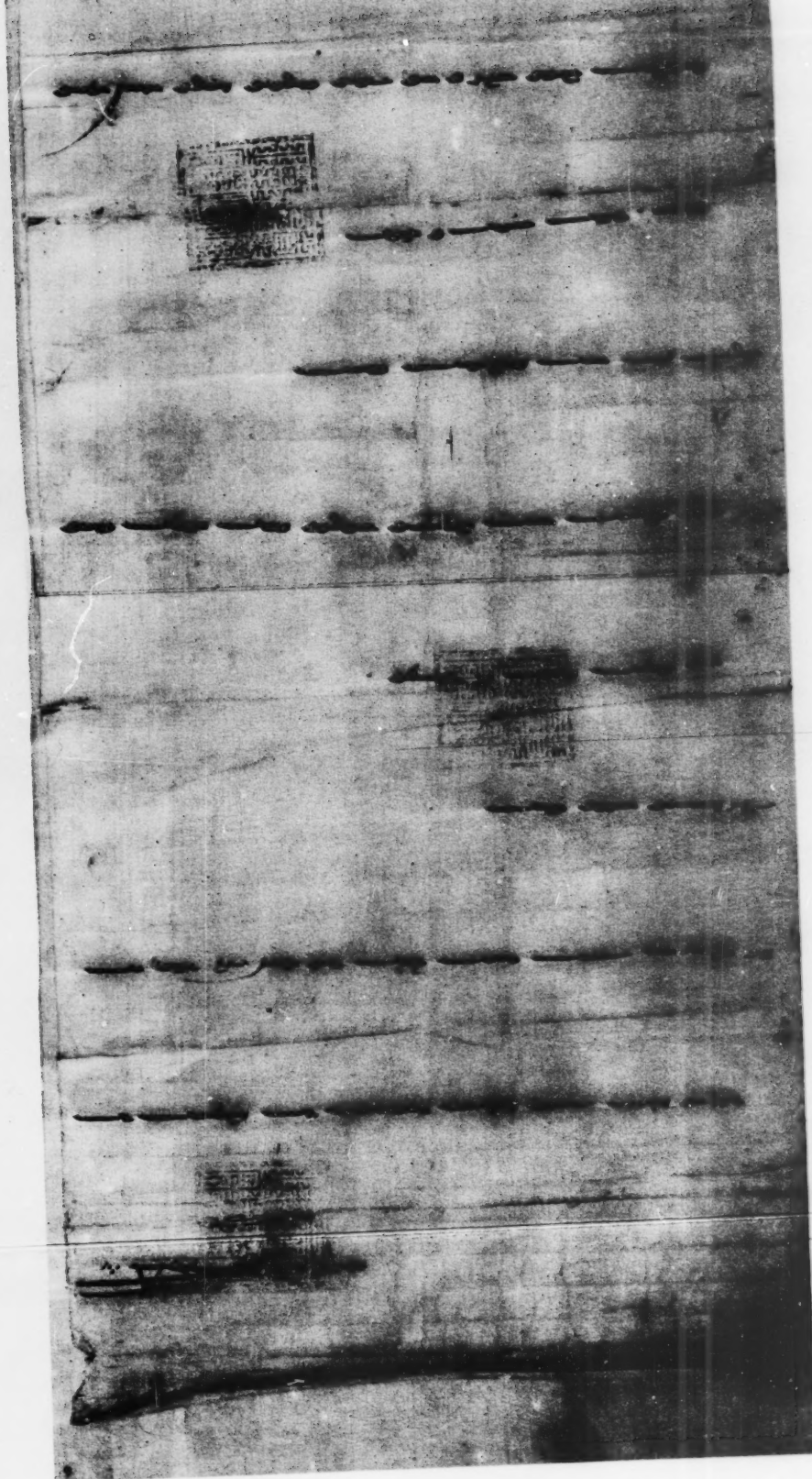
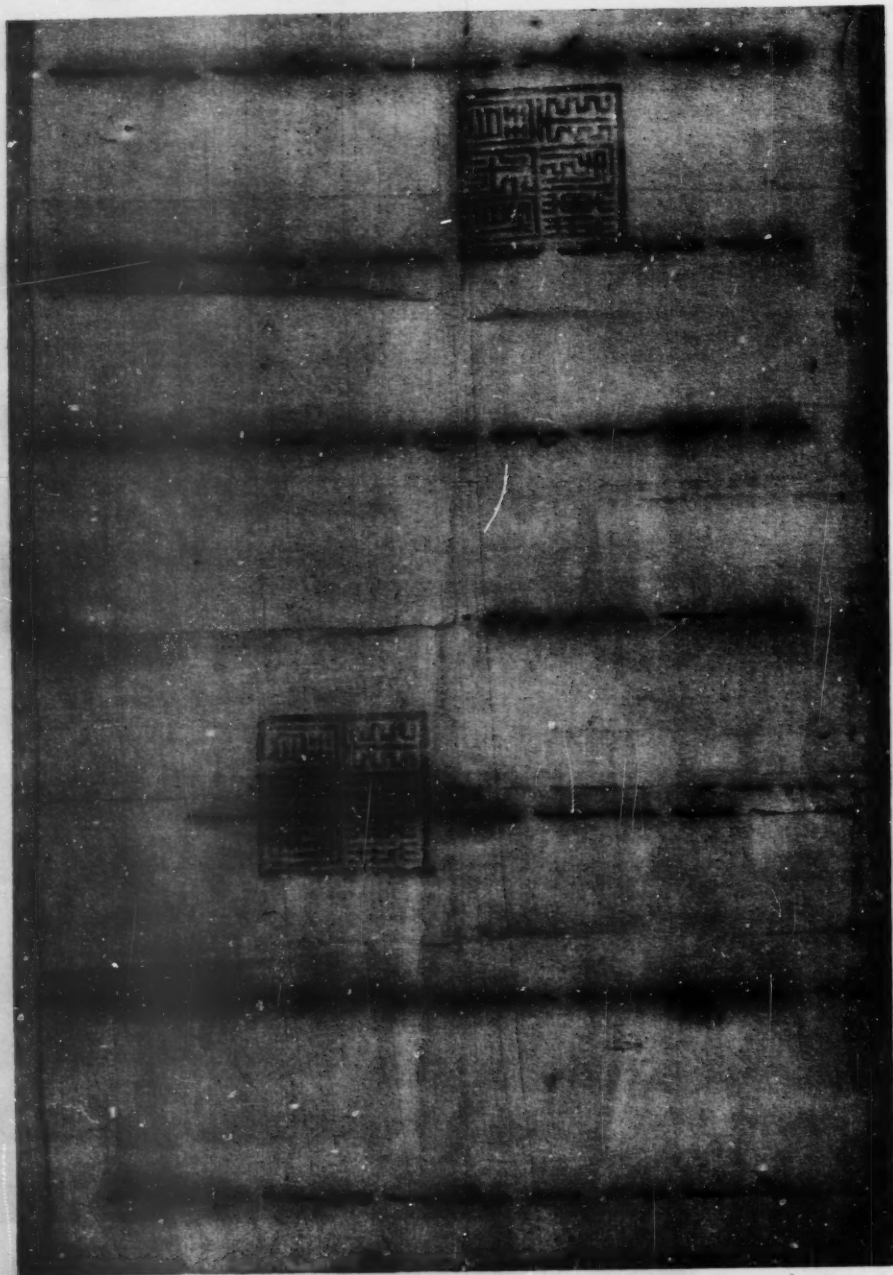
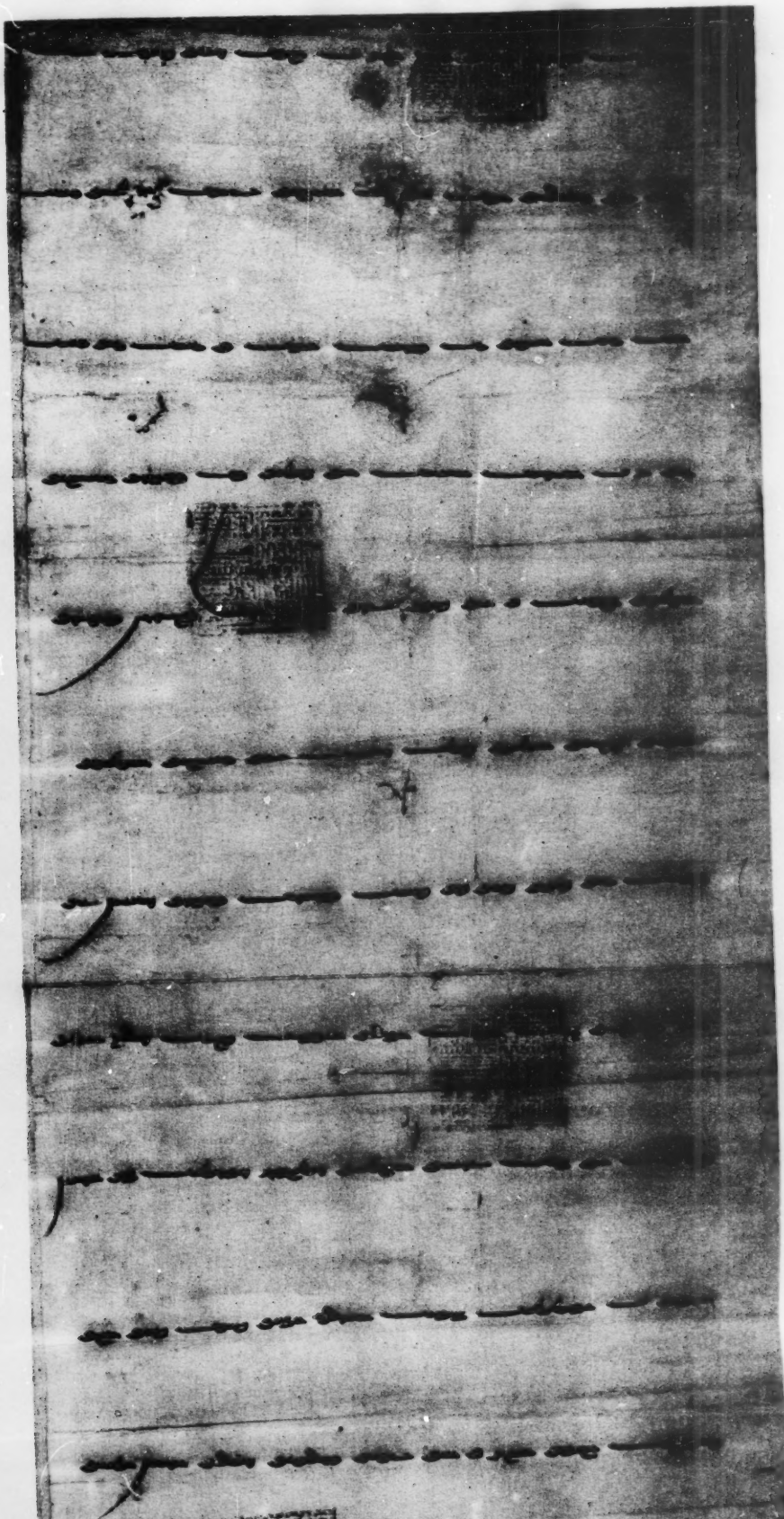


FIG. 29
DOCUMENT III



LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERÂN



LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERÂN

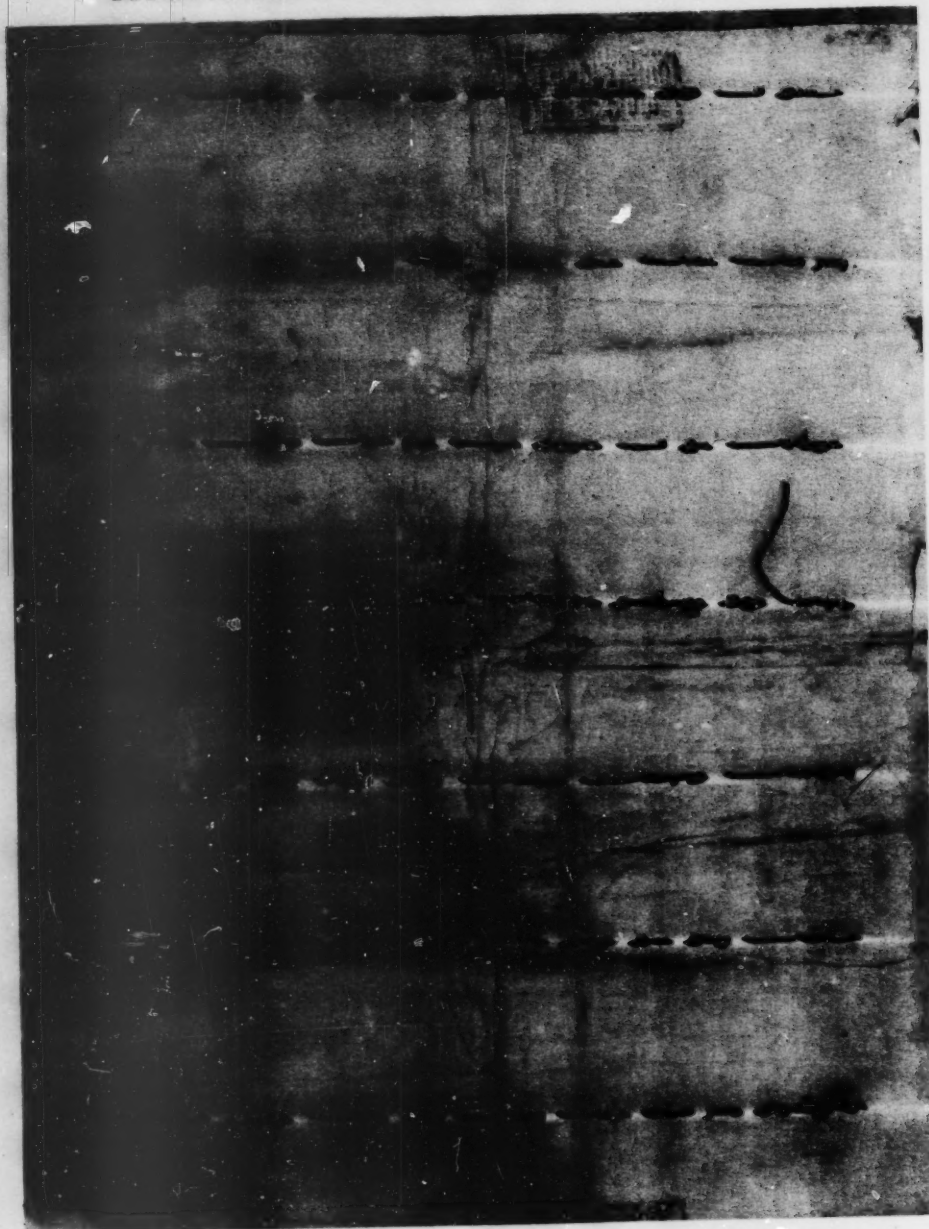


FIG. 30. DOCUMENT III

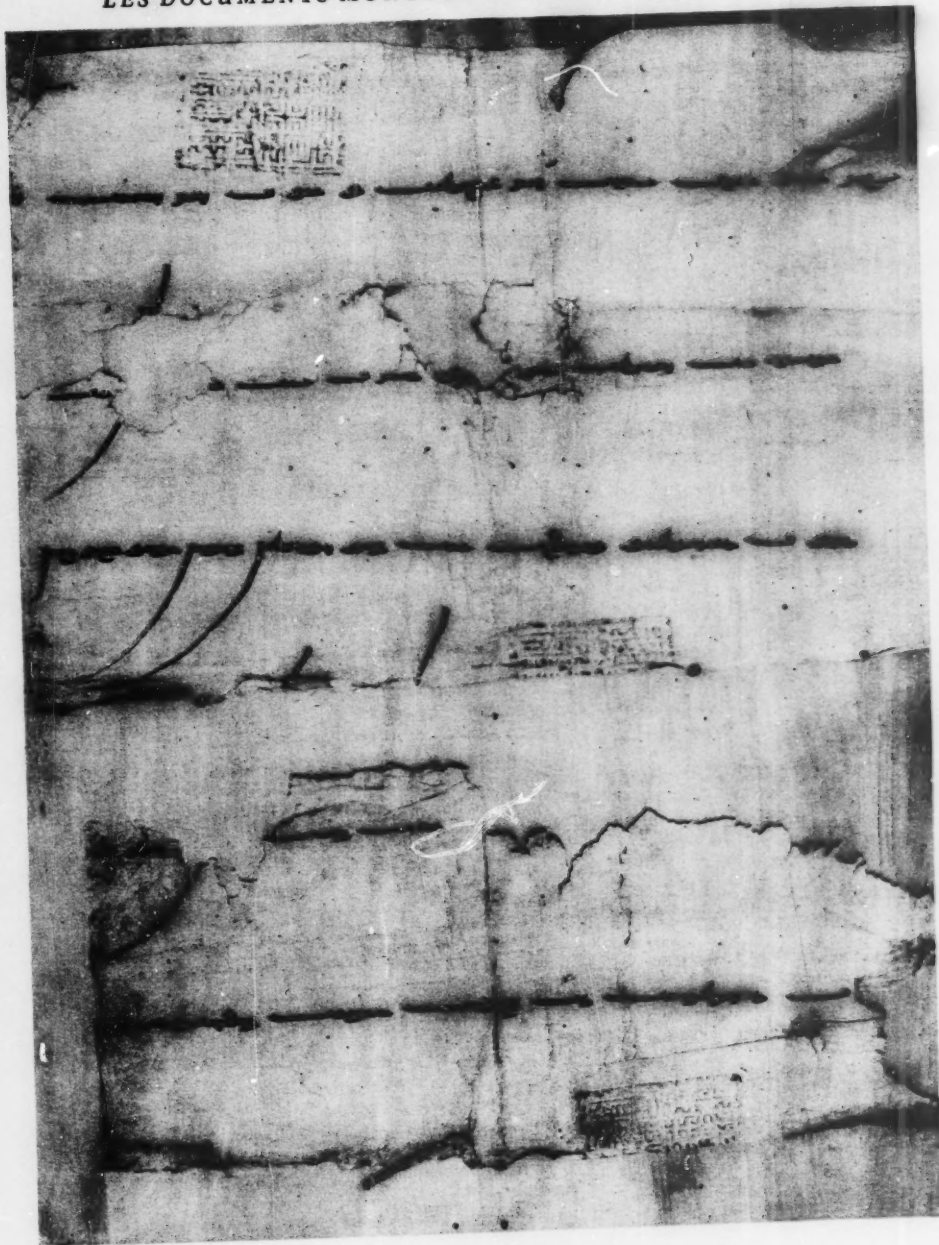


FIG. 30. DOCUMENT III

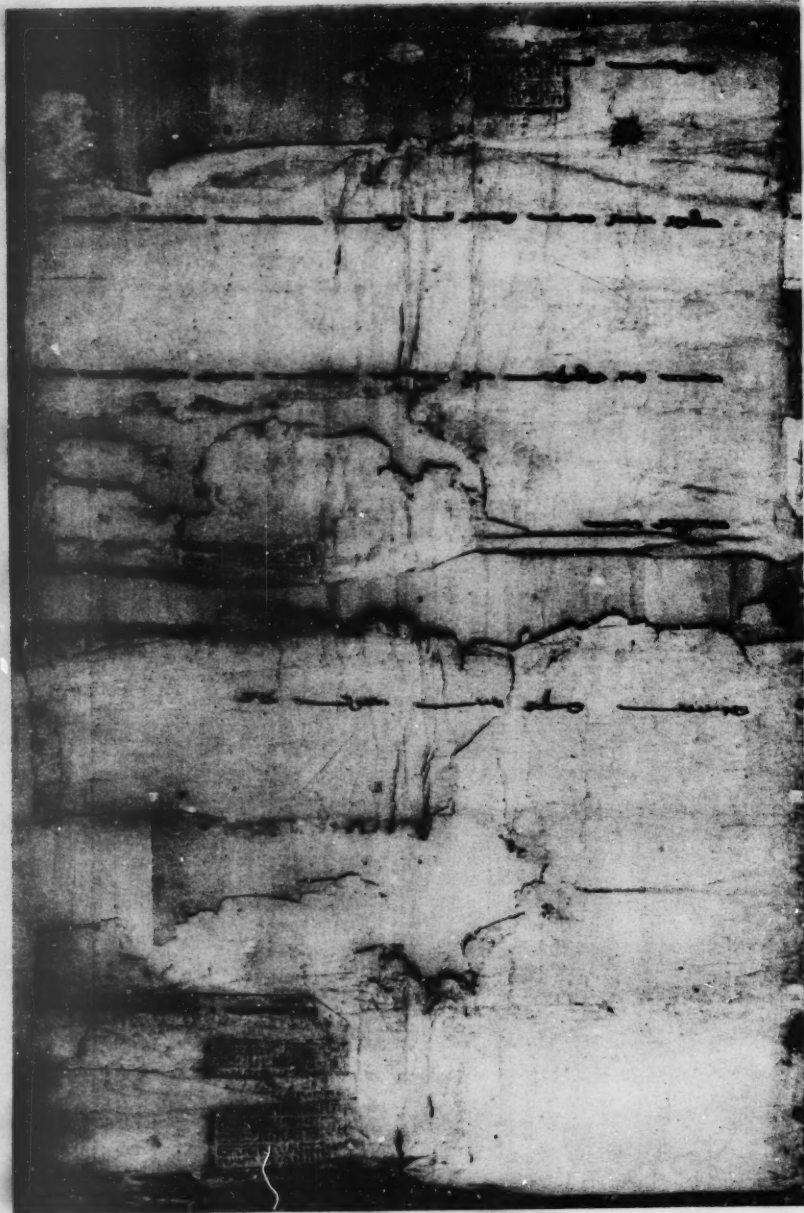


FIG. 31. DOCUMENT III

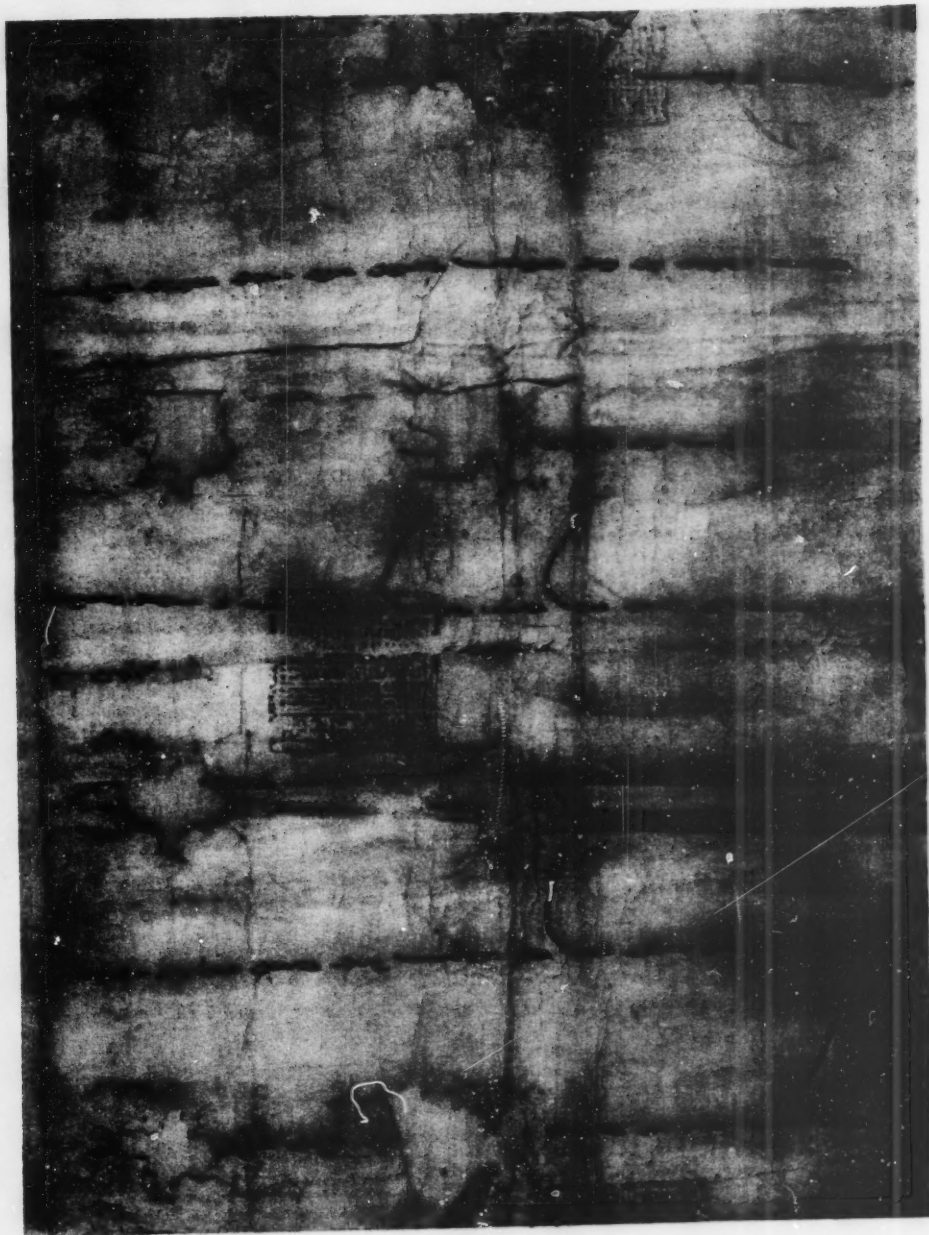


FIG. 31. DOCUMENT III

LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERÂN

L'année 720 de l'hégire correspond à 1320, qui est bien une année du singe. La date indiquée du 22 de la 8ème lune ne doit toutefois pas être calculée d'après le calendrier lunaire arabe mais d'après le calendrier luné-solaire ouïgour, très voisin du calendrier chinois. En calendrier chinois, il s'agirait du 24 septembre 1320. Cette date n'est qu'approximative pour le calendrier ouïgour, car on n'a pas encore étudié d'une façon systématique les petites divergences entre les deux calendriers.

Cet édit d'Abū Sa'id de septembre 1320 soulève une dernière question. Tant dans le corps du texte qu'à la fin, on y a apposé à maintes reprises un cachet chinois, et c'est celui-là même qui est apposé sur la lettre d'Öldjaitü de 1305. Bien que les rapports aient continué entre les *ilkhān* et l'empereur mongol de Chine sous Abū Sa'id, nous sommes amenés à supposer qu'on n'avait pas envoyé de Pékin à ce dernier un nouveau sceau d'investiture; et c'est pourquoi, quatre ans après son avènement, Abū Sa'id aurait encore employé le sceau de son prédécesseur.

Paul Pelliot

Membre de l'Institut de France

АВАРҚҰН

A B A R K Ū H ¹⁾

(Province de Yazd)

Abarkūh est située à peu près "à mi-chemin entre Iṣṭakhr et Yazd". Elle "s'élevait originairement, dit Ḥamd Allāh Mustawfī Ḳazwīnī, sur les premières pentes d'une montagne et pour cette raison avait été appelée Barḳūh, 'Sur la montagne', puis fut reconstruite dans la plaine où elle se trouve actuellement"²⁾. Lorsqu'on en approche aujourd'hui, venant de Surmak ou de Dehbīd, on voit encore, au pied d'une colline rocheuse qui semble isolée dans la plaine, les ruines de l'ancienne ville et, à leur gauche, en bordure du champ de décombres, la ville rebâtie dont parle Ḥamd Allāh Mustawfī. Mais l'Abarkūh de la plaine n'est plus la cité prospère de l'époque mongole et même, à dire vrai, il n'y a pas grande différence entre son aspect actuel et celui des ruines voisines. On dit, et c'est fort probablement vrai, qu'elle fut saccagée par les Afghans lors de leur raid sur Iṣṭahān³⁾, mais la véritable cause de sa décrépitude est plus ancienne: elle est morte, ou à peu près, comme tant d'autres villes puissantes sont mortes, parce qu'elle devait uniquement sa prospérité à sa situation sur une route fréquentée et qu'un jour le commerce s'en est écarté.

Avantageusement placée sur un embranchement important de la célèbre artère commerciale qui, à l'époque mongole, du Golfe persique à la Mer noire, par Hormuz, Kirmān, Yazd, Kāshān, Sulṭānīyeh, Tabrīz, conduisait vers l'Europe les épices de la Chine et de l'Inde, l'indigo fin, le musc, la gomme laque, les soieries et les cotonnades de Kirmān, de Yazd, de Shīrāz, les pierres précieuses dont Shīrāz était, avec Hormuz et Sulṭānīyeh, l'un des marchés principaux, Abarkūh avait tiré un profit considérable du passage incessant des riches caravanes. Elle s'était enrichie, mais à la fin du XV^{ème} siècle la sûreté des routes de l'Īrān, presque absolue sous les Mongols, avait disparu; Samarkand, la bril-

1. Prononciation moderne: Abargūh.

2. *Nuzhat al-Ḳulūb*. Edition G. le Strange. "E. J. W. Gibb Memorial". t. XXIII—I (texte), p. 121, et t. XXIII—II (Traduction), p. 120.

3. En 1135 H. (1722).

ABARQEH

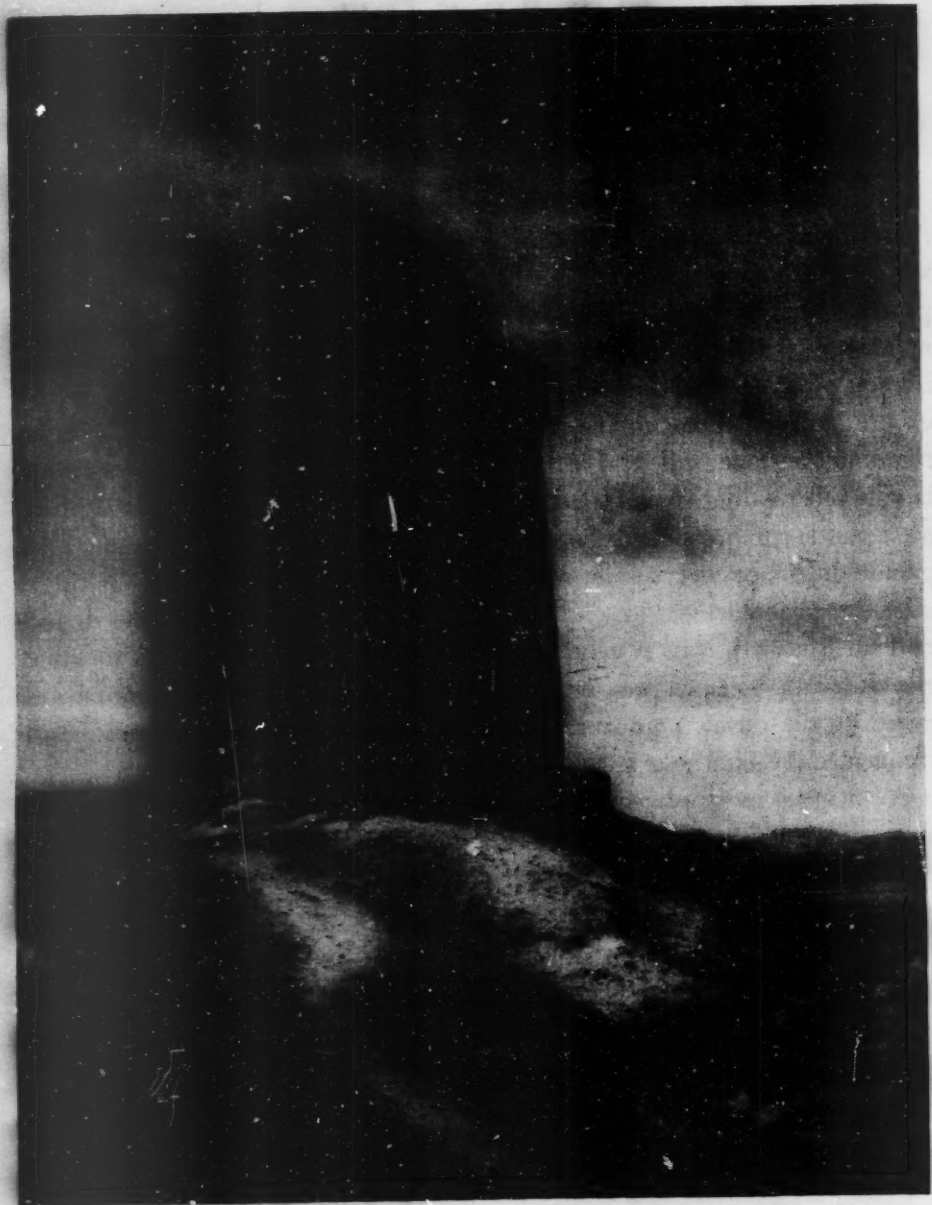
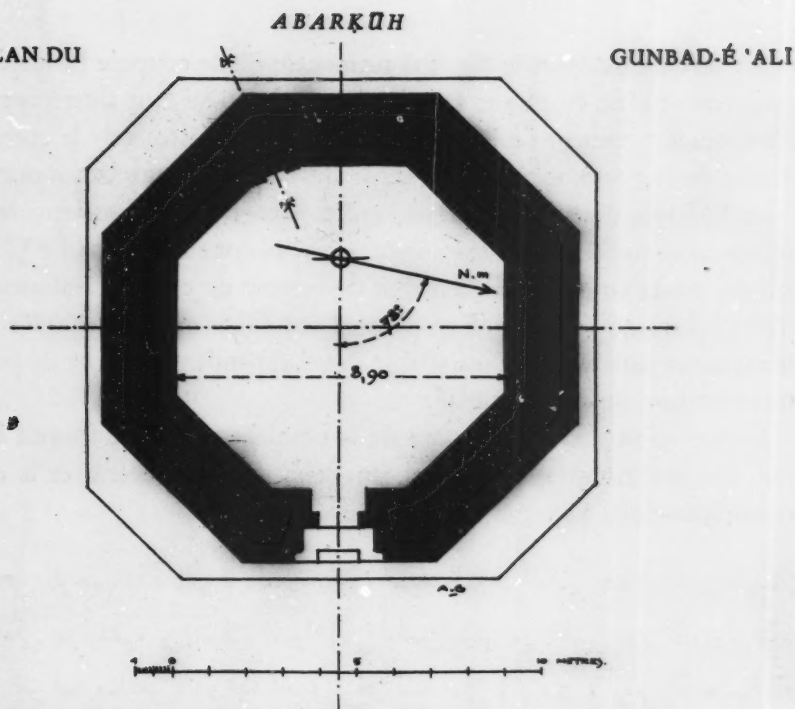


FIG. 32. LE GUNBAD-É 'ALI

FIG. 33. PLAN DU



lante capitale de Tīmūr, était devenue un centre d'attraction puissant, puis la destruction des colonies occidentales de la Mer noire par les Turks et la découverte de la route maritime des Indes par les Portugais achevèrent de tuer le trafic de l'Europe avec l'Irān. La "route des épices" périlait rapidement, ses embranchements également et Abarqūh du même coup. Elle fut abandonnée dans son désert et j'imagine que l'invasion afghane, lorsqu'elle survint, n'y trouva plus grand'chose à ruiner.

LE GUNBAD-É 'ALĪ')

Le plus ancien monument de l'endroit, qui est aussi le mieux conservé parce qu'il est le mieux construit, se trouve au sommet de la colline qui domine l'emplacement de l'ancienne ville. On l'appelle Gunbad-é 'Alī (fig. 32). C'est une

1. Cet édifice a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān le 31 Juillet 1933 (9 Mordād 1312).

tour funéraire octogonale (fig. 33) surmontée d'une coupole hémisphérique et entièrement bâtie en pierre, à ceci près que la voûte était autrefois recouverte d'un mince parement de briques sur champ. Au dessous de la corniche et au dessus de la porte, extérieurement, se développent deux bandeaux à inscriptions kufiques dont les caractères, exécutés en briques grossièrement taillées, furent incorporés dans la maçonnerie puis, comme au Gunbad-é Kābūs, régularisés ensuite au moyen d'un enduit de mortier de chaux. L'intérieur ne contient plus qu'un petit mihrāb en plâtre. Les tombes ont disparu. Au niveau de la naissance de la voûte, toute simple, court cependant une frise de petites arcatures à raison de deux par côté.

L'inscription située au dessous de la corniche extérieure fournit le nom de l'un des destinataires de ce tombeau, celui du constructeur et la date de la construction (fig. 34):

بسم الله الرحمن الرحيم هذه التربة للأمر الأجل السيد السعيد الماضي عميد الدين شمس
الدوله ابي على هزارسپ بن سيف الدوله [بن] الحسن نصر بن الحسن بن الفيروزان نور
الله قبرهما و غفر لهما مما أمر ببنائه ابنه الفيروزان في سنة ثمان وأربعين وأربع مائة حسبنا الله

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux! Ce tombeau (est celui) de l'Amir très illustre, le Seigneur, l'Heureux, le Défunt, 'Amīd al-Dīn Shams al-Dawlè, père de 'Alī Hezārasp, fils de Saif al-Dawlè, fils d'al-Ḥasan Naṣr, fils d'al-Ḥasan, fils d'al-Firūzān. Que Dieu illumine leurs deux tombes et leur pardonne! Ceci est ce que son fils Firūzān a ordonné de construire durant l'année 448. Que Dieu soit loué!" (Inédite)¹

L'autre inscription est relative au second occupant (fig. 35 et 36):

و بوالدته السيدة الجليلة رحمة الله عليهما

"Et pour sa mère, la Saiyidè, la respectable, Que la miséricorde de Dieu soit sur eux deux!" (Inédite).

Ainsi donc le Gunbad-é 'Alī est le tombeau du père et de la mère du constructeur, leur fils Firūzān. Mais quelle étrange rédaction! On est tout d'abord

1. Les inscriptions citées dans cette notice et dans les suivantes ont été transcrites et traduites par Mme Y. A. Godard.

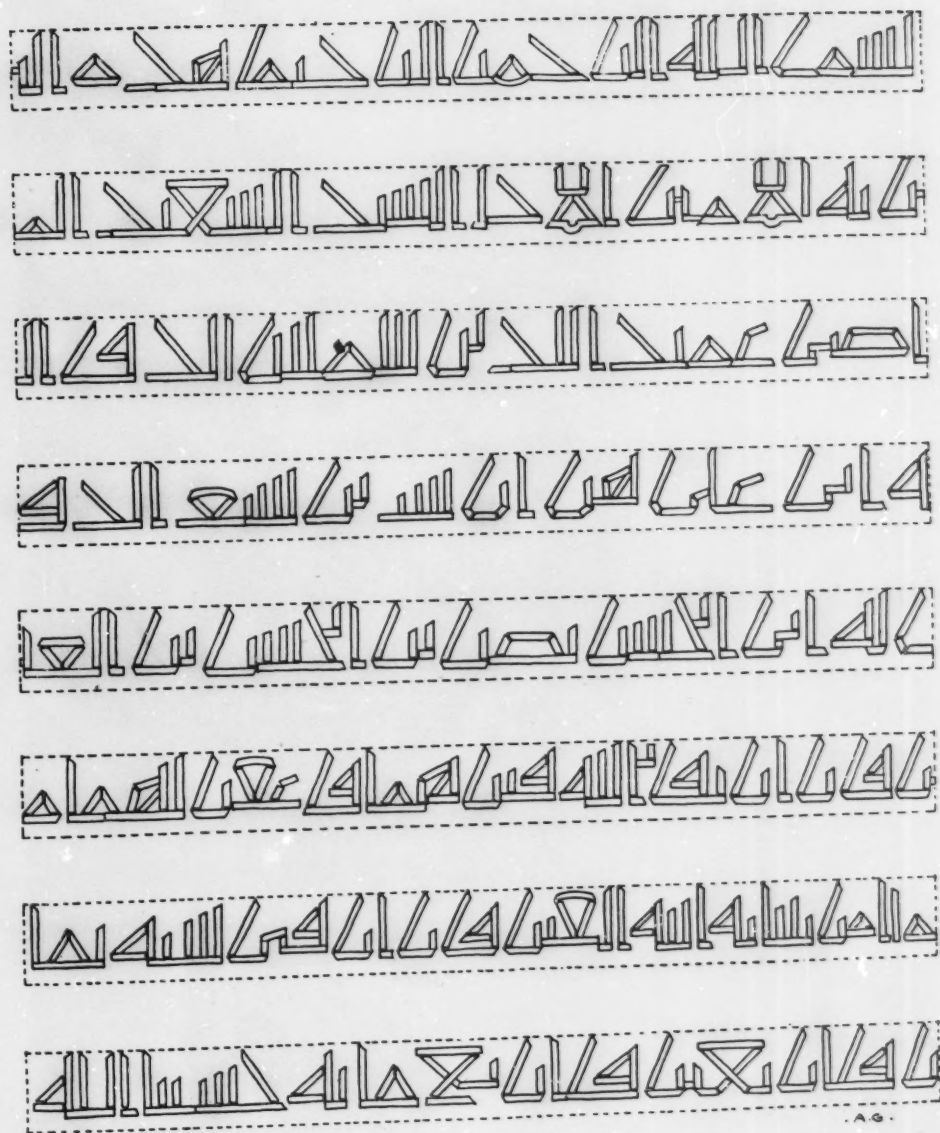


FIG. 34. LA GRANDE INSCRIPTION DU GUNBAD-É 'ALI

ABARQOH



FIG. 35. L'ENTRÉE DU GUNBAD-É 'ALI

ABARĀQH



FIG. 36. L'INSCRIPTION SITUÉE AU DESSUS DE LA PORTE DU GUNBAD-É 'ALĪ

tenté de penser qu'il fut construit pour le seul 'Amīd al-Dīn Shams al-Dawlē, puisqu'il est seul nommé dans la grande inscription, et que le second texte est plus tardif, ajouté lors de la mort de la Saiyidē, mais l'inscription circulaire, sans mentionner le second personnage, parle cependant de deux tombes: "Que Dieu illumine leurs deux tombes"

Nous n'avons pu déchiffrer le nom de la Saiyidē. Quant à 'Amīd al-Dīn Shams al-Dawlē il semble bien qu'il soit le petit-fils du Dailemite Naṣr, fils d'al-Ḥasan, fils d'al-Firūzān, seigneur d'Ishkavar²), bien connu de l'histoire de l'Irān septentrional à la fin du IV^eme siècle de l'Hégire³). Ce Naṣr, d'une famille célèbre de grands gouverneurs provinciaux, était un aventurier ambitieux et intrigant qui servit et trahit tour à tour les Būyides auxquels il était apparenté de très près⁴), Maḥmūd de Ghazna, Ḳābūs b. Washmgīr et mourut "chargé de chaînes", prisonnier de Ḳābūs, dans la forteresse d'Ustūnāwand. Ce que devint sa descendance nous ne le savons pas assurément mais nous pouvons supposer qu'elle abandonna Ishkavar lors de la conquête du Gilān par Ḳābūs et qu'elle se réfugia chez les Kākōyides, ses parents⁵), Dailemites eux aussi, qui régnèrent de 398 à 443 (1007-1051) sur les provinces de Hamadhān et d'Iṣfahān. Toujours est-il que lorsqu'Amīd al-Dīn Shams al-Dawlē mourut à Abarḳūh le second Kākōyide, Zaḥīr al-Dīn Abū-Manṣūr Farāmars, vassal du

2. ou *Shakwar*, diminutif d'Ishkavar, ou encore *Shukūr*, ainsi que l'écrivent F. Justi (*Iranisches Namenbuch* p. 443) et E. de Zambaur (*Manuel de généalogie et de chronologie*, p. 216 et tableau Q, note I).

3. Muḥammad b. al-Ḥasan b. Isfendiyār. *History of Tabaristan*. Edition E. G. Browne. "E. J. W. Gibb Memorial". t. II. p. 226, 228-231.

Zaḥīr al-Dīn al-Mar'ashī. *Geschichte von Tabaristan, Rujan und Masanderan*. Edition B. Dorn. p. 187-196, 210.

4. Ḥasan b. Firūzān, le père de Naṣr, avait épousé une fille de Abū'Alī al-Ḥasan Rukn al-Dawlē, le Būyide, et Rukn al-Dawlē avait épousé une fille de Ḥasan b. Firūzān. Les deux hommes, le Būyide et le Firūzānide, étaient donc beaux-pères l'un de l'autre.

5. par Maḥjīd al-Dawlē, le Būyide, dont la mère était fille d'al-Marzubān al-Dailemī.

Seldjūkide Toghrol Beg depuis 438, venait, en 443, d'être dépossédé de sa capitale, Isfahān, et, comme dédommagement, avait reçu en fief précisément Yazd et AbarĶūh¹).

L'origine dailemite de la famille d'Amīd al-Dīn Shams al-Dawlē expliquerait assez bien la présence, curieuse dans le centre de l'Irān, d'un mausolée d'une forme qui appartient plus particulièrement au nord du pays.

AbarĶūh possède d'autres monuments de l'époque seldjūkide, dispersés sur les pentes de la colline où se dresse le Gunbad-é 'Alī et, dans la plaine, jusqu'au bord de la ville moderne. L'un d'eux est le tombeau de Pīr Ḥamzē Sabz Push. Le Masdjīd-é Djāmi' semble dater du même temps mais fut considérablement agrandi et modifié sous les Mongols et après eux. Le mausolée dit de Tāūs al-Ḥaramain, le Gunbad-é Saiyidūn et le Gunbad-é Saiyidūn Gul-é Surkhī appartiennent entièrement à l'époque mongole. Ces édifices devant être prochainement et complètement étudiés je n'en donnerai ici qu'une description sommaire, tout juste destinée à marquer provisoirement l'importance d'AbarĶūh dans l'histoire de l'architecture de l'Irān.

LE TOMBEAU DE PĪR ḤAMZĒ SABZ PUSH²)

Ce petit monument, presque entièrement et très pauvrement reconstruit il y a quelques années, ne présente en lui-même aucun intérêt architectural mais il abrite un très beau mihrāb en plâtre sculpté qui fut exécuté durant le VI^{ème} siècle de l'Hégire (fig. 37). Ce mihrāb était autrefois surmonté d'un haut panneau décoratif analogue à ceux de l'iwān-tombeau de Pīr Bakrān, du Masdjīd-é Djūnī'a de Warāmīn et de la Madrasa Ḥaidariyē de Ḳazwīn, mais il n'en reste que la partie inférieure où se trouvent, sculptées en caractères naskhī sur les corolles de deux sortes de fleurs, les inscriptions suivantes:

A droite,

عمل محمد بن أبي الفرج العراقي غفر الله له

1. Ibn al-Athīr. Edition Tornberg. t. IX. p. 385.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 22 Juillet 1934 (31 Tir 1313).

ABARQUN



FIG. 37. LE MIHRĀB DU TOMBEAU DE PĪR ḤAMZÈ SABZ PUSH

"A été exécuté par Muḥammad, fils de Abū'l Faradj al-'Arākī. Que Dieu lui pardonne!

A gauche,

في رمضان وخمس مائة

"En Ramaḍān et cinq cents". (Inédite).

LE MASDĪD-É DJĀMI¹⁾

Situé dans une partie de la ville commune à l'ancienne et à la nouvelle cité, le Masdjid-é Djāmi' se compose essentiellement de quatre iwāns disposés autour d'une cour rectangulaire et accompagnés de galeries, de salles et de dépendances diverses. Il est presque entièrement mongol²⁾ mais comprend des constructions plus anciennes, notamment une salle à coupole entre les iwāns sud et est, et des adjonctions plus récentes. A la fin du règne du Sulṭān Abū Sa'id de grands travaux d'embellissement semblent y avoir été exécutés, dont il subsiste, dans l'iwān est, un splendide mihrāb en plâtre sculpté daté de l'année 738 H. (1337-8) (fig. 39).

Plus tard fut construite, dans le prolongement de l'iwān principal, la chapelle que représente intérieurement la figure 40 et extérieurement la figure 41. Cette adjonction appartient, par son parti constructif, à la série des édifices dont le Khān Ortma de Baghdād, construit en 755 H.³⁾, est le représentant le plus connu. Il s'agit donc bien d'une adjonction à l'iwān mongol. L'inscription supérieure de son mihrāb⁴⁾ le prouve d'ailleurs très nettement:

أمر ببناء هذا المسجد المتصل بالمسجد القديم العبد الضعيف الفقير الحسن ابن حاجي
محمد بن أحمد المشتهر بفراش الملقب بحاجي أمين الدين ابرقوثي أصلح الله أحواله

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 31 Juillet 1933 (9 Mordād 1312).

2. La forme elliptique des voûtes des iwāns (fig. 38) ne prouve aucunement une plus grande ancienneté. Partout où manque absolument le bois de charpente l'Irān moderne construit encore des iwāns voûtés de cette façon. Voir plus loin, à la fin de la notice relative au Masdjid-é Djum'a de Niriz.

3. Richard Coke. *Baghdad the City of Peace*. p. 325.

4. La dalle d'albâtre qui en constitue le fond ne lui appartient pas. Elle provient des ruines des bâtiments voisins du soit-disant Tombeau de Tāūs et n'a été placée en cet endroit que récemment.

ABARQOH



FIG. 38. LE MINARET ET L'IWĀN EST DU MASJID-É DĪĀMI'

ABARQOH

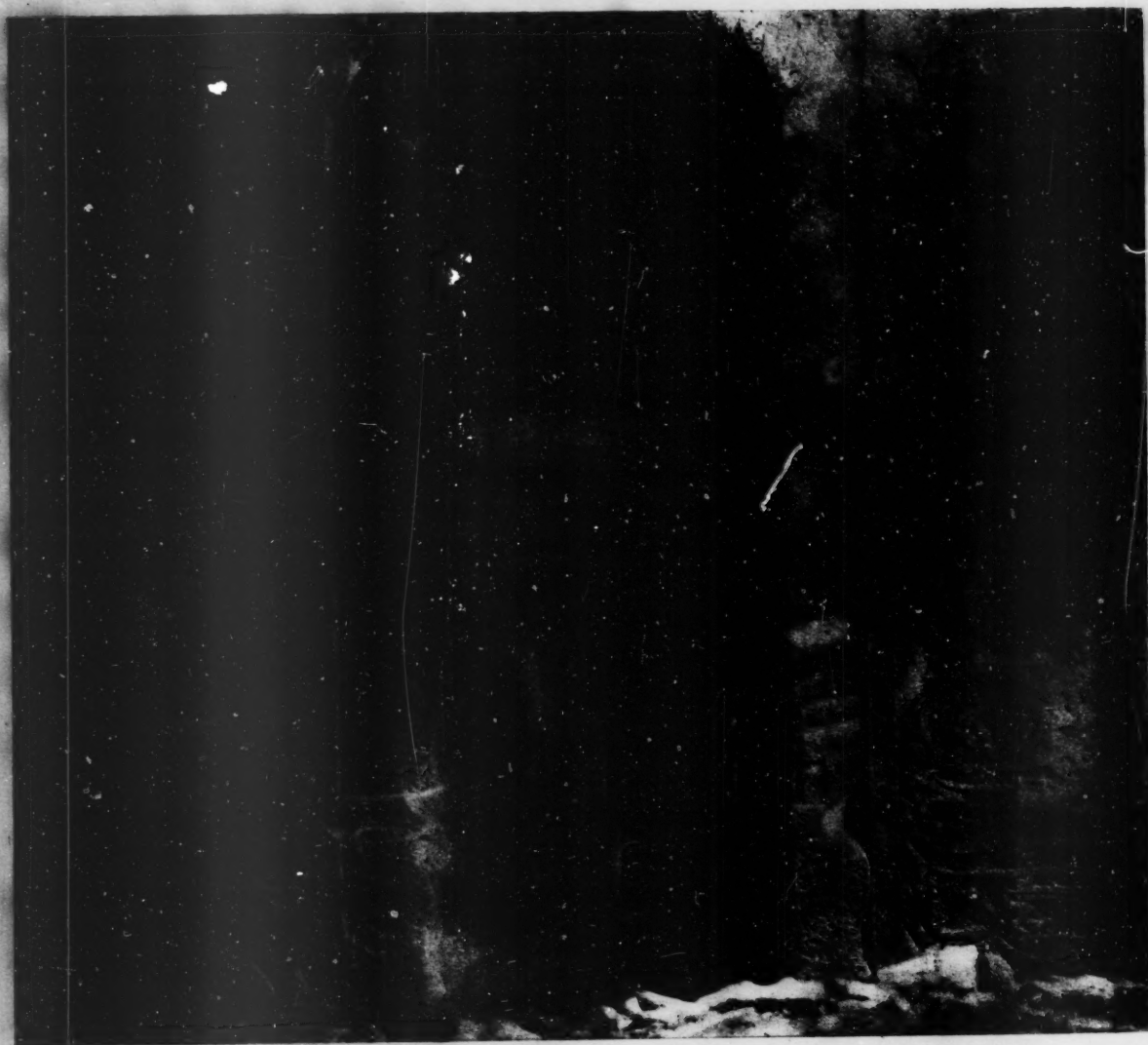


FIG. 39. LE MIHRĀB DE L'IWĀN EST DU MASJID-É DJĀMI'

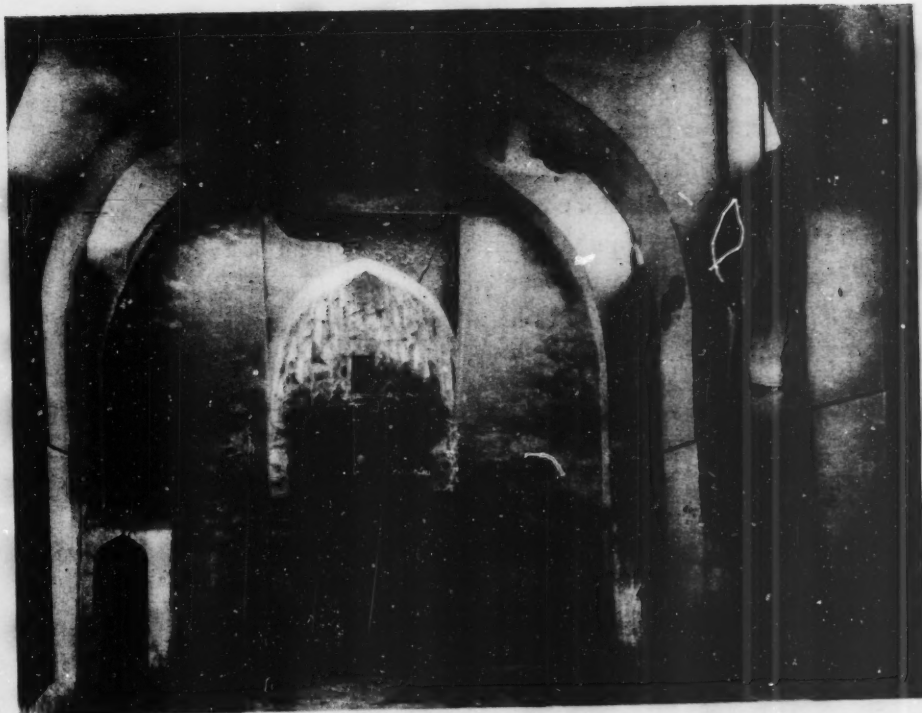


FIG. 40. INTÉRIEUR DU MASJID-É DJAMI'

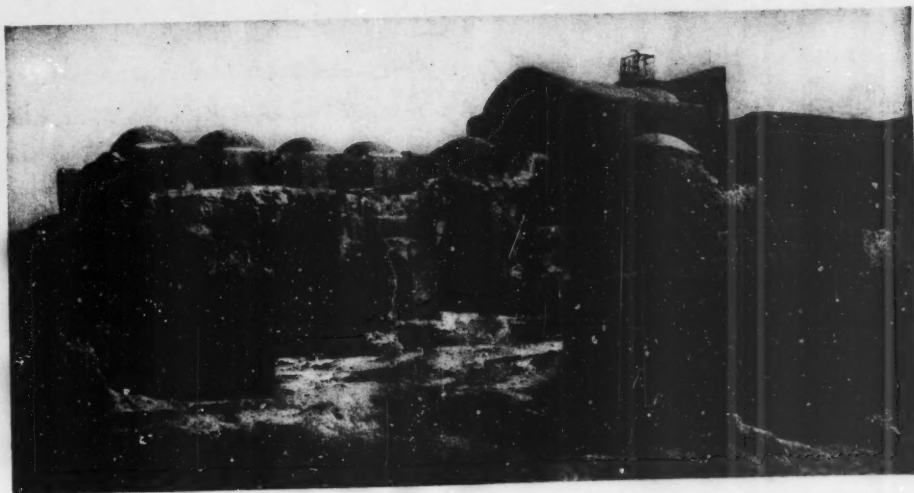


FIG. 41. LE MASJID-É DJAMI'

ABARĶŪH

"A ordonné de construire cette mosquée jointe à la mosquée ancienne, l'adorateur de Dieu, le faible, le pauvre, al-Ḥasan, fils de Ḥādjdjī Muḥammad, fils de Aḥmad, connu sous le nom de Farrash et surnommé Ḥādjdjī Amīn al-Dīn Abarĳūy. Que Dieu lui soit favorable!" (Inédite).

Cependant sa qibla est encore celle de l'édifice mongol. Plus tard on construisit à côté du mihrāb principal, qui fait un angle de 74 degrés avec la direction du Nord magnétique, un nouveau mais plus modeste mihrāb rectifiant d'une trentaine de degrés l'ancienne qibla.

Puis il semble que rien ne soit plus advenu à cet intéressant monument, si ce n'est que le temps, aidé par la négligence des hommes, achève de le détruire.

LE SOI-DISANT TOMBEAU DE TĀŪS¹⁾

Parmi les tombes célèbres d'Abarĳūh, dit Ḥamd Allāh Mustawfī Ḳazwīnī, se trouve celle de Tāūs al-Ḥaramain²⁾, mais ce n'est pas l'édifice que l'on connaît comme tel. Le soi-disant Tombeau de Tāūs est en réalité celui d'al-Ḥasan b. Kaikhosraw, mort en 718 H., et de sa fille, Bibī 'Ā'isha Malekè Khātūn, ainsi qu'en témoigne la grande inscription qui se trouve au dessus du mihrāb du monument (fig. 44):

ولذكر الله الأعلى الأولى

هذه قبة مطهرة وتربة مقدسة الملك الإسلام الشهيد السعيد قدوة ملوك العجم
صاحب السيف والقلم ناصر آيات المبرة

فاتح أبواب الآيات والكرامات ولي الله في عهده خليل الدنيا والحق والدين
الحسن ابن صاحب الأعظم السعيد الأمير الأعدل

1. *Nuzhat al-Ḳulub*. Trad. G. le Strange. p. 120. Voir aussi: Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*. p. 8, note I.

2. G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate*. p. 284.

الشهيد مجد الدولة و الدين كيخسرو ابن صاحب الأمير الشهيد الدولة و الدين
السعد ابن الأمير الأعدل سعد الدولة و الدين

منصور ابن الأمير صاحب العالم الزاهد سلطان الحاج و الحرم منبع الخيرات
و المبرات مجد الدنيا و الدين تاج العالي أوى بكر محمد الله مضجعه و ابنته
الملكة المعظمة العاقلة العادلة السعيدة الشهيدة عصمة الدنيا و الدين صفوة الإسلام و الملة
بيبي عائشة ملكة خواتون نور الله قبرها و اتفق واقع

وفاة الملك السعيد الله مضجعه ليلة السبت خامس جمادى الثانية ثمان و عشرة
و سبعمائة و زمان حيوته ثلاثة و تسعين سنة و صرف جميع الأوقات
الشريفة بالصلاعات رات و أنواع المبرات وفاة ابنته المذكورة نور الله قبرها فى ليلة
الخميس السابع عشر من ذى القعدة سنة سبع و سبعمائة هجرية

"A la louange de Dieu, le très haut . . . le plus digne. Cette kubbat . . .
pure et ce tombeau sanctifié (sont ceux) du Seigneur de l'Islām, le défunt . . .
le fortuné, modèle des princes de l'Adjem, maître du sabre et de la plume,
auxiliaire des miracles de la bienfaisance, celui qui ouvre . . . les portes des
prodiges et des générosités, délégué de Dieu durant son temps, ami du monde,
du droit et de la religion, al-Ḥasan, fils du Ṣāḥeb al-A'zam, le fortuné, l'Amīr,
le plus juste, le défunt, . . . Madjd al-Dawlè wa al-Dīn, Kaikhosraw, fils du
seigneur, l'Amīr, le défunt, . . . al-Dawlè wa al-Dīn, al-Sa'd, fils de l'Amīr, le
plus juste, Sa'd al-Dawlè wa al-Dīn, Manṣūr, fils de l'Amīr, . . . Ṣāḥeb al-
'Ālem, le pieux, Sulṭān du pèlerinage et du Lieu saint, source des bonnes
œuvres et de la bienfaisance, Madjd al-Dunyā wa al-Dīn, Tādj al-Ma'ālī, Abū
Bakr Muḥammad – Que Dieu . . . sa couche! – et de sa fille, la princesse
glorifiée, sage, juste, fortunée, la défunte, vertu du monde et de la religion,

ABARQOH



FIG. 42. LE TOMBEAU D'AL-HASAN B. KAIXOSRAW

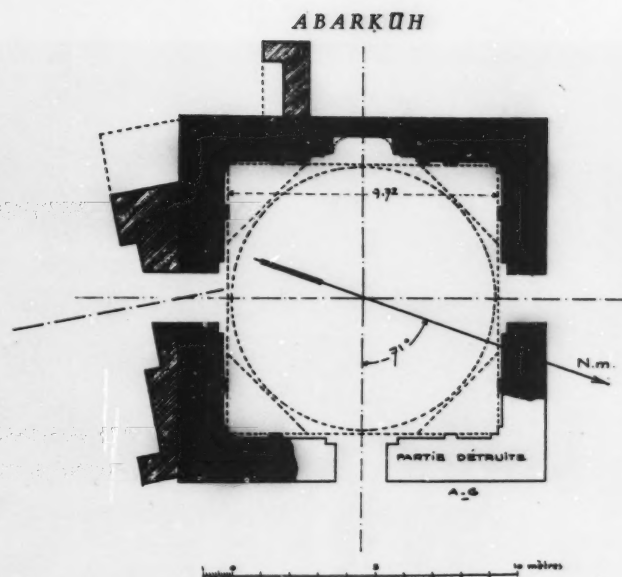


FIG. 43. LE PLAN DU TOMBEAU D'AL-HASAN B. KAIKHOSRAW

pureté de l'Islām et des nations, Bībī 'Ā'isha Maleké Khātūn – Que Dieu illumine son tombeau! – Le décès du seigneur, le fortuné, . . . – Que Dieu . . . sa couche! – eut lieu (durant) la nuit du samedi, cinquième jour du mois de Dju-mādā II 718. Le temps de sa vie fut 93 années. Il en dépensa tous les nobles instants dans les œuvres de la dévotion et toutes sortes de bienfaits. Le décès de sa fille, la mentionnée, – Que Dieu illumine son tombeau! – (eut lieu) dans la nuit du jeudi, 17 du mois de Dhu'l-Ka'da de l'année 707 de l'Hégire". (Inédite).

Cette inscription, rompue en plusieurs endroits, en partie cachée sous des coulées de terre et couverte de poussière, nous est demeurée longtemps illisible. Elle a été nettoyée dernièrement par Mr Khātūnābādī, le Directeur de l'école gouvernementale d'Abarkūh, et peu à peu, à quelques mots près, déchiffrée par lui. Nous n'avons eu, en somme, lors d'un récent voyage à Yazd par Abarkūh, qu'à contrôler sa lecture, qui était excellente, et à traduire ce texte intéressant, quoique mal rédigé.

Le monument est un édifice carré (fig. 43) dont toute la partie inférieure est bâtie en terre crue alors que la coupole ainsi que les arcs en pans coupés qui la portent sont construits en briques cuites. Le résultat de cette étrange technique,

ABARKH



FIG. 44. LA GRANDE INSCRIPTION DU TOMBEAU
D'AL HASAN B. KAIKHOSRAW

ABARKUH



FIG. 45. LE DÉCOR INTÉRIEUR DU TOMBEAU D'AL-HASAN B. KAIKHOSRAW

ABARQUN



FIG. 46. LE DÉCOR INTÉRIEUR DU TOMBEAU D'AL-ḤASAN B. KAIKHOSRAW

ABARQŪH



FIG. 47. LE DÉCOR INTÉRIEUR DU TOMBEAU DE SHAMS AL-DĪN, A YAZD

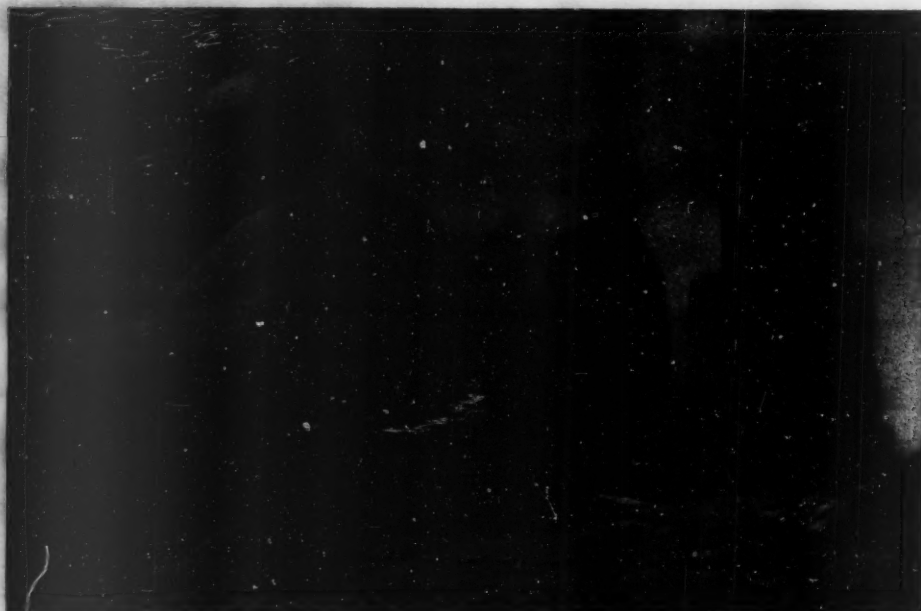


FIG. 48. LE TOMBEAU DE TĀŪS AL-ḤARAMAIN

assez courante à l'époque mongole, est visible dans la figure 42. Le dôme était extérieurement recouvert de *kāshīs* uniformément bleus.

L'intérieur, beaucoup plus soigné que l'extérieur et que la construction, est revêtu d'un décor architectural très élégant, rehaussé de riches ornements peints. Le principe en est très simple. Dans chaque angle deux niches plates, constituées par des pilastres montant de fond, supportent une importante niche à stalactites comprise entre les murs orthogonaux de l'édifice et l'un des quatre arcs en pans coupés qui permettent le passage du plan carré de la salle au plan circulaire de la coupole (fig. 45 et 46). Cette ordonnance, qui n'est d'ailleurs pas nouvelle et dont on découvre aisément l'origine dans le décor construit d'édifices seldjûkides, s'accompagne adroitement de rosaces en léger relief, peintes de couleurs diverses, bleu, ocre, gris rose, cendre verte, et d'inscriptions koraniques en kufique tressé, exécutées en bleu outremer. On la retrouve, presque identique, en des constructions du même temps, le Gunbad-é Saiyidūn, à Abarĳūh, le mausolée de *Shāh Kemālī*, à Yazd, ainsi qu'en plusieurs monu-

ABARQH

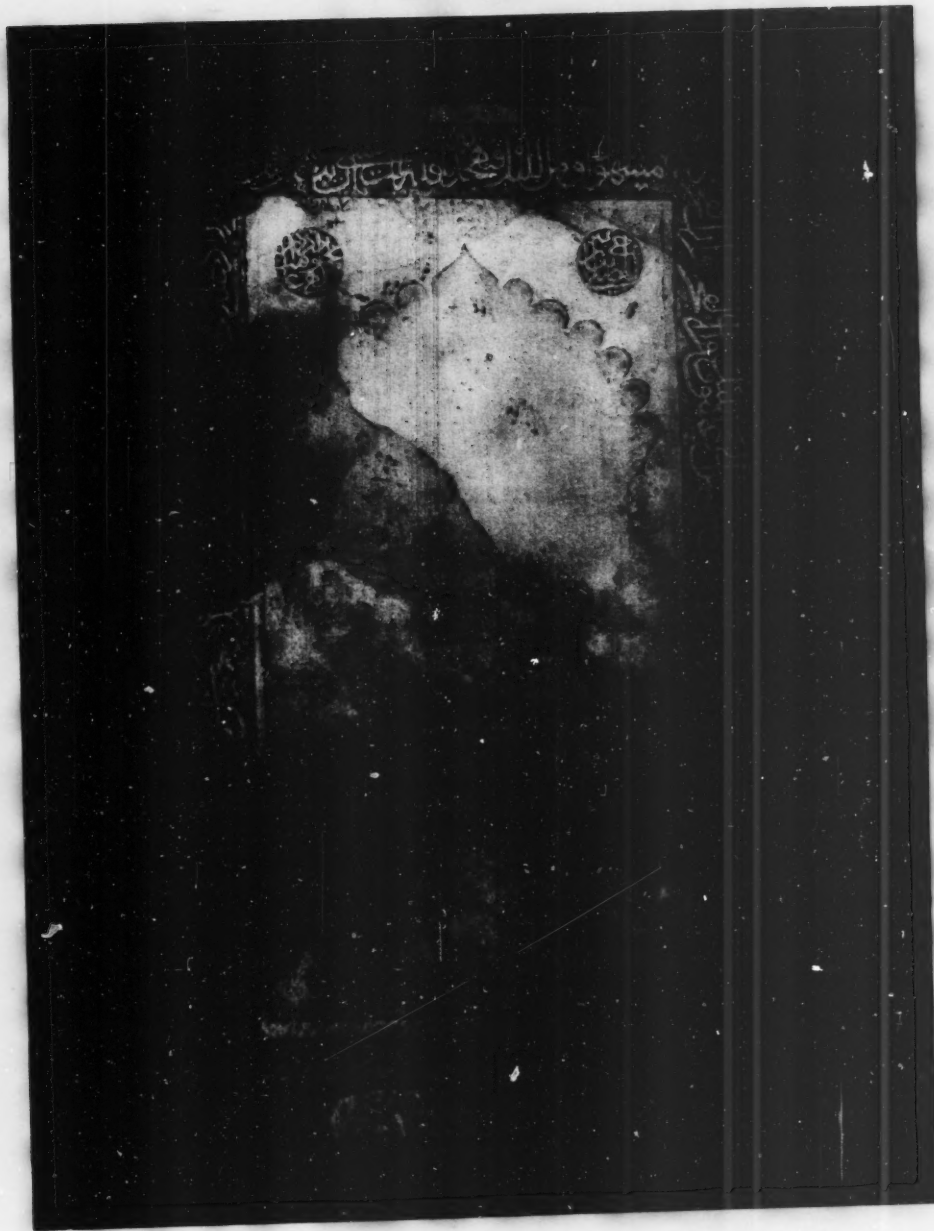


FIG. 49. DALLE D'ALBÂTRE DATÉE DE 818 H.

ABARQUN

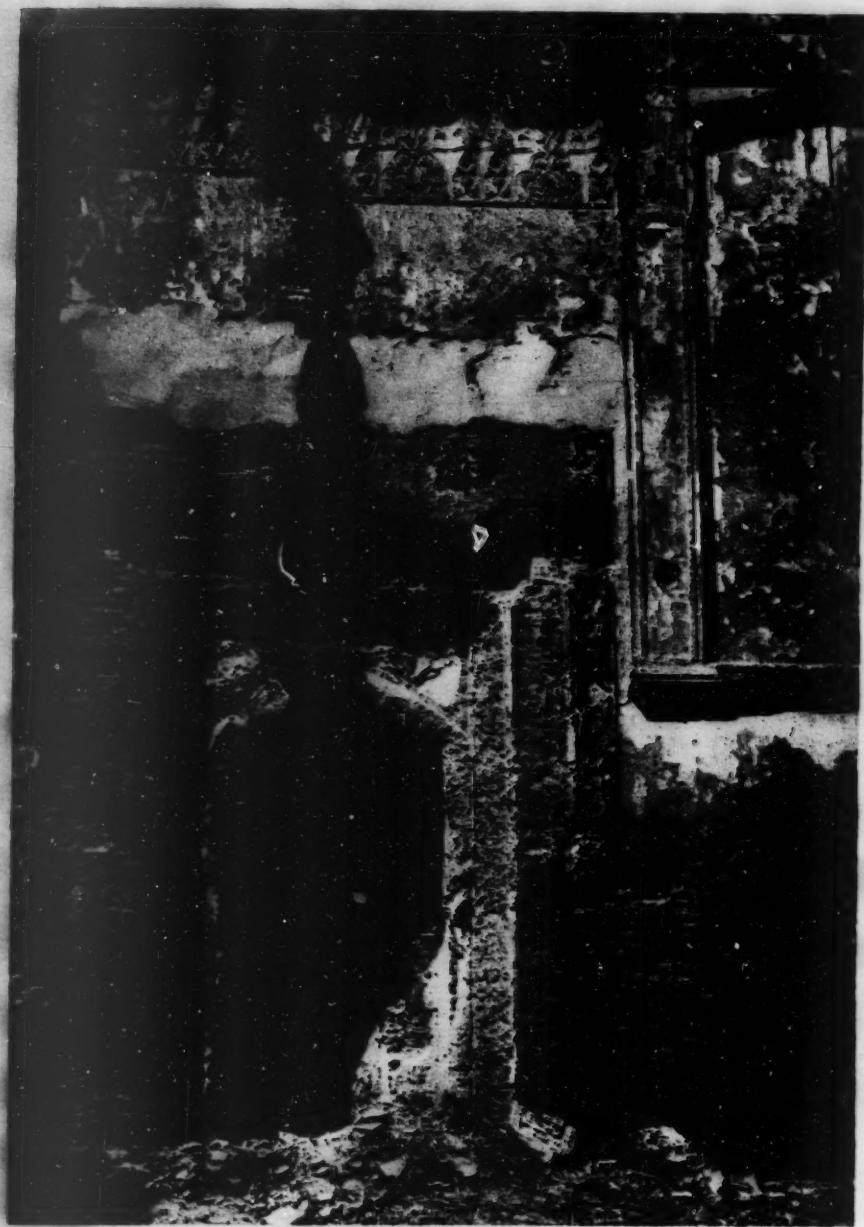


FIG. 30. LE MIHRĀB DU GUNBAD-É SAIIYIDŪN GUL-É SURKHĪ

ABARQOH

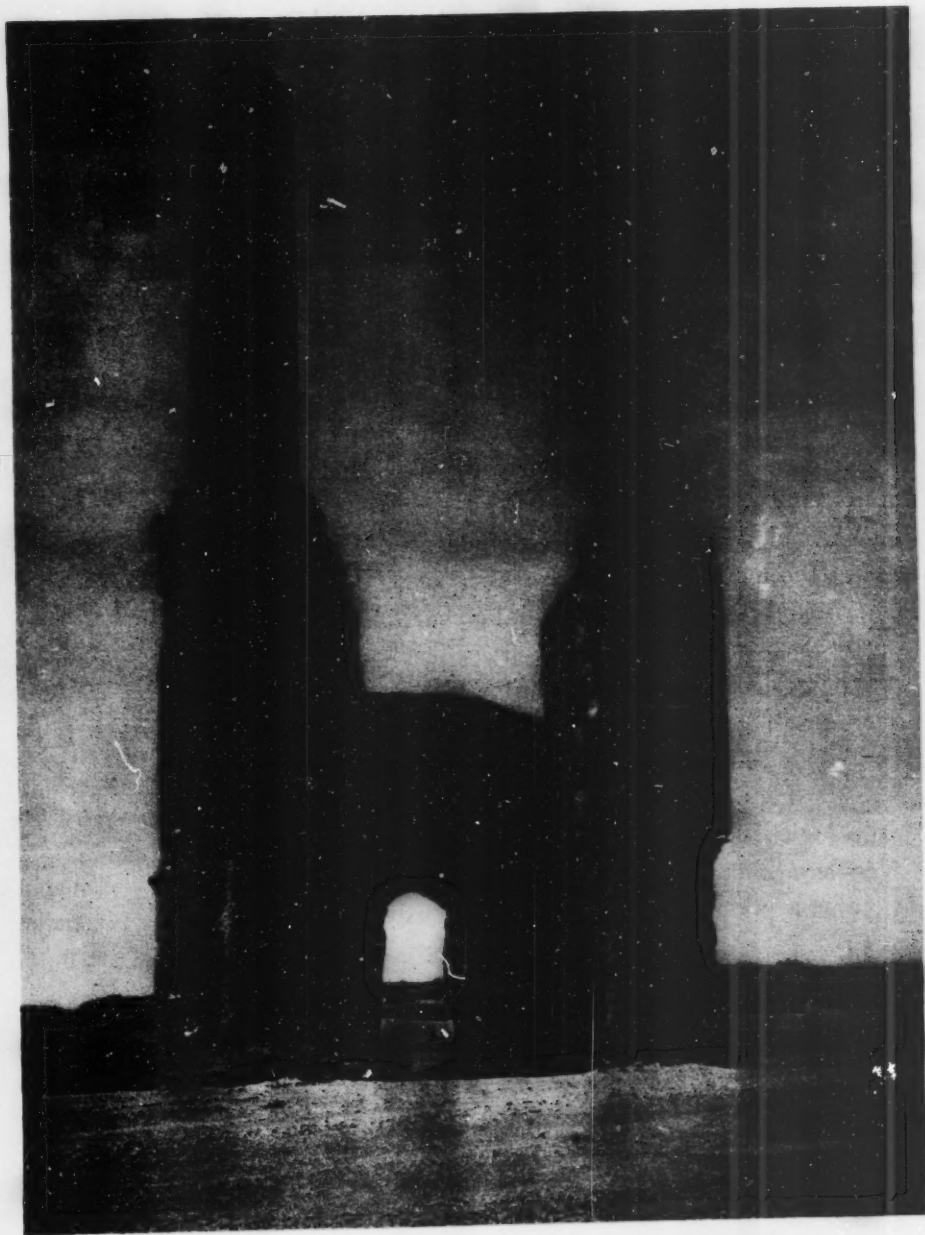


FIG. 51. LE PORTAIL DE LA MOSQUÉE NIZĀMIYĒ

ments un peu plus récents, le tombeau de Shams al-Dīn, à Yazd, par exemple (fig. 47), où la richesse des détails et leur profusion, confinant à la surcharge, annoncent déjà sa décadence.

Les bâtiments voisins, au milieu desquels se trouve un petit édifice qui serait, paraît-il, sur l'emplacement d'un monument plus convenable, le véritable tombeau de Tāūs al-Haramain (fig. 48), sont évidemment postérieurs au soit-disant mausolée du saint homme. Bâtiments pour la plupart religieux, madrasas et mosquées, ils ont comme axe principal la qibla du temps de leur construction. Or cette qibla est rectifiée par rapport à celle du Masdjid-é Djāmi', y compris le "masdjid joint au masdjid ancien", postérieure par conséquent à 755 H., date du Khān Ortma. Parmi les dalles d'albâtre qui sont actuellement conservées dans le Masdjid-é Djāmi' et qui proviennent des ruines de ces édifices, où elles servaient de fenêtres, il s'en trouve d'ailleurs une, représentée ici (fig. 49), qui porte une date, 818 H.

La chronologie des principaux monuments d'AbarĀŪh semble donc s'établir ainsi, grosso modo et provisoirement:

.... L'embryon du futur Masdjid-é Djāmi'.

448 (1056-7). Gunbad-é 'Alī.

VI^{ème} siècle H. Le tombeau de Pīr Hamzè Sabz Push.

Début de l'époque mongole. Construction des quatre iwāns du Masdjid-é Djāmi' et de certaines dépendances.

Vers 718 (1318-9). Mausolée d'al-Ḥasan b. Kaikhosraw et de sa fille, Bībī 'Ā'isha Malekè Khātūn.

Vers le même temps. Gunbad-é Saiyidūn, Gunbad-é Saiyidūn Gul-é Surkhī (fig. 50) et le portail qui subsiste seul des constructions de la mosquée Nizāmiyè (fig. 51).

738 (1337-8). Mihrāb de l'iwān est du Masdjid-é Djāmi'.

Vers 755 (1354-5). Chapelle "jointe à la mosquée ancienne".

Vers 818 (1415-6). Bâtiments voisins du mausolée d'al-Ḥasan b. Kaikhosraw.

André Godard

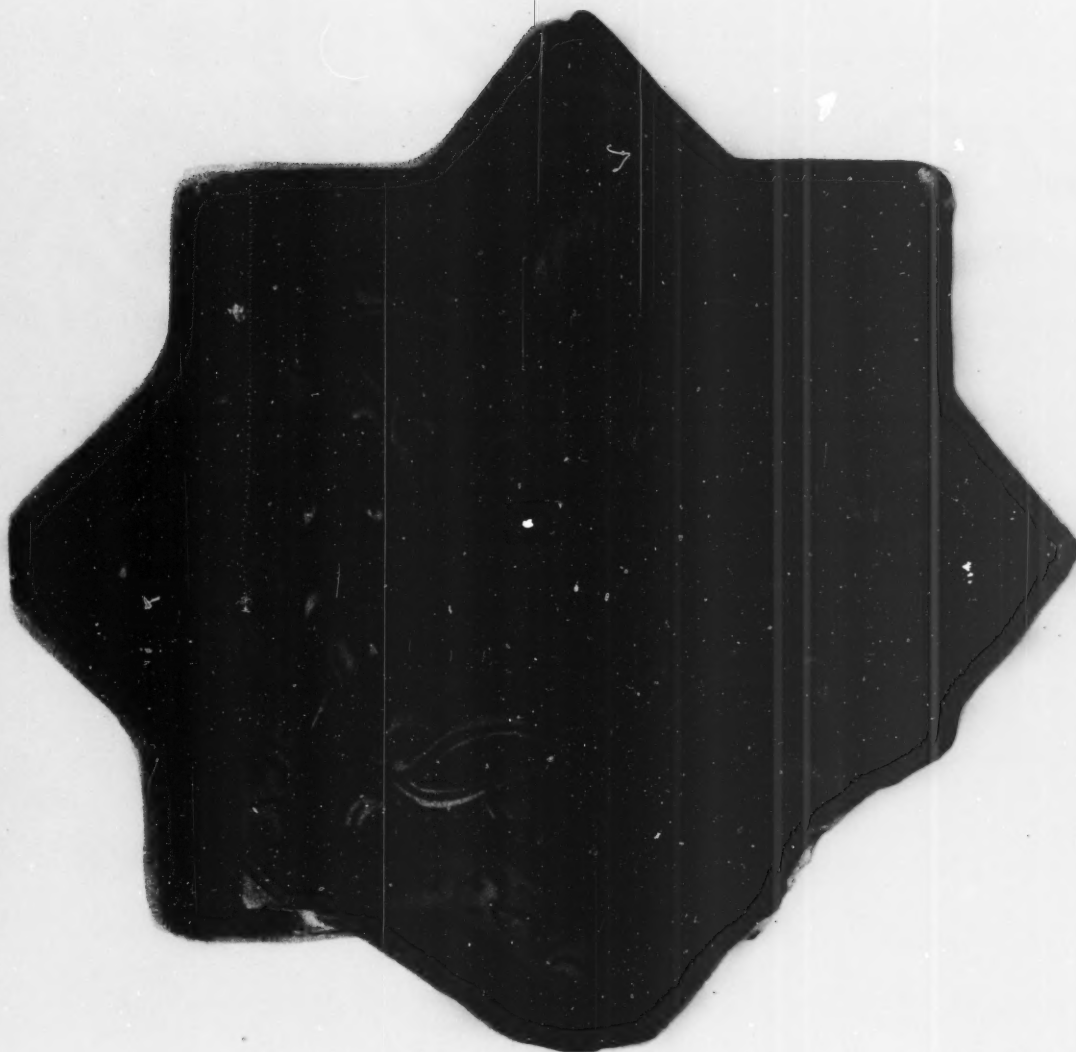


FIG. 125.

NATANZ

N A Ṭ A N Z

(Province de Kāshān)

Naṭanz, fraîche dans sa conque de verdure, à la pointe la plus orientale du Kūh-é Kargas, à 1565 mètres d'altitude, domine comme d'un balcon le Dasht-é Kawīr, vaste dépression centrale de l'Īrān, désert salé, brûlant et aveuglant au bord duquel s'échelonnent Kāshān, Ardistān, Naiyin, Yazd, etc. . . . C'est une gentille petite ville, assez misérable aujourd'hui, qui n'est plus guère connue que pour l'habileté de ses jardiniers mais où semble renaître une intéressante industrie de la poterie peinte.

Son nom, ignoré des historiens et des géographes arabes et iraniens avant le XIII^{ème} siècle de notre ère, n'est ensuite cité que comme celui d'un "bourg de la province d'Iṣfahān, à 20 farsakhs de la capitale" (Yāḩūt), d'un "canton bien cultivé qui renferme environ 30 villages" (Aḩmad Rāzī), d'une "ville du quatrième climat dont les revenus atteignent 12500 dinars" (ḩamd Allāh Mustawfī).

Les voyageurs européens ne sont pas plus loquaces. Le vénitien Ambrosio Contarini, passant à Néthos en 1474, note que l'on y trouve plus de vin qu'en aucun autre endroit de la Perse¹). Thomas Herbert, à l'époque de Shāh 'Abbās, raconte que, selon une tradition qui s'y est conservée, Natane est l'endroit où "l'infortuné Darius" périt victime de la trahison du "perfide bactrien Bessus"²). Chardin, Tavernier, Ker Porter, Flandin et Coste, Morier, Mr et Mme Dieulafoy, Browne, Sarre, se rendant de Kāshān à Iṣfahān, s'engagèrent dans la vallée de Kōhrūd, franchirent la montagne à 2900 mètres d'altitude et gagnèrent Iṣfahān sans avoir vu Naṭanz. "Deux voies de caravane, dit Mme Dieulafoy³), mettent en communication Kashan et la capitale de l'Irak. La route d'hiver

1. *Travels of Venetians in Persia*, (Hakluyt Soc.) p. 129-130.

2. *Herbert's some years Travels into divers parts of Africa and Asia the Great* . . . p. 225 de la quatrième édition et p. 344 de la traduction française de Wicquefort.

Thomas Herbert. *Travels in Persia*. Traduction abrégée de Sir William Forster. Londres. 1928. p. 219-220.

3. J. Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Le Tour du monde. 1886. 2^{ème} semestre. p. 111-112.

NAṬANZ

longe le désert et passe à Nateins où s'élèvent les ruines d'une mosquée revêtue autrefois d'admirables faïences à reflets métalliques; la route d'été, impraticable pendant la mauvaise saison, serpente sur les flancs de hautes montagnes: c'est celle que nous avons suivie".

Le major P. M. Sykes¹⁾ écrit que Naṭanz, fameuse par son climat et ses fruits, était l'une des résidences d'été préférées des monarques ṣafawides et que l'on montre encore un pavillon de chasse de Shāh 'Abbās dans son voisinage. Il ajoute qu'à Naṭanz se trouve une mosquée qui doit avoir été magnifique et que certaines des plus belles plaques de céramique émaillée du South Kensington Museum ont sans doute orné ses murs. Il dit encore, mais c'est une erreur, que cette mosquée fut construite en 715 H. (1315).

Nous voilà donc bien peu et bien mal renseignés. Cependant, si heureusement situé, refuge contre les ardeurs torrides du climat de la plaine, si bien pourvu des agréments de la vie, de verdure, de belles eaux, de fruits et de vin en abondance, de la neige d'une montagne voisine, haute de 3595 mètres, le district de Naṭanz a toujours été très habité, souvent très prospère. Ḥamd Allāh Mustawfī y connaît une ville sāsānide, Namīswar, qu'il est d'ailleurs seul à mentionner. "Le roi Djamshīd, le Pīshdādian, la fonda et y construisit pour lui-même un grand palais dont on peut encore voir les ruines. Plus tard, le roi Gushtāsp y édifia un temple du feu"²⁾. D'autre part il existe, à Naṭanz même, une construction sāsānide que l'on ne peut pas plus confondre avec l'ateshgāh de Namīswar qu'on ne peut identifier cette dernière ville avec Naṭanz. Mustawfī parle, sans s'y tromper, de Naṭanz puis de Namīswar et remarque que les produits agricoles de Namīswar ressemblent à ceux de Naṭanz³⁾.

A l'époque sāsānide la région de Naṭanz devait donc être, sinon le lieu de la résidence ordinaire des princes ou des gouverneurs des villes de la plaine, du moins l'une de leurs stations estivales. Elle était sans doute pour ces cités brûlantes, ou pour l'une d'elles, ce que fut Hamadhān pour les rois achéménides, ce que sont de nos jours les oasis de Shimrān pour Teherān.

L'époque suivante est représentée par la forteresse de Kamart, devenue

1. Major P. M. Sykes. *Ten thousand Miles in Persia*. p. 179-180.

2. Ḥamd Allāh Mustawfī. *Nuzhat al-Ḳulub*. "E. J. W. Gibb Memorial" vol. XXIII. 2. Trad. G. le Strange.

P. 73.

3. Idem.

NATANZ

Washāk, du nom d'un gouverneur de la région, et que Le Strange considère comme le château de Națanz.¹⁾

Une petite mosquée de la ville, Masđjid-é Kučè Mir, possède un très beau mihrāb seldjuķide.

Le monument le plus important de Națanz, le seul dont, à ma connaissance, il soit question dans les récits des voyageurs, est, sous l'appellation de Masđjid-é Djum'a, un ensemble de constructions édifiées au temps du Sultān mongol Uldjaitū Khodābendè et de son fils, Abū Sa'id Bahādur Khān.

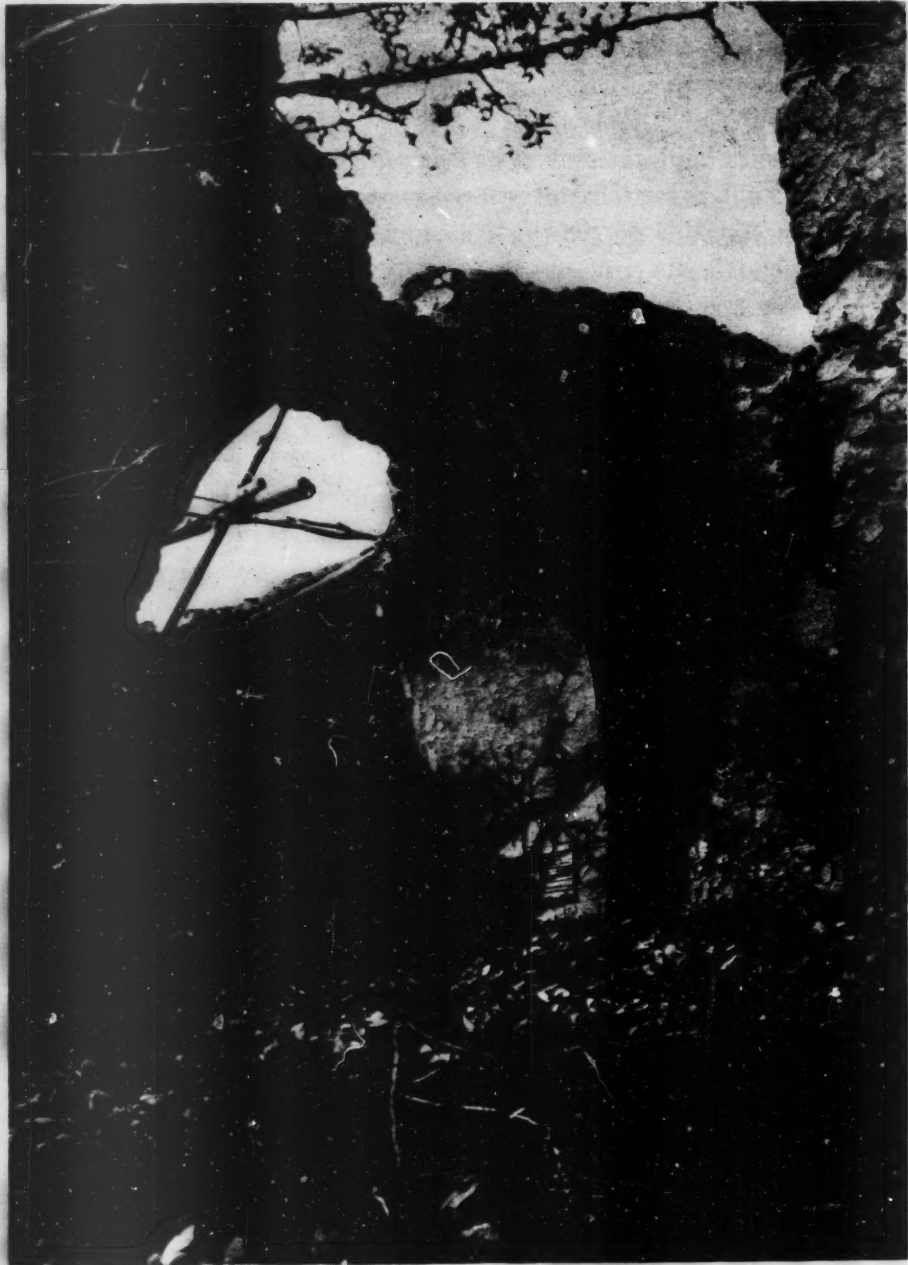
Vient ensuite, chronologiquement, la mosquée d'un petit village qui est, pour ainsi dire, un faubourg de Națanz, Afushtë. L'une de ses portes est datée de l'année 831 (1427-8). Le mausolée du donateur, Saiyid Ḥasan al-Ḥusainī, s'élève tout auprès, sur une petite hauteur.

Nous avons vu que les souverains șafawides appréciaient particulièrement l'agrément du climat de Națanz et ses alentours giboyeux. Le pavillon de chasse de Shah 'Abbās dont parle Sykes existe encore à 'Abbāsābād, à droite de la route qui conduit de Națanz à Ardistān. Il subsiste en outre, auprès de la ville, un certain nombre de mausolées plus ou moins bien conservés, Imāmzādè 'Abdullāh, dans lequel se trouve une belle tombe en marbre vert datée de l'année 971 (1563-4), Imāmzādè Rokiyè Khātūn, etc. . . .

Dans Națanz même on peut voir, mais délabrées, de luxueuses maisons de l'époque qadjar dont les plans et le décor indiquent assez que Națanz jouissait encore, il y a peu de temps, d'une certaine importance. Sa pauvreté actuelle est en grande partie due au fait que la première route construite entre Ṭeherān et Ișfahān emprunta la vallée de Dalidjān et que les pistes de Kōhrūd et de Națanz s'en trouvèrent à peu près délaissées, mais l'achèvement récent d'une nouvelle voie carrossable joignant Kūmm à Ișfahān par Kāshān et Națanz, sur laquelle s'embrancher celle qui conduit à Ardistān, Naiyin et Yazd, ramènera sans doute une partie du trafic et la prospérité de son côté.

1. G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate*. p. 209.

NAṬANZ



LE MONUMENT SĀSĀNIDE¹⁾

Tout près de la mosquée principale, dans le jardin de l'Imām Djum'a, se dressent, sur une plateforme élevée de près de deux mètres au dessus du sol, les ruines encore inconnues d'un très intéressant petit monument sāsānide (fig. 52 et 53). Sa composition générale est celle de l'édicule de Farash Bend²⁾, c'est à dire qu'il

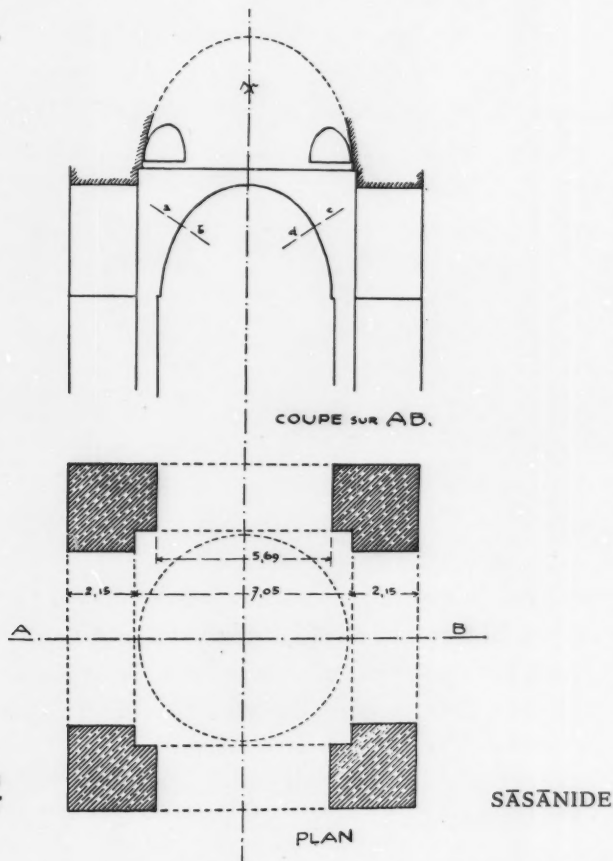


FIG. 53
LE MONUMENT

SĀSĀNIDE

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 9 juillet 1932. (18 Tir 1311).
2. Voir: M. Dieulafoy. *L'Art antique de la Perse*. t. IV. p. 77-78. fig. 56-57. pl. XVIII - G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*. t. V. p. 568 et 588 - E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. t. II. p. 333.

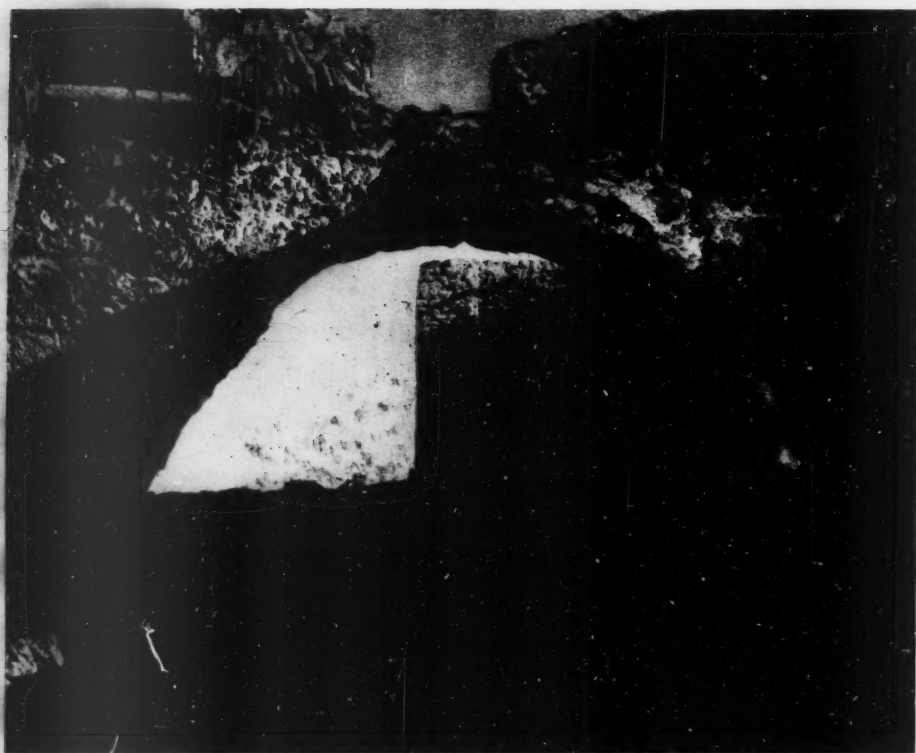


FIG. 54. LE MONUMENT SĀSĀNIDE

se compose aussi de quatre piliers reliés par des arcs et portant une coupole, mais les formes, plus élégantes, et la technique, plus assurée, sont ici typiquement sāsānides. Les quatre piliers sont debout. Trois des arcs se sont écroulés mais le quatrième, presque intact, soutient encore un fragment de la voûte et deux des quatre niches d'angles qui assuraient le passage du plan carré de la salle au plan circulaire de la coupole (fig. 54). Chaque côté de l'édifice mesure, extérieurement, 11 m 35 et, intérieurement, 7 m 05. Les arcs ont 5 m 70 d'ouverture.

Le bâtiment est construit en moellons bruts revêtus d'un enduit de mortier de plâtre. La maçonnerie des arcs est montée en tas de charge jusqu'à la hauteur indiquée dans mon croquis par les lignes ab et cd. Elle est ensuite constituée

NAṬANZ



FIG. 55. LE MIHRĀB DU MASDĪD-É KUČĒ MĪR

par des anneaux de pierres plates employées à la façon de briques sur champ. Ces anneaux sont légèrement inclinés vers l'intérieur de l'édifice. Les pierres plates sont des galets non retaillés mais choisis, semble-t-il, pour leurs dimensions et leurs proportions voisines de celles de briques ordinaires.

Ce qui subsiste de la coupole amorce une voûte dont la section devait, à peu de chose près, reproduire la courbe des arcs.

LE MASDJID-É KUČÈ MIR¹⁾

Cette petite mosquée est une salle carrée divisée par quatre piliers centraux en neuf compartiments voûtés. Elle est flanquée d'un couloir d'accès au bout duquel s'ouvre une autre salle, moderne, voûtée, en grande partie enterrée, qui est aussi un lieu de prière. Son architecture, dans l'état actuel, ne présente aucune espèce d'intérêt et l'édifice serait tout à fait négligeable s'il ne renfermait un magnifique mihrāb en plâtre sculpté (fig. 55). Ce précieux ouvrage est assez délabré; il a été réparé plusieurs fois et fort mal, mais ce qui en reste permet de le considérer comme une œuvre importante de l'art iranien.

Sa composition générale est celle de la majorité des mihrābs seldjūkides et mongols: double niche et large bandeau d'écriture formant cadre. Son décor floral est, lui aussi, commun aux deux époques mongole et seldjūkide, mais l'exécution, plus sèche, plus fine que celle de la sculpture mongole, ou, si l'on veut, moins large, ou moins lâche, l'approche beaucoup plus du mihrāb d'Abar-kūh (Tombeau de Pīr Ḥamzè), exécuté au VI^{ème} siècle H., que de ceux du Masjid-é Djum'a d'Iṣfahān (710 H.) et de l'Iwān-Tombeau de Pīr Bakrān (703 H.). La broderie des galons, où la géométrie domine, plus ciselée que sculptée, est aussi plus seldjūkide que mongole.

On peut, provisoirement mais sans grands risques d'erreur, attribuer ce chef d'œuvre à l'époque seldjūkide.

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 22 juillet 1934. (31 Tir 1313).

LE MASDJID-É DJUM'A¹)

On désigne généralement sous le nom de Masjid-é Djum'a un ensemble de constructions d'époques diverses, encore que très voisines l'une de l'autre, dont le plan (fig. 56), assez étrange à première vue en raison des différences de niveaux et des désaxements qu'il comporte, réclame l'accompagnement de quelques explications.

Cet ensemble comprend une mosquée dont les différentes parties ont été terminées entre 704 et 709 H. (1304-5 et 1309-10), le mausolée de Shaikh 'Abd al-Šamad al-Iṣfahānī, daté de 707 H. (1307-8), l'iwan de l'entrée d'une Khāneqāh détruite, construit vraisemblablement en 716 ou 717 H. (1316-7 ou 1317-8), et un haut minaret, daté de 725 H. (1324-5) (fig. 57).

La mosquée, en bon état de conservation, se compose en principe d'une salle octogonale, le sanctuaire, couverte en coupole, ouvrant sur une cour à quatre iwāns reliés par des galeries et des salles diverses. Elle est bordée au nord, à l'est et au sud par une petite rue qui s'élargit en une sorte de place devant son entrée principale, le minaret et le portail de la Khāneqāh (fig. 58 et 59). A l'ouest se trouvent les ruines de la Khāneqāh, bordées elles-mêmes par un chemin. Trois entrées donnent accès à l'édifice, l'une au sud et les deux autres au nord. Ces dernières sont de plain-pied avec le sol de la cour. On y parvient par celle du sud au moyen d'un large couloir et de douze hautes marches. Ces douze marches représentent donc la différence de niveau qui existe entre le sol de la cour et celui de la rue en avant de l'entrée sud. Il s'ensuit que la salle octogonale est, comme l'indique la figure 60, en partie enterrée.

La cour est un carré de 14m,06 de côté. Chacun des quatre iwāns a une largeur proportionnée à l'importance de sa place dans le plan. L'iwan sud, qui précède le sanctuaire (fig. 61), a 6m,50 de largeur. Celui qui lui fait face, l'iwan nord (fig. 62), a 5m,88, et les deux autres, 5m,28. Le premier a donc 60 centimètres de plus que le second qui a lui-même 60 centimètres de plus que les deux derniers. La salle octogonale mesure 8m,46 entre côtés opposés.

Disposition curieuse et que je n'ai pas rencontrée une autre fois, cette salle ne se trouve pas sur l'axe de la cour et des iwāns sud et nord. Alors que toujours

1. Idem, le 9 Juillet 1932 (18 Tīr 1311).

NATANZ

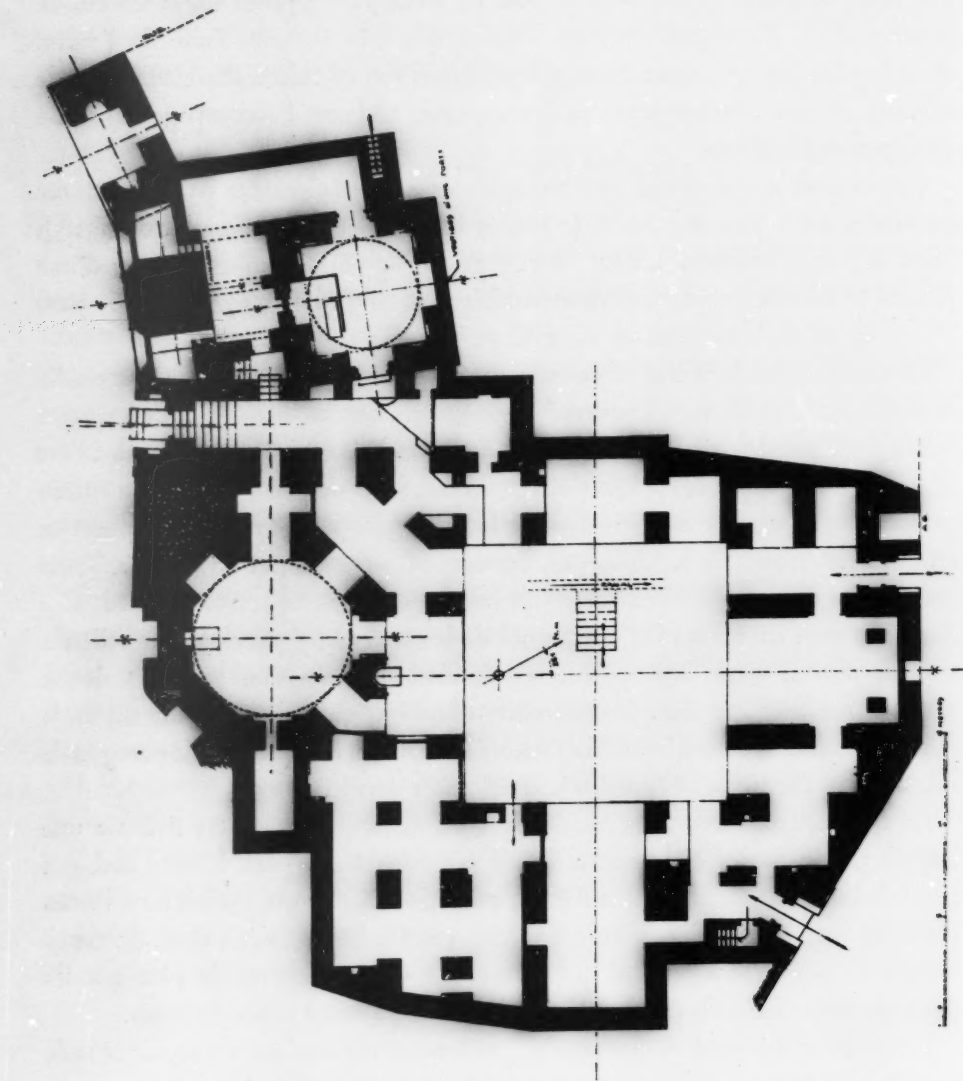


FIG. 56. PLAN DU MASJID-É DUM'A

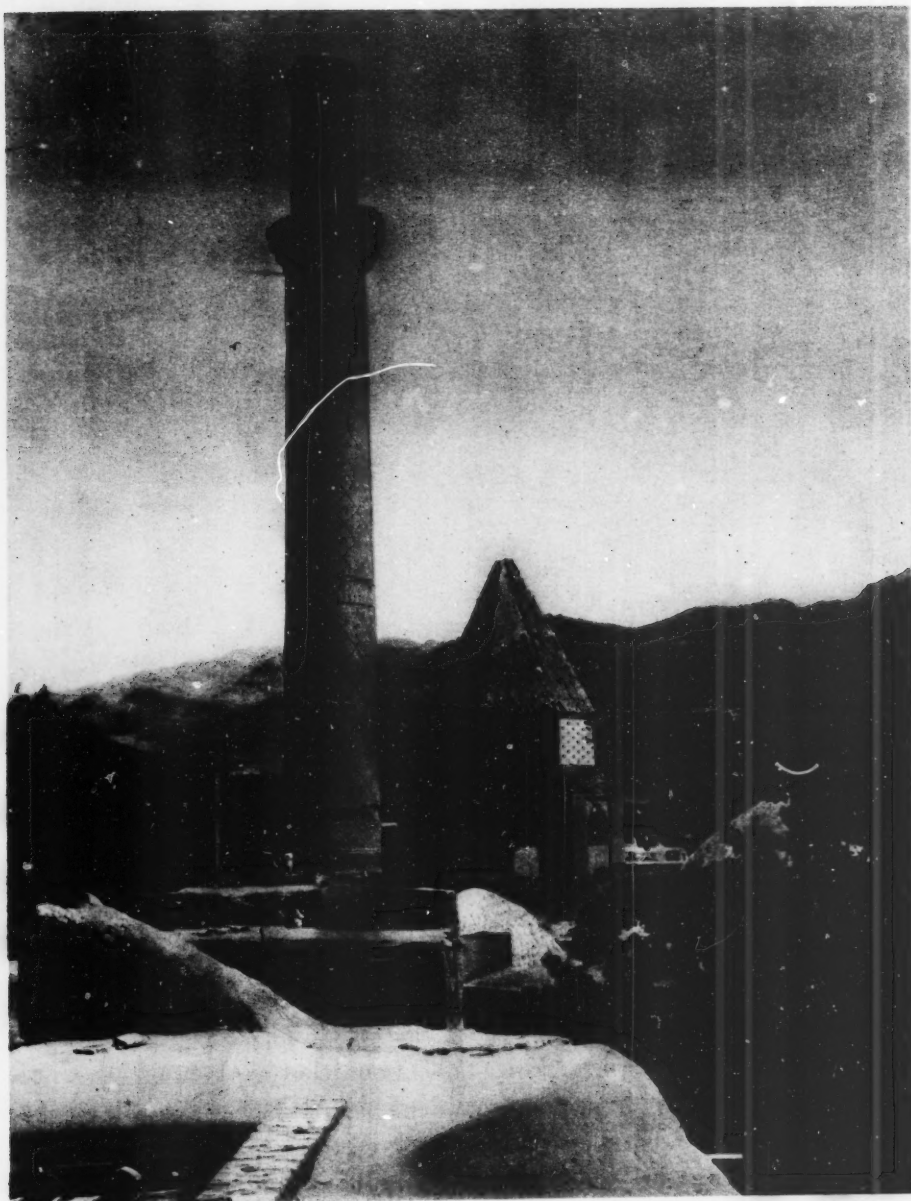


FIG. 57. MASJID-É DJUM'A. LE MINARET ET LE TOMBEAU
DE SHAIKH 'ABD AL-ŞAMAD

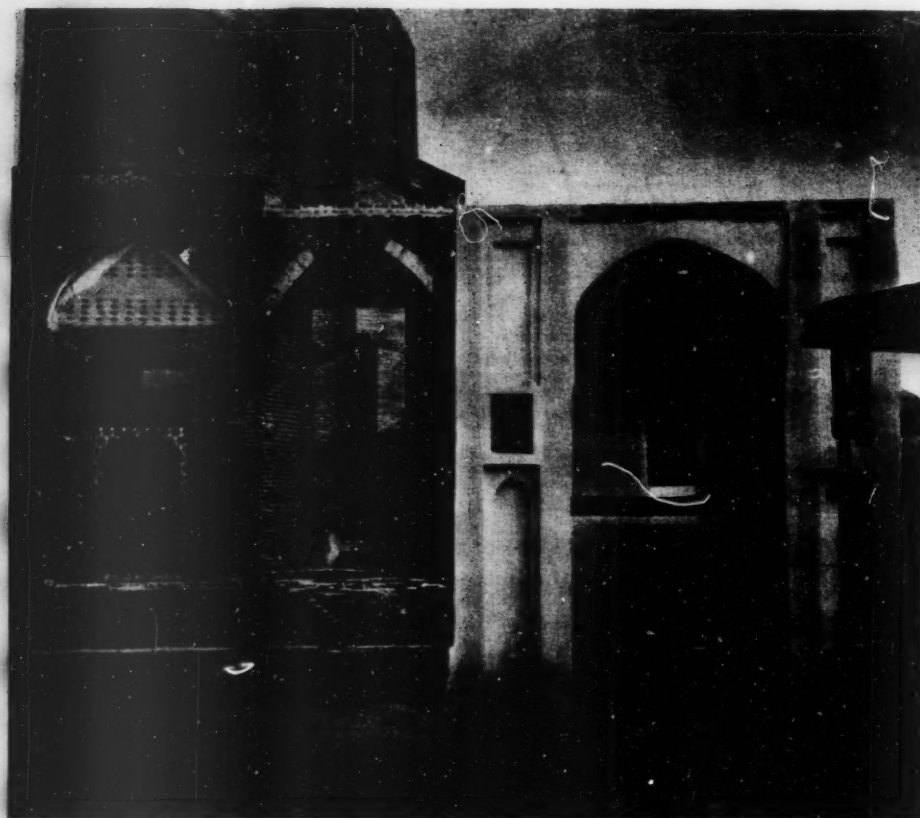


FIG. 58. MASJID-É DJUM'A. LE SOCLE DU MINARET
ET L'ENTRÉE SUD DE LA MOSQUÉE

la baie qui donne accès au sanctuaire s'ouvre dans l'axe et au fond de l'iwān principal, la partie centrale du mur de fond de l'iwān sud est ici occupée par un point de maçonnerie dans lequel on a taillé, pour le justifier, un mihrāb secondaire. De part et d'autre de ce point sont deux baies; la salle octogonale est axée sur l'une d'elles. On connaît assez l'amour et le respect des axes qu'ont toujours eus et qu'ont encore les architectes iraniens pour penser qu'il ne s'agit pas là d'une fantaisie du constructeur mais qu'il fut obligé de déporter la cour et les iwāns vers l'est pour une raison qui nous échappe aujourd'hui, alignement de la



FIG. 59. MASDĪD-É DJUM'A. LE PORTAIL DE LA KHĀNEKĀH
ET L'ENTRÉE SUD DE LA MOSQUÉE

rue, présence de constructions gênantes, ou autre. Nous ne pouvons, en tous cas, voir en cette disposition une solution de principe, habituelle à l'architecture iranienne de l'époque, mais seulement un arrangement, une "combinaison" destinée à tourner une difficulté.

Dans la cour un large emmarchement conduit à un canal souterrain où les habitants du voisinage viennent s'approvisionner d'eau potable.

La mosquée, construite en briques et revêtue d'un enduit de mortier de chaux, est uniformément blanche. Il ne s'y trouve que quelques traces de cou-

NAṬANZ



FIG. 60. MASJID-É DJUM'A. A DROITE, LA COUPOLE DE LA MOSQUÉE

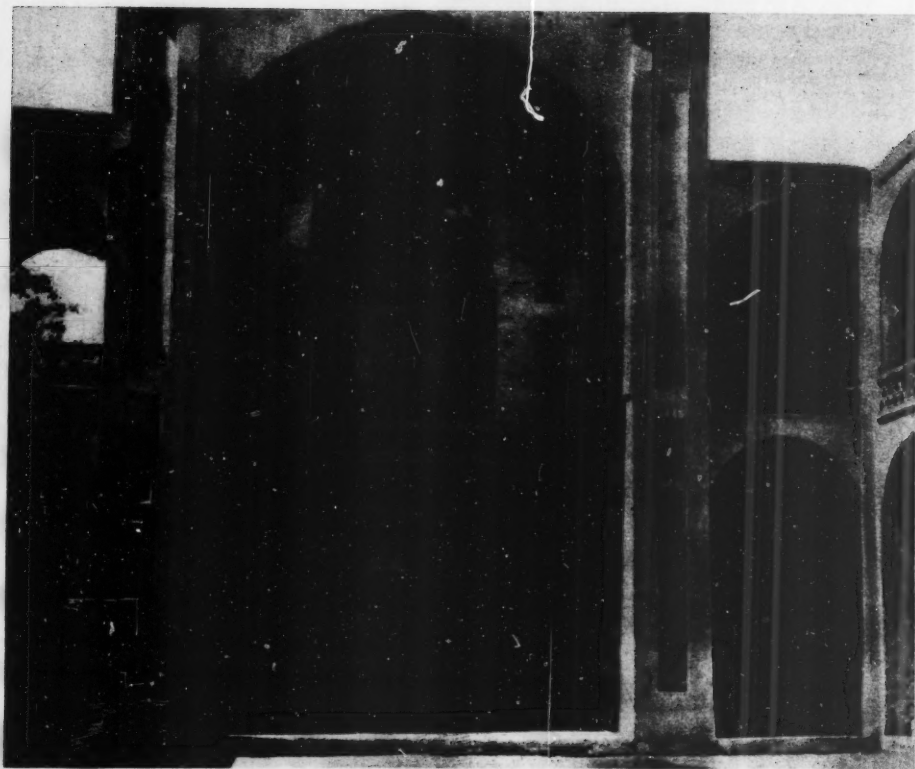


FIG. 61. L'IWĀN PRINCIPAL DU MASJID-É DJUM'A

leur, vestiges d'une grande inscription koranique située dans l'iwān nord, à la naissance de la voûte (fig. 63).

La date de l'achèvement de la construction est fournie par une inscription du portail sud:

بسم الله الرحمن الرحيم أمر بعمارة المسجد في المسجد المولى المعظم والصاحب الأعظم
دستور ممالك العالم الممهد قواعد الخير و الكرم خواجه زين الدين خليفه بن
حسين الماسترى بمساعي صدر المعظم شمس الدين محمد بن علي النطنزي في سنة
أربع وسبعمئة

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux!

A ordonné de construire cette mosquée dans la mosquée, le Maître glorifié, le *Ṣāḥeb al-A'zam*, modèle pour les royaumes du monde, l'administrateur des lois bonnes et généreuses, le Seigneur, ornement du monde et de la religion, *Khalifè*, fils de *Husain al-Māstari*.

Par les soins du Supérieur glorifié, *Shams al-Dīn Muḥammad*, fils de 'Ali al-Naṭanzī.

En l'année 704''¹) (Inédite).

Une autre date, 709 H. (1309-10), qui est peut-être celle de la terminaison du décor, se lit sur un fragment d'une inscription en plâtre sculpté de l'iwān nord (fig. 63)²).

Le tombeau de *Shaikh 'Abd al-Ṣamad al-Iṣfahānī* fut terminé en 707 H. (1307-8), c'est à dire à peu près en même temps que la mosquée, mais semble n'avoir été commencé qu'après elle. Son axe principal, qui est celui de son *miḥrāb*, n'est en effet pas parallèle à celui de la mosquée et il s'en faut d'une dizaine de degrés, soit d'une différence trop considérable pour que l'on y puisse voir une erreur d'implantation. Comme on ne peut imaginer aucune autre raison d'ordre matériel qui explique cette apparente anomalie, il nous faut bien penser que l'idée que l'on se faisait de la *qibla* lorsque furent entrepris les travaux de la mosquée n'était pas celle qui avait cours lorsque fut commencé le tombeau. De plus on accède à ce dernier édifice par une entrée de guingois, étriquée, n'appartenant évidemment pas à un plan qui aurait originellement prévu la construction des deux bâtiments. Cette entrée mal venue, mal placée sur le couloir de la mosquée, prouve aussi que c'est le tombeau qui a été ajouté

1. Cette inscription se détache en lettres émaillées de couleur turquoise sur un fond jaune clair et mat obtenu par le moyen d'un procédé couramment employé à l'époque mongole. Mme J. Dieulafoy, qui en a remarqué l'utilisation dans le décor du tombeau de *Ghāzān*, à *Shām*, le décrit ainsi: "... les faïences bleu turquoise sont disposées en grandes plaques sur lesquelles le dessin est tracé au burin, de façon à enlever par parties l'émail bleu et à laisser apparaître la brique elle-même. C'est un véritable travail de gravure fini avec un art et une patience admirables". (*La Perse*... p. 30).

Le bandeau dont il est question ici se compose d'une ligne d'ordinaires carreaux de revêtement bleu turquoise sur lesquels l'inscription a été dessinée et dont l'émail a été ensuite enlevé par grattage dans l'intervalle des caractères.

2. On trouve pareillement au *Masjd-i Djum'a* de *Warāmin* deux dates dont l'une, 722 H., sur le grand portail, est l'inscription de fondation et dont l'autre, 726 H., marque l'achèvement de la grande inscription en plâtre sculpté qui fait le tour de la salle principale, à la base de la coupole.

NATANZ



FIG. 62. L'IWĀN NORD DU MASJID-É DJUM'A

à la mosquée et non la mosquée au tombeau. Sans doute Shaikh 'Abd al-Ṣamad mourut-il durant les travaux de construction de la mosquée.

Son mausolée se présente en plan comme une salle carrée de 5 m, 95 de côté, flanquée de quatre niches plates de 2 m, 14 de largeur sur 0 m, 86 de profondeur. Elle est couverte d'une coupole à stalactites ornée à sa base d'une très belle inscription en plâtre sculpté qui donne, à la suite d'un texte koranique, le nom du destinataire du tombeau, celui du personnage qui en ordonna la construction et la date de l'achèvement des travaux (fig. 64):

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ قُلْ فَادْرَوْا عَنْ أَنْفُسِكُمُ الْمَوْتَ إِنْ كُنْتُمْ صَادِقِينَ وَلَا تَحْسَبَنَّ
الَّذِينَ قَتَلُوا فِي سَبِيلِ اللَّهِ أَمْوَاتًا بَلْ أَحْيَاءٌ عِنْدَ رَبِّهِمْ يُرْزَقُونَ فَرِحِينَ بِمَا آتَاهُمُ اللَّهُ
مِنْ فَضْلِهِ هَذِهِ الْقَبَّةُ الْمَشْرُفَةُ مَزَارُ الشَّيْخِ الرَّبَّانِيِّ نُورِ الْمِلَّةِ وَالِدِينَ عَبْدِ الصَّمَدِ بْنِ
عَلَى الْإِسْفَهَانِيِّ الْمُقِيمِ بِنَظْنَزِ أَمْرِ بَيْنَائِهَا الصَّاحِبِ الْأَعْظَمِ زَيْنِ الدُّنْيَا وَالِدِينَ خَلِيفَةِ

الْمَاسْتَرِيِّ فِي سَبْعٍ وَسَبْعِمِائَةٍ

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux!

(Parties des versets 162, 163, 164 de la sourate 3).

Cette kubbat est le tombeau honoré de Shaikh Rabbānī, Nūr al-Milla wa al-Dīn, 'Abd al-Ṣamad, fils de 'Alī l'Iṣfahānais, habitant de Natanz. Le Ṣāḥib al-A'zam Zin al-Dunyā wa al-Dīn, Khalifē al-Māstarī, a ordonné de la construire.

En l'année 707". (Inédite).

Au fond de la niche sud du tombeau s'appuyait un mihrāb en faïence, aujourd'hui disparu, semblable, autant qu'on en puisse juger par les traces de scellement demeurées sur le mur, à ceux des Imāmzādēs Yahyā de Warāmīn, 'Alī ibn Dja' far de Kūmm et du Masdjid-é Maidān de Kāshān.

La partie basse des murs de la salle comportait un revêtement de faïence, étoiles à reflets métalliques alternant avec des carreaux bleu turquoise sans décor. Les étoiles ont disparu avec le mihrāb; les carreaux bleus, sans valeur, sont demeurés en place.

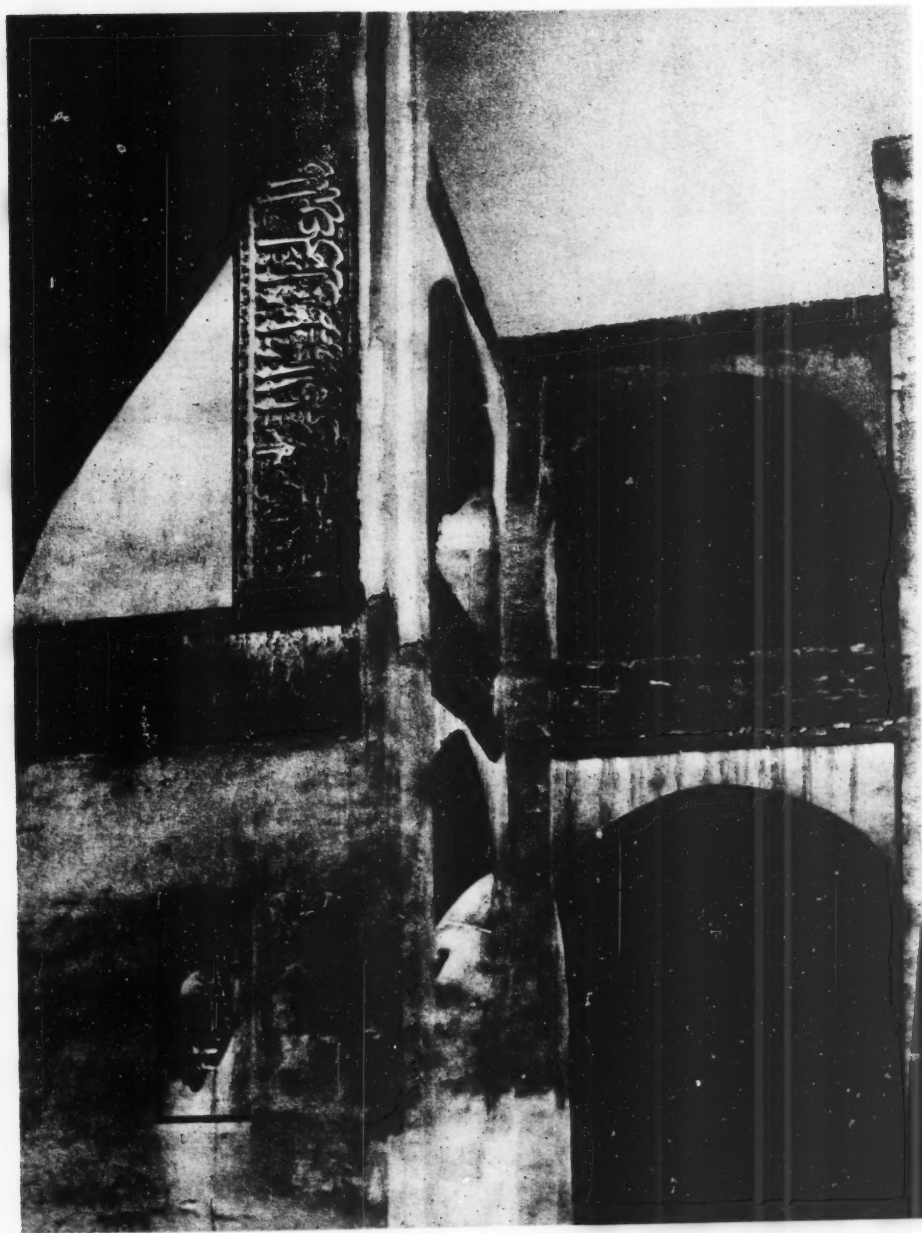


FIG. 63. L'IWÂN NORD DU MASJID-É DJUM'A



FIG. 64. MASJID-É DJUM'A. LA VOUTE DU TOMBEAU DE SHAIKH
'ABD AL-ŞAMAD

Devant l'emplacement du mihrāb, à l'intérieur d'une petite enceinte formée d'une haute balustrade de bois, se trouve la tombe de Shaikh 'Abd al-Şamad. Elle est revêtue de kāshis peu intéressants qui n'ont pas tenté les antiquaires. Ce revêtement a été exécuté aux frais d'une certaine Khadīdja Sulţān, fille de Shams-é Tālā, en 1045 H.

La mosquée et le mausolée ayant été achevés, les travaux ne chômèrent cependant pas car il semble bien qu'en 716 ou 717 la Khāneqāh, dont il ne reste malheureusement que le portail sur rue, était construite. Ce portail (fig. 59 et 65), en briques apparentes et émaux turquoise et lapis, admirable spécimen de l'architecture bleue de l'époque mongole, est en effet orné d'une grande inscription en caractères arrondis qui en fait le tour et nous donne sinon la date elle-même de la construction de l'édifice, qui est détruite, du moins les moyens de la reconstituer.

NAṬANZ

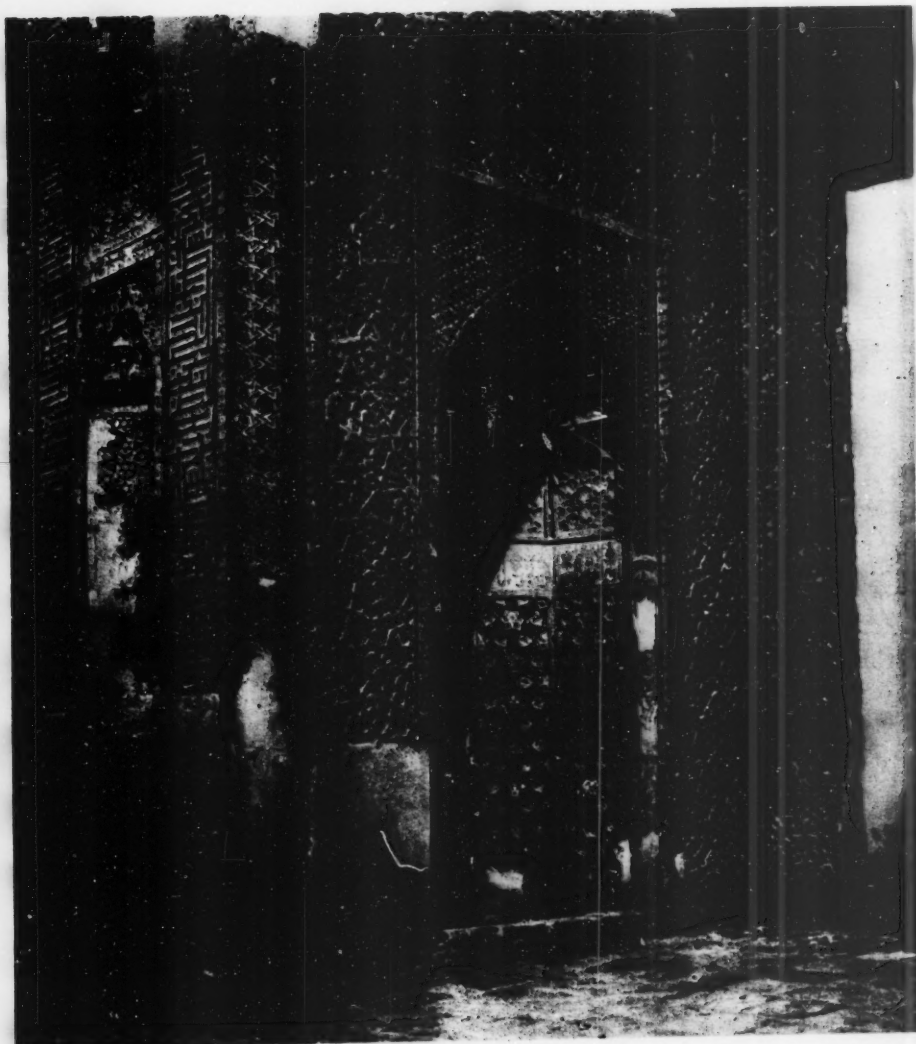


FIG. 65. MASJID-É DJUM'A. DÉTAIL DU PORTAIL DE LA KHĀNEKĀH

En voici la transcription et la traduction:

بسم الله الرحمن الرحيم أمر بعمارة هذه البقعة الميمونة المباركة صاحب المعظم وزير
ممالك العالم مشيد مباني الخيرات المتوسل إلى الله بأنواع القربات أضعف عباد الله
المفتقر إلى رحمته ورضوانه خواجه زين الدنيا والدين شرف الإسلام والمسلمين خليفه بن
الحسين بن علي الماستري تقبل الله خيراته وأفاض السعادة والرحمة والمغفرة على أسلافه
وزرياته ثم وقفها خاتماً على الفقراء الصوفية قرباً إلى الله القديم وتبرعاً لوجه الكريم
بمساعي شمس الدين محمد بن علي النطنزي في سنة

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux!

A ordonné de construire ce couvent fidèle (à la religion) et béni, le Maître glorifié, le Ministre des royaumes du monde, celui qui fortifie les institutions charitables, celui qui cherche à s'unir à Dieu par le moyen de toutes sortes de générosités, le plus faible des adorateurs de Dieu, celui qui a besoin de Sa miséricorde et de Son contentement, le Seigneur, ornement du monde et de la religion, noblesse de l'Islām et des Musulmans, Khalifè, fils de Ḥusain, fils de 'Alī al-Māstarī. Que Dieu approuve ses bonnes œuvres et répande le bonheur et le pardon sur ses ancêtres et sur ses descendants. Il fit ce couvent wakf en tant qu'abri pour les pauvres ṣūfis, afin de se rapprocher de Dieu, l'Éternel, et l'offrit en vue de Lui, le Généreux.

Par les soins de Shams al-Dīn Muḥammad b. 'Alī al-Naṭanzī.

Dans l'année"

Du chiffre qui suit le mot année il ne subsiste qu'un sīn, première lettre des mots six, sept, soixante et soixante-dix (fig. 66). Mais l'homme qui a donné l'ordre de construire la khāneqāh est encore Khalifè b. Ḥusain b. 'Alī al-Māstarī, dont nous avons vu le nom dans les inscriptions de fondation de la mosquée et du tombeau. Le Supérieur, chargé du soin de construire, est encore Shams al-Dīn Muḥammad b. 'Alī al-Naṭanzī. Or on n'est pas Ṣāḥeb al-A'zam pendant 60 ou 70 années et l'on n'est pas davantage supérieur d'un couvent pendant le même temps.

D'ailleurs le minaret, construit en 725 H., l'a été par d'autres hommes. En

NAṬANZ

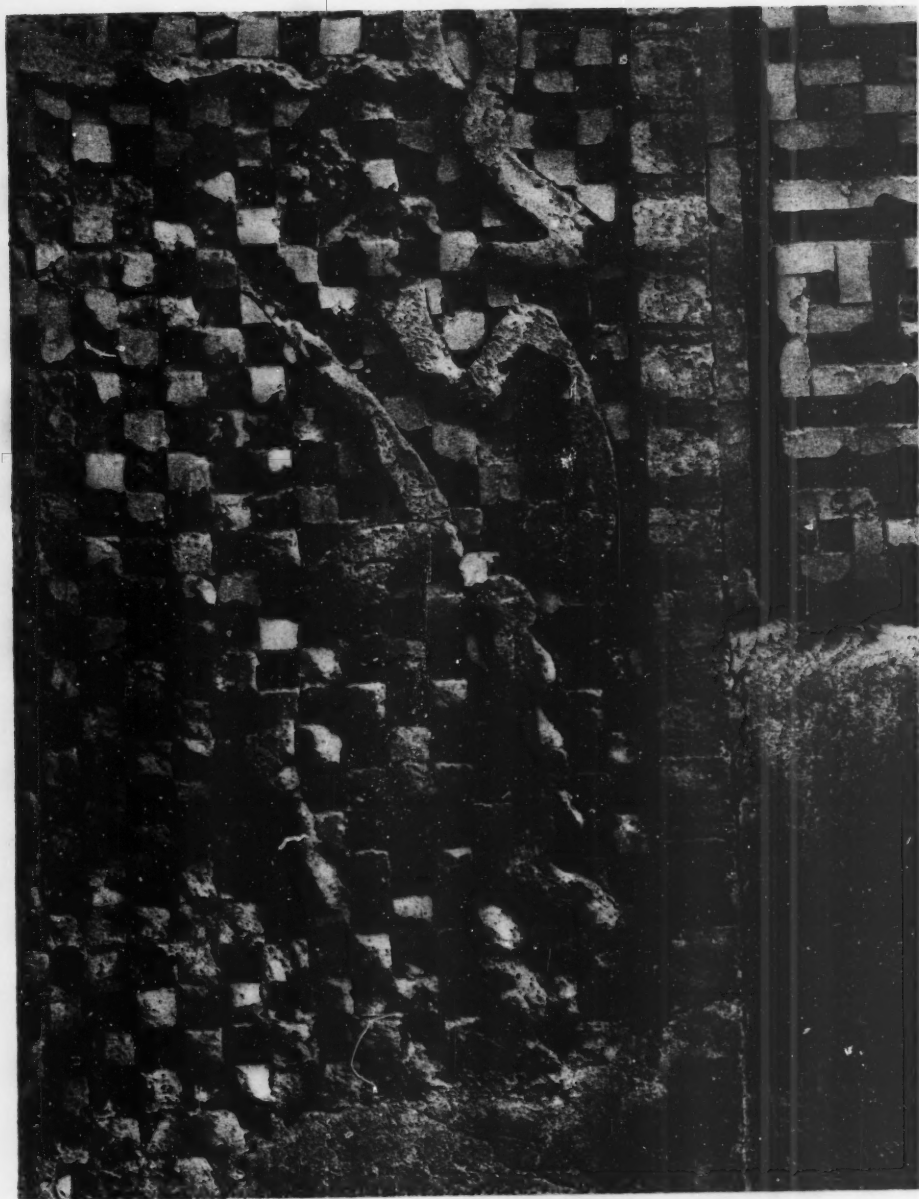


FIG. 66. MASJID-É DJUM'A. DÉTAIL DE LA GRANDE
INSCRIPTION DU PORTAIL DE LA KHĀNEKĀH

725 le "Maître glorifié, fondateur des lois charitables . . .", était Shams al-Dawlè wa al-Dīn Muḥammad, fils de Abū 'Alī et cela nous interdit même de penser que notre date puisse être 726 ou 727. Il faut donc qu'elle soit 706, 707, 716, ou 717. Mais en 706 et en 707 on construisait à Naṭanz comme nous le voyons précisément faire à la mosquée et au tombeau de Shaikh 'Abd al-Ṣamad, en maçonnerie revêtue d'un enduit de plâtre blanc. Il faut donc que la Khāneḳāh ait été construite en 716 ou en 717 H. D'autre part la date de 715 que Sykes donne comme étant celle de la mosquée est évidemment celle qu'il a lue, à peu près, sur le portail de la Khāneḳāh.

Le minaret a été construit entre le portail blanc de la mosquée et le portail bleu de la Khāneḳāh. Il fut relié aux constructions précédentes par l'intermédiaire d'une salle voûtée dont le sol est au niveau de celui du tombeau. Par suite de l'inclinaison de l'axe de ce dernier édifice sur celui de la mosquée et pour permettre le passage d'un escalier conduisant du grand couloir d'entrée au minaret, cette salle dut être déportée vers l'ouest. Le minaret qui, dans l'esprit du constructeur, aurait dû se trouver en avant et sur l'axe du mausolée, a été du même coup déporté, lui aussi, vers l'ouest, sur l'axe de la salle.

Au dessus de cette salle voûtée s'en trouve une autre dont les parties supérieures sont détruites et par laquelle on accède à l'escalier du minaret. Elle s'éclairait en façade, de part et d'autre du socle de cet édifice, par deux fenêtres dont rendent compte les figures 58 et 59.

Le minaret, ces fenêtres et les deux portails, le blanc et le bleu, forment, en bordure de la petite place, une suite d'éléments assez disparates mais dont l'architecte a tiré une élégante composition, assez inattendue dans l'art si traditionaliste de l'Irān, mais charmante et du meilleur goût. La couleur y joue le rôle essentiel, tout particulièrement au centre où l'on voit (fig. 67), sur le socle du minaret, une belle inscription en larges kāshis bleu turquoise:

أمر ببناء هذه المنارة العالية والغرف الرفيعة الملك الأعظم صاحب المعظم أعدل ملوك
العجم باني قواعد الخيرات منبع السعادت باسط الأمن والأمان ناشر العدل والأحسان
شمس الدولة والدين باصر الإسلام وعون المسلمين محمد بن أبي علي تقبل الله حسناته
في شهر سنة خمس و عشرين و سبعمائة

NATANZ

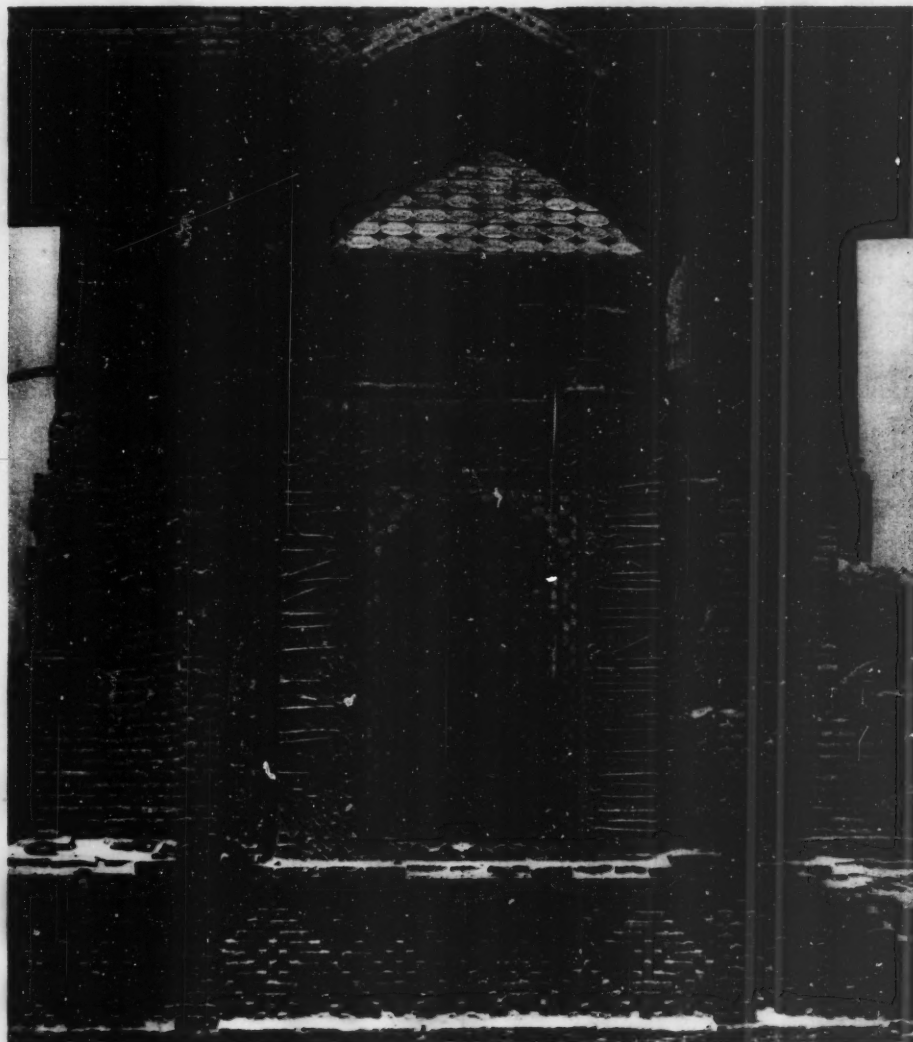


FIG. 67. MASDĪD-É DJUM'A. INSCRIPTION SUR LA BASE DU MINARET

"A ordonné de construire ce minaret exalté et ces hautes salles le prince le plus glorieux, le Maître glorifié, le plus noble des princes de l' 'Adjem, le fondateur des lois charitables, source de bienfaits, celui qui étend la protection et la sécurité, celui qui rajeunit le droit et la bienfaisance, Shams al-Dawlè wa al-Dîn, Muḥammad, fils de Abū 'Alī. Que Dieu agrée ses bienfaits!

Durant les mois de l'année 725" (Inédite).

Ainsi donc, pendant le temps de la construction de cet ensemble de monuments, et plus précisément entre les années 709 et 716 ou 717, une véritable révolution bouleversa l'architecture de l'Irān. Alors que la mosquée et le tombeau de Shaikh 'Abd al-Ṣamad, datés de 704 à 709, sont entièrement revêtus d'un enduit de plâtre blanc à peine rehaussé de quelques inscriptions peintes ou sculptées, la khāneqāh et le minaret ne sont qu'émail et brique apparente. Plus d'enduits. Pourquoi ces monuments, presque contemporains les uns des autres, offrent-ils le spectacle d'un tel contraste, témoignent-ils d'un si complet abandon des formules décoratives en usage, d'un si rapide et total engouement pour une mode nouvelle? C'est qu'exactement entre 703 et 710 H. (1303-4 et 1310-11) se place la construction du mausolée du Sultān Uldjāitū Khodā-bendè et des monuments disparus de Sultāniyè.

Le tombeau d'Uldjāitū, à la suite des monuments de l'Ādharbaidjān qui, depuis l'époque seldjūkide, se paraient d'un décor émaillé de plus en plus envahissant, est le premier édifice où la couleur ait été employée extérieurement en larges masses. La réussite fut telle et le succès s'en révéla si considérable que, dans l'Irān entier, l'ancien décor sur plâtre ou en plâtre sculpté fut pour ainsi dire de suite et totalement abandonné au profit de l'émail. Dès 716 ou 717 apparaissent à Natanz le décor polygonal serré à éléments en relief (fig. 65) que l'on voit à Sultāniyè (fig. 68), les stalactites entièrement couvertes d'émail, le même jeu des deux bleus, turquoise et outremer, la même habileté à passer par de savantes transitions du bleu total au beige absolu de la brique, l'expression du même esprit décoratif, à croire que l'architecte de Sultāniyè soit l'auteur de la Khāneqāh de Natanz. Du point de vue technique c'est la même façon de revêtir les murs au moyen de grandes plaques de mosaïque d'émail exécutées à l'atelier.

Natanz, à cheval sur la date de cet événement important, précise admirablement l'attitude de l'art iranien en cette occasion. Ses monuments, mieux encore



FIG. 68. DÉCOR DU TOMBEAU DE SULTĀN ULDJĀITŪ
KHODĀBENDĒ À SULTĀNIYĒ

que Sultāniyè elle-même, témoignent de l'extraordinaire importance du mausolée du Sultān Uldjāitū dans l'histoire de l'architecture iranienne.

La ruine de la Khānekāh est presque complète. Il n'en subsiste que le portail d'entrée et les restes d'une porte à l'arrière du tombeau de Shaikh 'Abd al-Ṣamad (fig. 69). Cependant des efforts avaient été faits pour assurer sa conservation. En 921 H. (1515), un certain Nadjm al-Dīn lui donnait, ainsi que le dit une inscription du portail bleu, d'assez considérables propriétés dont les revenus étaient destinés à subvenir aux frais de son entretien. Cette inscription, qui se développe sur quatre plaques de marbre incrustées dans la façade, com-



FIG. 69. MASJID-É DJUM'A. DÉCOR D'UNE PORTE À L'ARRIÈRE DU TOMBEAU DE SHAIKH 'ABD AL-ŞAMAD

porte d'abord l'habituel Bismillāh . . . , puis l'énumération des biens légués au couvent et, à la fin:

وقف خواجه نجم الدين محمود جمادى الثاني ٩٢١

"Khwādjè Nadīm al-Dīn Maḥmūd. Djumādā II 921".

Selon les habitants du pays ces bâtiments demeurèrent en bon état de conservation jusqu'à la fin du règne des Şafawides, mais la Khāneqāh et la Madrasa, car il y eut aussi, paraît-il, dans le même groupe de constructions, une madrasa dont il ne reste plus trace, auraient été détruites par Maḥmūd l'Afghan.



FIG. 70. PORTE DE LA MOSQUÉE D'AFUSHTÉ

LES PORTES DE LA MOSQUÉE D'AFUSHTÈ

La mosquée de ce petit village voisin de Naṭanz possède deux portes dont l'intérêt artistique n'est pas très considérable mais qui sont datées, très représentatives de la menuiserie du temps de leur exécution et, de ce point de vue, méritent d'être connues. Elles sont en bois, sans enduit ni peinture.

La plus grande (fig. 70) comporte quatre inscriptions disposées comme l'indique la figure 71.

Inscription A.

لصاحبه السعادة و السلامة

"Bonheur et bonne santé au donateur!"

Inscription B.

وطول العمر ما ناحت حمامة

"Que sa vie dure tant que le pigeon chantera!"

Inscription C.

خداوند اين در مبارك مرتضى اعظم للسيد حسن الحسيني

"Que cette porte bénie procure la plus grande félicité à Saiyid Ḥasan al-Ḥusaini!"

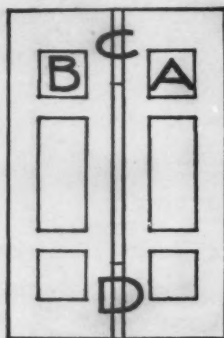


FIG. 71.
PORTE DE LA MOSQUÉE
D'AFUSHTÈ

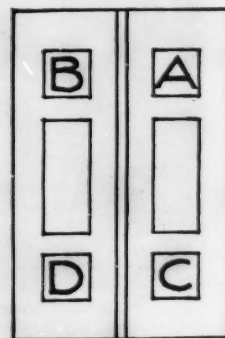


FIG. 73.
PORTE DE LA MOSQUÉE
D'AFUSHTÈ

NATANZ



FIG. 72. PORTE DE LA MOSQUÉE D'AFUSHTÈ

NATANZ

Inscription D.

عمل استاد حسین ابن علی نجار تقار قرية العبادي

"Exécuté par Ustād Ḥusain, fils de 'Alī, menuisier et ébéniste, du village de Obbād."

Obbād est un village voisin de Natanz.

L'autre porte (fig. 72) est également ornée de quatre inscriptions, disposées comme l'indique le figure 73.

Inscription A.

چو در بسته گردد گشاینده اوست چو ره یابو گردد نماینده اوست

"La porte fermée, c'est Lui qui l'ouvre.

Quand la route est perdue, c'est Lui qui est le guide".

Inscription B.

این در بشاد گامی دائم خجسته باد بر دوستان گشوده بر خصم بسته باد

"Que cette porte soit toujours ouverte à la joie et au bonheur, ouverte aux amis, fermée à l'ennemi!"

Inscription C.

صاحبہ ومالکہ السید حسن

"Le donateur est Saiyid Ḥasan".

Inscription D.

پے رمضان السنۃ اُحد وثلاثین وثمان مائۃ

"Dans le mois de Ramaḍān 831" (1427-8).

André Godard

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET (*Māzandarān*) ¹⁾

En automne 1931 deux géologues suisses, Mrs Erni et Buxdorf, rentrant d'un voyage d'étude dans les montagnes du Māzandarān, voulurent bien me communiquer les photographies et les croquis qu'ils avaient pris d'un monument connu sous le nom d'Imāmzādē 'Abdullāh et situé auprès d'un village appelé Ladjim. Ces documents permettaient de reconnaître en cet édifice encore inconnu une tour funéraire analogue à celle de Rādkān-ouest²⁾, datant vraisemblablement du même temps et ornée, en sa partie supérieure, de deux inscriptions circulaires superposées, l'une en écriture kūfique, l'autre en pahlawī. Cependant ils ne rendaient compte que d'une partie des textes et je résolus d'aller les compléter sur place. Ce n'est qu'en mai 1933, après deux tentatives manquées, que je pus atteindre Ladjim et exécuter les photographies et les dessins qui accompagnent cette notice.

Ladjim est situé dans le Sawād-Kūh, à l'est de la route de Fīrūz-Kūh à Shāhi (ex 'Alīābād) à environ 6 heures de marche au nord-est de Zīrāb. L'endroit est fort impressionnant. On monte, semble-t-il, indéfiniment, on passe un col élevé et, peu après, on aperçoit brusquement au dessous de soi, dans un océan de verdure, une sorte de presque île dénudée et escarpée dominant de trois

1. La tour de Ladjim a été inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 9 juillet 1932 (18 Tīr 1311). Celle de Resget l'a été le 31 juillet 1933 (9 Mordād 1312).

2. Cette tour est voisine de Bender Gez (Gurgān). Il existe un autre Rādkān près de Kūcān (Khorāsān), d'où Rādkān-ouest et Rādkān-est.

Bibliographie: E. Diez: *Churasanische Baudenkmäler*. p. 36-39 et 87-100, fig. 16, pl. 1-4 — Hommaire de Hell. *Voyage en Turquie et en Perse*, t. III, p. 301 — N. de Khanikoff, *Wjestnik Imp. russ. geogr. Gesellschaft*, St. Petersburg, 1859. Teile 26, p. 46 — B. Dorn: *Reise nach Masanderan im Jahre 1860*, St. Petersburg, 1895, p. 67 — B. Dorn, *Einige Bemerkungen zur Geographie Persiens*, Bull. Acad. St. Petersburg, XV, 1871, p. 263-268 — B. Dorn, *Caspia*, Separat aus Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Petersburg, Villème série, t. XXIII. No. I, p. 50 et 266 — G. Melgunof, *Das südliche Ufer des kaspischen Meeres*, p. 132 — D'Allemagne, *Du Khorassan au pays des Backhtiaris*, t. II, p. 45 et t. III, p. 70 — E. Herzfeld, *Postsasanidische Inschriften*, dans *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. IV, p. 140.

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

côtés des ravins profonds. A la pointe une belle tour solitaire veille auprès d'un bouquet d'arbres. De quelle catastrophe historique garde-t-elle le souvenir? Devant quoi sommes-nous? De fait la presqu'île, avec ses glacis abrupts, semble une forteresse et, à l'examen, c'en est bien une en effet. Quelques familles l'occupent encore mais le nom du lieu qu'elles habitent, Ladjim, n'évoque aucun souvenir, ne nous apprend rien.

Mon hôte se nomme Aflātūn, Platon. C'est un bûcheron, un homme rude qui raconte des histoires charmantes et merveilleuses et s'en va tranquillement, comme je l'ai vu, combattre la panthère à la hache. Il ne sait rien de la forteresse où il vit, ni même que c'était une forteresse. La tour, pour lui, est le tombeau d'Abdullāh qui vivait Dieu sait quand et était certainement un saint homme car il arriva ceci, que lui a conté son grand-père. Un jour des Guèbres entreprirent de détruire le monument et commencèrent d'en démolir la partie inférieure, là où l'on voit encore une réparation. A l'heure de midi ils allèrent se reposer sous l'un des arbres voisins, mais la terre s'ouvrit et ils disparurent. Il n'en sait pas davantage. Cependant, il y a quelques années, le toit de l'imām-zādé ayant besoin de réparations, les habitants du pays trouvèrent les briques nécessaires en un endroit où Platon me conduisit. Il y avait là, au bord de l'escarpement, une tranchée aux parois parfaitement verticales qui marquait l'emplacement d'un gros mur. Ce mur, découvert autant que l'avait exigé la réparation de l'édifice, rencontrait une énorme tour circulaire, sans doute, à en juger par l'importance du tépé auquel elle appartient, l'ouvrage principal de la forteresse. C'est un ancien mur, dit Aflātūn. On peut le suivre au delà du tépé, indiqué par le talus de terre qui couvre ses ruines, et l'on découvre qu'il fait le tour de la presqu'île. A l'intérieur de cette enceinte de nombreux monticules indiquent que la forteresse est plutôt une ville fortifiée. C'est, à n'en pas douter, au cœur de l'immense forêt, si loin des routes et des agglomérations urbaines, la place forte d'un rebelle ou le refuge d'un prince dépossédé qui y attendit des jours meilleurs.

La tour funéraire, peut-être le tombeau de ce rebelle ou de ce prince, est un bâtiment circulaire, couvert intérieurement en coupole et extérieurement d'un toit conique, d'une architecture en somme fort courante et qui s'est conservée longtemps dans la partie septentrionale de l'Irān (fig. 74). Elle est bâtie en briques parfaitement appareillées. Sa circonférence, à la base, mesure 26m,80

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

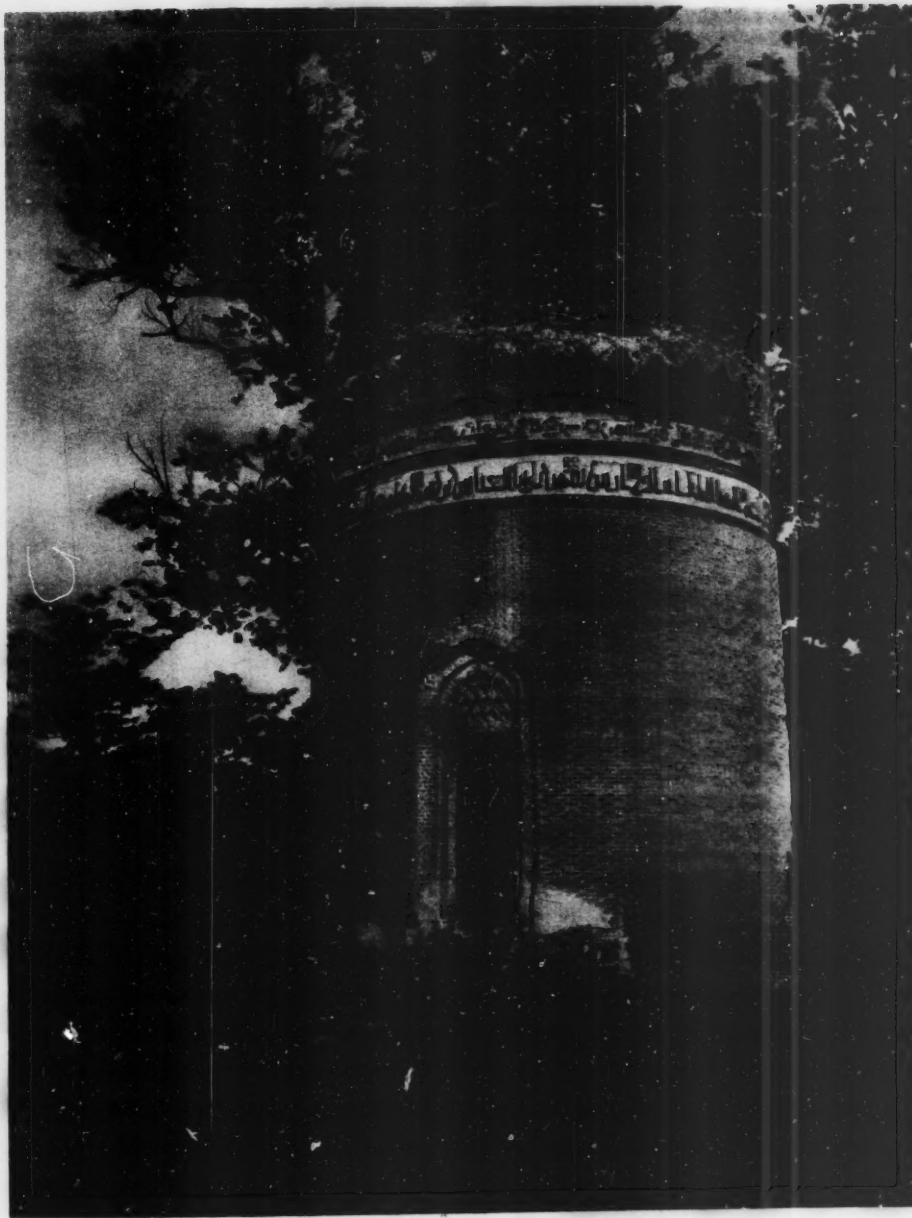


FIG. 74. LA TOUR DE LADJIM

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

et le diamètre de la salle intérieure égale 5 m,47. Une porte de 1 m,12 de largeur y donne accès du côté est (fig. 75).

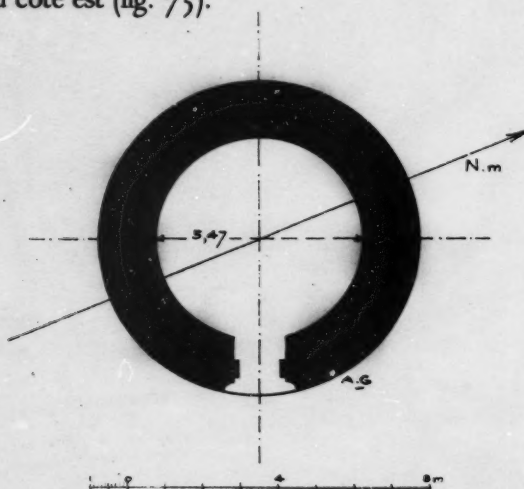


FIG. 75. PLAN DE LA TOUR DE LADJIM

La partie supérieure du monument est ornée d'une ligne de petites arcades formant corniche au dessous de laquelle se développent les deux inscriptions dont j'ai parlé (fig. 76 et 77). Elles sont exécutées en briques taillées et se détachent en rouge sur le fond de plâtre blanc.

L'inscription pahlawī n'a pu encore être déchiffrée. L'inscription kūfique, bien conservée, sauf à l'ouest où le frottement des branches d'arbres voisins l'a partiellement détériorée, nous donne, parfaitement lisibles, le nom et les titres du destinataire du tombeau. Nous n'avons pu lire le nom du personnage qui a "ordonné de construire". La date et le nom du constructeur ont pu être à peu près certainement reconstitués au moyen des éléments restants (fig. 78).

بسم الله الرحمن الرحيم هذا قبر القيم الكيا الجليل أبي الفوارس شهریار بن العباس
بن شهریار مولى أمير المؤمنين رحمه الله أمر ببنائه فى سنة ثلاث عشرة
وأربع مائة عمل الحسن بن على

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux! Ce tombeau (est celui) du

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

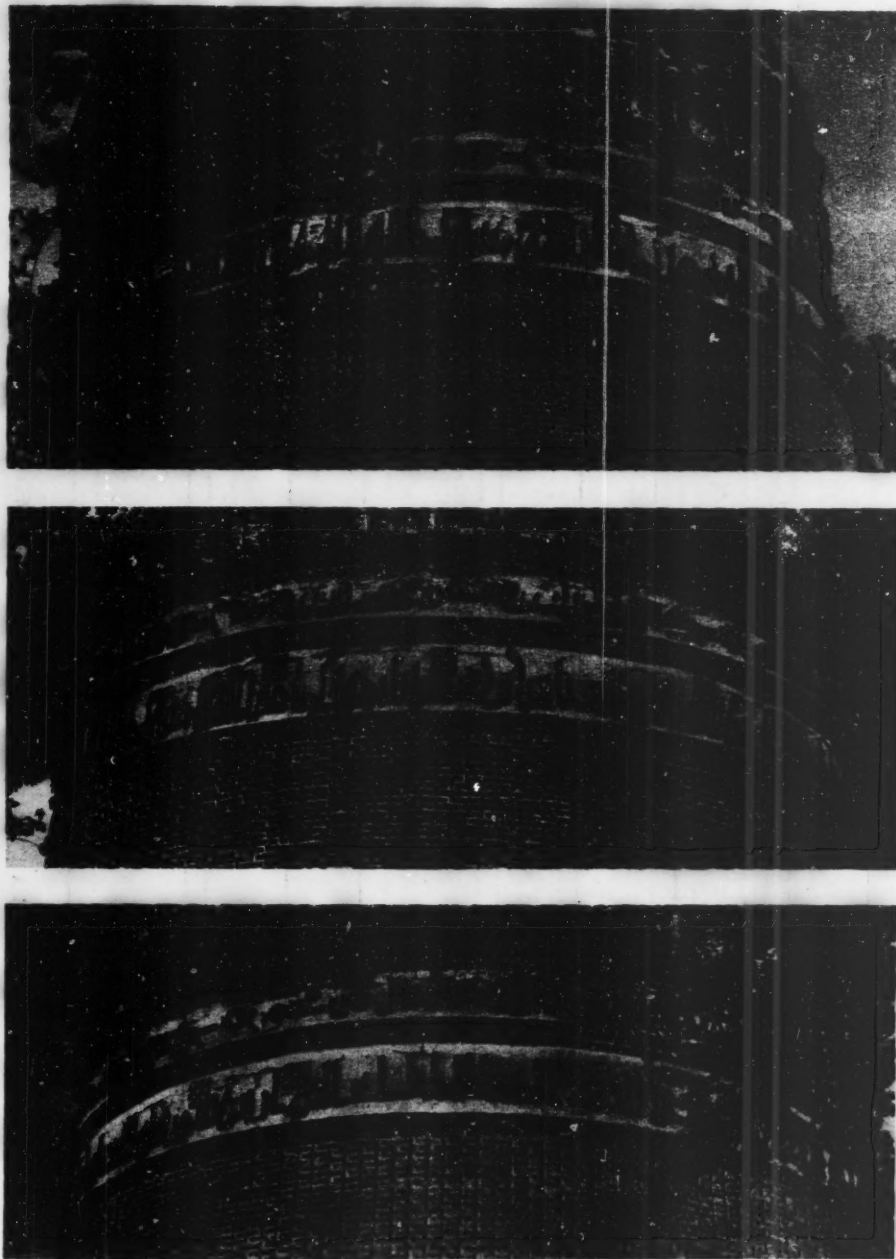


FIG. 76. LA DOUBLE INSCRIPTION DE LA TOUR DE LADJIM



FIG. 78. LA DATE DE LA TOUR DE LADJIM

prince, le glorieux, le Kiyā, Abū'l-Fawāris Shahriyār, fils de 'Abbās, fils de Shahriyār, Mawlā Amīr al-Mu'menīn. Que Dieu l'ait en sa miséricorde! A ordonné de le construire . . . en l'année 413. Oeuvre de Ḥusain, fils de 'Alī'.

La tour de Ladjim est donc exactement contemporaine de celle de Rādkān-ouest dont la construction fut entreprise en 407 (1016-7) et terminée en 411 (1020-1). Elle appartient, elle aussi, à la période de temps qui s'écoula entre le chute de la première dynastie bāwandide et l'avènement de la seconde¹). Durant cette sorte d'inter règne d'environ 70 années, de 397 à 466 (1006-7 à 1073-4), ce furent les Ziyārides, Ḳābūs b. Washmgīr et ses successeurs, qui dominèrent dans la plaine mais ils ne possédaient pas la montagne où les Bāwandides s'étaient réfugiés et où ils préparaient leur retour au pouvoir. Selon Ibn Isfandiyār, durant le règne d'Alp Arslān (455-465) l'Ispahbad Ḳārīn b. Surkhāb parvint à y rétablir son autorité, dans une certaine mesure, pendant que celle de la maison de Washmgīr allait sans cesse diminuant²). Ils habitaient précisément cette région accidentée qui se trouve au sud de Sārī, leur ancienne capitale, où nous connaissions déjà l'un de leurs tombeaux, celui de l'Ispahbad Abū Dja 'far Muḥammad b. Wandarīn Bāwand, à Rādkān, et où nous découvrons maintenant celui du Kiyā³) Abū'l-Fawāris Shahriyār à Ladjim, et celui de Resget, dont je vais parler.

Mais nous ne savons qui était, par rapport à la ligne principale (Shahriyār b. Dārā, tué par Ḳābūs b. Washmgīr, Surkhāb b. Shahriyār, Ḳārīn b. Surkhāb,

1. La famille de Bāw, fils de Shāpūr, fils de Kayūs, contemporain de Khosraw II Parwiz et nommé par lui Ispahbad, régna à trois reprises sur le Māzandarān. La première dynastie, celle des Ispahbads du Ṭabaristān régna de 45 (665) à 397 (1006-7), date de la conquête du Māzandarān par Ḳābūs b. Washmgīr. La seconde, celle des Mulūk al-Djibāl, régna de 466 (1073-4), avec Ḥusām al-Dawlē Shahriyār b. Ḳārīn, jusqu'en 606 (1209-10), date à laquelle le Khwārizm-Shāh Muḥammad conquiert le pays sur Shams al-Mulūk Rustam b. Ardashīr. La troisième dynastie qui, dans l'occasion, nous intéresse moins, régna à Āmul de 635 (1237-8) à 750 (1349-50).

2. *Histoire du Tabaristan*. Trad. Browne. p. 239.

3. Le titre de Kiyā n'a, semble-t-il, été porté que par les Bāwandides et les Ismā'iliens.

LES TOURS DE LAJIM ET DE RESGET



FIG. 79. LA TOUR DE RESGET

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET



FIG. 80. LA TOUR DE RESGET

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

Ḥusām al-Dawlè Shahriyār b. Kārin, premier souverain de la seconde dynastie) cet Abū'l-Fawāris Shahriyār, pas plus que nous ne savons qui était l'Ispahbad Abū Dja'far Muḥammad, de Rādkān.

Pendant mon séjour à Ladjim mon ami Platon m'avait signalé "une tour plus haute et plus belle que l'Imāmzādè 'Abdullāh, située à deux farsakhs et demi de là, dans le Maḥallā Dodāngè, auprès d'un village appelé Resget"¹⁾. J'y suis allé. Le chemin, d'abord en forêt, pénètre, vers la moitié du parcours, dans une région moins boisée, moins accidentée, vallonnée, où l'on voit des pâturages dans les fonds et, aux flancs des collines, de nombreux villages prospères dans des bouquets d'arbres. On parvient à Resget, au sortir d'une longue vallée qui communique avec une vallée plus vaste encore qui descend vers Sārī, par le moyen d'une ravine abrupte au bas de laquelle se trouve la tour annoncée (fig. 79 et 80).

C'est encore une construction de brique, circulaire et couverte d'un toit conique (fig. 81). Son diamètre intérieur mesure 4m,57. Elle est couronnée

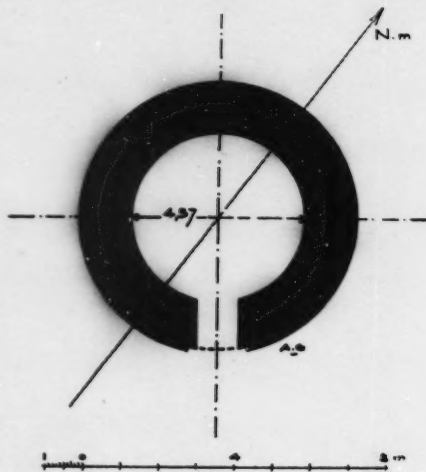


FIG. 81. PLAN DE LA TOUR DE RESGET

d'une haute corniche composée d'une double rangée de stalactites en briques ornées d'éléments décoratifs en plâtre sculpté. Au dessous se développe une magnifique inscription en caractères kūfiques, également exécutés en plâtre et

1. Resget se trouve à l'est et à environ 4 heures de marche de Zīrāb.

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

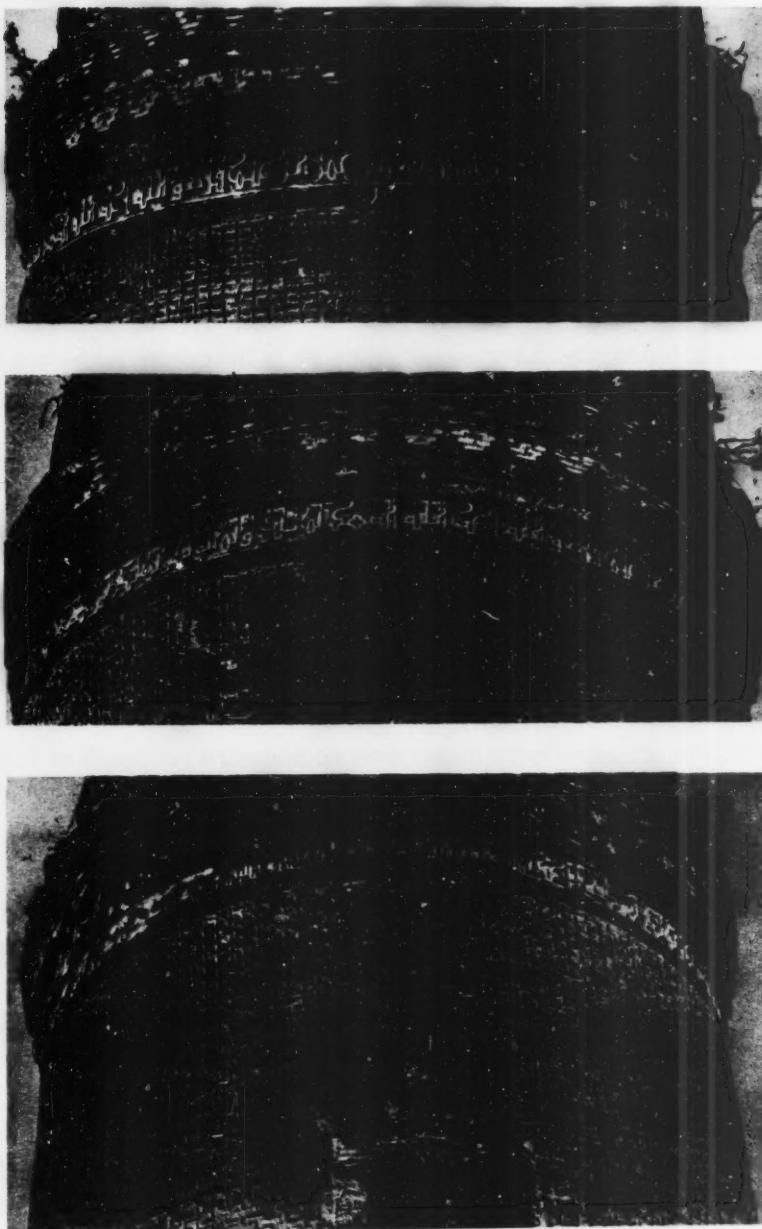


FIG. 82. L'INSCRIPTION DE LA TOUR DE RESGET

aux deux tiers ruinée. La figure 82 représente ce qui en reste. Les lettres se détachent en blanc sur un fond peint en bleu.

On peut lire: "Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux! Dis: Dieu est un. Dieu est l'Éternel. Il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté. Il n'a pas d'égal (Sourate 122). Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux! Tout ce qui vit doit goûter la mort" (S. 21. V. 36).

Au dessus de la porte se trouve une autre inscription, également en plâtre et fort détériorée. Elle comprend quatre lignes d'écriture dont les trois premières et la moitié de la quatrième sont en kūfique fleuri analogue à celui de l'inscription supérieure. La seconde moitié de la quatrième ligne est pahlawī.

Le texte kūfique est divisé par une barre verticale en deux parties, l'une koranique, l'autre historique. Une autre barre verticale sépare le texte kūfique du pahlawī.

La première partie du texte kūfique peut être transcrite ainsi:

لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ مُخْلِصًا مُحَمَّدًا رَسُولَ اللَّهِ صَادِقًا

C'est la profession de foi islāmique, "Il n'y a de Dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu", dans laquelle on a introduit un mot, *mokhliṣen*, et que l'on a fait suivre d'un autre mot, *ṣādiḡen*. Ces deux mots, tout à fait inhabituels dans les inscriptions mais encore couramment employés en Irān, dans la conversation, pour renforcer certaines affirmations, signifient, l'un, d'un cœur pur, et l'autre, d'un cœur sincère. Notre inscription commence donc ainsi:

"Il n'y a de Dieu que Dieu. (Je le dis) d'un cœur pur. Muḥammad est le prophète de Dieu. (Je le dis) d'un cœur sincère"¹).

La partie historique débute par: Cette *ḡubbat* . . . à la suite de quoi nous n'avons rien pu lire qui soit satisfaisant. On nous a proposé: *lī Hormuzdiyār* . . . etc. . . . , mais il est inadmissible que le nom du personnage pour qui fut construit ce monument arrive, sans être précédé de titres, immédiatement après le mot *ḡubbat*. Et il y a d'autres difficultés.

Quant à la date, il semble bien que l'on puisse lire, à la fin du texte kūfique, les dernières lettres du mot *mā'iè*, centaines, mais il ne subsiste rien d'autre. Si cependant on pouvait être certain du nom du mois, *shawwāl*, très détérioré,

1. On trouve la même inscription, formulée de la même façon, dans le Masḡid-é Djum'a de Demāwend.

LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET

il s'ensuivrait, étant donné le peu de place restant entre les mots shawwāl et mā'iè, que la date est 400 juste. Elle ne peut être en effet, pour des raisons d'architecture, ni 300, ni 500.

Le monument de Resget, dont on peut dire qu'il appartient par son architecture à l'époque des tours de Rādkān-ouest et de Ladjim, situé dans la même région qu'elles et formant avec elles un groupe inséparable de monuments musulmans ornés d'inscriptions pahlawī, est assurément, comme les deux autres, le tombeau d'un de ces princes de la maison de Bāw qui, repoussés dans la montagne par Ḳābūs b. Washmgīr, y vécurent entre les années 397 et 466 de l'Hégire.

André Godard

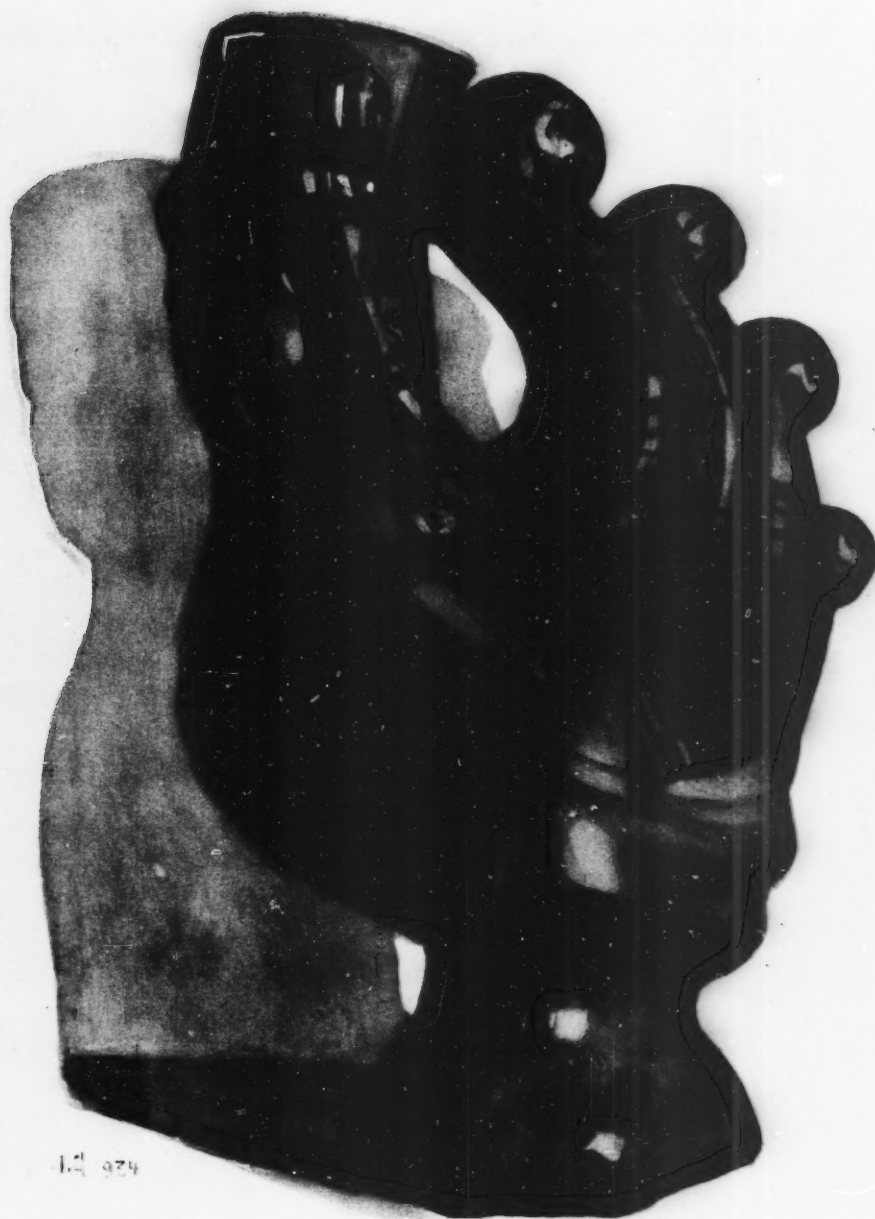


FIG. 127.

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX
DE MARĀGHA

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHA (*Ādharbaidjān*)

J'ai eu à Paris, en 1934, l'occasion de parler de ces monuments à la Société des Études iranniennes mais je n'ai pu les décrire que sommairement, dans la mesure où il était possible de le faire au cours d'une conférence publique. Plutôt qu'un exposé technique j'ai esquissé, à leur propos, l'historique succinct d'une période de l'art iranien qu'ils illustrent parfaitement, celle qui a vu naître et se développer l'emploi du décor émaillé dans l'architecture de l'*Ādharbaidjān*¹). Il reste donc à reprendre et à compléter la description des plus importants d'entre eux.

LE GUNBAD-É SURKH²)

Le plus ancien des cinq grands mausolées de Marāgha, le Gunbad-é Surkh, le Tombeau rouge, plus connu en *Ādharbaidjān* sous le nom de Gunbaz-*Ḳirmiz*, est un bâtiment carré, couvert d'une coupole sur stalactites encore bien conservée et autrefois surmontée d'un toit en forme de pyramide à huit côtés dont il ne subsiste plus que la partie inférieure (fig. 83). Il se compose d'une salle élevée sur un soubassement à l'intérieur duquel se trouve une sorte de crypte dont la voûte s'appuie, d'une part, sur les murs et, de l'autre sur un pilier central carré (fig. 84 et 85). A l'est, une porte donne accès par l'extérieur à cette crypte qui ne communique d'aucune façon par l'intérieur avec la salle haute (fig. 86).

La façade principale de l'édifice regarde vers le nord. Elle est précédée d'un perron de cinq marches, une sixième et une septième formant seuil. Très bien

1. *Les monuments de Marāgha*. Publications de la Société des Etudes iraniennes. No. 7. Paris. E. Leroux. 1934.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 janvier 1932. (15 Dey 1310).

Bibliographie: J. de Morgan, *Mission en Perse*, Etudes géographiques, t. I, p. 337 — J. Morier, *Second voyage en Perse*, Trad. française 1818, t. II, p. 187 — V. Minorsky, *Encycl. Islām*, Art. Marāgha.

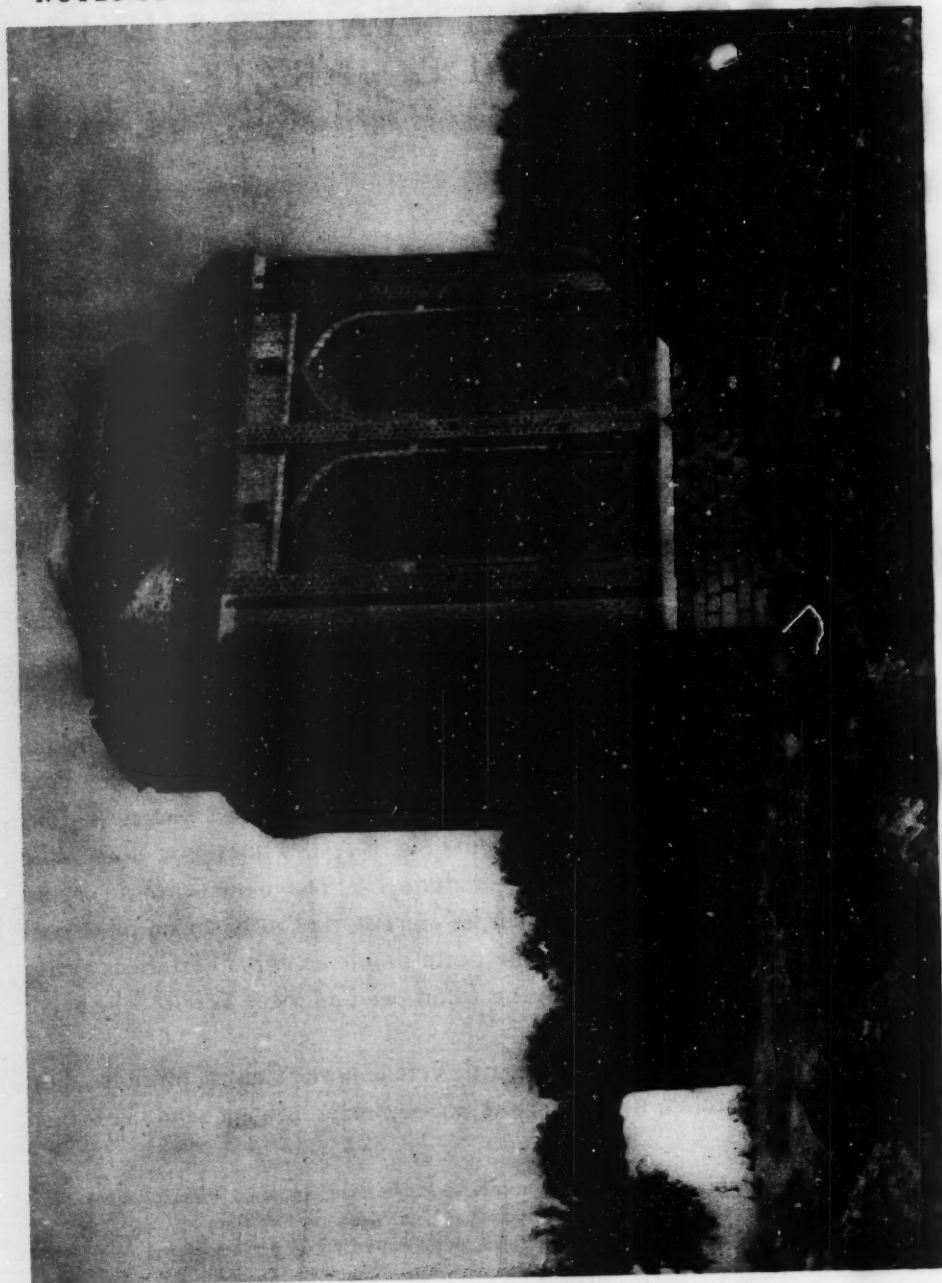


FIG. 83. LE GUNBAD-É SURKH

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHĀ

FIG. 84. LE GUNBAD-É
SURKH. PLAN DE LA
SALLE HAUTE

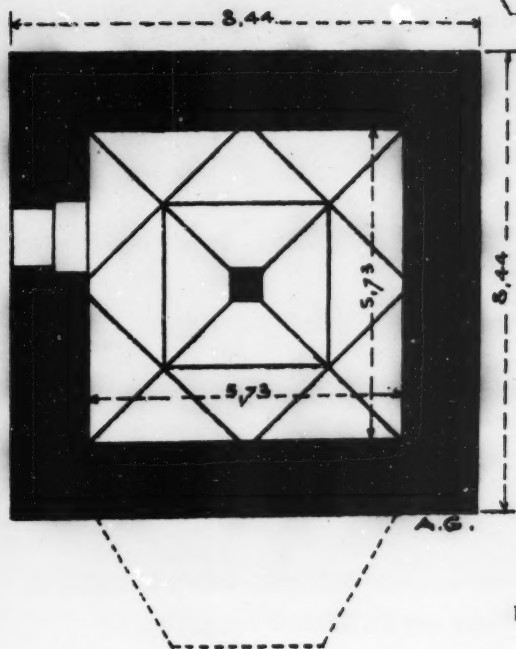
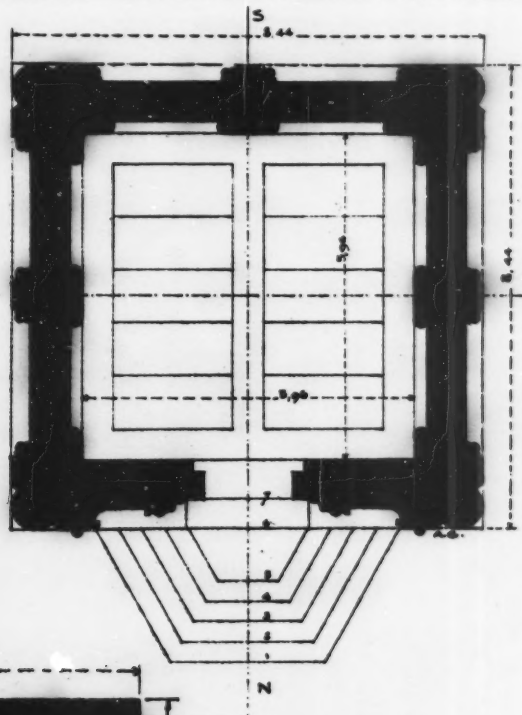


FIG. 85. PLAN DE LA CRYPTÉ

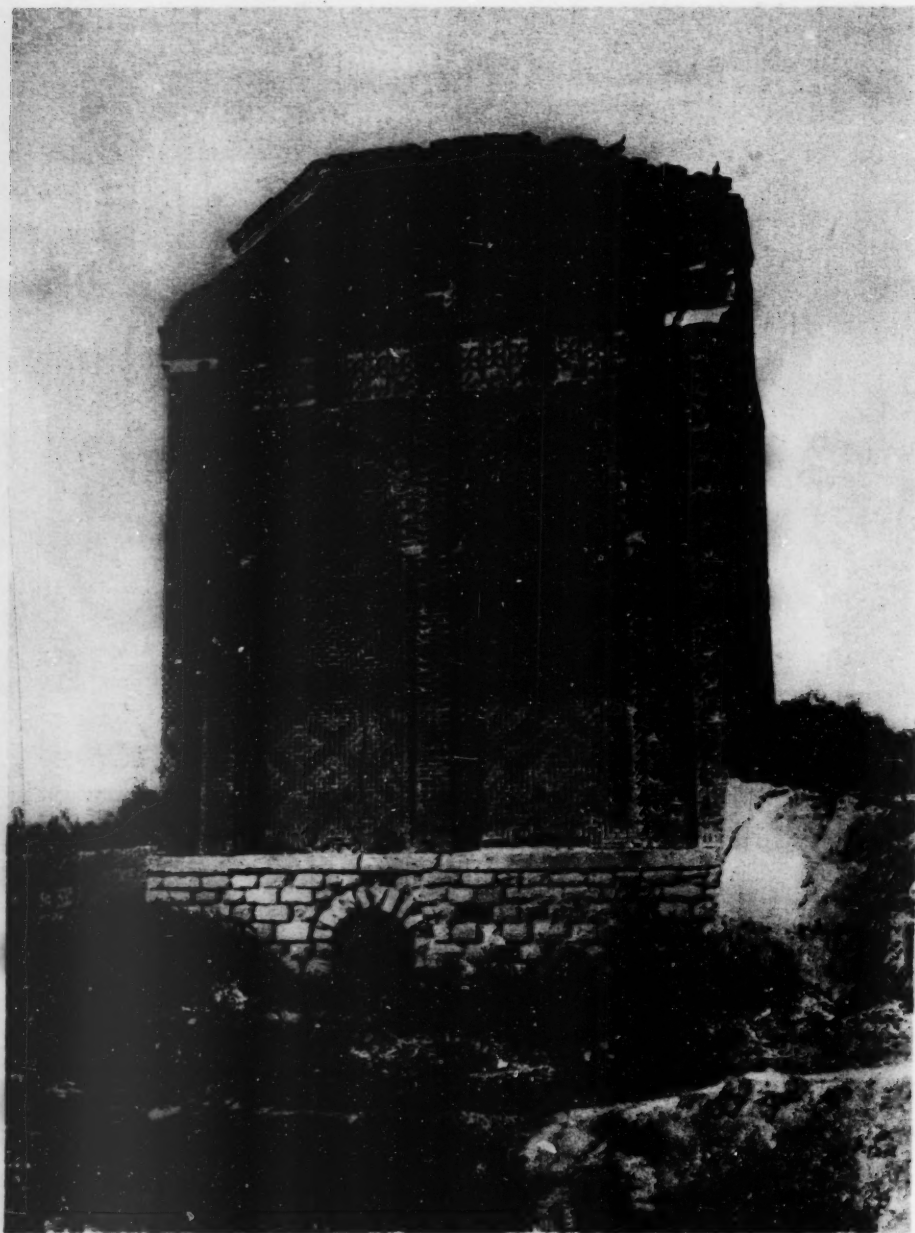


FIG. 86. LA FACE EST DU GUNBAD-É SURKH



FIG. 87. COLONNE D'ANGLE DU GUNBAD-É SURKH

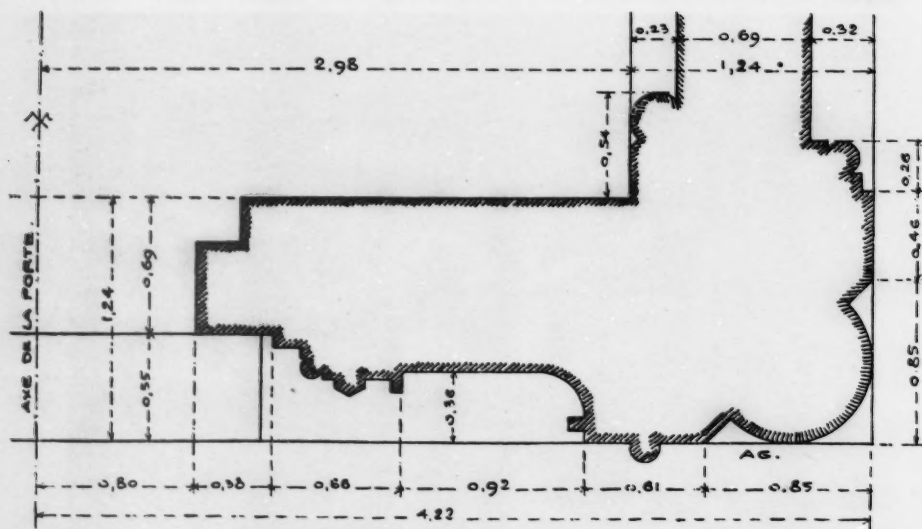


FIG. 88. LE GUNBAD-É SURKH. DÉTAIL DU PLAN DU MUR DE FAÇADE

calée par les robustes colonnes qui ornent les quatre angles de la construction (fig. 87) cette façade se présente comme le vaste et somptueux encadrement de la porte. La figure 88 rend compte de cet arrangement. La porte elle-même, comprise dans une arcade de belles proportions, est surmontée d'un panneau d'arabesques entouré d'une inscription en caractères kūfiques. Au dessus de l'arcade se trouve une autre inscription, également en caractères kūfiques (fig. 89).

Chacune des faces latérales et postérieure est ornée de deux arcades et d'un haut bandeau à inscription.

Quatre fenêtres s'ouvrent, intérieurement, à la naissance de la coupole et, extérieurement, sur les quatre faces principales du tambour octogonal qui supportait le toit. Il en a été percé d'autres dans le bandeau à inscription des faces ouest, sud et est, mais elles n'ont, bien entendu, rien à voir avec la composition originale de l'édifice.

Le soubassement est construit en pierres taillées. Les chapiteaux des colonnes d'angles et ceux des colonnettes qui supportent la retombée des arcs des faces secondaires sont également en pierre. Tout le reste est exécuté en briques apparentes admirablement appareillées et dont la couleur rouge foncé est re-



FIG. 89. DÉTAIL DE LA FAÇADE DU GUNBAD-É SURKH

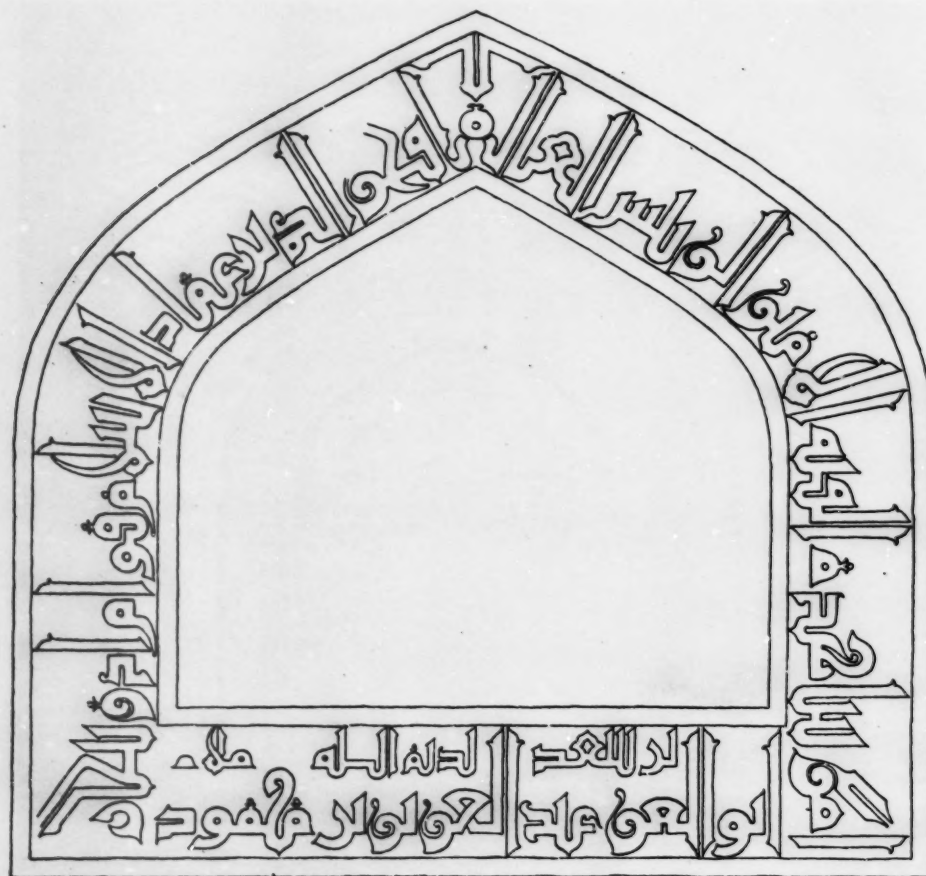


FIG. 90. L'INSCRIPTION SITUÉE AU DESSUS DE LA PORTE
DU GUNBAD-É SURKH



FIG. 91. L'INSCRIPTION SUPÉRIEURE DE LA FAÇADE DU GUNBAD-É SURKH

haussée de quelques points d'émail bleu turquoise. Cependant les inscriptions, en briques rouges taillées, et les ornements géométriques, brique et émail, qui se trouvent au dessus de la porte se détachent sur un fond de plâtre autrefois blanc, aujourd'hui gris, décoré d'enroulements floraux ciselés où l'on remarque des traces de peinture bleue.

Le dallage de la salle principale existe encore. Il est constitué par de grandes pierres rectangulaires disposées comme l'indique mon relevé (fig. 84).

L'intérieur est revêtu d'un enduit de plâtre sur lequel on ne distingue aucun reste de peinture ou de sculpture. On y retrouve le décor architectural d'arcades jumelées et de légères colonnettes qui orne trois des faces extérieures.

Le monument est entièrement vide. Rien ne nous permet de nous représenter l'aménagement, ni même la destination, des deux salles. Cependant un détail de l'arrangement de la crypte d'un autre tombeau de Marāgha, le soit-disant mausolée de la mère de Hūlāgū, dont le parti général est identique à celui du Tombeau rouge, laisse supposer que le mort était enterré dans la crypte, que la pierre tombale s'y trouvait aussi et que la salle supérieure était un lieu de réunion et de prière.

Le nom et les titres du personnage qui fit construire cet édifice ainsi que la date de l'achèvement des travaux sont donnés par les inscriptions de la façade nord. Celles des côtés est et sud sont koraniques et celle de la façade ouest fournit le nom du constructeur.

La figure 90 reproduit l'inscription située au dessus de la porte principale. Son état de conservation, relativement bon, m'a permis de la dessiner assez exactement. On peut lire:

أمر ببناء هذه القبة الأمير الرئيس العالم فخر الدين عماد الإسلام قوام أذربايجان أبو
العز عبد العزيز بن محمود بن سعد يديم الله علاه

"L'Amīr, le chef, le sage. Fakhr al-Dīn, 'Imād al-Islām, Kawwām Ādhar-baidjān, Abū'l-'Izz, 'Abd al-Azīz, ben Maḥmūd, ben Sa'd, a ordonné de construire cette ḡubbat. Que Dieu fasse durer sa grandeur!"

L'inscription horizontale située au dessus de la précédente (fig. 91) donne la date:

بني المشهد في الحادي عشر من شوال سنة اثنين وأربعين وخمسمائة

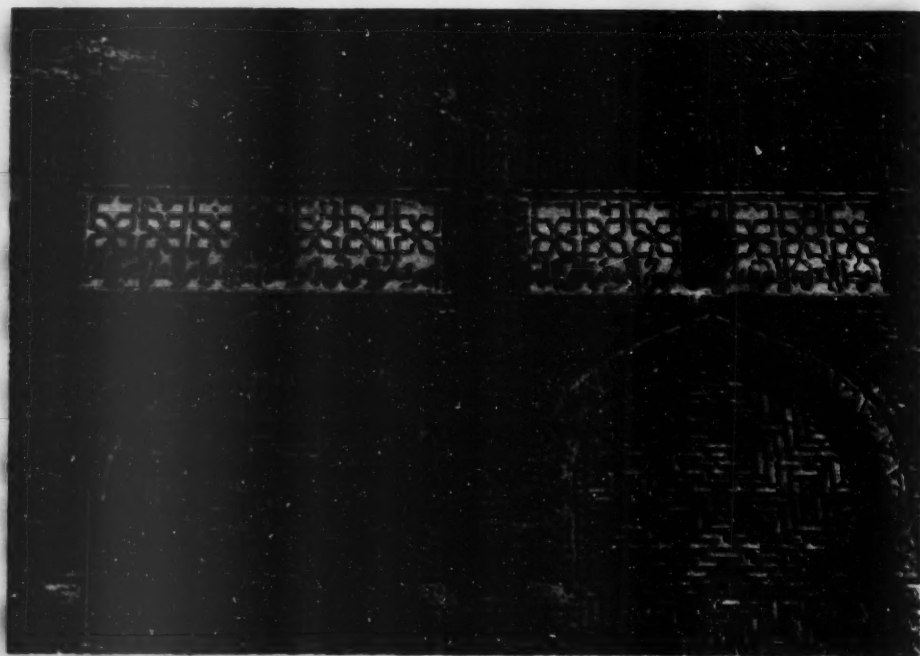


FIG. 92. L'INSCRIPTION DE LA FACE OUEST DU GUNBAD-É SURKH

"Ce tombeau a été construit le onzième jour du mois de Shawwāl de l'année 542" (1147-8).

L'inscription de la face dont rend compte la figure 86 reproduit une partie du verset 54 de la sourate 39:

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux! Ne désespérez pas de la miséricorde divine, car Dieu pardonne tous les péchés".

La figure 92 représente l'inscription de la face ouest:

عمل العبد المذنب الراجي إلى عفو الله
بنى بكر محمد بن بندان البناء بن المحسن المعمار

"A été fait par l'adorateur de Dieu, le pécheur, celui qui a besoin de la clémence divine. L'a édifié Bakr Muḥammad, fils de Bendān, le maçon, fils de Mohsen, le constructeur". (Inédite).

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHĀ

Il semble que cette série de textes nous renseigne parfaitement sur l'histoire du monument. Nous avons les titres et le nom de son destinataire, ainsi que ceux de son père et de son grand-père. Nous savons que l'édifice fut construit du vivant même d'"Abd al-'Aziz. Nous connaissons l'année, le mois et même le jour de l'achèvement des travaux. Cependant nous ignorons qui était cet 'Abd al-'Aziz, ben Maḥmūd, ben Sa'd, qui se prétendait Kawwām Ādharbaidjān, c'est à dire Chef de l'Ādharbaidjān.

Ce titre et la date paraissent bien indiquer qu'il s'agit là d'un prince de cette petite dynastie Aḥmadilī qui régnait alors sur Marāgha et s'est toujours réclamée d'un droit sur Tabriz¹). Mais, si mal connue que soit encore cette famille, nous savons qu'en l'année 542 son chef, le "maître de Marāgha", était Aḳ-Sunḳur II, qu'il l'était sans doute depuis 527 (1132-3), date de la mort de son père, Aḳ-Sunḳur I, assassiné à Hamadhān par les Ismā'īliens et qu'il le demeura jusqu'en l'année 564 (1168-9), durant laquelle l'atābak Pahlawān, fils d'Ildegīz, donna Marāgha à ses frères, 'Alā' al-Dīn et Rukn al-Dīn. Dès lors nous devons nous demander si le pouvoir n'était pas alors partagé ou si certains princes Aḥmadilī ne pouvaient, comme le chef de la famille, se parer du titre de Kawwām Ādharbaidjān. Mais nous n'avons pas les moyens de vérifier ces hypothèses. Si bien pourvu d'inscriptions encore lisibles, le Tombeau rouge est, pour le moment, celui d'un inconnu.

LE TOMBEAU CIRCULAIRE VOISIN DU GUNBAD-É KĀBŪD²)

Le second en date des mausolées de Marāgha est une tour circulaire qui n'a plus ni coupole ni toit, est complètement anonyme et dont je n'ai guère plus à dire que je ne l'ai fait à Paris.

Son intérêt réside surtout en ce qu'il marque parfaitement les progrès du décor émaillé durant le court espace de temps qui sépare la date de sa construction de celle du Tombeau rouge.

1. Aḥmadil ben Ibrāhīm ben Wahsūdān al-Rawwādī al-Kurdi, fondateur de la dynastie Aḥmadilī, est certainement le petit-fils de Wahsūdān ben Mamlān, le plus célèbre de ces Kurdes Rawwādī qui, après la disparition des Daïlemites, devinrent les maîtres de l'Ādharbaidjān. (V. Minorsky, *Encycl. Islām. Art. Marāgha*).

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932. (15 Dey 1310).

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHĀ



FIG. 93. LE MOTIF D'ENTRÉE DU TOMBEAU CIRCULAIRE

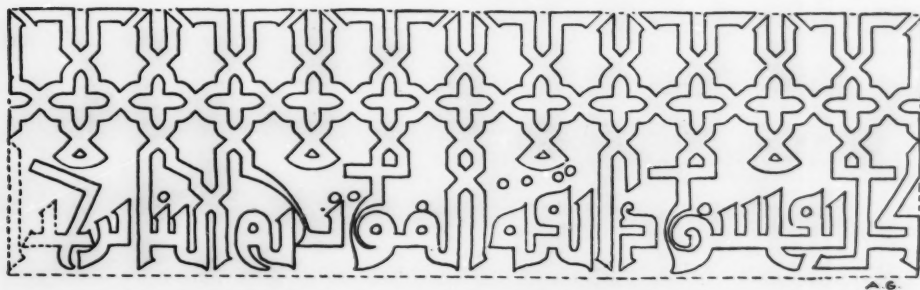


FIG. 94. L'INSCRIPTION SUPÉRIEURE DU TOMBEAU CIRCULAIRE

Il est, comme les quatre autres tombeaux de Marāgha, construit en briques et élevé sur un haut soubassement de pierre qui contient une crypte, mais il se présente plus simplement, comme une sorte de tour de défense trapue et nue sur laquelle se détache seulement, en application, un riche motif d'entrée composé à l'imitation de la façade principale du Tombeau rouge (fig. 93). On y reconnaît le même encadrement mouluré, la même arcade dans laquelle est comprise la porte. Au dessus de cette porte se trouve aussi une inscription en caractères kūfiques. Au dessus de l'arc s'en trouve également une autre. Mais le puissant décor architectural du monument précédent s'est simplifié, aplati, cédant la place au décor tapissant. Les briques estampées apparaissent. La couleur, qui ne joue pas encore un rôle appréciable dans l'ornementation du Tombeau rouge, est ici en meilleure place. Les caractères des inscriptions et les ornements tressés qui les surmontent sont en briques émaillées de couleur turquoise.

L'inscription supérieure (fig. 94) peut être transcrite comme suit:

كُلُّ نَفْسٍ ذَائِقَةُ الْمَوْتِ تَمَّ الْبِنَاءُ بِرَجَبٍ

C'est la phrase koranique bien connue: "Tout ce qui vit doit goûter la mort" (S. 21. V. 36), à la suite de laquelle on lit: "Terminé en redjeb".

La suite attendue se trouve dans l'inscription inférieure (fig. 95):

سَنَةُ ثَلَاثٍ وَخَمْسَمِائَةٍ

"Année 563" (1167-8).



FIG. 95. L'INSCRIPTION
INFÉRIEURE DU TOM-
BEAU CIRCULAIRE

L'ensemble peut être traduit ainsi: "Tout ce qui vit doit mourir. Ce monu-
ment a été terminé durant le mois de *redjeb* de l'année 563".

LE GUNBAD-É KĀBŪD¹⁾

Le Gunbad-é Kābūd, le Tombeau bleu (fig. 96), passe pour être le mausolée
de la mère de Hūlāgū. C'est même sous ce nom qu'il est le plus généralement
connu. J'ai dit qu'il me paraissait cependant n'avoir rien de commun avec la
famille du conquérant mongol et j'ai donné, à l'appui de mon sentiment, des
raisons que je dois résumer ici.

Cet édifice est orné, extérieurement et intérieurement, d'un certain nombre
d'inscriptions, la plupart fort détériorées, qui semblent être koraniques, sauf
une, dont je pensais qu'elle devait indiquer la date de la construction ainsi que
le nom du destinataire ou du constructeur et dont j'ai dit, par erreur, qu'elle
a totalement disparu.

L'inscription qui, à l'intérieur, fait le tour de la salle haute, à la base de la
coupole, est exécutée en caractères arrondis, ciselés dans un large bandeau de
plâtre blanc. Elle reproduit une partie du premier verset de la sourate 67
(fig. 97).

Dans la crypte se trouve, incorporée à la maçonnerie et appartenant à la
construction originale, une stèle contre laquelle devait s'appuyer une pierre
tombale qui a disparu. Elle est richement ornée d'arabesques sculptées et d'une
inscription, également taillée dans la pierre, dont le texte est l'un de ceux que
l'on rencontre le plus souvent sur les tombes musulmanes:

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 janvier 1932 (15 Dey 1310).

Bibliographie: J. de Morgan, *Mission en Perse*, Etudes géographiques, t. I, p. 337, pl. XXXVII. F. Sarre,
Denkmäler persischer Baukunst, p. 15, fig. 10. V. Minorsky, *Encycl. Islām. Art. Marāgha*.

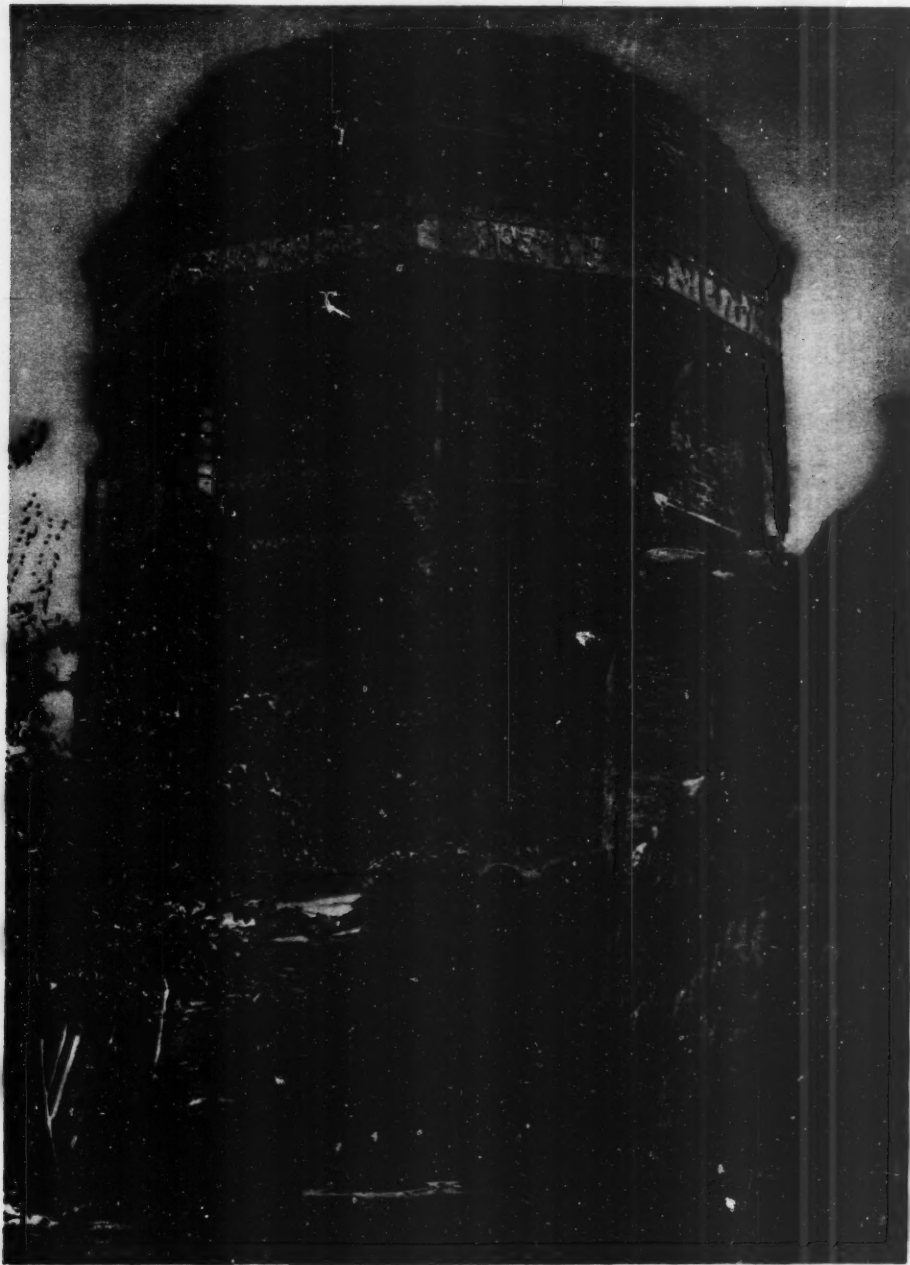


FIG. 96. LE GUNBAD-É KĀBŪD



FIG. 97. L'INSCRIPTION INTÉRIEURE DU GUNBAD-É KĀBŪD

"Tout ce qui est sur la terre passera et seule la face de ton Maître restera, environnée de majesté et de gloire" (V. 26 et 27. S. 55).

Or la mère de Hūlāgū, la princesse Suyurkuktenī, était chrétienne et cela suffirait à nous assurer que ce tombeau musulman n'a pu être le sien¹). De plus Hūlāgū était bouddhiste et avait épousé Doḡūz-Khātūn, chrétienne aussi, petite-fille authentique du célèbre Prêtre Jean²). "La princesse Doḡūz-Khātūn, constate Rashīd al-Dīn, née dans le christianisme que professe la nation keraïte, protégeait constamment ses coréligionnaires. Par égard pour elle Hūlāgū favorisait les chrétiens qui, profitant de cette époque de prospérité, bâtirent des églises dans toutes les provinces de sa domination. A l'entrée de l'ordū de Doḡūz-Khātūn il y avait toujours une église dans laquelle retentissait le son des cloches".

Est-ce donc ce fils d'une chrétienne, époux d'une chrétienne, celui qui "con-

1. E. de Zambaur, *Manuel de Généalogie et de Chronologie* . . . p. 243, n. I.

2. Rashid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, Ed. Quatremère, p. 95.

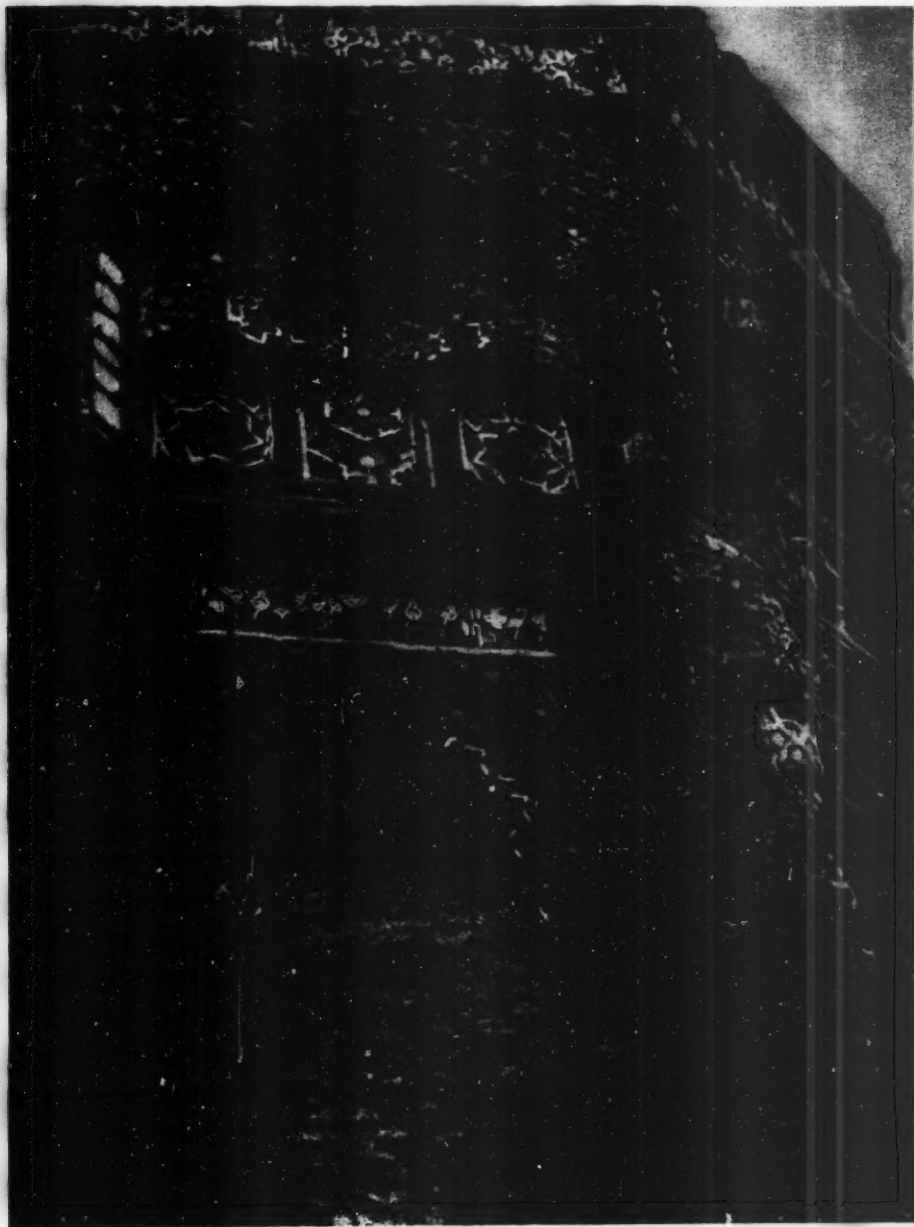


FIG. 98. LA PORTE DU GUNBAD-É KĀBŪD

duisit les Turks nestoriens de l'Asie centrale à une véritable croisade contre l'islamisme"¹⁾ et fut célébré par les Arméniens comme "un nouveau Constantin, espoir et repos des chrétiens, flambeau et protecteur de la religion" qui aurait orné le tombeau de sa mère des paroles du *Ḳor'ān*?

Serait-ce alors le successeur de Hūlāgū, son fils Abākā? Mais Abākā, budhiste aussi, l'époux de Marie, fille de l'empereur Michel Paléologue, l'ami des prélats nestoriens Mār Yahbalāhā et Rabbān Ṣawmā, suivit la même politique religieuse que son père.

Il nous faut donc penser que le Gunbad-é Kābūd n'est pas plus le mausolée de la mère de Hūlāgū que le tombeau de Cyrus, à Pasargade, n'est celui de la mère de Salomon. L'Īrān a toujours aimé situer ses rêves et ses souvenirs.

Le soit-disant mausolée de la mère de Hūlāgū est, lui aussi, celui d'un inconnu. J'ajoute même, écrivais-je alors, que, selon toute vraisemblance, il n'appartient pas à l'époque mongole. S'il paraît en effet impossible d'imaginer le somptueux tombeau d'un seigneur musulman se construisant sous les yeux de Hūlāgū et de Dokūz-Khātūn, dans leur capitale, centre d'opposition à l'Islām, il semble, pour la même raison, tout aussi peu admissible de supposer qu'il ait pu être édifié avant le règne du septième Īlhān, Ghāzān, dont la conversion à l'Islām marque la victoire définitive du parti musulman et l'échec de la politique religieuse du Conquérant du Monde.

Notre monument ne peut donc être qu'antérieur à l'occupation de Marāgha par Hūlāgū ou, au plus tôt, contemporain du Sultān Ghāzān. Or nous savons ce qu'était devenu le décor architectural au temps de Ghāzān. Les ruines de Shām nous en ont livré des éléments si probants, tellement plus évolués que ce que nous voyons au Gunbad-é Kābūd, qu'il s'ensuit bien que cet édifice doive être considéré comme antérieur à l'époque mongole. J'ajoutais que le moment de sa construction devait sans doute être compris entre la date que porte le monument de Nakhḍjuwān qui lui servit de modèle, le tombeau dit de Mu'mina Khātūn²⁾ et celle de l'occupation de Marāgha par Hūlāgū, c'est à dire entre les années 582 et 656 de l'Hégire (1186-7 et 1258-9).

1. R. Grousset, *Histoire de l'Asie*, t. III, p. 100.

2. Ildegiz, atābak d'Ādharbaidjān, avait épousé Mu'mina Khātūn, fille de Begtimur, seigneur de Khilāt, et veuve du Sultān Tughril b. Muḥammad. (E. de Zambaur, *Manuel de Généalogie et de Chronologie* . . . p. 231). Selon Ibn al-Athīr, ils seraient morts tous deux à Hamadhān en 568 H. (1172-3). D'autre part, Dawlat Shāh affirme qu'Ildegiz et son épouse furent enterrés à Hamadhān (*Encycl. Islām. Art. Ildegiz*).



FIG. 99. LA DATE DU GUNBAD-É KĀBŪD

Je suis aujourd'hui, rentrant d'un voyage en Ādharbaidjān, à même de préciser davantage. Mieux outillés que précédemment, nous avons pu mieux examiner l'inscription qui se trouve au dessus de la porte de l'édifice (fig. 98). Il n'en reste, en vérité, que peu de chose, quelques fragments de caractères émaillés, représentés en noir dans le croquis ci-contre, mais il se trouve que les parties manquantes ont laissé dans le plâtre où elles avaient été fixées leur trace en creux, un négatif lisible. La partie de l'inscription reconstituée fournit la date, 593 (1196-7) (fig. 99).

Le Gunbad-é Kābūd n'est donc que d'une dizaine d'années postérieur à son modèle, le tombeau de Mu'mina Khātūn. Il est, comme lui, une tour polygonale aux proportions élancées dont chaque face est ornée d'une haute niche plate occupée, en sa partie supérieure, par trois rangs de stalactites¹⁾. L'émail, uniquement bleu turquoise, y est réparti à peu près de la même façon sur la surface entière du parement extérieur des murs.

Cependant le Gunbad-é Kābūd est resté fidèle au parti général des mausolées de Marāgha en ce sens qu'il se compose d'une salle élevée sur un soubassement de pierre contenant une crypte.

LE GUNBAD-É GHĀFFĀRIYĒ²⁾

Le quatrième tombeau de Marāgha, dont le nom moderne a été emprunté à celui d'une école voisine, la madrasa Ghaffāriyē, est d'une quinzaine d'années

1. Les stalactites du Gunbad-é Kābūd ne sont pas en stuc, comme je l'ai dit à Paris, mais construites en briques.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310).

Bibliographie: J. de Morgan, *Mission en Perse*, Etudes géographiques I, p. 337, fig. 188 — F. Sarre, *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 16, fig. 11 — L. A. Mayer, *Saracenic Heraldry* p. 183.

postérieur au mausolée du Sultān Uldjāitū Khodābendē. Edifié, par conséquent, à une époque où le constructif a le pas sur le décoratif, il se relie non pas au dernier, au Gunbad-é Kābūd, mais au plus "construit" de ses prédécesseurs, au Tombeau rouge. C'est un bâtiment carré, en briques rouges, élevé sur un soubassement en pierre contenant une crypte. Les quatre angles sont adoucis au moyen de colonnes appareillées en losanges. La façade principale est tournée vers le nord et l'entrée de la salle basse se trouve à l'est. Chacune des faces latérales et postérieure est ornée de deux arcades surmontées d'un haut bandeau à inscription. Sur la façade principale une arcade centrale contient la porte et, au dessus d'elle, une inscription en deux lignes. Au dessus de l'arc se trouve une autre inscription (fig. 100).

L'ordonnance générale de l'édifice est donc bien celle du Tombeau rouge. Cependant il est fort possible qu'il ait été couvert, non seulement intérieurement mais extérieurement aussi, d'un dôme, et de nombreux détails ont évolué normalement. Les caractères des inscriptions, uniquement kūfiques dans les deux premiers tombeaux de Marāghā, kūfiques extérieurement et arrondis intérieurement dans le troisième, sont ici uniquement arrondis. La couleur, à peine utilisée dans le Tombeau rouge et uniformément bleu turquoise, est amplement employée et le noir, le blanc, l'outremer ont été ajoutés au bleu clair. Les caractères des inscriptions sont noirs sur un fond blanc décoré de rinceaux bleu turquoise. Les façades latérales et postérieure, au lieu d'être aveugles comme le sont celles du Tombeau rouge, sont pourvues chacune de deux fenêtres, une par arcade, et chaque fenêtre, comprise dans un cadre rectangulaire, est surmontée d'un très beau motif décoratif en brique et émail (fig. 101). Au dessus de cette ornementation se trouve un bandeau décoré de trois écussons aux armoiries du destinataire du tombeau.

La salle principale est revêtue d'un enduit de plâtre blanc sur lequel on ne remarque aucune trace de peinture. Le décor intérieur est constitué par de larges niches plates à stalactites.

L'inscription en trois lignes qui se trouve au dessus de l'arc central de la façade principale est lisible, quoique assez détériorée:

أمر بإنشاء هذه القبة المباركة في أيام مولانا السلطان الأعظم ظل الله في الأرض سلطان
سلاطين العرب والعجم أبو سعيد بهادر خان خلد الله ملكه

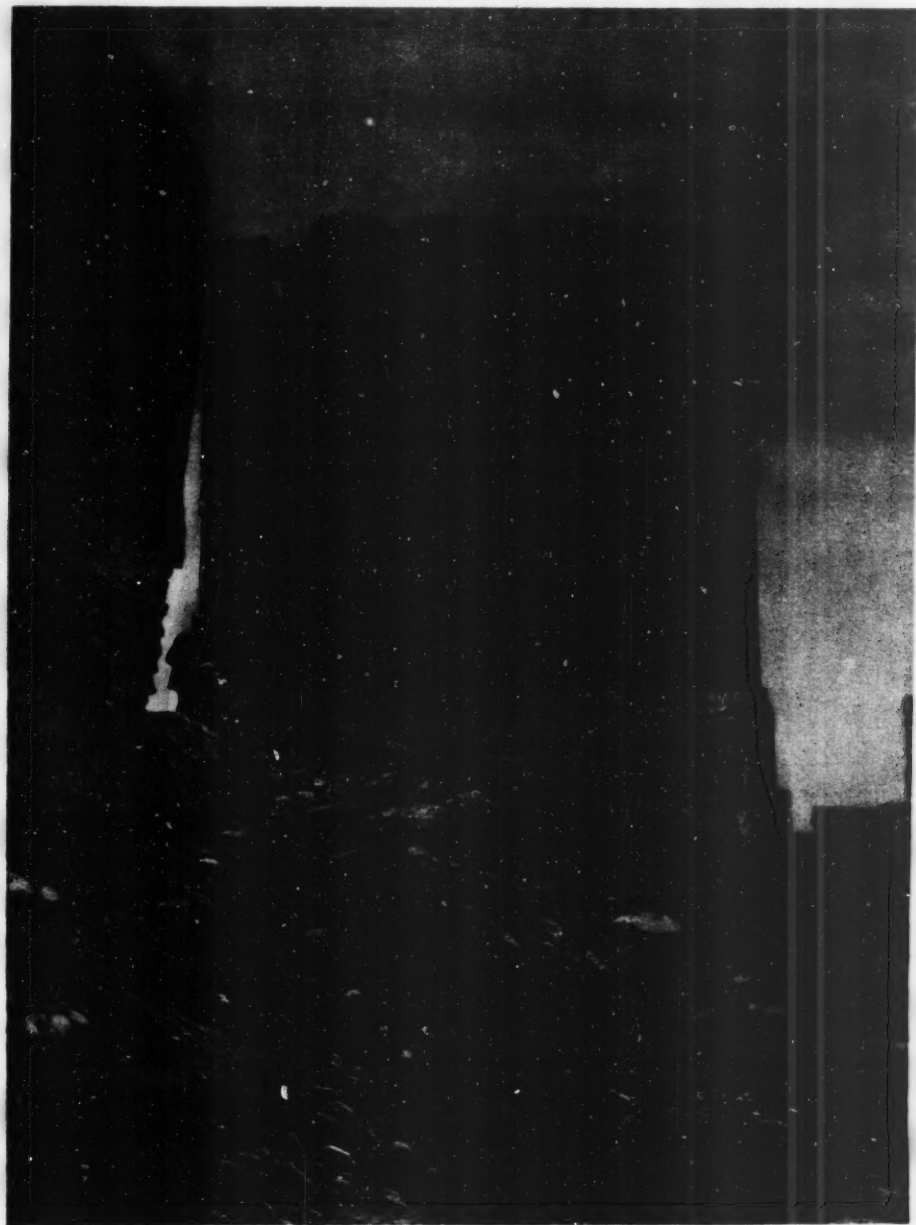


FIG. 100. LE GUNBAD-É GHAFFĀRIYĒ. FAÇADE PRINCIPALE

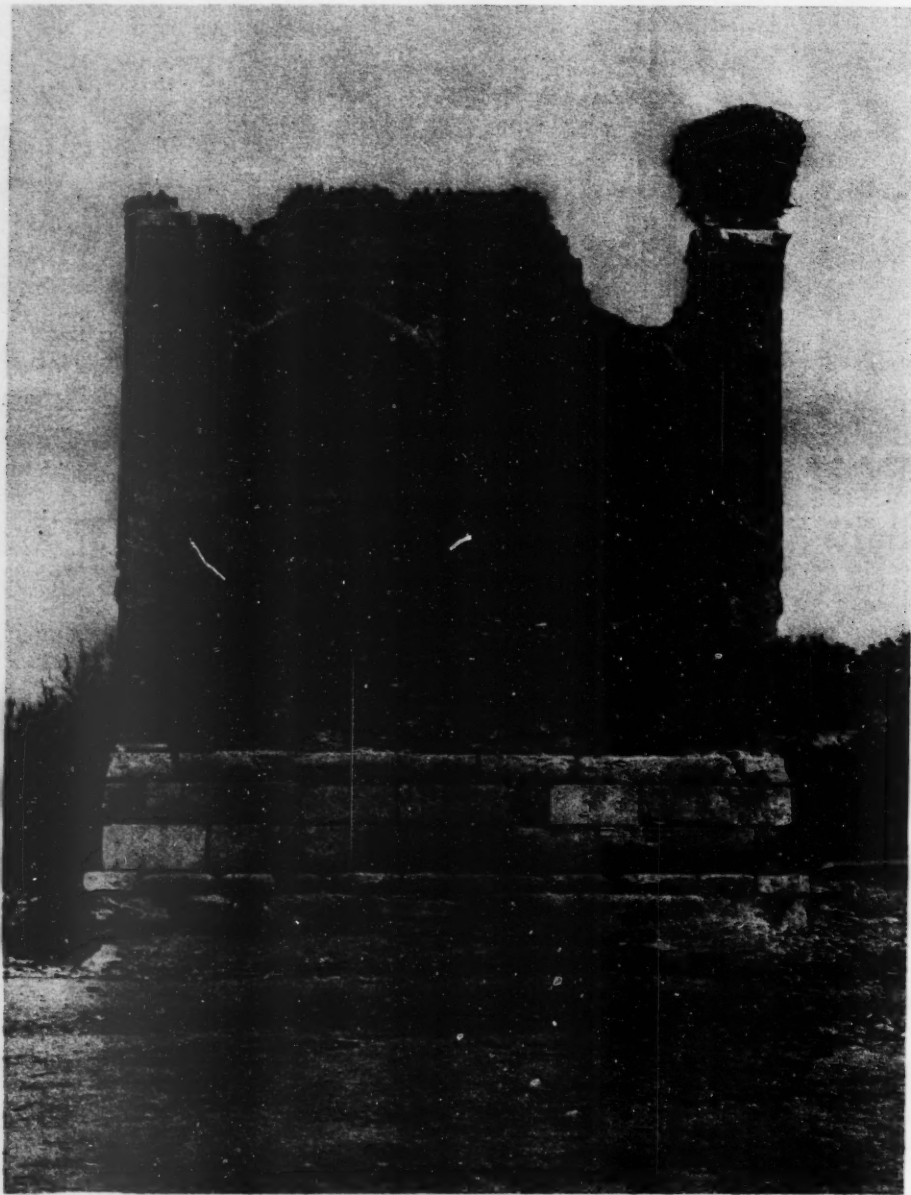


FIG. 101. LE GUNBAD-É GHAFFĀRIYĒ. FAÇADE POSTÉRIEURE

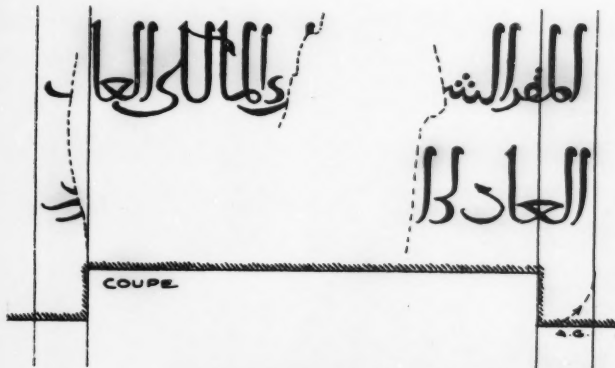


FIG. 102. L'INSCRIPTION SITUÉE AU DESSUS DE LA PORTE DU GUNBAD-É GHĀFFĀRIYĒ



FIG. 103. LE BLASON DE L'AMIR SHAMS AL-DĪN KARASUNĶUR

"Il a été ordonné de construire cet édifice béni au temps du grand Sultān, Ombre de Dieu sur la terre, Sultān des Sultāns, des Arabes et de l'Adjām, Abū Sa'id Bahādur Khān. Que dure son règne!"

De l'inscription en deux lignes qui se trouve au dessus de la porte il ne reste que peu de chose, tout juste de quoi constater que ce bandeau portait les titres et, peut-être aussi le nom du personnage pour qui le mausolée a été construit. (fig. 102).

On lit seulement:

المقر الش المالكي العالي
العادي

"Sa noble Excellence . . . al-malakī, al-'ālī, al-'ādēlī . . ." (Inédite).

Voilà donc encore un tombeau anonyme. Cependant nous avons vu qu'au dessus de chacune des fenêtres des faces latérales et postérieure se trouvent trois blasons. Chacun d'eux représente deux crosses adossées (fig. 103).

Cet emblème est assez connu¹). On le trouve notamment sur un monument de Jérusalem, la madrasa de l'Amir Yl-malak, la Malakīyē, ainsi que sur une lampe émaillée du musée de Constantinople qui porte, en outre, une inscription au nom d'Yl-malak, le Djūkāndār.²) Il ne peut, bien entendu, s'agir ici de cet

1. M. van Berchem. *C.I.A. Jérusalem (Ville)*, p. 268.

2. Le djūkān est le bâton recourbé qui servait au jeu du mail et le Djūkāndār est personnage chargé du soin des crosses et des raquettes royales.



FIG. 104. LE PORTAIL DU CARAVANSÉRAIL DE SARČAM

Yl-malak qui mourut au Caire en 747, mais il se trouve qu'une madrasa de cette ville, la *Ḳarasunḳuriyè*, fut construite par un autre *Djūkāndār*, célèbre comme grand bâtisseur en Egypte et en Syrie, l'Amir mamlūk *Shams al-Dīn Ḳarasunḳur*, al-Jarkasī, al-Manṣūrī, qui est notre homme¹). Sa curieuse existence a été racontée tout au long par Maḳrīzī et par Ibn Baṭṭūta²).

Ḳarasunḳur était un esclave mamlūk qui fut acheté par *Ḳalā'ūn*, alors que ce prince n'était pas encore Sultān, et devint son *Djūkāndār*. Il fut vice-roi d'Egypte sous *Lādjin*, fut nommé vice-roi de Syrie lors de la troisième accession au trône de Muḥammad b. *Ḳalā'ūn* et le demeura jusqu'en 711 H. (1311), date à laquelle il "s'enfuit chez les Tartars". Il mourut à Marāgha, qui lui avait été donné en fief par *Uldjāitū*, le 27 *Shawwāl* 728 (14 Septembre 1328), c'est à dire sous le règne d'Abū Sa'id Bahādur *Khān*³).

Je ne sais s'il convient de voir un rapport entre la présence de l'Amir *Shams al-Dīn Ḳarasunḳur* en Irān et le fait que l'on remarque certains détails syriens dans la construction d'un magnifique caravansérail mongol qui se trouve à Sarčam, à 80 kilomètres environ de Zandjān par la route moderne, entre cette dernière ville et Miyāna (fig. 104). Toujours est-il que le remuant personnage, l'actif et passionné constructeur qu'était *Ḳarasunḳur*, put fort bien avoir été employé par Abū Sa'id à la réalisation du désir qu'il avait d'assurer la commodité, la rapidité et la sécurité des communications entre toutes les parties de son empire. On sait que c'était déjà le dessein d'*Uldjāitū*, soucieux de l'avenir de sa chère capitale, Sultānīyè.

J'ai dit, dans un autre article, que Sultānīyè, trop froide pendant la majeure partie de l'année, peu riche en eau, arbitrairement placée sur une route unique aboutissant à deux anciens et importants centres de commerce, Tabriz et *Ḳazwīn*, était mal située et que ce fut son emplacement "si peu convenable", selon l'expression de Pietro della Valle, qui fut la cause principale de sa ruine.

La faiblesse de la situation de sa capitale n'avait pas échappé à *Uldjāitū*. Nous en avons la preuve dans l'activité qu'il déploya pour en faire, en dépit des circonstances naturelles, la grande place commerciale de l'Irān, l'entrepôt

1. M. van Berchem. *C.I.A. Egypte*, p. 155.

2. Maḳrīzī, t. II, p. 388. Ibn Baṭṭūta, t. I, p. 167-172. Voir aussi L. A. Mayer, *Saracenic Heraldry*, p. 183. Ses armoiries étaient bien celles qui correspondent au titre de *Djūkāndār*, deux crosses adossées. Mayer écrit qu'il en connaît, hors de l'Irān, trois exemplaires.

3. H. H. Howorth, *History of the Mongols*, t. III, p. 564.

des produits de son industrie et des marchandises de la Chine et de l'Inde qui devaient ensuite être expédiées vers l'Occident. Grâce à ses efforts les bazars de Sulṭāniyè acquièrent vite une grande réputation. On y trouvait "tous les articles imaginables de tous les pays du monde". On y voyait aussi, surtout à l'époque des grandes foires d'été, des marchands chrétiens de toutes nationalités. Des Gênois et des Vénitiens s'y étaient installés à demeure et étaient parfaitement protégés dans leurs personnes, leurs affaires, leur genre de vie et leur religion.

Les grandes chemins des caravanes, de Sulṭāniyè vers la Mer noire, vers Hormuz, par Kāshān, Yazd, Kermān, vers l'Asie centrale par Raiy et Balkh, étaient continuellement parcourus et surveillés par un corps de troupes spéciales dont l'effectif s'élevait, sous le règne d'Abū Sa'id, au chiffre de 14000 hommes en service. La sécurité des routes était pour ainsi dire absolue. Les peines les plus sévères punissaient non seulement les pilliers de caravanes mais aussi les localités sur le territoire desquelles se produisait une attaque ou un vol.

Le développement de la prospérité commerciale de Sulṭāniyè fut véritablement, sinon la grande affaire, du moins l'un des soucis principaux de son fondateur et de son fils.

Or Sarčam bien placée au bord du Zandjān Rūd, affluent du Kizil-Ūzen, était l'une des étapes principales de la route Sulṭāniyè-Tabriz. De cet endroit, dit Ḥamd Allāh Mustawfi Kaẓwīnī, une route conduit, vers la gauche, à Marāgha. Celle de droite se dirige vers Miyāna et Tabriz¹). Deux caravansérails y ont été construits, l'un par les soins du ministre d'Abū Sa'id, Khwādjè Ghiyāth al-Dīn Amīr Muḥammad Raṣhīdī, l'autre par son frère, Khwādjè Djalāl al-Dīn¹). Le second bâtiment n'existe plus. De l'autre subsistent quelques parties dont le portail d'entrée, qui donne la date de l'achèvement de l'édifice, 733 H. (1332-3). L'Amīr Kaṣasunkur étant mort en 728 H. il peut sembler étonnant qu'il ait pu être pour quelque chose dans sa construction, mais il est fort probable que ce caravansérail appartenait à une série de monuments du même type et il est possible qu'il n'en ait pas été le premier construit. Ce n'est qu'une hypothèse mais cependant, lorsque je me suis trouvé devant le portail de Sarčam, je n'ai

1. Ḥamd Allāh Mustawfi Kaẓwīnī. *Nuzhat al-Kulub*. Trad. G. le Strange (E. J. W. Gibb Memorial), p. 174. — E. G. Browne, *Persian Literature under Tartar Dominion*, p. 56-59.

pu m'empêcher de penser à ẖarasunkur, le constructeur, et aux blasons mamlûks qui ornent son tombeau. Il m'a, peut-être à tort, semblé reconnaître sa main dans cet ouvrage.

Le caravansérail de Sarčam, comme la plupart des édifices similaires, se compose d'une cour carrée entourée de bâtiments. Des iwāns particulièrement vastes s'ouvrent au centre de chacun de ses côtés. Ces iwāns et le portail d'entrée, qui prolonge l'un d'eux du côté de la rivière, sont les seules parties qui soient demeurées debout. Le reste, où l'on discerne des vestiges de salles d'une très belle architecture, a été peu à peu démonté par les habitants du pays qui en ont utilisé les matériaux dans leurs propres constructions. C'est maintenant une ruine où l'on aurait à retrouver les dispositions originales d'autant plus de peine que ce monument très riche, probablement destiné au logement de voyageurs de haut rang, répondait mal aux besoins d'une simple caravansérail et fut considérablement modifié à l'époque safawide. Le mur extérieur n'existe plus, entièrement déménagé, mais, heureusement, la sainte terreur de recevoir l'édifice sur le dos qui nous a conservé le Gunbad-é ẖābūs, soupçonné de cacher un trésor, le grand arc de Ctésiphon, qui offusquait la vue des premiers Musulmans, et tant d'autres monuments précieux, a empêché les amateurs de matériaux de construction gratuits de détruire complètement le grand portail. Il est encore un des plus beaux morceaux d'architecture de l'Īrān.

Ses proportions heureuses, son grand arc bien calé, ses stalactites construites et non, comme il arrive aux époques postérieures, pendues au moyen de cordes à la partie supérieure de la construction, sont de l'art iranien le plus pur. Cependant, et c'est ici qu'apparaît peut-être le Mamlūk ẖarasunkur, le fond de l'arcade, jusqu'au dessus de la grande inscription, est revêtu d'un parement de pierre de couleur sombre qui n'est pas de ce pays. L'arc de la porte n'est pas iranien et son clavage ainsi que le galon qui l'entoure, se noue au dessus de la clef et encadre l'inscription, ne le sont pas davantage. Il est évident que quelqu'un venu de l'ouest a ordonné cela. Il est certain aussi que cet arc syrien dans cet arc iranien n'est pas très heureux et que le clavage est maladroit, mais, tout compte fait, ce parement de pierre brune et ce large panneau de marbre blanc ajoutent à la construction une force et une variété qui manquent souvent à l'architecture de brique.

L'inscription, en fort belle écriture thulth, fournit le nom du souverain sous

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHĀ

le règne de qui fut construit le caravansérail, celui de son ministre et la date de l'achèvement des travaux (fig. 105):

من فواضل صدقات السلطان الأعظم علاء الدولة والدين أبو سعيد بهادر خان خلد الله
سلطانه وأجلّ شأنه في هذا الرباط
المخدوم الأعظم سلطان الوزراء في العالم غياث الحق والدين محمد أعزّ الله أنصار دولته
في سنة ثلاث وثلاثين و سبعمائة

"D'entre les bienfaits des œuvres du Sultān le plus glorieux, 'Alā' al-Dawlē wa al-Dīn, Abū Sa'id Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son Sultānat et augmente son prestige dans ce caravansérail!

Le Seigneur le plus glorieux, Sultān des Ministres dans le monde, Ghiyāth al-Hakḳ wa al-Dīn Muḥammad. Que Dieu l'assiste dans son gouvernement! En l'année 733". (Inédite).

Le mot caravansérail pourrait paraître ici incompréhensible si l'on ne se souvenait qu'en Irān il est courant de comparer le monde ou la vie à un caravansérail:

"Ce vieux caravansérail qu'on appelle le monde, où loge le cheval pie du jour et de la nuit, est la salle de fête où cent Djemchids ont passé, le palais où cent Bahrams se sont reposés".

"Ami, ne nous soucions pas de demain, profitons de ce souffle de vie. Demain, quand nous quitterons ce caravansérail, nous serons pareils aux morts d'il y a sept mille ans".¹⁾

LE ẖOI-BURDJ²⁾

Le ẖoi-Burdj, le dernier des cinq grands mausolées de Marāgha, n'est plus qu'une ruine. C'est une tour circulaire, comme la voisine du Gunbad-é Kābūd, mais de proportions plus élancées. Il comporte également, en application, un

1. Claude Anet et Miḥzā Muḥammad, *Les 144 quatrains d'Omar Khayyam*. Quatrains 17 et 113.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932, (15 Dey 1310).

Bibliographie: J. de Morgan, *Mission en Perse*, Etudes géographiques, t. I, p. 337, fig. 189 — F. Sarre, *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 16.

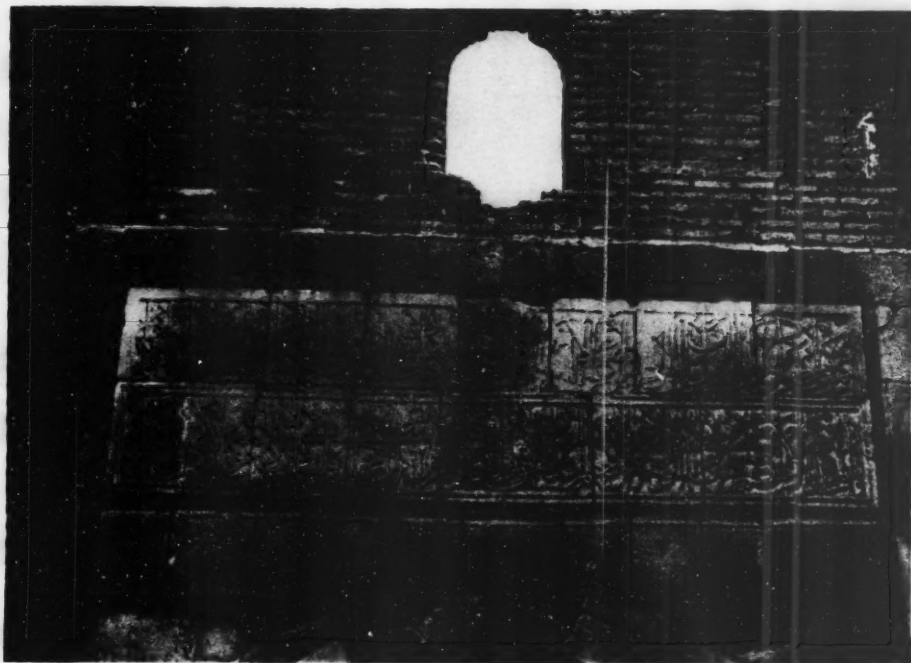


FIG. 105. L'INSCRIPTION DU CARAVANSÉRAIL DE SARČAM

motif rectangulaire particulièrement décoré servant d'encadrement à la porte principale. Rien ne subsiste de la corniche supérieure ni du toit cône ou de la coupole qui coiffait l'édifice. De l'inscription supérieure il ne reste rien de lisible, pas plus qu'il ne reste quelque chose de celle qui se trouvait au dessus de la porte.

Comme ses prédécesseurs, ce monument se compose d'une salle couverte en coupole et superposée à une crypte contenue dans la hauteur d'un soubassement de pierre. L'appareillage des briques du parement extérieur forme de grands losanges dont les lignes principales sont légèrement en relief sur le nu de la construction. Le motif d'entrée (fig. 106), entièrement en plâtre et en mosaïque d'émaux d'une exécution extrêmement menue, contraste absolument avec le large décor du monument précédent et nous assure que le *Ḳoi-Burdj* est sensiblement plus jeune que lui. Il semble bien que l'on doive attribuer sa



FIG. 106. LE MOTIF D'ENTRÉE DU KOI-BURDI

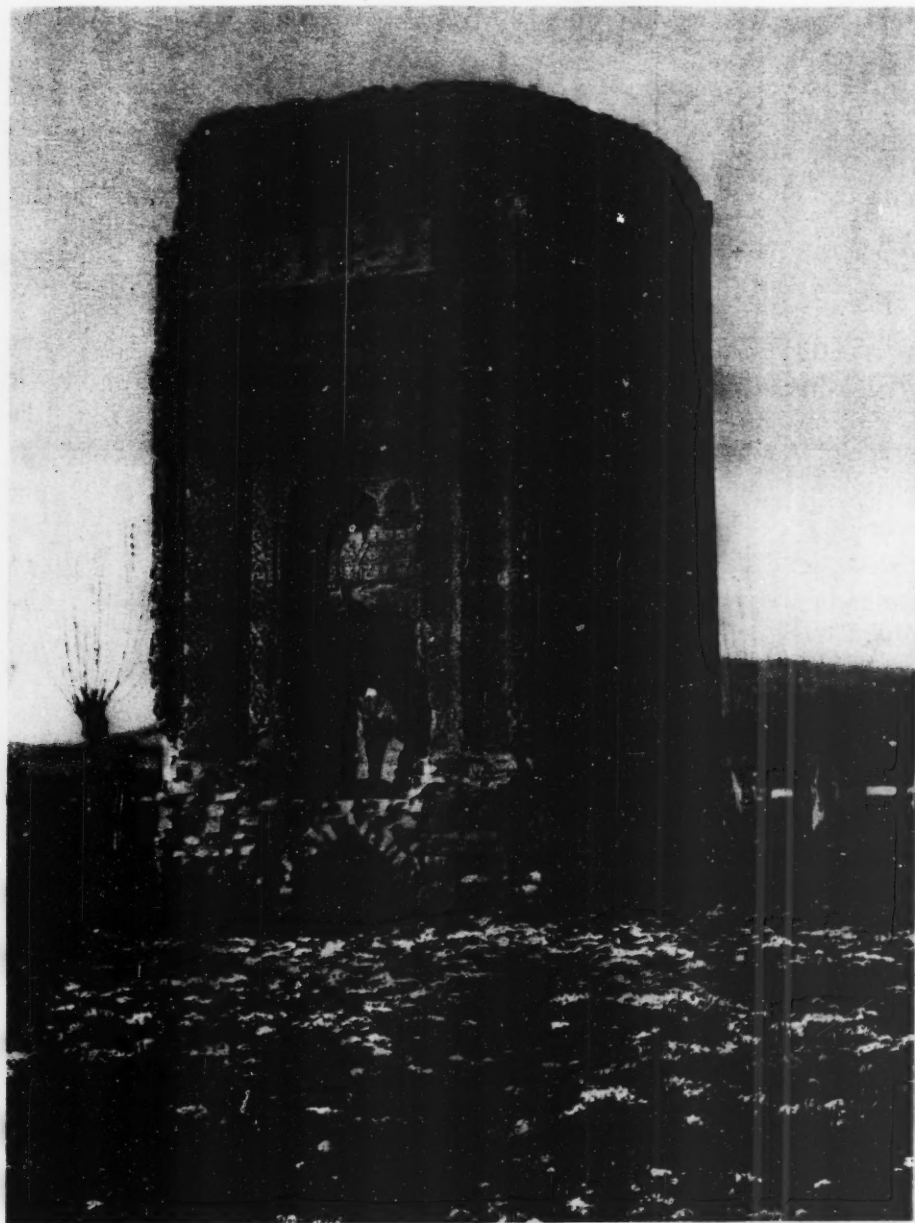


FIG. 107. LA TOUR APPELÉE "SÈ GUNBAD"

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHA
 construction, comme le propose F. Sarre, à la seconde moitié du VIII^{ème}
 siècle de l'Hégire.

Ainsi donc, trois des cinq tombeaux de Marāgha, le Gunbad-é Surkh, le
 Gunbad-é Kābūd et son voisin, le Tombeau circulaire, sont antérieurs à l'époque
 mongole. Un seul, le Gunbad-é Ghaffāriyè, est mongol. Le ẖoi-Burdj appar-
 tient à l'époque suivante.

P.S.

Il est peut-être intéressant de rapprocher des tombeaux de Marāgha une
 autre tour funéraire située dans la même région de l'Irān, à Urmiya, où elle
 est connue sous le nom de "Sè Gunbad", les "Trois coupoles" (fig. 107). Elle
 se compose, à la façon des monuments de Marāgha, d'un haut soubassement de
 pierre contenant une sorte de crypte et surmonté d'une construction de brique
 contenant la salle principale de l'édifice. L'entrée, comme celles du Tombeau
 circulaire et du ẖoi Burdj, est encadrée d'un riche motif décoratif en application
 sur le corps cylindrique de la tour (fig. 108). La porte se trouve dans une niche
 plate comprise dans l'encadrement rectangulaire.

Rien donc que nous ne venions de voir, mais pourquoi "Trois coupoles"?
 Il en existe encore partiellement deux, au dessus de la crypte et de la salle haute.
 Devons-nous penser qu'une troisième coupole couvrait le monument au lieu
 du toit cônique qui, en Ādharbaidjān et à l'époque seldjūkide, coiffait générale-
 ment cette catégorie d'édifices? Je ne le crois pas. En dépit de l'appellation
 populaire, la troisième coupole de cette tour voisine de Marāgha devait être
 un toit.

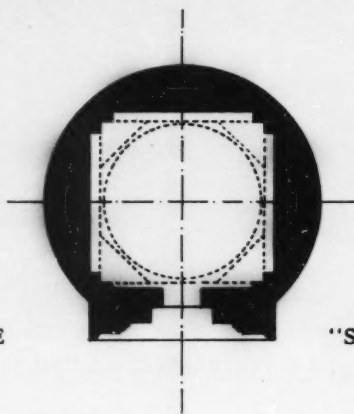


FIG. 108. PLAN DE

"SÈ GUNBAD"

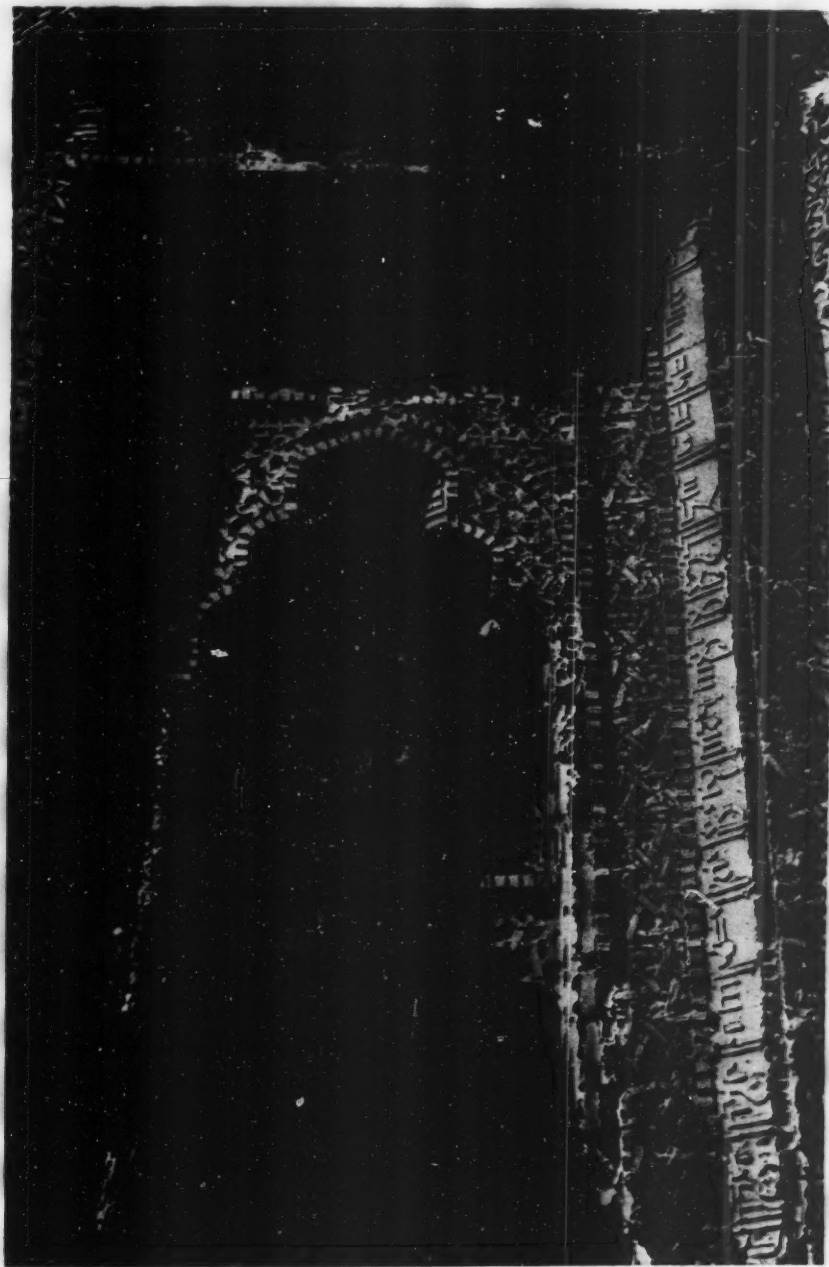


FIG. 109. SÈ GUNBAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE

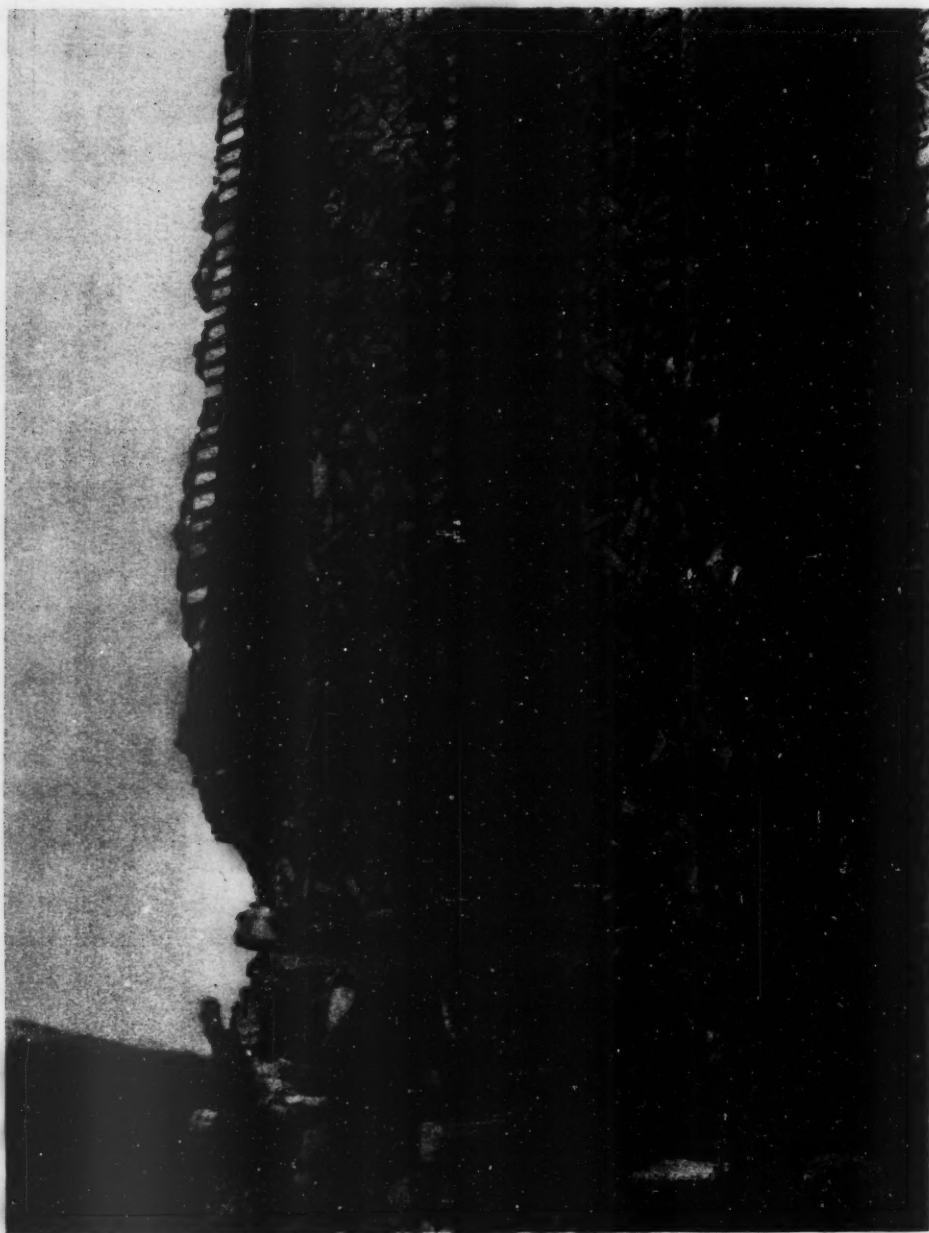


FIG. 110. LA DATE DE "SÈ GUNBAD"



FIG. 111. L'INTÉRIEUR DE "SÈ GUNBAD"

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHA

Sè Gunbad possède en façade trois inscriptions en caractères kūfiques, l'une immédiatement au dessus de la porte, une autre au dessus de la niche et la troisième sur l'encadrement rectangulaire (fig. 109). Cette dernière inscription se termine ainsi:

في شهر محرم ثمانين وخمسمائة

"Durant le mois de Muḥarram 580" (1184-5) (fig. 110). (Inédite).

Le monument appartient donc à l'époque seldjūkide et se place, dans la série des édifices de Marāgha, entre le Tombeau circulaire (563 H.) et le Gunbad-é Kābūd (593 H.), c'est à dire à une époque où l'emploi du décor émaillé était déjà si généralisé (le tombeau dit de Mu'mina Khātūn, à Nakhdjūwān, est daté de l'année 582 H.) que l'on peut s'étonner de ne voir ici pas la moindre tache ou touche de couleur. Mais précisément le fait que les caractères de l'écriture et les éléments de l'ornementation géométrique ont été exécutés en pierre prouve peut-être que l'on avait déjà pris l'habitude de différencier certaines parties du décor de la construction elle-même et que si on ne l'a pas fait ici au moyen de l'émail, comme à Marāgha et à Nakhdjūwān, c'est qu'on n'en avait pas, à Urmiya, la possibilité.

Il y a une autre explication: on peut ne pas aimer la couleur et manquer de simplicité. L'homme qui, ayant à couvrir une tour cylindrique au moyen d'une coupole, imagina d'y ménager une salle carrée qui ne pouvait être couverte d'une coupole qu'après avoir été préalablement ramenée à la forme circulaire (fig. 111) avait aussi pu inventer de modifier l'ancien décor de brique selon les exigences de la mode nouvelle mais de telle façon que rien n'en semblerait avoir été changé.

La façade de l'édifice, heureusement proportionnée et finement décorée, est d'ailleurs fort jolie, ce qui prouve qu'en architecture aussi on peut être à la fois absurde et charmant.

André Godard

LE MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ

LE MASDĪD-É DJUM'A DE NĪRĪZ¹⁾

Sans doute devait-on penser qu'ici, en Īrān, dans le pays de la continuité, où règne la dynastie Pahlawī, où l'on s'appelle encore communément Khshayarsha, Khosraw, Čingiz, où certains monuments safawides reproduisent presque exactement les modes de construction et le décor des palais mèdes d'Ecbatane, l'élément le plus caractéristique de l'architecture sāsānide, le grand īwān voûté en berceau, n'avait pu disparaître le jour de la bataille de Nehāwend pour ne reparaitre qu'à l'époque seldjūkide, lorsque se constitua la mosquée à quatre īwāns. Il nous fallait bien supposer qu'à côté d'édifices de type occidental, quant au plan du moins, dont le Tārī Khānē de Damghān²⁾ est le meilleur exemple actuellement retrouvé, et antérieurement à eux, car il semble bien que les premières mosquées où apparaisse l'influence de l'ouest soient celles que les 'Abbāsides édifièrent dans les principales villes de l'Īrān, la mosquée iranienne avait dû être, le plus souvent, un īwān sāsānide dûment orienté. Comme la basilique latine était devenue l'église, la salle de réunion par excellence de l'époque préislāmique avait dû tout naturellement devenir le lieu de réunion de la communauté musulmane.

Mais les preuves, la connaissance des monuments eux-mêmes, manquaient à l'appui de cette hypothèse. Les plus anciennes grandes mosquées iraniennes connues étaient encore, il y a peu de temps, celles de Shīrāz, d'Iṣfahān et de Ḳazwīn et rien n'en peut aider à résoudre la question, pas même la présence dans le Masdĭd-é Djāmi' d'Iṣfahān de ces salles à colonnes où l'on a voulu longtemps reconnaître un emprunt aux mosquées occidentales mais que l'Īrān a toujours su construire, depuis l'époque achéménide jusqu'aujourd'hui.

Nous connaissons maintenant plusieurs īwāns-mosquées antérieurs aux Seldjūks, dont celui de Nirīz. Il a été, au cours des siècles, légèrement modifié et accompagné de tant de bâtiments divers que l'actuel Masdĭd-é Djum'a de

1. Nirīz se trouve dans la Fārs, au S. E. de Shīrāz. Son Masdĭd-é Djum'a a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 31 Juillet 1933 (9 Mordād 1312).

2. A. Godard, Le Tārī Khānē de Damghān. *Gazette des Beaux-Arts*. Décembre 1934.

LE MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ



FIG. 112. MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ

Niriz se présente sous un aspect fort différent de celui d'un simple iwān (fig. 112 et 113), mais il est facile de retrouver l'édifice original parmi les mauvaises constructions ajoutées. Je l'ai indiqué en noir dans le relevé que j'en ai fait (fig. 114) et son élévation est assez exactement évoquée par la figure 115 où n'apparaît aucune des constructions nouvelles. La voûte est un pur berceau continu, mais un berceau musulman, brisé, du milieu du IV^{ème} siècle de l'Hégire¹).

L'iwān, ouvert en façade sur toute sa hauteur et clos, à son autre extrémité, par un mur plein dans lequel se creuse le mihrāb, comportait autrefois, sur

1. G. le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 289. "Mukaddasi speaks of the Great Mosque of Nayriz in the market street, and the ruins of this building bearing the date 340 (951) still exist". Cette date ne se trouve pas, ou ne se trouve plus, dans le monument. La plus ancienne, 363, est celle de l'achèvement du premier mihrāb, mais il est possible qu'il y en ait eu d'antérieures, maintenant disparues. Les monuments de l'Irān comportent en effet, assez souvent, des dates différentes qui correspondent à l'achèvement de leurs diverses parties. C'est ainsi, par exemple, que les dates rencontrées dans le Masjid-é Shaikh Lutf Allāh,

LE MASJIDÉ DJUM'A DE NIRIZ



FIG. 113. MASJIDÉ DJUM'A DE NIRIZ

chacun de ses longs côtés, cinq niches profondes. Il n'en est plus ainsi mais on voit dans le plan qui reproduit l'état actuel (fig. 114), derrière les points d'appui de l'iwān, des parties de maçonnerie indiquées en noir, c'est à dire anciennes, qui servent de contreforts. Jouant le même rôle elles devraient être semblables entre elles et semblablement placées par rapport aux points d'appui, mais sont cependant fort diverses. Elles n'ont pu être construites ainsi. D'autre part leurs faces internes ont été réparées au moyen de matériaux quelconques, briques, terre, pierres, trouvés sur place. Il est clair qu'il y eut là un remaniement et que l'ancien plan comportait, comme l'indique la figure 116, au lieu de

s'échelonnent entre 1011 et 1028 H. (1602-3 et 1618-9). Celles du Masjidé Shāh d'Isfahān se répartissent entre les années 1025 et 1040 H. (1616-7 et 1630-1), l'ordre de construire ayant été donné par Shāh 'Abbās en 1021 H. (1612-3). A la fin de la grande inscription du portail d'entrée de la madrasa Māderé Shāh, à Isfahān, se trouve l'indication suivante: "Terminé en 1122" (1710-1), mais il ne s'agit là que du portail car on lit, à l'intérieur de l'édifice, d'autres dates d'achèvements partiels, comprises entre les années 1118 et 1126 H. (1706-7 et 1714-5).

LE MASJIDÉ DJUM'A DE NIRIZ

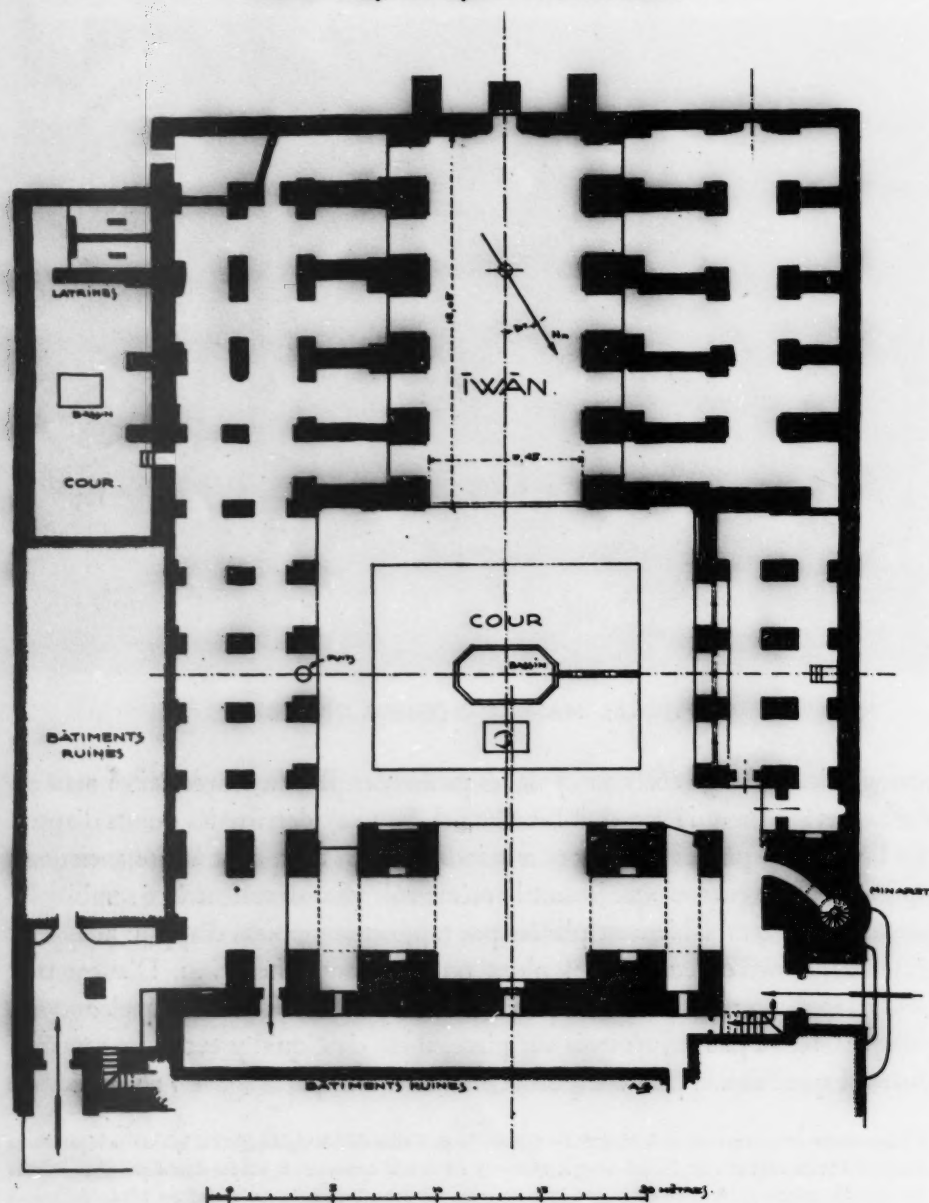


FIG. 114. PLAN DU MASJIDÉ DJUM'A DE NIRIZ

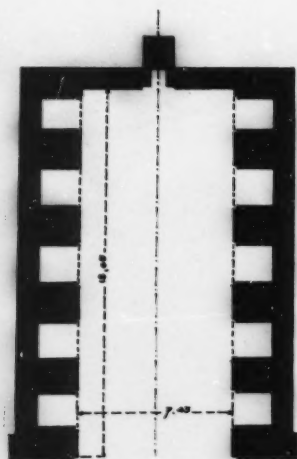
LE MASDĪDÉ DJUM'A DE NIRIZ



FIG. 115. L'IWÂN DU MASDĪDÉ DJUM'A DE NIRIZ

LE MASDĪD-É DJUM'A DE NĪRĪZ

FIG. 116. L'IWĀN DU
DE NĪRĪZ



MASDĪD-É DJUM'A
ÉTAT ANCIEN

ces contreforts mal venus, un mur continu, de l'épaisseur des parties conservées doublant à l'extérieur les points d'appui de l'iwān et formant le fond des niches. Lorsque, à une époque indéterminée, on décida d'agrandir la mosquée en ajoutant à la nef de l'iwān des sortes de bas-côtés, on défonça le mur de fond des niches mais on ne le détruisit pas entièrement et prudemment on en garda, tant bien que mal, les parties qui subsistent à l'arrière des points d'appui.

Les bâtiments hachurés de mon plan, postérieurs à l'iwān et construits à des époques diverses, ne présentent aucun intérêt, ni du point de vue architecture ni du point de vue construction. Ils sont exécutés en terre crue, mal dressés, sauf cependant le minaret qui est en briques cuites ainsi que le parement extérieur, simple placage, des entrées et des bâtiments sur cour.

L'iwān s'étant ouvert en sa partie supérieure par suite de la poussée de la voûte, assez considérable en raison de sa forme et de la hauteur de sa naissance au dessus du sol, on épaula l'édifice au moyen de nouveaux contreforts. Les plus anciens sont ceux que l'on voit dans le plan de l'arc de tête (fig. 112 et 113). D'autres, visibles dans la figure 112, prolongent les contreforts latéraux, sont en terre crue et datent d'une vingtaine d'années.

Les inscriptions sont toutes groupées au fond de l'iwān, dans, autour, et à côté de la niche du mihrāb (fig. 117). La plus intéressante est celle qui se trouve

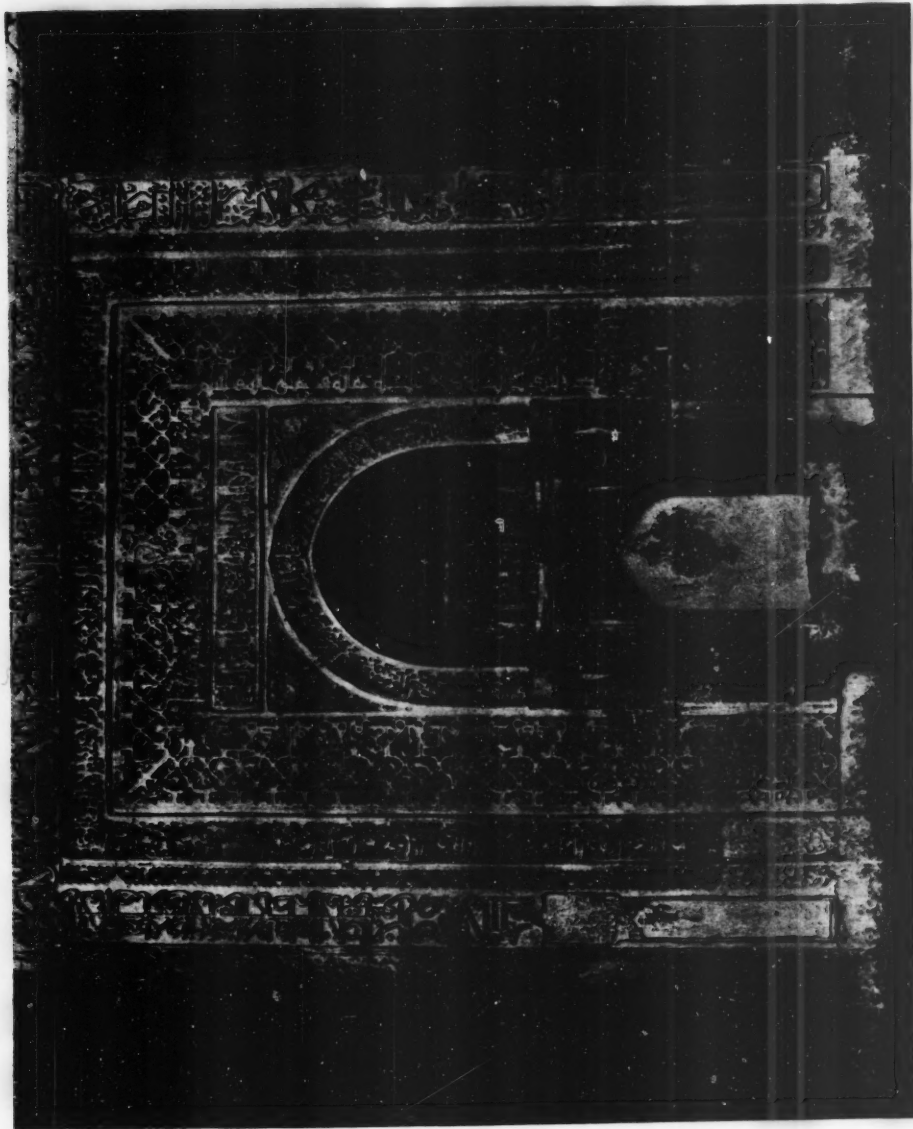


FIG. 117. LE MIHRĀB DU MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ

LE MASDJIDÉ DJUM'A DE NIRIZ



FIG. 118. MAISON VOISINE DE YAZD

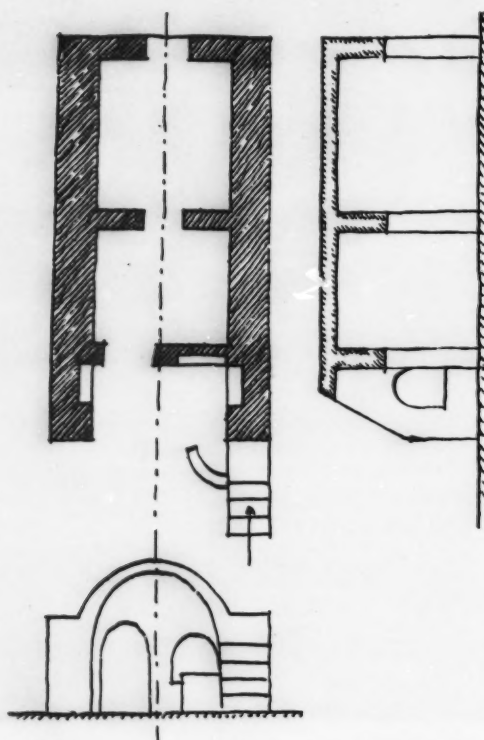


FIG. 119. PLAN, ÉLÉVATION ET COUPE
D'UNE MAISON DE ALLA

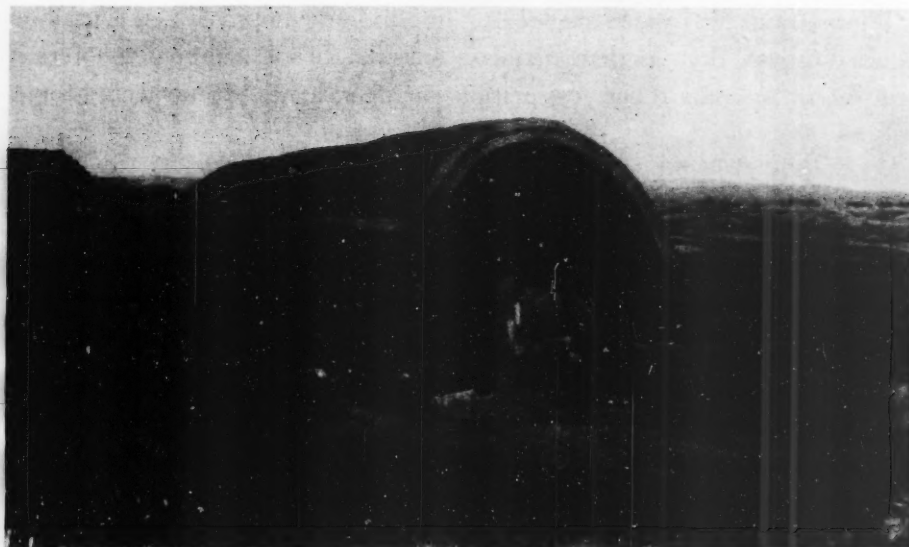


FIG. 120. MAISON DE ALLA (PRÈS DE SEMNĀN)

dans la niche même, sur sa paroi latérale droite par rapport au spectateur:

تاريخ محراب أول في سنة ثلث
ستين و ثلث مائة و دوم في سنة
ستين و أربع مائة و سوم في سنة
ستين و خمس مائة مع السقف و چهارم
أمر المولى عماد الملك و الدو
له و عز نصره في جمادى الثانية

"La date du premier mihrāb est 363. Celle du second est 460. Celle du troisième est 560 et c'est aussi la date (de la réparation) de la couverture. Le quatrième mihrāb a été exécuté sur l'ordre de Mawlā 'Imād al-Mulk wa al-Daw-lē wa al-Dīn. Que son aide soit glorifiée! Durant le mois de Djumādā II"

LE MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ

L'indication de l'année manque. L'inscription comprenait en effet huit lignes d'écriture dont les deux dernières, voisines du sol, ont été détériorées et remplacées au cours d'une restauration par deux lignes d'ornements géométriques.

L'intérêt du Masdjid-é Djum'a de Niriz réside surtout en ce qu'il est un bon exemple de l'utilisation des formes de l'architecture sāsānide à l'époque musulmane, j'ajoute à cette notice le croquis d'une maison voisine de Yazd qui n'a pas plus de dix années d'existence et dont le parti de façade est identique à celui du Tāk-é Kesra de Ctésiphon (fig. 118). Voici d'autre part le croquis (fig. 119) et une photographie (fig. 120) d'une autre maison dont on terminait la construction à Alla, à une dizaine de kilomètres de Semnān, lorsque j'y suis passé, 1312 ans après l'Hégire. C'est l'habitation courante des paysans d'à peu près toutes les régions de l'Irān où manque le bois de charpente. On y reconnaît l'iwān sāsānide, l'arc sāsānide, la construction sāsānide. Ces exemples pouvant être multipliés à l'infini, il serait donc un peu follet d'avancer, par exemple, le moment de la construction du Tārī Khānè de Damghān jusqu'à une date invraisemblable sous prétexte que ses colonnes sont bâties à la façon sāsānide.

André Godard

MINBAR. MASDĪD-I DJĀMI', MUḤAMMADIYÈ

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN HUTCHINGS
OF THE BARRISTER AT LAW
IN THE SUPREME COURT OF JUDICATURE
IN NEW ENGLAND
IN TWO VOLUMES
VOL. I.
BOSTON: PRINTED BY S. KNEELAND, AT THE SIGN OF THE
CROWN, IN THE MARKET PLACE, 1780.

MINBAR. MASDĪJID-I DJĀMI', MUḤAMMADIYÈ (Yazd)

Although lacking inscription, the carved panels of this minbar give evidence of belonging to a period from which few Iranian examples are known. The Masdġid itself offers no clue for dating its minbar save an archaic detail of planing, namely: tunnel vaults parallel to, and springing from, the Kibla wall to either side of the cupola chamber in front of the mihrāb. This feature is preserved in two other mosques of the village, notably in the Masdġid-i Sar-i Kučè (which I am publishing), as well as in the well known Masdġid-i Djāmi' at Naiyin. MuḤammadiyè is locally reputed to be the original site of Naiyin, from which it lies 3 kms to the east.

In its present state, the minbar incorporates 21 whole or partial panels presumably from an earlier minbar. There are four varieties of design, coinciding with four sizes of panels. When refitting, the carved bevel was removed from most of them. The heavy, close-grained wood has resisted insects, and is said to be of the Semnān district. The two prolonged, carved newels may be of a later period.

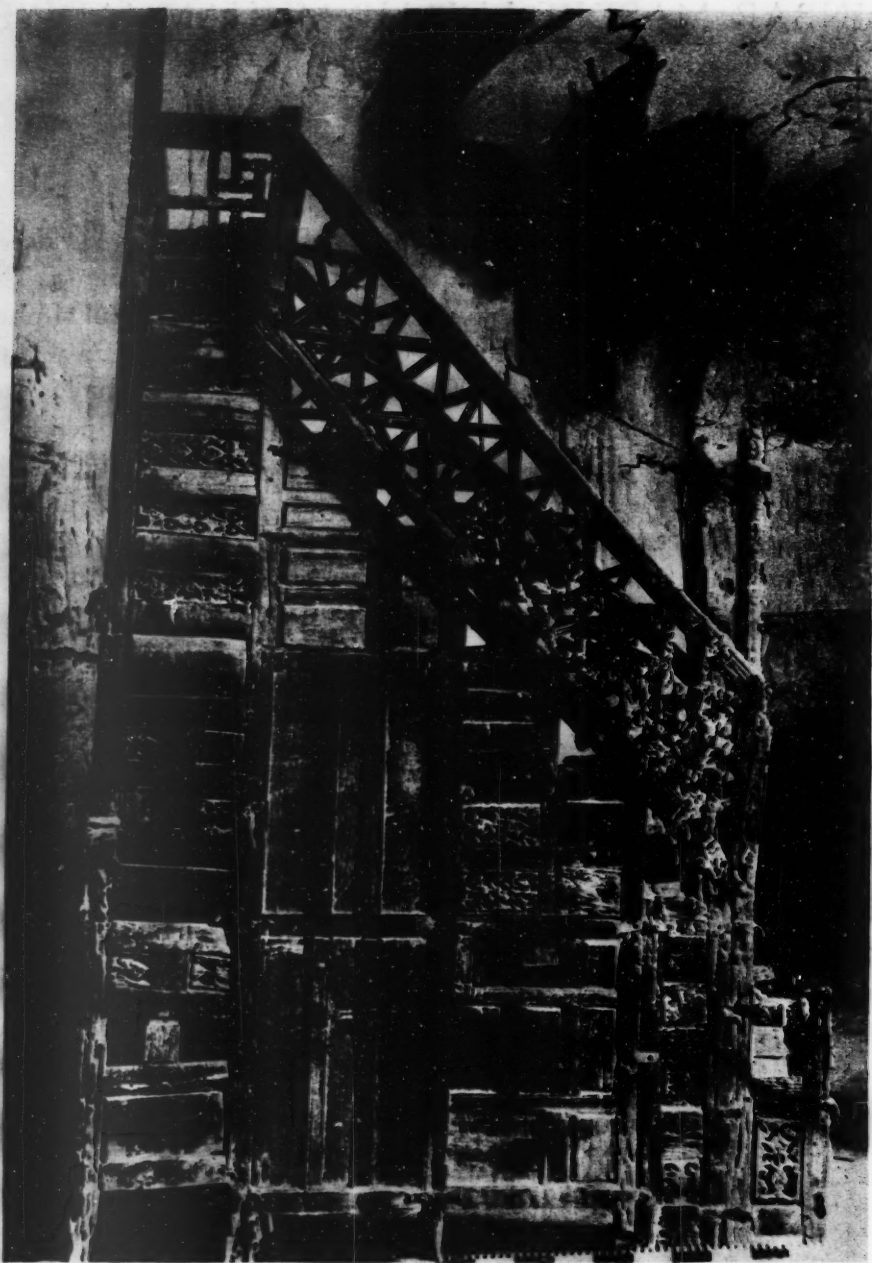
The field library at hand does not permit analysis of the ornament by exhaustive comparison, nor is the writer committed to this method of attempting to date the Early Islamic ornament of Irān¹). But it is impossible to resist comparing the MuḤammadiyè panels with the upper part of another, of Egyptian provenance, now in Berlin²). The similarity of scale, motifs, drawing, and *Tiefenschatten* is striking. The same is true, to a less degree, of the upright panels of the doors of the al-Azhar Mosque, Cairo, inscribed in the name of al-Hākīm (400-1010), now in the Musée Arabe, Cairo³). It is interesting to

1. See my "Imām Zāde Karrār at Buzūn," in *Arch. Mitt. aus Iran*, (Berlin 1935), Vol. VII, no. 2-3, pp. 72-3.

2. Illustrated by R. Ettinghausen, "Aegyptische Holzschnitzereien aus Islamischer Zeit", in *Berliner Museen*, Vol. LIV, no. 1, p. 19, Fig. 14: the object has the number J-5596.

3. Illustrated by Ed. Pautry, "Cat. gen. du Musée Arabe du Caire; Les Bois Sculptés" (Cairo 1931), Pls. XXIII-XXV; the object has the number 511. cf. another panel of like provenance, now in Berlin, numbered J-5594, and illus. by Ettinghausen, *loc. cit.* Fig. 15.

MINBAR. MASDIDI DJĀMI', MUḤAMMADIYÈ



176

FIG. 121. MINBAR. VUE GÉNÉRALE



MINBAR. MASDĪDĪ DJĀMI', MUḤAMMADIYÈ

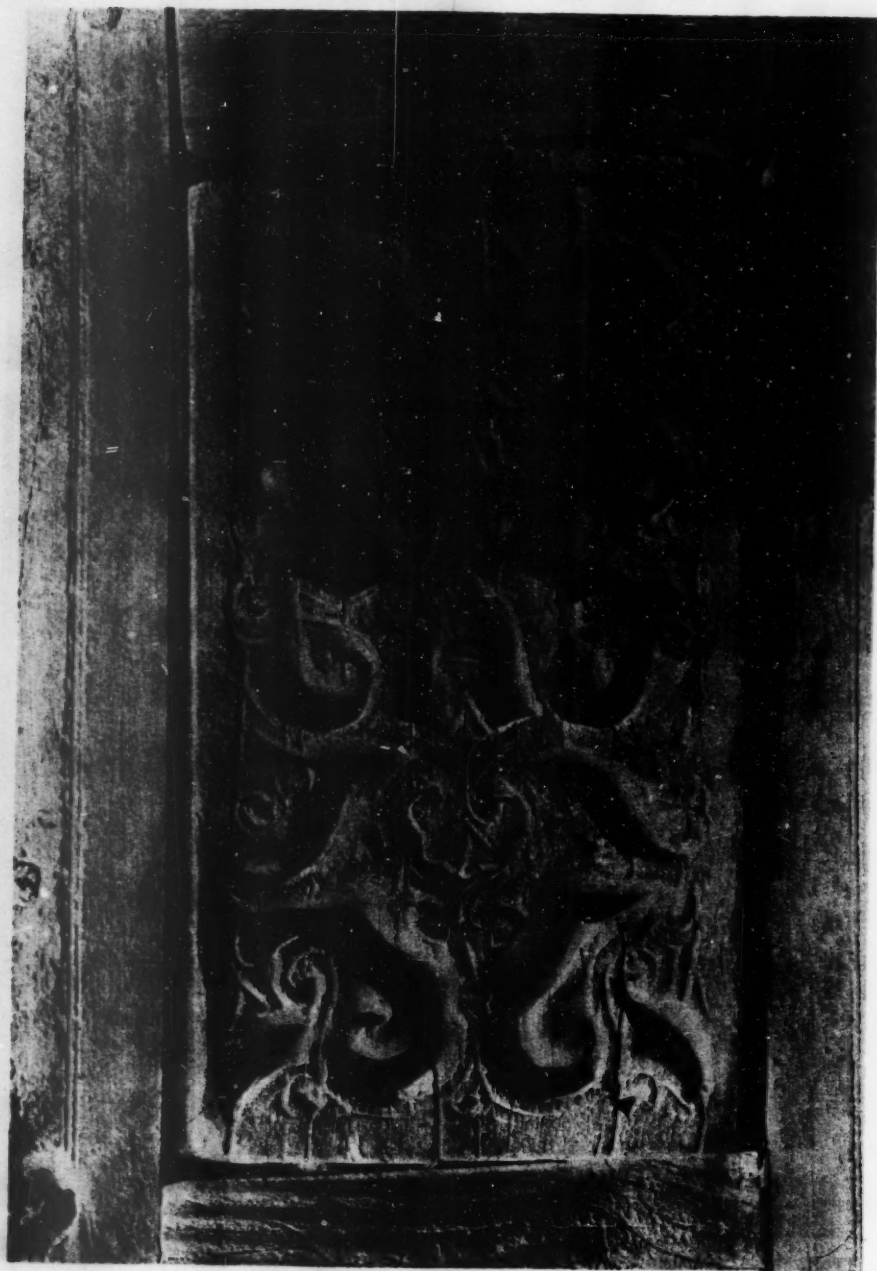




FIG. 124. MINBAR. PANNEAU

MINBAR. MASDJIDI DJĀMI', MUḤAMMADIYÈ

imagine what scholars of the future, armed with a corpus of dated Iranian examples, will be able to determine concerning the developments and relationships of Islamic ornament; but until those conclusions are established, discussion of the Muḥammadīyè panels will lie in the field of imaginative literature.

Iṣfahān

Myron Bement Smith



FIG. 126. PLAT EN FAÏENCE LUSTRÉE

NOTES

Etoile à huit rais en faïence lustrée (fig. 125, d'après une aquarelle de I. Gérassimof).

Appartient au Musée de Teherān.

Provient de Qazwīn.

Largeur entre pointes opposées : 0m,205.

En bordure court une inscription en naskhī cursif:

ای دل همه ساله درد مندت بینم
 درکوی وصال مستمندت بینم
 شرمت ناید همیشه عشق باشی
 رسوا شده پیش خلق چندت بینم

 فی سنة ثمانین وستمائه

"O cœur, je te vois chagrin durant toute l'année.

Au lieu de la réunion je te vois malheureux.

La honte ne te vient-elle pas d'être toujours amoureux?

Depuis quelque temps je te vois déshonoré aux yeux de tous.

.... en l'année 680" (1281-2) (Inédite).

Plat en faïence lustrée. Couleur mordorée (fig. 126).

Début du XIII^{ème} siècle.

Appartient au Musée de Tēherān.

Provient de Khār.

Diamètre : 0m,45.

L'envers de ce très beau plat est bleu lapis. Il est décoré d'une inscription circulaire en grands caractères (naskhī cursif) de couleur noire:

بقاء العزّ الدائم وإقبال الزائد و النصر العالی و الفرّ القائم و الجّد الصاعد

"Durée à la gloire persistante, à la prospérité croissante, à la victoire sublime, à l'éclat constant, à l'effort ascendant". (Inédite).

Vase en faïence lustrée, en forme d'oiseau à tête humaine (fig. 127, d'après une aquarelle de I. Gérassimof).

Hauteur = 0,18.

XIII^{ème} siècle.

Appartient au Musée de Tēherān.

Provient de Raiy.



IMPRIMÉ EN HOLLANDE
PAR
JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN
HAARLEM

1936



ATHĀR-É IRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE L'IRAN



PARIS

L'ÉDITEUR ORIENTALISTE PAUL GUITHNER
12, RUE MAVIN, III

TOME I
FASCICULE II

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN



LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRĀN¹⁾

L'un des problèmes les plus intéressants que pose l'histoire de l'architecture islamique est assurément celui de l'origine et de la formation de la mosquée iranienne. Cependant, faute de connaître les monuments eux mêmes, difficilement accessibles jusqu'à présent, on n'en a rien dit encore qui sorte du domaine des suppositions, c'est à dire des affirmations. Il fut convenu, a priori, que les Arabes avaient fourni à l'Īrān les éléments constitutifs de la mosquée, le mihrāb, le minbar, le minār, etc. . . avec la manière de s'en servir, c'est à dire avec le plan de la mosquée arabe primitive que l'on appela "le plan type des mosquées primitives". En vertu de cette formule trop générale les anciennes mosquées de l'Īrān devinrent des mosquées arabes. Mais il est possible aujourd'hui d'examiner à son aise les édifices ainsi catalogués. Ils se divisent nettement en deux groupes d'inégale importance qui comprennent, l'un les édifices, en petit nombre, dont le plan est celui de la mosquée arabe primitive ou en dérive, et l'autre les mosquées purement iraniennes.

L'histoire du premier groupe est brillante mais relativement courte. Nous pouvons imaginer les Arabes des armées de la conquête et de l'occupation qui s'ensuivit construisant en Īrān des monuments religieux de leur façon qui ne nous sont pas parvenus et nous savons, par leurs historiens, que les premiers Abbasides édifièrent de grandes mosquées dans les principales villes du pays. L'une d'entre elles est sans doute le Tāri Khānè de Damghān²⁾ (fig. 128-129). Erich Schmidt a retrouvé récemment à Raiy les fondations de celle qu'y construisit le Khalife al-Mahdī. Les autres semblent bien avoir disparu. Elles

1. Le sujet de cette notice est celui de ma communication au 3ème Congrès de l'art iranien (Leningrad, Septembre 1935). J'ai cru bon de reprendre ici la question de la formation de la mosquée iranienne d'abord parce qu'il est nécessaire qu'un lien de cet ordre unisse les diverses études de monuments islamiques anciens qui paraîtront dans *Athār-e Īrān* mais aussi parce que je désire verser au débat plus de documents figurés que je n'ai pu le faire à Leningrad. En outre je ne pense plus que la mosquée iranienne ait emprunté à la madrasa les quatre iwans de sa cour.

2. A. Godard. Le Tāri Khānè de Damghān, dans *Gazette des Beaux-Arts*. Décembre 1934.

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN

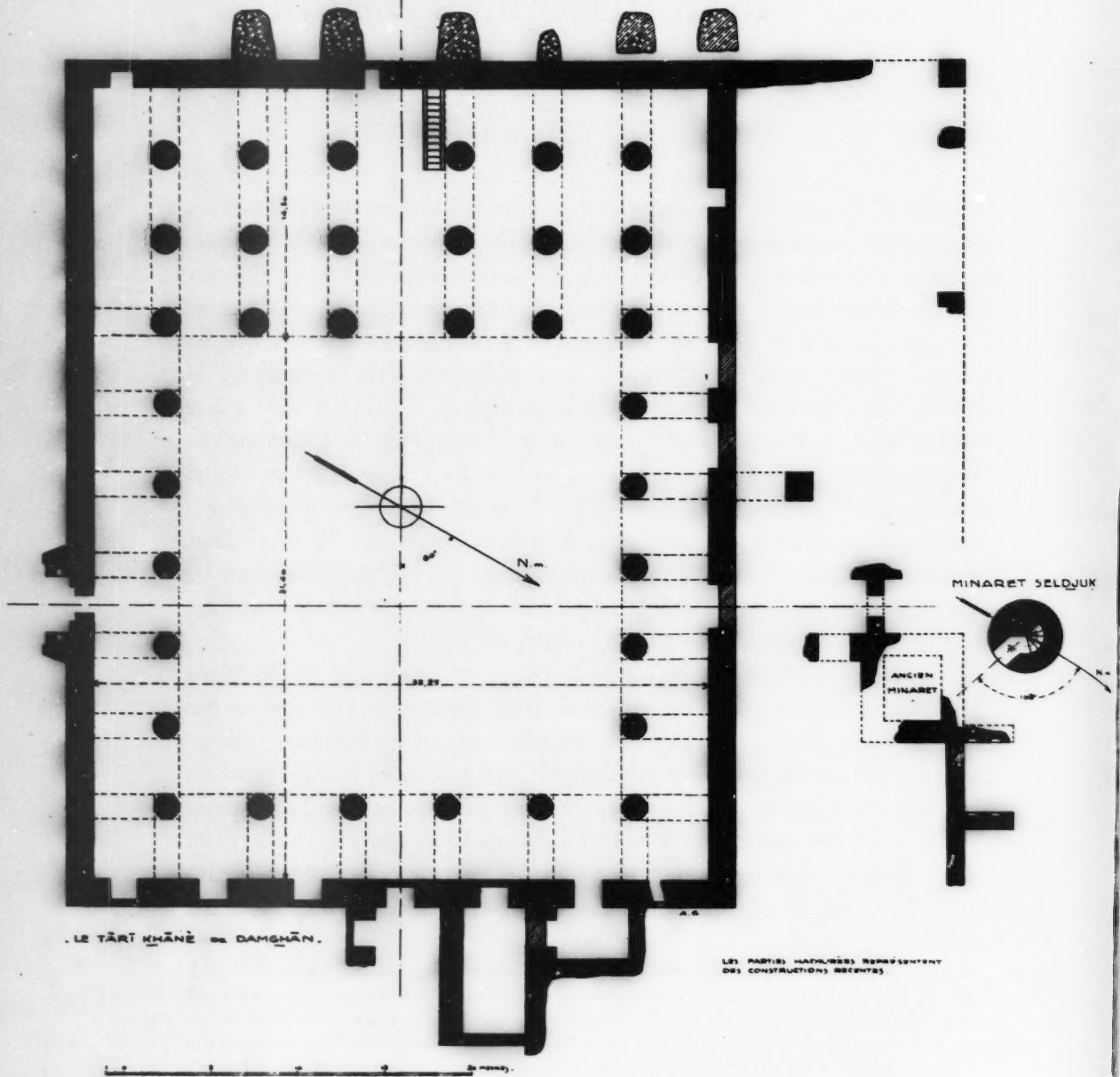


FIG. 128. PLAN DU TĀRĪ KHĀNĒ DE DAMGHĀN



FIG. 129. LE TĀRĪ KHĀNĒ DE DAMGHĀN

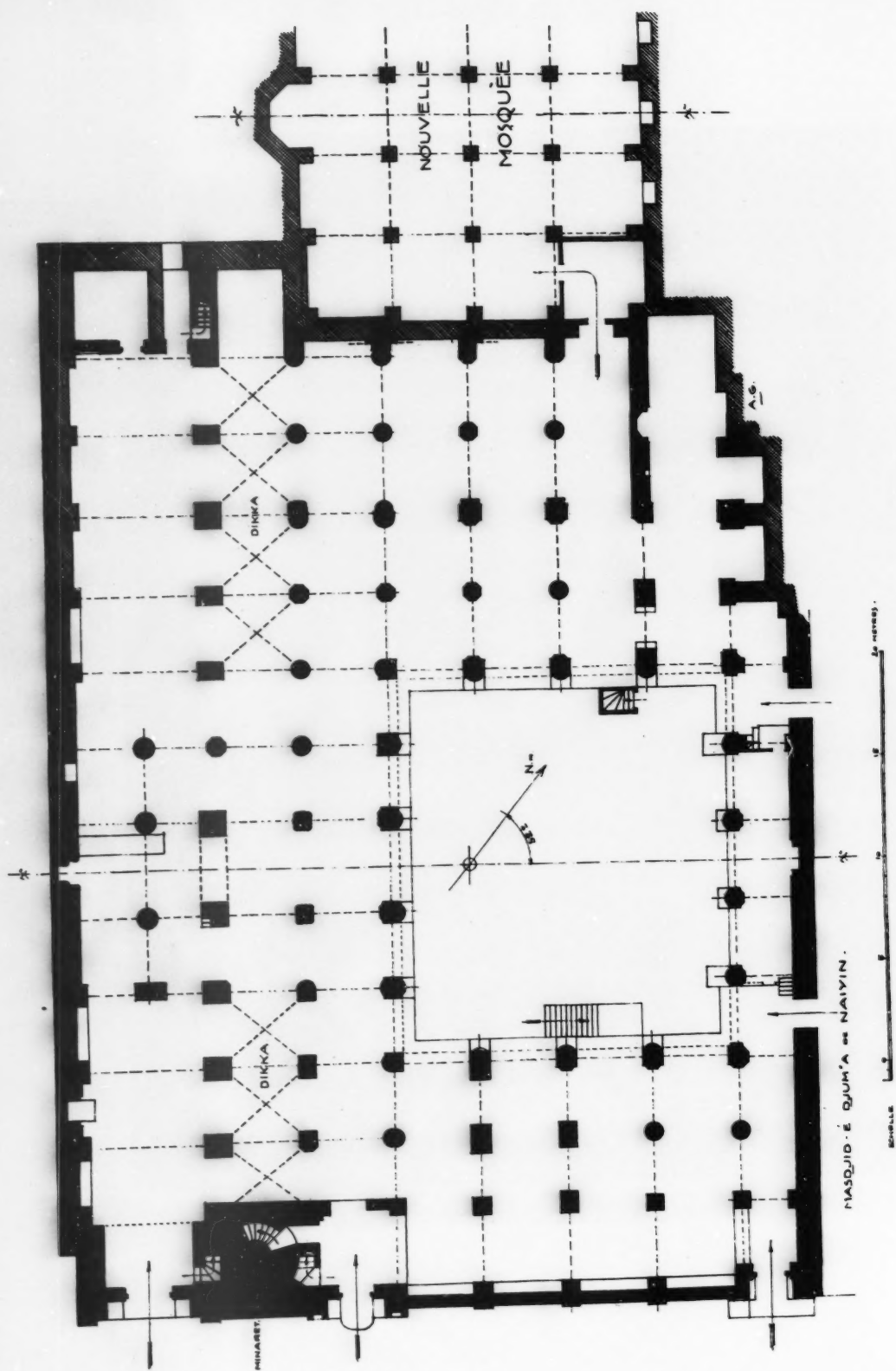


FIG. 130. PLAN DU MASJID-É DJUM'A DE NAIYIN



FIG. 131. LE MASDĪD-É DJUM'A DE NAIYIN

eurent une petite suite, dont le Masdjid-é Djum'a de Naiyin (fig. 130-131)¹), au IV^{ème} siècle de l'Hégire, sans doute aussi l'édifice dont quelques parties subsistent dans le Masdjid-é Djāmi' d'Ardistān (fig. 141) et, au siècle suivant, la mosquée de Demāwend²). Mais les modes de construction demeurèrent entièrement iraniens et le schéma du plan, à quoi se borna uniquement l'apport arabe, se découvre à Naiyin déjà si abâtardi, si amenuisé, qu'il semble bien que cette importation étrangère n'ait trouvé en Irân que peu de succès. Des souverains puissants, comme le furent les Khalifes abbassides, avaient pu y construire de telle manière qu'il leur avait plu; ce qu'ils ne purent faire c'est engager l'avenir, imposer l'esprit d'une architecture étrangère au "pays de la continuité". L'Irân, en acceptant l'Islām, accepta nécessairement le programme arabe de la mosquée mais refusa de le traiter autrement que selon ses propres traditions, son sens artistique, ses modes de construction.

Le plan de la mosquée arabe ne tarda donc pas à disparaître complètement de l'architecture vivante de l'Irân. Passé le V^{ème} siècle de l'Hégire il n'en est plus question et l'on pourrait dire qu'il n'appartient qu'anecdotiquement à l'histoire de l'architecture iranienne s'il n'était arrivé qu'à l'époque où la madrasa devint une institution d'état et prit, en conséquence de son importance politique grandissante, un développement architectural considérable, la mosquée iranienne, jusque là de proportions fort modestes comme nous allons le voir, tendait précisément à s'agrandir à l'instar des vastes et magnifiques mosquées abbassides. C'est de cette rencontre que naquit, sous le règne des Seldjukides, l'édifice que l'on a appelé la mosquée-madrasa et qui devint la grande mosquée à quatre iwans classique, typique de l'Irân.

Du second groupe les plus anciens monuments que j'aie pu étudier sont les mosquées de Nīriz, Gulpāygān, ẖazwīn, Ardistān, Iṣfahān et celle qui est devenue la madrasa Ḥaidariyè de ẖazwīn³). Aucune d'entre elles ne fut fondée postérieurement à l'époque seldjukide. Leur rapprochement est donc fort instructif, à plusieurs titres, mais la remarque la plus importante est celle-ci:

1. H. Viollet et S. Flury. Un monument des premiers siècles de l'Hégire, dans *Syria*. 1921. p. 226-234 et 305-316 — S. Flury. La mosquée de Nayin, dans *Syria*. 1930. p. 43-58 — E. Diez. Art, Masdjid, dans *Encyclopédie de l'Islām*.

2. Myron B. Smith. Le Masdjid-i Djum'a de Dewāwend, dans *Ars islamica*. Vol. II. Part. 2. p. 153-173.

3. La Djāmi' 'Atīk de Shīrāz, fut si souvent et si complètement bouleversée par les tremblements de terre et les reconstructions consécutives que l'on n'y retrouve, pour le moment, rien de certain.

tous ces édifices, sans exception, furent originairement une sorte de kiosque ou de pavillon isolé contenant une salle unique, voûtée et largement ouverte. Cette salle fut, dans le cas de Nîrîz, un *iwân* sasanide et, dans les autres cas, un *âteshkâdè* où le *mihrâb* a remplacé l'autel du feu. J'ajoute que longtemps encore après l'apparition de la mosquée à quatre iwans l'Irân construisit des édifices de ce type, à Urmiya, Yazd, Semnân, etc. . . .

Mais il ne suffit pas de détacher des plans d'un certain nombre de monuments une partie qui leur est commune et de déclarer péremptoirement qu'elle en représente le type primitif. Nous allons donc examiner l'un après l'autre les édifices que je viens d'énumérer et qui n'ont pas été, je le répète, choisis pour les besoins de la cause mais représentent, avec les mosquées de plan arabe dont j'ai d'abord parlé et sauf celle de *Shîrâz*, qui est inutilisable, les plus importantes des anciennes mosquées de l'Irân actuellement connues de moi.

Je l'ai déjà fait pour le *Masdjîd-é Djum'a* de Nîrîz et prie que l'on veuille bien se reporter à mon étude¹). L'*iwân*, indiqué en noir dans le relevé de l'état actuel (fig. 114) et dans la restitution du monument primitif (fig. 116), a été construit en l'année 340 (951-2) alors que les bâtiments qui l'accompagnent aujourd'hui ne datent que de l'époque *ḳādjār*. Pour plus de précision j'ajoute que la date de 340 est bien celle d'un édifice entièrement nouveau, non celle de la réparation ou de la reconstruction d'un *iwân* préislamique car sa *ḳibla*, qui coïncide avec son axe principal, est parfaitement exacte, 31 degrés S-O avec la direction du nord magnétique.

Le cas du *Masdjîd-é Djāmi'* de *Gulpāygān* est aussi simple. L'édifice primitif, indiqué en noir dans mon relevé de l'état actuel (fig. 132), a été construit sous le règne d'Abū *Shudja'* Muḥammad, fils de Malek *Shāh*, qui régna de 498 à 511 (1105-1118). Ce renseignement nous est donné par l'inscription qui fait le tour de la salle du *mihrâb* à la base de la coupole (fig. 133). Les autres bâtiments de la mosquée furent construits par une épouse de *Fath-'Alī Shāh Ḳādjār* qui eut de ce souverain deux fils, *Haidar Ḳulī Mīrzā*, l'ainé, et *Hādjdjī Shāh Ḳulī Mīrzā*. L'ainé ayant été nommé gouverneur de *Gulpāygān*, sa mère vint habiter avec lui. C'est alors qu'elle fit édifier la partie *ḳādjār* du *Masdjîd-é Djāmi'*.

L'histoire de la vieille mosquée *Djum'a* de *Ḳazwīn*, celle que Dieulafoy et

1. Voir plus haut, p. 163 et suivantes.

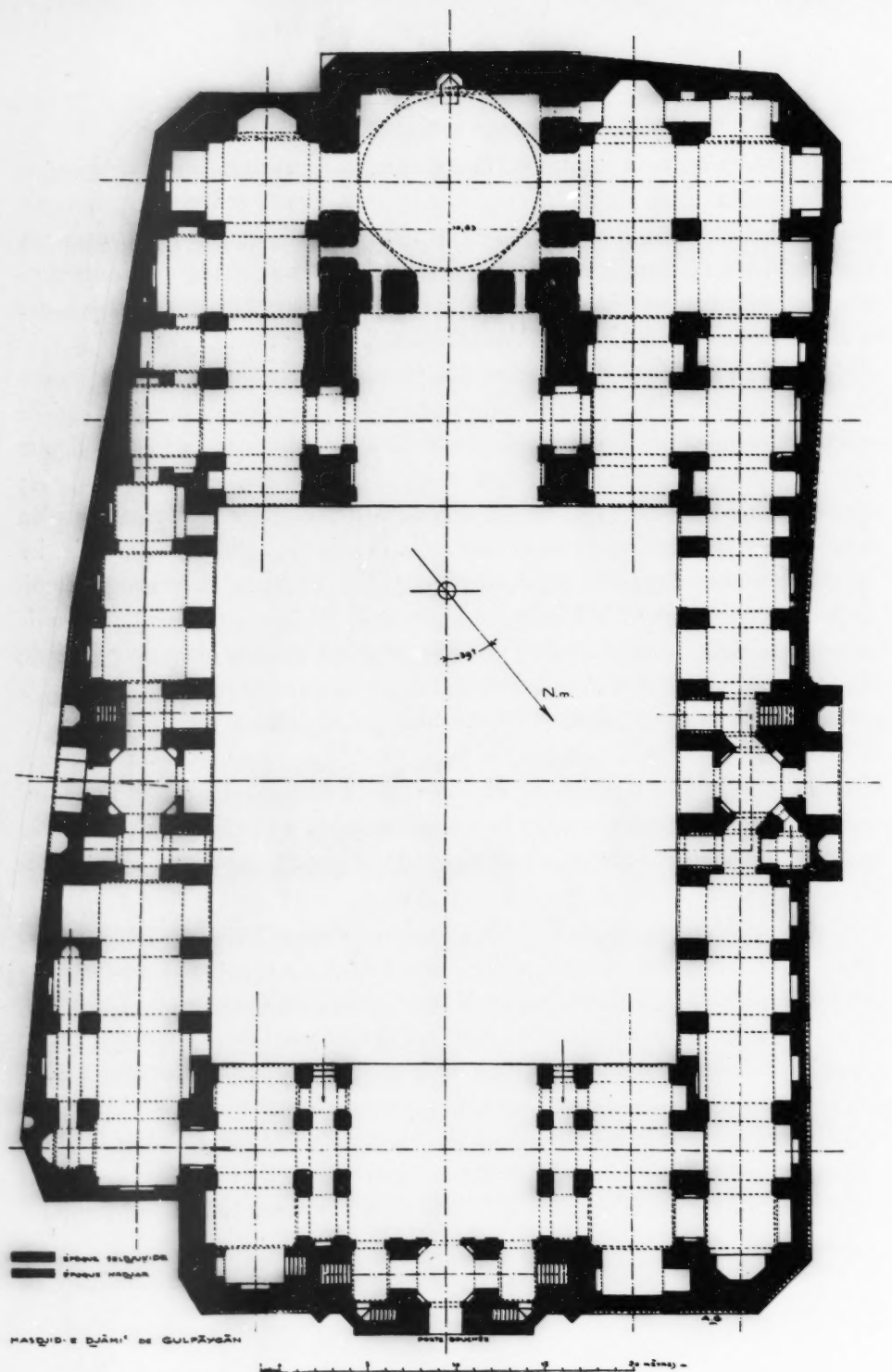


FIG. 132. PLAN DU MASJID-É DĀMI' DE GULPĀYGĀN



FIG. 133. LE MASDĪD-É DJĀMĪ' DE GULPĀYGĀN

les écrivains de son temps désignent sous le nom de Mosquée du Shāh, paraît un peu plus compliquée. Comme le dit Ḥamd Allāh Mustawfī dans la notice qu'il a consacrée à la description de sa ville natale, elle est l'œuvre de plusieurs époques et de grands personnages y ont ajouté tel une chapelle, tel un portique ou un oratoire¹). Mais il est facile de résumer brièvement les phases essentielles de son développement. A une trentaine de mètres d'une petite chapelle construite au temps de Hārūn al-Rashīd par un certain Zakariyā qui était juge à Ḳazwīn et tout près d'une madrasa bâtie au IV^eme siècle de l'Hégire par Abu'l-Ḳāsem Ismā'il b. 'Abbād, le célèbre wazīr des deux Buyides Mu'ayyid al-Dawlē et Fakhr al-Dawlē, l'amīr Manṣūr Khumartash b. 'Abdullāh al-'Imādī construisit, sur les fondements d'un monument préislamique²), la vaste salle à coupole qui nous représente le premier état de la mosquée (fig. 135). Voici d'ailleurs la partie historique de l'inscription de fondation: "... Ceci fut exécuté sous le règne du Roi juste, le Sulṭān glorifié, Seigneur des Arabes et des non Arabes, Abū Shudjā Muḥammad b. Malek Shāh, celui qui partage l'autorité de l'Amīr al-Mu'menīn ... pendant le gouvernement de l'Amīr al-Isfahdār Maḍjd al-Dīn ... Dieu le très Haut confia cette tâche aux mains de l'Amīr ... Abū Manṣūr Khumartash b. 'Adbullāh al-'Imādī ... Le commencement eut lieu durant les mois de l'année 500 et la fin en 508 ..."

Une autre inscription, qui se trouve comme la précédente à l'intérieur de l'édifice construit par Khumartash, commence ainsi: "... Khumartash b. 'Abdullāh a dit: J'ai légué à cette coupole (ḳubbat) et à la madrasa contigue les trois-quarts du village de Harasābād, quinze parts du village de Djiorān ...". La mosquée ne se composait alors que de la salle à coupole³). Nous le savons d'autre part par l'architecture des parties avoisinantes ainsi que par les inscriptions que l'on y rencontre. C'est Shāh 'Abbās II qui fit construire, en 1069 (1658-9), le grand iwān qui donne accès de la cour à la salle à coupole de Khumartash.

1. Cette notice, qui constitue le dernier chapitre du Ta'rikh-é Guzidē, a été traduite par Barbier de Meynard et publiée par lui dans le *Journal asiatique* (1857).

2. L'axe principal de l'édifice fait un angle de 5 degrés S-O avec la direction du nord magnétique.

3. Une enceinte fut ensuite construite qui comprit dans l'angle S-E la chapelle de Zakariyā. Puis une salle à piliers joignit le bâtiment de Khumartash à cette chapelle. Shāh Ṭahmāsp, dont Ḳazwīn était la capitale, y édifia tant de nouveaux bâtiments que certains auteurs le considèrent comme l'un des fondateurs de la mosquée.

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRAN

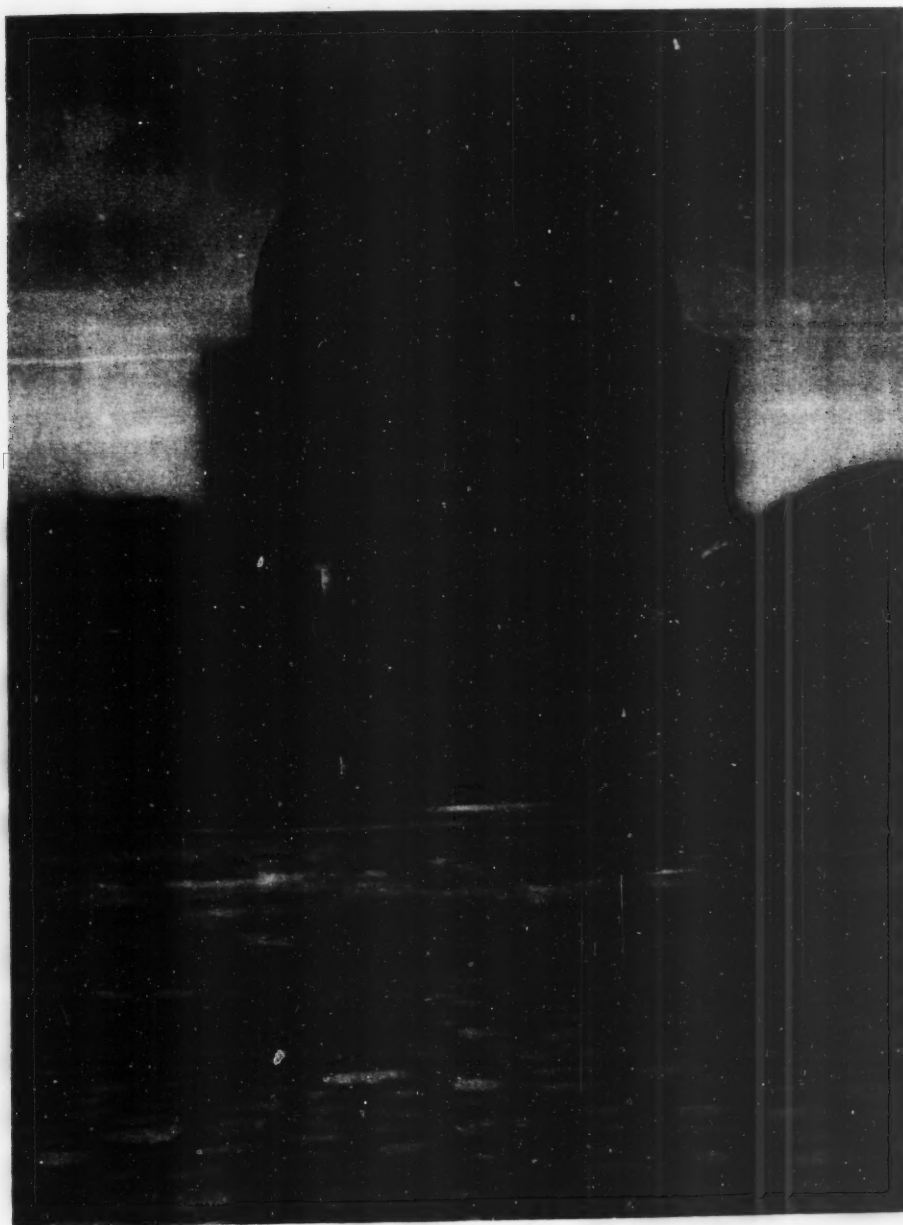


FIG. 134. LE MASDĪD-É DĪĀMĪ DE GULPĀYGĀN

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN

Quant à la madrasa Haidariyè de Kāzwīn, elle se compose simplement d'un édifice à coupole du type que nous venons de reconnaître à Gulpāygān et au Masdjid-é Djum'a de Kāzwīn, à peu près contemporain de la construction de Khumartash (fig. 136) et auquel les bâtiments d'une madrasa ont été ajoutés à l'époque kādjar. Un coup d'œil sur le plan (fig. 137) permet de voir que la madrasa bute dans la mosquée de telle façon que les grandes baies latérales de ce dernier édifice ont dû être bouchées et l'on peut ainsi s'assurer de l'antériorité du bâtiment à coupole par rapport à la madrasa.

Pour ces quatre premiers monuments la question de savoir s'ils furent bien ou ne furent pas tout d'abord une salle unique voûtée et largement ouverte ne se pose donc même pas. Pour les deux autres le fait est moins évident, à première vue, parce que dans les deux cas l'édifice primitif et ses premières adjonctions datent de périodes relativement voisines d'une même époque, seldjukide, mais il n'en est pas moins certain. Voyons Ardistān.

Le Masdjid-é Djāmi' d'Ardistān possède deux dates de construction, l'une, 553 H., à la fin de la grande inscription de la salle à coupole et l'autre 555 H., dans l'iwān qui la précède, ce qui semble bien indiquer que la salle et l'iwān ont été construits en même temps mais n'est pas exact. Il arriva seulement que, vers 553 H., lorsqu'on convertit la mosquée primitive en une mosquée à quatre iwans, en utilisant la salle à coupole comme sanctuaire, on revêtit cette salle d'un décor semblable à celui des nouvelles constructions. Il est extrêmement facile de s'en assurer, les bâtiments ajoutés n'ayant pas été joints, liés à l'édifice initial mais seulement construits contre lui. On le voit très nettement à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur où des décollements importants se sont produits (fig. 138-140). L'édifice primitif est pour ainsi dire isolé au milieu des autres constructions. De plus on voit dans le mur sud, de part et d'autre du mihrāb (fig. 141), deux fenêtres qui ont été bouchées lors des agrandissements parce qu'elles tombaient dans le nouveau décor.

Pas de doute, par conséquent. Le bâtiment à coupole est d'une date indéterminée mais voisine de la fin du règne de Malek Shāh (465-485 = 1072-1092). Les premières adjonctions sont de 553 et 555 (1158 et 1160). Il y en eut d'autres, par la suite, et des modifications dont le plan rend compte¹).

1. Voir plus loin, pp. 285 seqq., l'historique plus complet de ce monument.

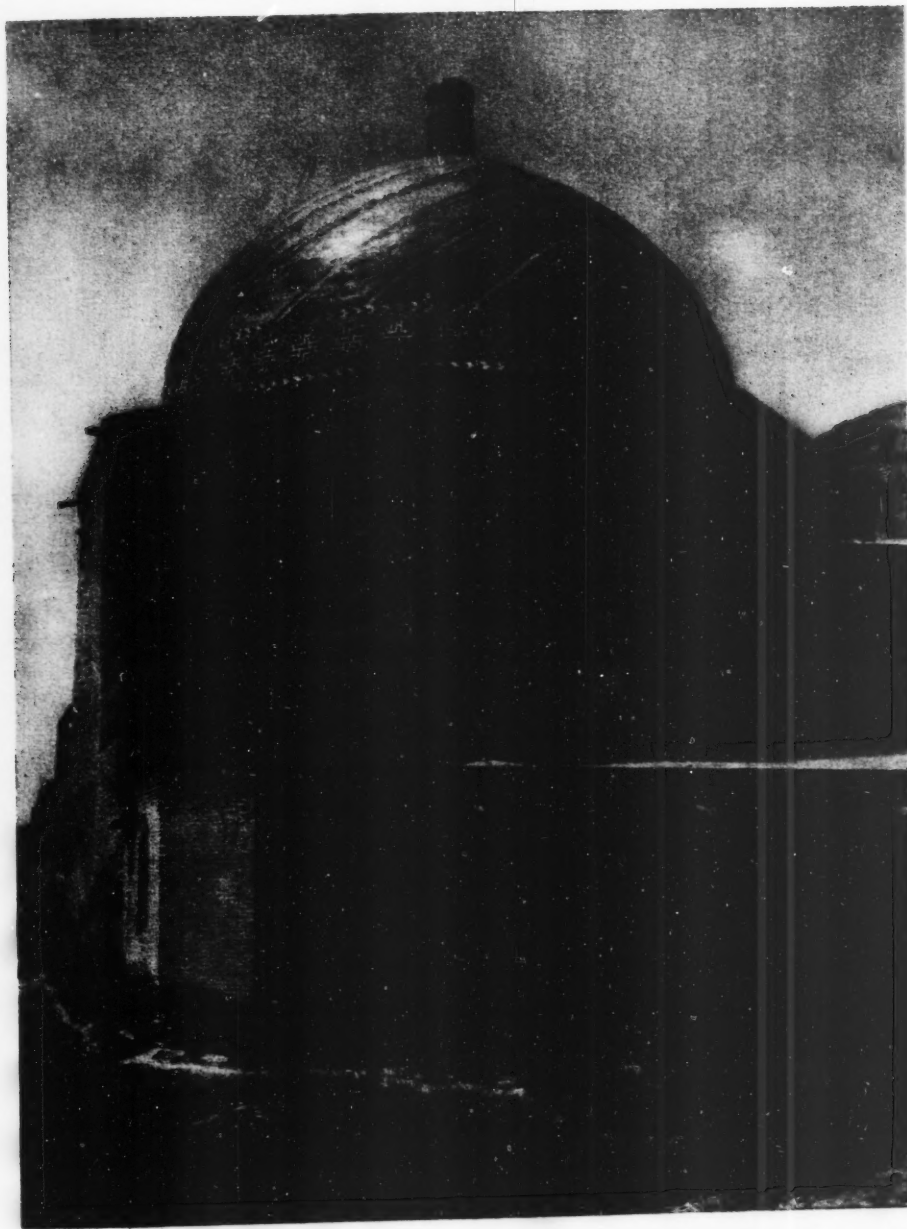


FIG. 135. KAZWIN. LE BÂTIMENT À COUPOLE DE KHUMARTASH

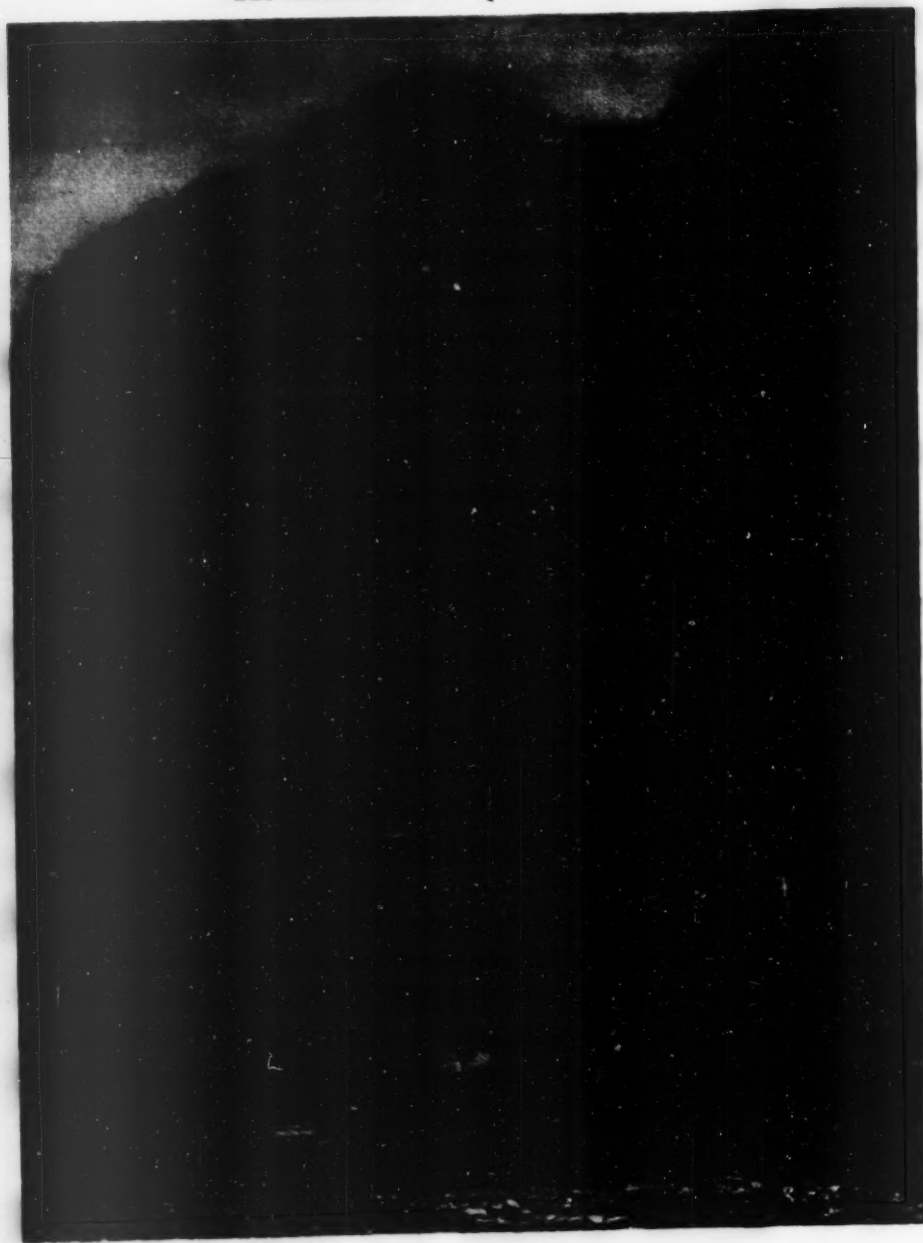


FIG. 136. KAZWIN. LA MADRASA HĀIDARIYĒ

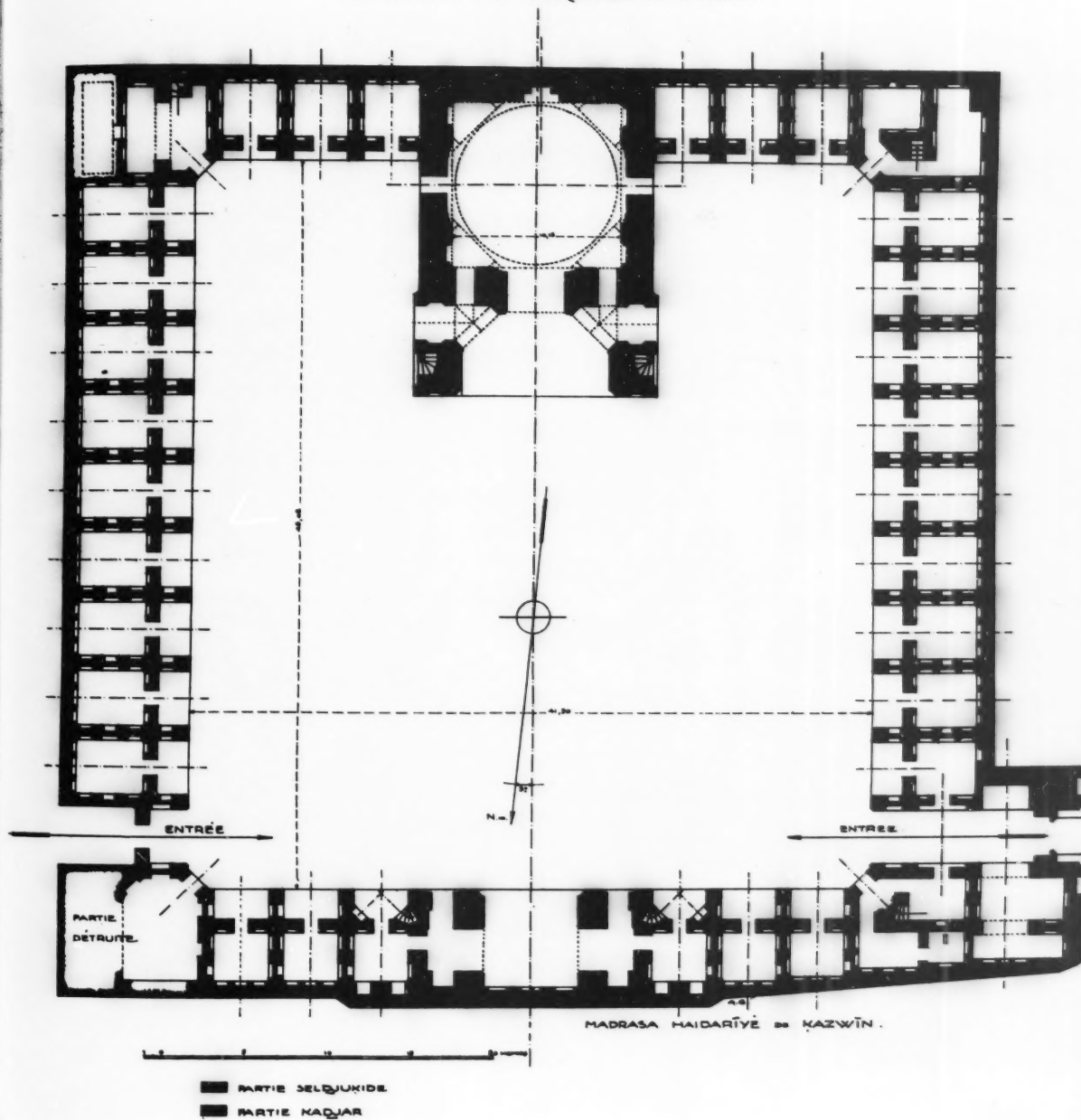


FIG. 137. PLAN DE LA MADRASA HAIDARIYE

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN



FIG. 138. MASJID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN. PARTIE ANCIENNE À DROITE ET
202 AU SECOND PLAN



FIG. 139. MASDĪD-É DJĀMI' D'ARDISTĀN. PARTIE ANCIENNE À DROITE

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN



FIG. 140. MASDĪD-É DĪĀMI' D'ARDISTĀN. PARTIE ANCIENNE À GAUCHE

Passons au sixième monument, le Masdjid-é Djum'a d'Işfahân. On a beaucoup écrit à son sujet, plus que de tout autre édifice de l'Irân islamique et l'on a pris l'habitude de lui rapporter tout ce que les auteurs anciens, arabes et iraniens, ont dit d'une grande mosquée d'Işfahân. On est arrivé par ce moyen à de surprenants résultats. Al-Muḳaddasî ayant signalé l'existence de piliers circulaires dans la grande mosquée de Yahūdiyyè¹⁾ on en a déduit qu'il parlait de notre Masdjid-é Djum'a qui possède en effet des piliers circulaires et l'on en a conclu de son ancienneté. On précisa qu'il fut construit entre les années 143 et 152 H., sous le khalifat de l'Abbaside al-Manşūr²⁾ et qu'à l'époque seldjukide on lui donna son aspect actuel en se bornant à greffer sur la mosquée abbaside la coupole du mihrāb et les quatre iwans de la cour³⁾.

Cependant, nous le savons par al-Māfarrūkhī et par al-Muḳaddasî lui-même, la mosquée abbaside était entièrement bâtie en terre crue alors que l'actuelle Djum'a est entièrement construite en briques cuites. En fait l'actuelle mosquée occupe l'emplacement de la mosquée abbaside, mais c'est sur un terrain nu, sur une vaste esplanade libre de tous restes anciens, que Nizām al-Mulk construisit l'édifice qui fut le Masdjid-é Djum'a du temps de Malek Shāh⁴⁾.

Ce qu'il était alors? Exactement ce qu'étaient les anciennes mosquées de la ligne iranienne, ce que nous avons vu qu'était chacun des cinq monuments dont nous venons de parler, une salle unique, voûtée et largement ouverte, un édifice complet dont les quatre façades ont été conçues pour être entièrement visibles (fig. 142). Ce n'est en effet que plus tard, mais à l'époque seldjukide encore, lorsque la mosquée à quatre iwans devint le type reconnu de la grande mosquée irannienne, que furent construits les grands berceaux qui s'ouvrent au centre de chacune des faces de la cour ainsi que les salles diverses qui occupaient les espaces intermédiaires et dont la couverture fut portée par des colonnes que n'a pas vues Muḳaddasî. La tradition locale qui attribue la fondation du Masdjid-é Djum'a d'Işfahân à Malek Shāh est pleinement justifiée et la dernière de nos anciennes mosquées de la ligne iranienne se trouve bien avoir été à l'origine, comme les précédentes, une sorte de kiosque très ouvert contenant le mihrāb.

1. Al-Muḳaddasî. Edition de Goeje. p. 388.

2. H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture. p. 331.

3. A. Gabriel. Le Masdjid-i Djum'a d'Işfahân, dans *Ars islamica*. 1935. p. 42.

4. Voir plus loin, pp. 213 seqq., l'historique du monument.

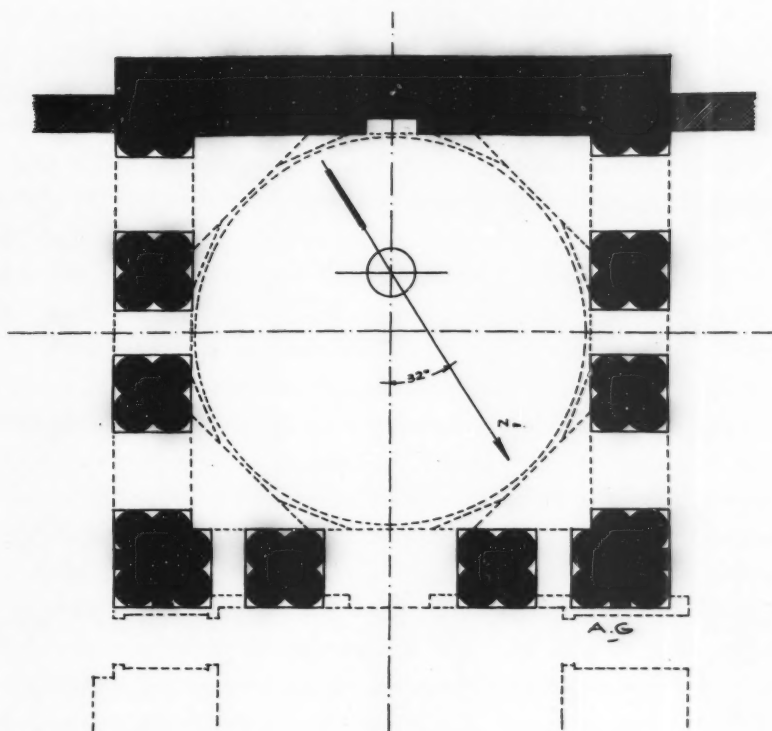


FIG. 142. ISFAHÂN. MASJID-É DJUM'A
PLAN DU PAVILLON À COUPOLE AU NOM DE MALEK SHĀH

Nos cinq mosquées-kiosques nous permettent de penser que, du règne de Malek Shāh (465-485 = 1072-1092) à celui d'Abū Shudjā' Muḥammad (498-511 = 1105-1118), l'Irân construisait normalement de semblables monuments. Depuis quand le faisait-on? Nous l'ignorons pour le moment mais nous savons qu'en 340 de l'Hégire on terminait à Nīrīz la construction d'une mosquée qui était un simple iwān. Peut-être l'iwān précéda-t-il le kiosque. Peut-être ces types de bâtiments, tous deux directement issus de l'architecture sasanide, s'utilisaient-ils simultanément. De nouvelles découvertes en décideront. Ce qui est actuellement certain c'est qu'à la fin du V^{ème} et au commencement du VI^{ème} siècle de l'Hégire le pavillon à coupole semble avoir été plus particulièrement en honneur.

Le plan arabe était alors sur le point de disparaître de l'Îrân, s'il n'avait disparu. Le Masdjid-é Djum'a de Naiyin, au IV^{ème} siècle, n'est déjà plus qu'un bâtard du Tārī Khānè de Damghān; celui de Demāwend, avec un très beau décor seldjukide et d'admirables restes d'inscriptions en caractères kufiques, est une pauvre bâtisse dont on ne retrouve pas sans mal le prototype. Cependant de somptueuses mosquées abbasides étaient encore debout, le Tārī Khānè bien entendu, puisqu'il existe encore, la mosquée d'al-Mahdī à Raiy et celle d'Abū Muslim à Nīshāpūr également, puisqu'elles semblent bien avoir été détruites par l'invasion mongole, et d'autres certainement. Or entre ces vastes édifices couverts où les fidèles circulaient et priaient à l'abri des intempéries et le kiosque iranien devant lequel on se tenait, aux jours d'affluence, sous le soleil et la pluie, la comparaison n'était pas à l'avantage de l'Îrân. La mosquée iranienne, en cette époque de nationalisme exaspéré que représente le commencement du VI^{ème} de l'Islām, tendait donc à se perfectionner, à s'agrandir, et ce n'est pas simple supposition car dès qu'apparut au Khorāsān l'admirable type de monument dont la madrasa de Nīzām al-Mulk à Khāf est un magnifique exemple, nous la voyons s'emparer de son plan, ample et commode autant et plus que celui de la mosquée arabe. En 530 déjà était construite, d'une seule venue, la mosquée à quatre iwans de Zawārè (fig. 143)¹⁾, et c'est vers le même temps que commença la transformation des anciens édifices du type iranien²⁾. En avant du kiosque, qui fut toujours conservé comme sanctuaire, on construisit quatre iwans autour d'une cour et, dans les intervalles demeurés disponibles entre cette cour et le mur d'enceinte, on trouva des salles diverses dont la couverture fut soutenue par des murs, des colonnes ou des piliers, selon les cas, le goût des architectes ou les dimensions des édifices. Dès l'année 553 H. la mosquée-kiosque d'Ardistān était devenue le monument à quatre iwans que nous connaissons et c'est vraisemblablement vers la même époque que fut transformé le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān.

1. Voir plus loin, pp. 296 seqq., la description de ce monument.

2. Il est intéressant de noter que la mosquée de Zawārè est d'un siècle antérieure à la plus ancienne madrasa à quatre iwans connue, la Mustanṣiriyyè de Baghdād, qui fut terminée en 631 H. Ce long espace de temps paraît indiquer que, contrairement à ce qu'on a dit jusqu'à présent, la madrasa n'a pas donné à la mosquée les quatre iwans avec la cour. Il semble que la mosquée ait elle-même découvert ce perfectionnement et qu'elle en ait fait bénéficier la madrasa, ce qui règle peut-être du même coup la question tant controversée de l'origine (syrienne ou iranienne?) de la madrasa à quatre iwans.

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN

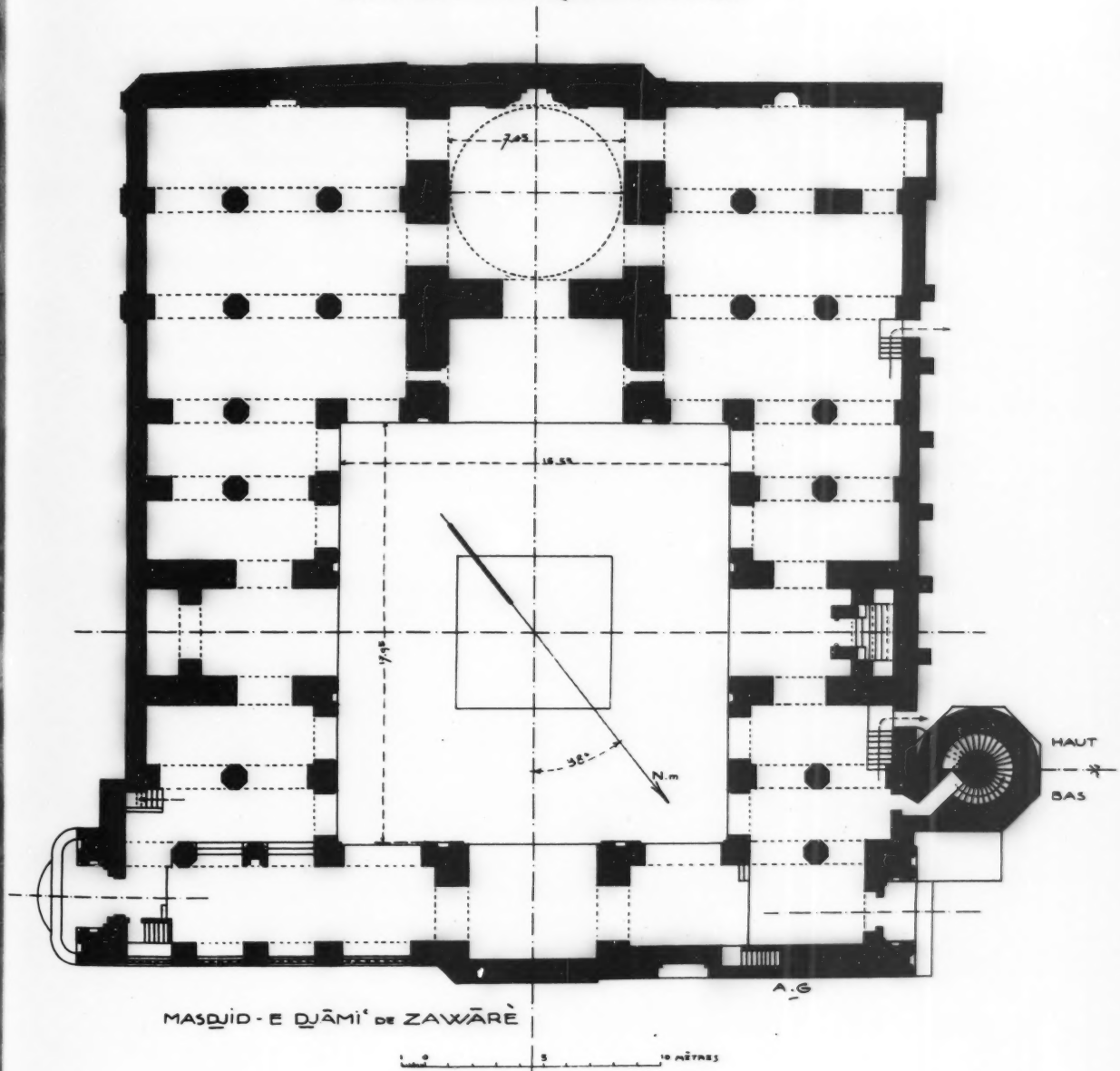


FIG. 143. PLAN DU MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRÈ

LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRÂN

Mais seules les villes importantes purent s'offrir le luxe de construire des mosquées ou de modifier celles qu'elles possédaient suivant cette nouvelle formule, fort coûteuse, et c'est sans doute pour cette raison que plusieurs des édifices dont je viens de parler sont demeurés dans leur premier état jusqu'aux temps modernes. La mosquée à quatre iwans devint le type de la grande mosquée iranienne. Elle l'est encore, n'ayant changé que de décor, plusieurs fois.

André Godard

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DĪUM'A D'IŞFAHĀN

J'ai le plaisir de remercier vivement Mr Muhammad Taḳī Muṣṭafāwī qui prit la peine de relever sur place les inscriptions, souvent peu lisibles ou détériorées, qui ont été utilisées dans cet article, Mr Habībullāh Amūzehār, l'excellent arabisant, qui voulut bien collaborer à leur révision et Mme Y. A. Godard qui eut la longue patience de les étudier et de les traduire.

A. G.

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'ISFAHĀN¹⁾

La plus ancienne date qui ait été jusqu'à présent découverte en un monument d'Isfahān est 481 H. (1088-9). Elle se trouve à la fin de l'inscription circulaire qui orne la base de la plus petite des deux coupoles seldjukides de la vieille mosquée, le Masdġid-é Djum'a. L'autre coupole, qui couvre la salle du mihrāb principal, n'est pas datée mais porte le nom du souverain sous le règne duquel elle a été construite, Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn Abu'l-Faḥ Malek Shāh b. Muḥammad b. Dā'ūd, qui régna de 465 à 485 (1072-92), et celui de son ministre, Ḥasan b. 'Alī b. Ishāq, Niẓām al-Mulk.

La partie la plus ancienne d'une mosquée étant, en général, la salle du mihrāb principal et, d'autre part, la tradition qui s'est conservée à Isfahān attribuant formellement la construction de ce monument à Malek Shāh, il semble que l'on puisse, sans grand risque d'erreur, reconnaître au Sultān seldjukide l'honneur d'avoir construit le plus célèbre édifice de l'Īrān islamique. Cependant l'imagination populaire s'est exercée à son sujet comme elle l'a

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310).

Bibliographie: Al-Muḥaddasī. *Aḥsan al-taḳasīm*. Edition J. de Goeje p. 388 — Al-Māfarrūkhī. *Ketabe Mahassene Isphahan*. Téhéran. 1312 (1933). p. 84-86 — *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*. Edition Ch. Schefer. p. 252-253 — Yāqūt. *Mu'djam al-Buldān*. Edition Wüstenfeld. t. I. p. 292 — Ibn al-Athīr. *Années* 442 et 515 — W. Barthold. *Iran* (en russe). p. 115 — E. Beaudouin. *Isfahan sous les grands Chahs*, dans *Urbanisme*. 1933. p. 44 — M. van Berchem. Une inscription du Sultan mongol Uldjaitu, dans *Mélanges Hartwig Derenbourg*. p. 366-378 — M. van Berchem. L'architecture musulmane de la Perse, dans *Journal des savants*, Février 1911. p. 57 — E. G. Browne. Account of a rare manuscript History of Isfahān, dans J.R.A.S. Octobre 1911. p. 437-438 — *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Edition L. Langlès. t. VIII p. 1-10 et t. X p. 388 — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. p. 21 pl. 4-5 — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. p. 158 — E. Diez. *Encyclopédie de l'Islām*. Art. Masdġid. p. 431-432 — E. Diez. *Die Kunst der islamischen Völker*. t. I p. 108 — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne. pl. 55-56. A. Gabriel. Le Masdġid-i Djum'a d'Isfahān, dans *Ars islamica*. 1935. p. 7-44 — A. Gayet. *L'art persan*. p. 162 — H. Glück et E. Diez. *Die Kunst der Islam*. p. 547-548 — E. Herzfeld. Die Gumbadh-i Alawiyyan und die Ilkhane in Iran, dans *A Volume of Oriental Studies presented to E. G. Browne*. p. 193 — E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 238 — A. Houtum-Schindler. *Eastern Persian Irak*. p. 122 — Edwin Lutyens. Persian Brickwork, dans *Country Life*. Février 1933, p. 118 et suivantes. A. U. Pope. Persian Brickwork, dans *Country Life*. Décembre 1932. p. 742. et suiv. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture. p. 331-335. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 75 — G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate*. p. 203-205.

HISTORIQUE DU MASĠID-É DJUM'A D'ISFAHĀN

fait pour la plupart des monuments importants du pays. "Les Persans, dit Chardin, tiennent cet édifice fort ancien; car, selon leur tradition, Iman Reza, un des douze Imans, qui vivait dans le quatrième siècle du mahométisme, faisait ses dévotions ordinairement sous le dôme qui porte le nom d'oriental. Les antiquités d'Ispahan portent que c'est le roi Melekcha qui en est le fondateur, lequel vivait l'an 400 de l'hégire; mais il faut qu'il n'en ait été que le restaurateur; car le dôme septentrional est inscrit du nom du roi Mansour, et le dôme méridional du nom du roi Youssouf, qui vivait bien auparavant" ¹).

Or voici l'inscription de la coupole septentrionale:

..... أمر ببناء هذه القبة أبو الغنائم المرزبان بن خسرو فيروز ختم الله له بالخير في
شهور سنة إحدى وثمانين وأربع مائة

"(Verset 52 de la sourate 7) A ordonné de construire cette kubbat Abu'l-Ghanā'im al-Marzubān b. Khusrāw Fīrūz. Que Dieu lui accorde une belle fin! Durant les mois de l'année 481" ²).

Et voici celle de la coupole méridionale:

بسم الله الرحمن الرحيم أمر ببناء هذه القبة في أيام السلطان المعظم شاهانشاه الأعظم
ملك المشرق و المغرب ركن الإسلام و المسلمين معز الدنيا و الدين أبي الفتح ملك
شاه بن محمد بن داود يمين خليفة الله أمير المؤمنين أعز الله نصره العبد الفقير إلى رحمة
الله الحسن بن علي بن اسحق على يد أبي الفتح أحمد بن محمد الخازن

"Bismillāh Le serviteur de Dieu, l'humble devant la miséricorde divine, al-Ḥasan b. 'Alī b. Ishāq, a ordonné de construire cette kubbat durant les jours du Sulṭān glorifié, le Shāhīnshāh le plus glorieux, roi de l'Orient et de l'Occi-

1. *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Edition L. Langlès, tome VII, p. 4.

2. Abu'l-Ghanā'im al-Marzubān, plus connu comme Tādj al-Mulk et comme Ibn Drust, rival de Niẓām al-Mulk, lui succéda en 485 H. et fut assassiné en 486.

dent, soutien de l'İslâm et des musulmans, Mu'izz al-Dunyâ wal-Dîn Abu'l-Faḥ Malek Shâh b. Muḥammad b. Dâ'ûd, Yamîn Khalifat Allâh, Amîr al-Mu'menîn. Que Dieu le rende puissant par son assistance! Par la main de Abu'l-Faḥ Aḥmed b. Muḥammad, le trésorier".

Il n'y est question ni du "roi Mansour" ni du "roi Youssouf" et je ne pense pas que l'Imâm Riḍâ, qui vécut non "dans le quatrième siècle du mahomé-tisme" mais durant le second, de 148, ou 153, à 203 H., ait pu faire ses dévotions sous le dôme oriental de la mosquée pour plusieurs raisons dont celle-ci, qu'il n'y a pas de dôme oriental et que l'iwân oriental, si c'est de lui que Chardin entend parler, n'a pu être construit avant le début du VI^{ème} siècle de l'Hégire.

Bien que des écrivains notoires aient gravement répété ces sornettes on ne croirait certainement pas que la fable de l'origine abbaside de notre monument ait pu durer jusqu'à nous s'il n'y avait à la base de cette erreur quelque chose, ou plutôt l'apparence de quelque chose, de plus sérieux. Ibn Ḥawḳal, al-Muḳaddasî, Nâsir-é Khusraw, al-Mâfarrūkhî, Ibn al-Athîr, Yâḳût décrivent en effet, les quatre premiers de visu, le Masġid-é Djum'a de Yahūdîyè, dont l'emplacement est bien celui de l'actuel Masġid-é Djum'a d'İşfahân. Ils fournissent à son sujet un ensemble assez complet de renseignements excellents dont fut tirée l'histoire de notre édifice et déduite en grande partie celle de la formation de la mosquée iranienne. Mais le malheur est que ces écrivains parlent d'un monument qui n'est pas notre Masġid-é Djum'a. Ils décrivent une mosquée de type arabe qui n'existe plus, dont il ne subsiste absolument rien, qui avait été bâtie en terre crue et fut remplacée par l'édifice actuel, de type iranien, "tout de bonnes briques cuites au four"¹), qui n'a avec le précédent d'autre rapport que d'avoir été construit sur le même terrain et d'être encore appelé, de temps en temps, Djâmi'al-'Atîk. Ni "combinaison" ou "contamination" de l'ancienne mosquée à colonnes avec la cour à quatre iwans, bordée de cellules, de la madrasa persane²). L'actuel Masġid-é Djum'a d'İşfahân, dont l'embryon est l'édifice à coupole au nom de Malek Shâh, n'est pas "un amalgame particulièrement bien venu" d'éléments iraniens et arabes mais un monument purement iranien.

1. P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. p. 21.

2. E. Diez. *Encyclopédie de l'İslâm*. t. III Art. Masġid. p. 431.

LA MOSQUÉE ABBASIDE

La plus ancienne description de la mosquée abbaside que nous possédions est celle que l'on trouve dans le *Risālat Maḥāsini Isfahān* qui, selon Browne, n'aurait pas été composé sous le règne de Malek Shāh, comme le dit l'édition de Téhéran¹), mais en 421 (1030) par un Isfahanaï du nom de Mufaḍḍal b. Sa'd b. al-Ḥusayn al-Māfarrūkhī²). Isfahān possédait alors deux mosquées *Djāmi'*, "la grande, qui est l'ancienne, et la nouvelle, qui est la plus belle". La grande était le MasġĠĠd-é Djum'a de Yahūdiyye³). "Elle fut fondée par les Arabes du village de Ṭirān⁴) qui étaient de la tribu de Taim. Isfahān s'étant ensuite agrandie par l'adjonction de quinze villages, al-Khasīb, fils de Muslem, y construisit un boḳ'e connu sous le nom de boḳ'e de Khasībābād. En l'année 226, sous le règne d'al-Mu'taṣim, on rebâtit la mosquée, puis Abū 'Alī, fils de Rustam, l'agrandit sous le khalifat d'al-Muḳtadir. Elle comprit alors quatre corps de bâtiments qu'il ne faut pas confondre avec les riwākāt de la mosquée, c'est à dire avec les galeries qui bordent les quatre côtés de la cour, car al-Māfarrūkhī spécifie ensuite qu' "à chacun de ces quatre corps de bâtiments était contigu un riwāk et que chacun de ces riwākāt communiquait avec le bazar par le moyen de portes ouvrant dans le mur des galeries et de ruelles". Les quatre corps de bâtiments étaient occupés, comme nous le verrons plus loin, par des *khawāniḳ*, madāris et les dépendances ordinaires des grandes mosquées *Djāmi'* du temps. Le plan de l'édifice devait alors être à peu près tel que le représente grossièrement le croquis ci-joint (fig. 181) où les masses hachurées figurent les quatre corps de bâtiments contigus aux riwākāt indiqués par leurs colonnes. Ces colonnes sont les "piliers circulaires" signalés

1. *Ketabe Mahassene Isfahan*. Téhéran. 1312 (1933)

2. Account of a rare manuscript History of Isfahān presented to the Royal Asiatic Society on May 15, 1827, by Sir John Malcolm, and now described by Edward G. Browne, dans *Journal of the Royal Asiatic Socie.y*, Octobre 1901. p. 412. Décivant cet ouvrage Browne dit: "The work is based on an Arabic original composed in A.H. 421 by Mufaḍḍal b. Sa'd b. al-Ḥusayn al-Māfarrūkhī, and entitled *Risālatu Maḥāsini Isfahān*".

3. Ibn Ḥawkal et al-Muḳaddasī, parlant des deux villes dont se composait alors Isfahān, *Djaiy* et Yahūdiyye, signalent dans chacune d'elles un grand MasġĠĠd-é Djum'a.

4. Ṭirān, actuellement Tirūn, existe encore à une soixantaine de kilomètres à l'ouest d'Isfahān.

par al-Muḳaddasī dans le Masġid-é Djum'a de Yahūdiyyē. Elles étaient surmontées d'arcades¹⁾ qui portaient soit des voûtes, soit les poutres d'une terrasse, car le fait, raconté par Yāḳūt²⁾ et par Ibn al-Athīr³⁾, que durant le siège d'Isfahān par Ṭuḡhril Beg, en 442-3 (1050-1), la pénurie de bois de chauffage fut telle que l'on endommagea la Djāmi' pour en prendre les poutres, ne signifie pas qu'il s'agisse de poutres de la mosquée proprement dite. Par Djāmi' il faut en effet entendre ce qu'al-Māfarrūkhī décrit comme tel, aussi bien les quatre corps de bâtiments, couvents, caravansérails et dépendances diverses, que les galeries de prière. Nāṣir-é Khusrāw, qui visita Isfahān en Ṣafar 444 (Juin 1052), c'est à dire un an après la prise de la ville par Ṭuḡhril⁴⁾, déclare d'ailleurs nettement qu' "une superbe mosquée du vendredi se trouve au centre de la ville"⁵⁾ et il ajoute, quelques lignes plus loin: "L'intérieur de la cité présente l'aspect d'une grande prospérité et je n'y ai remarqué aucun bâtiment en ruines". Ce qui prouve que les dégâts signalés par Yāḳūt et Ibn al-Athīr ne furent pas bien considérables et indique peut-être que les parties de l'édifice couvertes en terrasse, c'est à dire au moyen de poutres, ne l'étaient pas non plus. On peut donc non seulement se demander si les arcs portés par les colonnes de l'ancienne mosquée étaient surmontés de voûtes ou d'une terrasse mais penser, en raison de ce que nous savons des mosquées de plan arabe en Irān, par l'exemple du Tārī Khānē de Damghan et du Masġid-é Djum'a de Naiyin⁶⁾, que des voûtes couvraient probablement les riwāḳāt, c'est à dire la Djum'a proprement dite, de Yahūdiyyē.

Al-Māfarrūkhī ayant ainsi fixé le parti général de l'édifice interrompt ensuite momentanément sa description pour raconter l'inévitable histoire de la bicoque qui gênait le développement de la mosquée, "On m'a dit qu'à l'endroit où se trouve actuellement le bassin, dans le milieu de la mosquée, il y avait une maison appartenant à un juif". Il refusait de la vendre en dépit des efforts que l'on faisait pour le satisfaire en lui offrant beaucoup de biens de toutes

1. Al-Māfarrūkhī le dit un peu plus loin.

2. *Mu'djam al-Bulḏān*. Edition Wüstenfeld. Tome I, p. 292.

3. *Al-Kāmil fī'l-Ta'riḳh*.

4. Ṭuḡhril fit son entrée dans la ville en Moḥarram 443 (mai-juin 1051).

5. *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*. Edition Ch. Schefer. p. 252.

6. A. Godard. Le Tārī Khānē de Damghān dans *Gazette des Beaux-Arts*. Décembre 1934.

sortes. On augmenta plusieurs fois le prix offert. "Il accepta enfin une somme calculée d'après le nombre de dinars d'or qu'il fallait pour couvrir la surface de sa propriété". Le sol appartient alors en entier à la mosquée. On connaît, chez les historiens musulmans, un grand nombre de ces hors d'œuvre qui ont généralement pour but de vanter la bonté ou l'équité d'un prince, la religion, l'esprit de sacrifice d'une vieille femme ou la générosité d'un pauvre homme. Ici, à Yahūdiyye, l'histoire ne pouvait manquer de servir à blâmer l'âpreté, l'avarice, la vilaine âme des juifs.

Sa petite manifestation antisémite terminée, al-Māfarrūkhī reprend le cours de sa description. Dès son origine on entendit dans la mosquée louer Dieu et murmurer les réciteurs de chapelet. "Pour chaque prière il ne s'y réunit pas moins de cinq mille personnes. Près de chaque pilier il y a un shaikh entouré des nombreux disciples qu'il enseigne ou un fidèle qui se livre à des actes de mortification. L'édifice est illustré par les conversations des jurisconsultes, les discours éminents et les discussions des théologiens et des prédicateurs qui entreprennent de lier la philosophie à la loi koranique. On y voit aussi des réunions de sufis, de savants et de ceux qui séjournent et vivent en prière dans les mosquées. Chacune des arcades est leur lieu de séjour ordinaire. Il s'en trouve ainsi jusque dans les hauts et vastes khawāniḡ et jusque dans les hôtelleries qui sont réservées aux pauvres voyageurs étrangers, aux malheureux et aux indigents", c'est à dire jusqu'au delà des riwākāt de la mosquée, dans les "quatre corps de bâtiments".

"Vis à vis de la mosquée se trouve la bibliothèque avec ses salles diverses et ses magasins. Elle a été bâtie par Ustād al-Ra'īs Abu'l-'Abbās Aḡmed al-Ḍubbī qui y rassembla des ouvrages ayant trait aux sciences de toutes sortes et choisis, au cours de longues années, par des savants d'autrefois et les lettrés de son temps. Elle possède un catalogue en trois gros volumes" relatif aux commentaires de Ḳor'ān, au Hadīth, à la linguistique, à la littérature, à la poésie, aux sciences, logique, mathématique, physique, théologie, etc. . . . , c'est à dire "à l'ensemble des connaissances nécessaires aux étudiants et à quiconque entend choisir entre la science et l'ignorance".

"Parmi les Isfahanais qui travaillèrent à la mosquée il y eut Abū Maḡr al-Rūmī qui fit exécuter une porte à deux vantaux dont on prit la peine de faire une œuvre étonnante et pour laquelle on dépensa mille dinars d'or, non compris

HISTORIQUE DU MASJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN



FIG. 144. VUE AÉRIENNE DU MASJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN
CLICHÉ E. SCHMIDT

le coût de l'entourage et des minarets construits sur deux piédestaux¹). Cette porte se trouve dans le passage ouvert qui conduit de la Djāmi' à l'entrée de sūḵ connu sous le nom de Sūḵ des teinturiers".

Al-Māfarrūkhī passe ensuite à la description de la seconde Djāmi', la plus petite mais la plus belle, "connue sous le nom de Djūrdjir et construite par le Şāḥeb Kāfi al-Kufāh"²). Elle possédait "des chapelles, des *khawāniḳ*, une bibliothèque, soit des écoles pour les jurisconsultes, des lieux de réunion pour les gens de lettres, de séances et de distraction pour les poètes, de séjour pour les sufis et les lecteurs du *Ḳor'ān*". Mais le plus intéressant pour notre sujet est la raison qu'al-Māfarrūkhī nous donne de la supériorité de la petite Djāmi' par rapport à la grande. Il nous dit que l'argile crue dont est faite la petite mosquée est plus résistante que celle dont est construite la grande et qu'en conséquence l'élévation et la solidité des bâtiments de la petite sont supérieures à celles des bâtiments de la grande. Le minaret, "construit en briques crues (*leben*) et en boue (*ṭin*)", atteint la hauteur de cent coudées alors que, nous le savons par Muḳaddasī, le minaret de l'ancienne Djāmi' atteignait seulement soixante-dix coudées.

LA MOSQUÉE SELDJUKIDE

La mosquée abbaside, bâtie en terre crue, n'a donc matériellement rien de commun avec l'actuel Masġid-é Djum'a, construit en bonnes et solides briques cuites. Quand disparut-elle? Nous ne le savons pas précisément mais il semble qu'il soit aisé de retrouver à peu près sûrement les étapes essentielles de sa destruction. L'édifice à coupole au nom de Malek *Shāh*, c'est à dire l'embryon de l'actuelle mosquée, est un pavillon isolé appuyé au mur d'enceinte, du côté sud du terrain (fig. 145). Les trois autres façades, ainsi qu'en rendent compte le plan (fig. 142) et les photographies ci-jointes (fig. 146-147), sont largement ouvertes et ont été conçues pour être entièrement vues, ce qui

1. Le mot *filfā*, ou *filpā*, qui signifie littéralement pied d'éléphant, est encore employé par les maçons iraniens pour désigner un socle ou un piédestal.

2. Kāfi al-Kufāh est un titre d'Abu'l-Ḳāsim Ismā'il b.'Abbād, l'illustre ministre des Buyides Mu'ayyid al-Dawlè et Fakhr al-Dawlè, né en 326 (938) et mort à İsfahān en 385 (995).

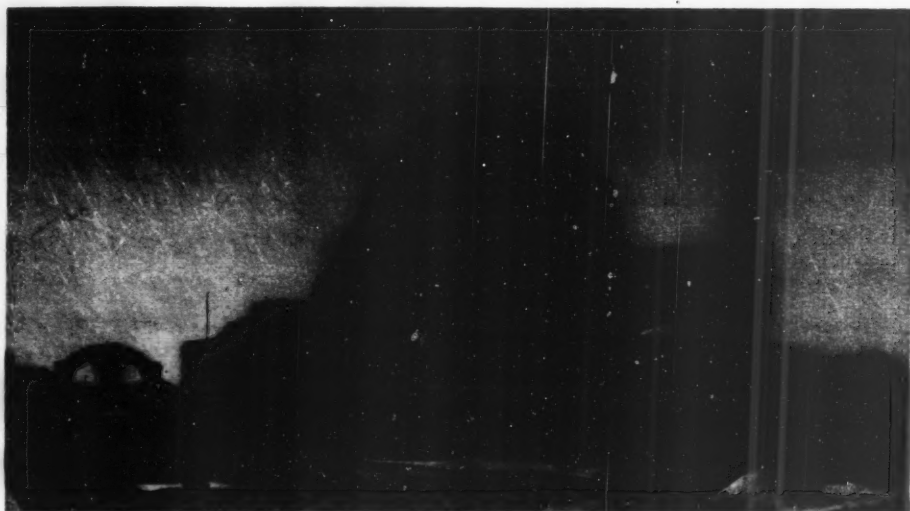


FIG. 145. LE MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN VU DU SUD

exclut l'hypothèse, émise encore dernièrement, d'une mosquée abbaside sur laquelle, à l'époque seldjukide, on se serait borné à greffer la coupole du mihrâb et les quatre iwans, les travées primitives et les quatre façades sur cour subsistant sur le reste de la surface du monument¹). Le pavillon de Malek Shâh fut construit sur un terrain libre. Il est donc probable qu'une partie de l'ancien édifice, les riwâkât en entier, sans doute, et les quatre corps de bâtiments en partie, disparurent à cette occasion²).

La mosquée se composait alors, selon la formule autant de fois vérifiée qu'il m'a été possible d'étudier d'anciennes mosquées iraniennes, d'un édifice voûté, isolé, largement ouvert et appuyé au mur sud, devant lequel s'étendait une vaste esplanade, lieu de réunion des fidèles. Bordant cette esplanade, en partie tout au moins, il y avait les *khawānīk*, les hôtelleries, les dépendances diverses de l'ancienne mosquée. Ce qui oblige à le penser, c'est que les bâtiments seldjukides, qui ne se composaient tout d'abord que des deux

1. A. Gabriel. Le Masjid-i Djum'a d'Isfahân, dans *Ars islamica*, 1935. p. 42.

2. On trouve à Ardistân le même exemple d'une mosquée iranienne remplaçant, sur le même terrain, une mosquée de plan arabe.

HISTORIQUE DU MASJID-É DJUM'A D'ISFAHĀN

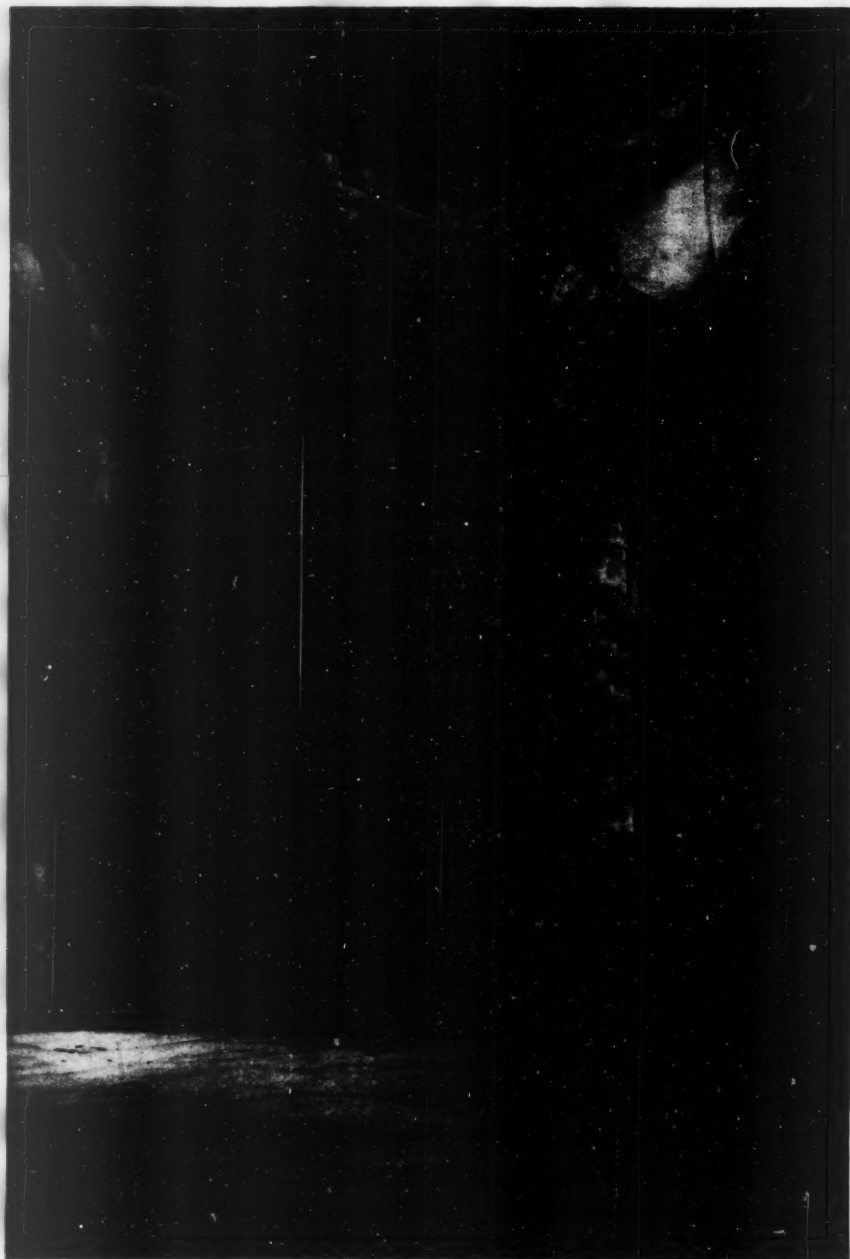


FIG. 146. ISFAHĀN. MASJID-É DJUM'A
L'INTÉRIEUR DU PAVILLON À COUPOLE AU NOM DE MALEK SHĀH

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

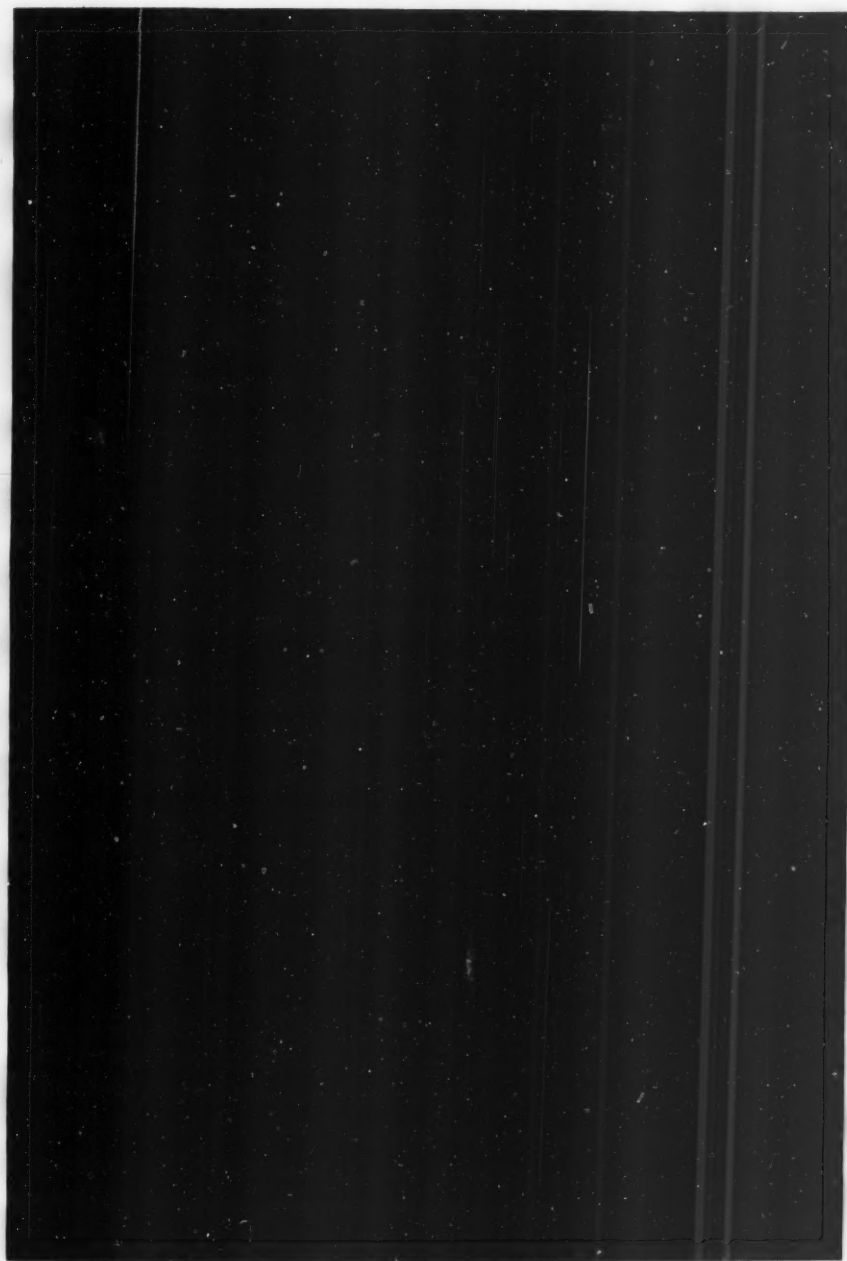


FIG. 147. İŞFAHÂN. MASDĪD-É DJUM'A
L'INTÉRIEUR DU PAVILLON À COUPOLE AU NOM DE MALEK SHĀH

pavillons à coupole, étaient entièrement construits en briques, incombustibles, et que cependant, en 515 H., la mosquée brûla. Une inscription en caractères kufiques encore partiellement lisible sur l'une des portes du côté nord nous dit en effet que "cette construction a été renouvelée après l'incendie, durant les mois de l'année 515" (fig. 149). D'autre part Ibn al-Athīr écrit qu'en l'année 515, "une semaine avant (l'incendie d'un palais royal), brûla la *Djāmi'* d'Isfahān qui était la plus glorieuse des *Djāmis* et la plus belle d'entre elles. Elle fut incendiée par les Batinien¹". Il semble, d'après ce qu'en dit Ibn al-Athīr, que les dégâts aient été considérables. Ce qui restait des quatre corps de bâtiments dut être à peu près complètement détruit. L'aspect de la mosquée fut alors celui-ci: à chacune des extrémités nord et sud d'une vaste esplanade, un pavillon à coupole. A l'est et à l'ouest, des champs de décombres. Ce spectacle lamentable fut peut-être la cause déterminante des grands travaux que nous allons voir s'exécuter dans le monument.

Mais auparavant cherchons l'usage auquel pouvait bien avoir été destiné le petit édifice à coupole daté de 481 H. (fig. 148). On a très justement remarqué que "ni les versets coraniques qui figurent dans l'inscription ni ceux qu'on lit sur les parois de la salle ne permettent de le considérer comme un mausolée" et l'on a proposé d'y voir un abri pour une fontaine ou une bibliothèque. Mais c'est un bien coûteux abri pour une fontaine et un singulier endroit pour une bibliothèque. Deux des quatre côtés de cet édifice sont pleins, sans porte ni baie, et les deux autres largement ouverts sur l'extérieur. Or on n'imagine pas une bibliothèque si peu défendue et pas davantage, dans cette petite salle isolée, sans communication directe avec des bâtiments voisins, l'énorme collection d'ouvrages dont nous savons que le catalogue comportait trois gros volumes. Et puis pour quelle raison faudrait-il qu'une bibliothèque soit rigoureusement placée sur l'axe du *mihrāb* principal de la mosquée?

Ce monument, de caractère à la fois religieux et décoratif, dont l'architecture est plus soignée encore que celle de la coupole de *Nizām al-Mulk*, semble plutôt avoir été édifié à l'intention d'un personnage important dont la place à la mosquée n'était cependant pas au premier rang des fidèles. Or son constructeur, *Tādj al-Mulk*, le rival de *Nizām al-Mulk*, était au service de

1. Ibn al-Athīr. Année 515 H.



FIG. 148. İŞFAHÂN. MASĠID-É DJUM'A. L'INTÉRIEUR DU GUNBAD-É KHĀKI

HISTORIQUE DU MASĠĪD-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

l'ambitieuse Terken Khātūn, mère d'un fils de Malek Shāh qu'elle s'efforçait, contre le puissant wazīr mais cependant avec des chances de succès, de faire déclarer prince héritier¹). La construction du magnifique édifice pourrait avoir été à la fois un acte de courtoisie de Tādī al-Mulk envers la puissante princesse et une réplique jalouse à la coupole de Nizām al-Mulk. L'inscription, en cette époque d'humilité apparente durant laquelle Nizām al-Mulk et Tādī al-Mulk signèrent simplement de leurs noms, sans les accompagner de leurs titres, les deux coupoles de la Djum'a, conviendrait parfaitement:

"Votre Seigneur est ce Dieu qui créa les cieux et la terre en six jours et s'établit sur le trône. Il couvre le jour avec la nuit que le jour poursuit rapidement. Il créa le soleil, la lune, les étoiles et leur imposa sa volonté. A lui seul appartient la création et le gouvernement de toutes choses. Loué soit Dieu, le maître des mondes". (S. 7-V. 52).

Ce n'est aussi qu'une hypothèse.

Revenons à notre mosquée brûlée. L'année même de l'incendie, en 515 H. les murs de clôture furent sans doute réparés puisque nous trouvons sur une porte du côté nord ce reste d'inscription en caractères kufiques dont j'ai déjà parlé (fig. 149):

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَمَنْ أَظْلَمُ مِمَّنْ مَنَعَ مَسَاجِدَ اللَّهِ أَنْ يُذَكَّرَ

إِعَادَةُ هَذِهِ الْعِمَارَةِ بَعْدَ الْإِحْتِرَاقِ فِي شَهْرِ سَنَةِ خَمْسٍ عَشْرَةٍ وَخَمْسِمِائَةٍ

Les bâtiments incendiés ne furent pas reconstruits puisque nous voyons à leur place des édifices, la salle d'hiver, la madrasa, des salles à colonnes et d'autres qui ont été exécutés à des époques très postérieures au sinistre, mais c'est peut-être à ce moment, puisqu'il fallait bien reconstruire quelque chose dans le champ des ruines, que la mosquée au nom de Malek Shāh fut transformée en une mosquée à quatre iwans. Une telle modification était-elle possible vers 515? La question peut être posée, car s'il est vrai qu'il existe en

1. Th. Houtsma. *Encyclopédie de l'Islām*. Art. Malikshāh.

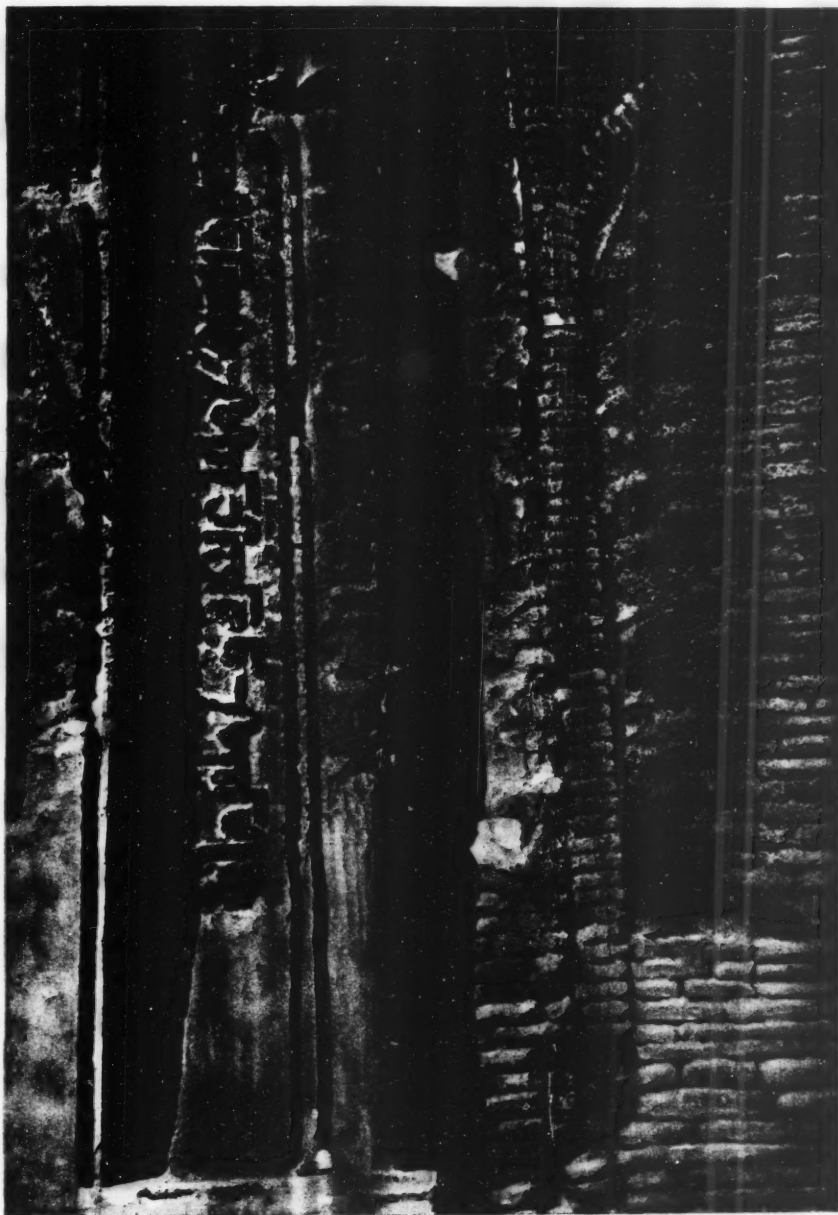


FIG. 149. İŞFAHÂN. MASDĪD-É DJUM'A. INSCRIPTION DE L'ANNÉE 515 H.

Irân plusieurs exemples de mosquées-kiosques transformées en mosquées à quatre iwans, le plus ancien qui soit actuellement connu, celui d'Ardistân, ne date que de 553 H. Mais j'ai relevé dernièrement à Zawârè le plan (fig. 143) d'une charmante petite mosquée à quatre iwans absolument intacte, pure de toute modification sauf l'adjonction des deux montants d'une porte donnant accès à l'escalier d'une salle basse moderne, qui est datée de l'année 530 H. Si l'on admet qu'elle n'est probablement pas la première de ce type qui ait été construite, on peut penser aussi que vers 515 on avait pu adjoindre au bâtiment de Nizâm al-Mulk la cour actuelle et ses quatre iwans. La date exacte de ces travaux n'est d'ailleurs pas d'un immense intérêt. Ce qui importe, et qui est certain, c'est qu'ils furent exécutés durant l'époque seldjukide.

La nouvelle mosquée occupa le quadrilatère compris entre ce qui restait des murs intérieurs des quatre corps de bâtiments dont parle al-Māfarrūkhī. En avant de la coupole de Nizâm al-Mulk on construisit l'iwān sud et en avant de cet iwān on dessina la cour sur les axes de laquelle on édifia les trois autres iwans. Des quinconces de colonnes portant des voûtes occupèrent les espaces libres entre les iwans, la cour et le mur d'enceinte¹). De plus cinq travées d'arcades furent construites sur les ruines du "corps de bâtiments" oriental (fig. 182). Cette excroissance, qui conduisait à une porte S.E., semble indiquer que l'entrée principale de la mosquée n'était pas, ou n'était plus, celle qui se trouvait au fond de l'iwān septentrional. La porte S.E. est d'ailleurs encore la grande entrée du monument, la seule utilisée aujourd'hui.

Tout cela est très simple, très net et quasi écrit sur le plan. Cependant on s'est demandé, devant les énormes colonnes de la salle du mihrāb, couvertes d'un enduit de plâtre, surmontées d'une sorte de petit étage d'une architecture plus légère et d'une coupole en briques apparentes, si la partie inférieure de l'édifice n'était pas plus ancienne que le haut. On y a même vu un monument préislamique, mais l'implantation de l'édifice est parfaitement musulmane²). En fait les briques de la partie inférieure et de la partie supérieure sont les mêmes et cela suffit à régler le conflit. Quant au parti de ces faisceaux de

1. Ce mur d'enceinte, soit qu'il ait utilisé en partie le mur intérieur des "quatre corps de bâtiments", soit qu'il ait été totalement reconstruit, a été bâti en briques de terre crue. Il en subsiste quelques fragments dans le voisinage des iwans est et nord.

2. Son axe principal fait un angle de 32 degrés S.—O. avec la direction du nord magnétique.

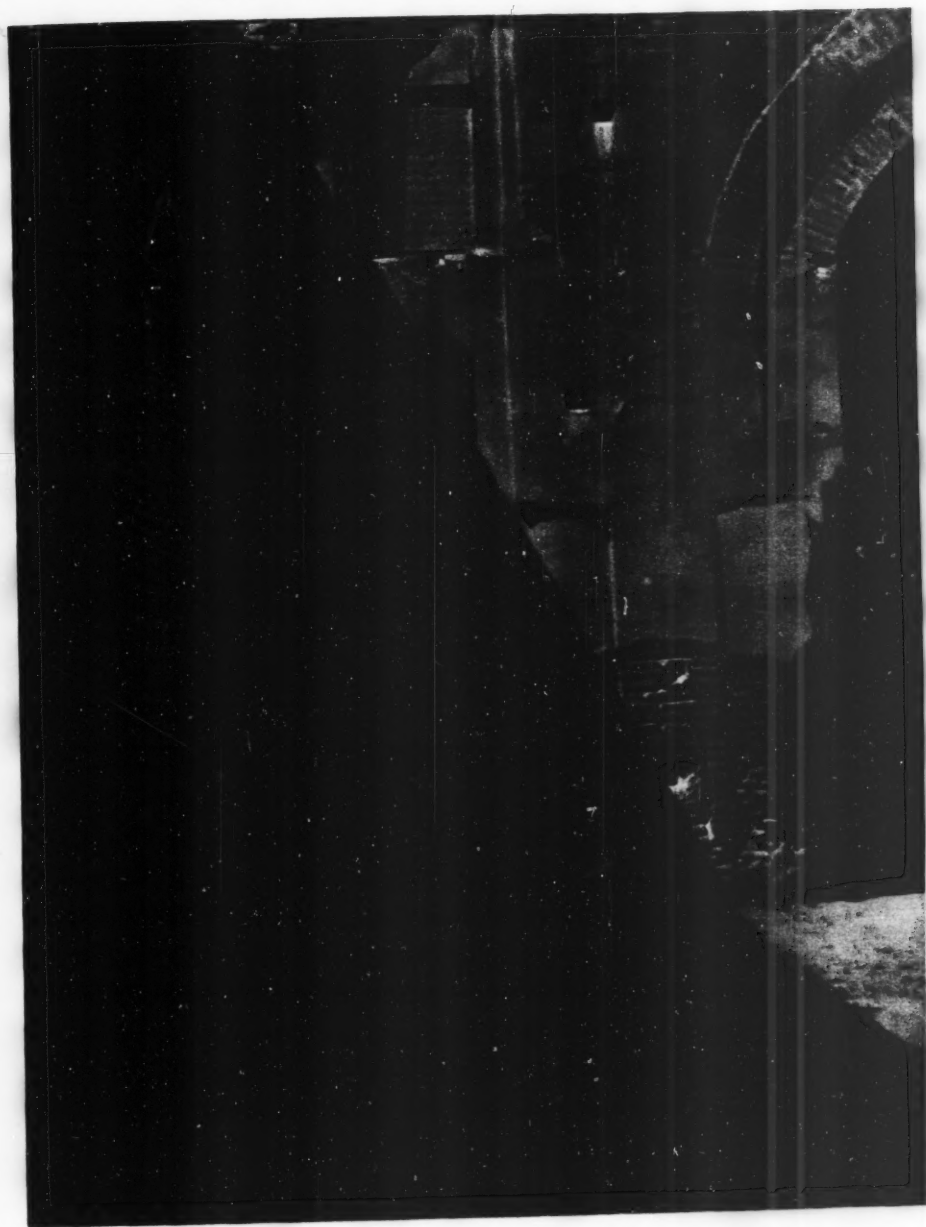


FIG. 150. GULPĀYGĀN. MASDĪD-É DJĀMI'. DÉTAIL DE LA FAÇADE SUR COUR

HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

colonnes, qui semble archaïque et qui l'est¹), on le retrouve encore dans le Masjid-é Djāmi' de Gulpāygān qui fut construit sous le règne de Muḥammad, fils de Malek Shāh (498-511) (fig. 132 et 150). Cette mosquée-kiosque, qui n'a été convertie en mosquée à quatre iwans que sous Fath 'Alī Shāh Kādjar, confirmerait, s'il en était encore besoin, l'histoire de la formation de l'actuelle Djum'a d'İşfahān.

On a dit aussi, assez souvent, que la salle du mihrāb fut ajoutée à l'iwān sud. Le plan, cependant, prouve le contraire (fig. 142). D'autre part on voit dans la figure 151 qu'un bandeau décoré ceint l'édifice au dessus des colonnes et que ce bandeau disparaît derrière des constructions qui sont nécessairement plus jeunes que lui. Une autre photographie (fig. 152) montre comment furent construites contre le bâtiment à coupole les voûtes destinées à couvrir les parties avoisinantes sans cependant couper trop malencontreusement ce qui était autrefois l'une des façades du monument.

Quant aux piliers circulaires qu'aurait vus Muḥaddasī et qui représentent le principal argument en faveur de l'origine abbaside de la mosquée, voici des photographies de l'un d'eux (fig. 153-154). Par une déchirure de l'enduit on voit de bonnes briques cuites et, imprimée sur les joints, la marque du temps des Seldjukides.

Ainsi donc à la fin de la période seldjukide la mosquée à quatre iwans est terminée, telle que, dans ses grandes lignes, elle nous est parvenue. Les époques suivantes ne feront à peu près que la réparer, la couvrir d'un décor de couleur dont on pensa l'embellir et l'accompagner de dépendances diverses construites sur l'emplacement des "corps de bâtiments" est et ouest.

LE MIHRĀB D'ULDJĀITŪ KHODĀBENDĒ

Du temps des Mongols le Masjid-é Djum'a d'İşfahān n'a gardé que peu de souvenirs, sans doute parce que sous le règne de ces brillants commerçants İşfahān, à l'écart des grandes routes du transit, se trouva quelque peu délaissée et s'appauvrit. "Actuellement, dit Ḥamd Allāh Mustawfī, en raison de la ruine

1. Voir les piliers du palais de Goudéa à Tello (fin du XXVIème siècle av. J. C.), dans G. Contenau. *L'art de l'Asie occidentale ancienne*. pl. I. D'après E. de Sarzec. *Découvertes en Chaldée*.

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'ISFAHĀN

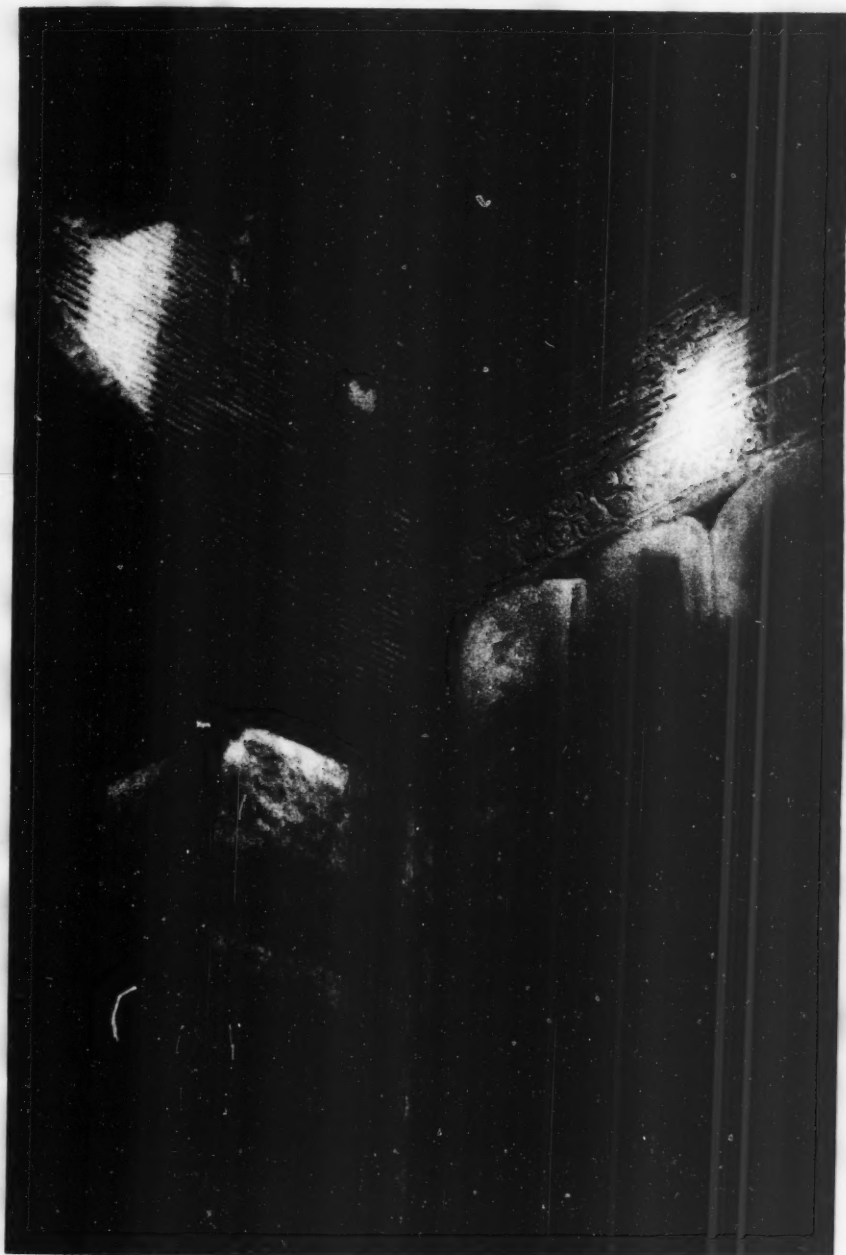


FIG. 151. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A
L'EXTÉRIEUR DU PAVILLON À COUPOLE AU NOM DE MALEK SHĀH

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHĀN



FIG. 152. İŞFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A
L'EXTÉRIEUR DU PAVILLON À COUPOLE AU NOM DE MALEK SHĀH

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'ISFAHĀN



FIG. 153. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. UNE COLONNE SELDĪKIDE

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHĀN

de la contrée...¹). Cependant le Sultān Uldjāitū Khodābendē, peu après sa conversion au shiisme²), entreprit d'exécuter des réparations et des modifications dans la célèbre Djum'a. Il fit construire dans le quinconce seldjukide, contre le mur nord de l'iwān occidental, un splendide mihrāb en plâtre sculpté daté de l'année 710 (1310) (fig. 155). Max van Berchem a étudié, d'après une petite photographie de Gervais-Courtellemont qui lui avait été communiquée par Saladin, les inscriptions et tout particulièrement l'important texte historique qui le décorent. Il l'a fait en priant qu'on excuse "les lacunes d'un travail fait sur un document insuffisant" mais ses lectures sont admirablement justes. Je donne ci-dessous le texte de l'inscription historique vérifié sur place à plusieurs reprises. On verra que le texte restitué par van Berchem, "à la loupe et non sans peine", est à très peu de chose près exact.

سلطان محمد

هذا المحراب المستطاب من مضافات العمارات التي اتفقت إعادتها في أيام معدلة
السلطان حامى حوزة الإسلام و الإيمان غياث الدنيا و الدين ظل الله في الأرضين
حرس الله ببقائه الإسلام من فواضل صدقات العميمة الصحبة الأعظمية صاحب ديوان
الممالك شرقاً و غرباً بعداً و قرباً سعد الحق و الدين المخصوص بعناية رب العالمين محمد
الساوى أعز الله انصاره و ضاعف اقتداره تولاه العبد الضعيف الراجى إلى رحمة الله
تعالى و غفرانه عضد بن على الماسترى أحسن الله عقبته في صفر سنة عشر و سبعمئة ختمه
الله تبارك و تعالى بالحير و الظفر

"Sultān Muḥammad. Ce mihrāb – Qu'il soit agréé (de Dieu)! – fait partie

1. *Nuzhat al-Kulūb*. Trad. G. le Strange, p. 55.

2. M. van Berchem. Une inscription du Sultan mongol Uldjaitu, dans *Mélanges Hartwig Derenbourg*, p. 374, note I. „Un rapide examen des monnaies d'Uldjaitu montre qu'on y trouve les formules sunnites jusqu'à l'année 709 inclusivement et les formules chiites à partir de l'année 709 inclusivement."

HISTORIQUE DU MASĠID-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

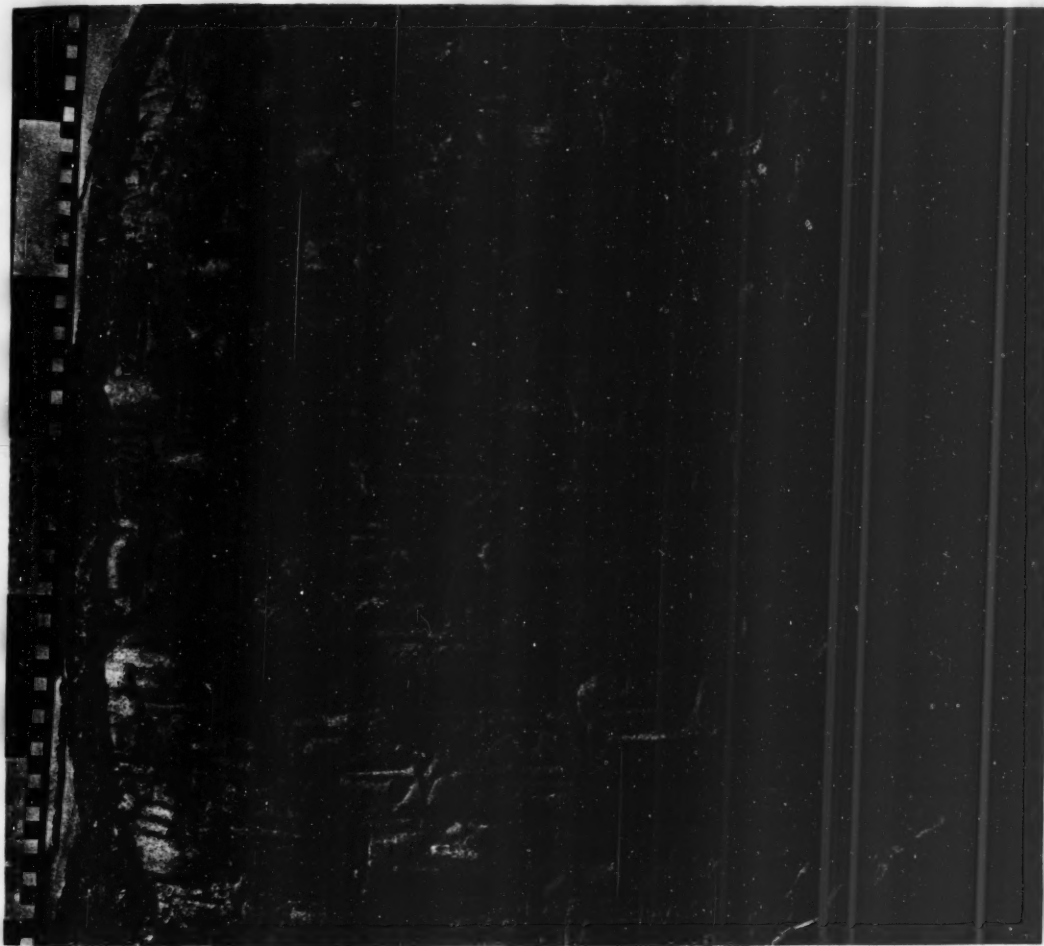


FIG. 154. İŞFAHÂN. MASĠID-É DJUM'A. DÉTAIL D'UNE COLONNE SELĠUKIDE
CLICHÉ M. B. SMITH

des adjonctions aux édifices dont la réfection, sous le règne de la justice du Sultân, le défenseur du territoire de l'Islâm et de la foi, Ghiyâth al-Dunyâ wal-Dîn, ombre de Dieu sur les terres,¹⁾ – Que Dieu garde l'Islâm en faisant durer son règne! – a été exécutée grâce aux dons généreux du très grand ministre, maître du Diwân de l'empire, à l'est et à l'ouest, auprès comme au loin, Sa'd al-Ḥaḳḳ wal-Dîn, celui qui jouit de l'estime particulière du maître des mondes, Muḥammad de Sawè²⁾ – Que Dieu exalte ses succès et augmente sa puissance! – A été chargé de la surveillance de ce travail l'humble serviteur qui espère en la miséricorde de Dieu et en son pardon, 'Aḍud, fils de 'Alî al-Mâstari³⁾ – Que Dieu lui accorde une belle fin! – En Şafar de l'année 710 (Juillet 1310). Que Dieu la marque au sceau du bonheur et de la réussite!"

Autres travaux mongols: le petit miḥrâb en plâtre sculpté qui se trouve dans le couloir de l'entrée S-E et le décor des deux travées voisines.

LES ADJONCTIONS MUZAFFARIDES

Sous les Muzaffarides furent construites des parties importantes de la mosquée, le quinconce septentrional (entre le Gunbad Khākī et l'iwân nord), le quinconce S-E, la madrasa (sur l'emplacement du "corps de bâtiments" oriental) et, sans doute aussi, la salle du miḥrâb d'Uldjaitū.

Le quinconce septentrional est daté par l'inscription de la porte qui a été construite en même temps que lui pour y donner accès. Cette porte, contigue au Gunbad Khākī, était autrefois encadrée d'un bandeau portant une inscription

1. Les deux mots „Sultân Muḥammad” qui constituent la première ligne de l'inscription devraient se trouver en cet endroit, à la suite des titres. C'est par respect qu'ils ont été placés en tête du texte.

2. En 711 (1311), selon le *Sharaf-namè*, le Sultân Uldjaitū Khodâbendè fit mettre à mort Sa'd al-Dîn Muḥammad de Sawè qui avait été son ministre et celui de son frère Ghāzân. *Cheref-namè*. Trad. Charmoy, t. II, 1ère partie, p. 375.

3. Et non al-Māsari, ou al-Māsuri, comme le propose M. van Berchem. Les deux points du t, sans doute invisibles sur le document photographique, existent bien.

Le mot "Māstar", selon un renseignement que je tiens du Dr S. R. Şafagh, professeur à la Faculté des lettres de Téhéran, se trouve dans Ibn al-Faḳīh al-Hamadḥānī, cité au cours d'une description de la province de Kirmānshāh, une fois nom d'une tribu et une autre fois comme celui d'une colline. Il semble qu'une tribu appelée "Māstar" ait donné son nom à une région, et peut-être aussi à une ville de la province de Kirmānshāh.

On trouve d'ailleurs un autre "fils de 'Alî al-Māstari" à Naṭanz, plusieurs fois nommé dans les inscriptions du Masġid-é Djum'a de cette ville. Voir "Naṭanz" dans *Athâr-é Irân*, 1936, p. 90, 92 et 96.

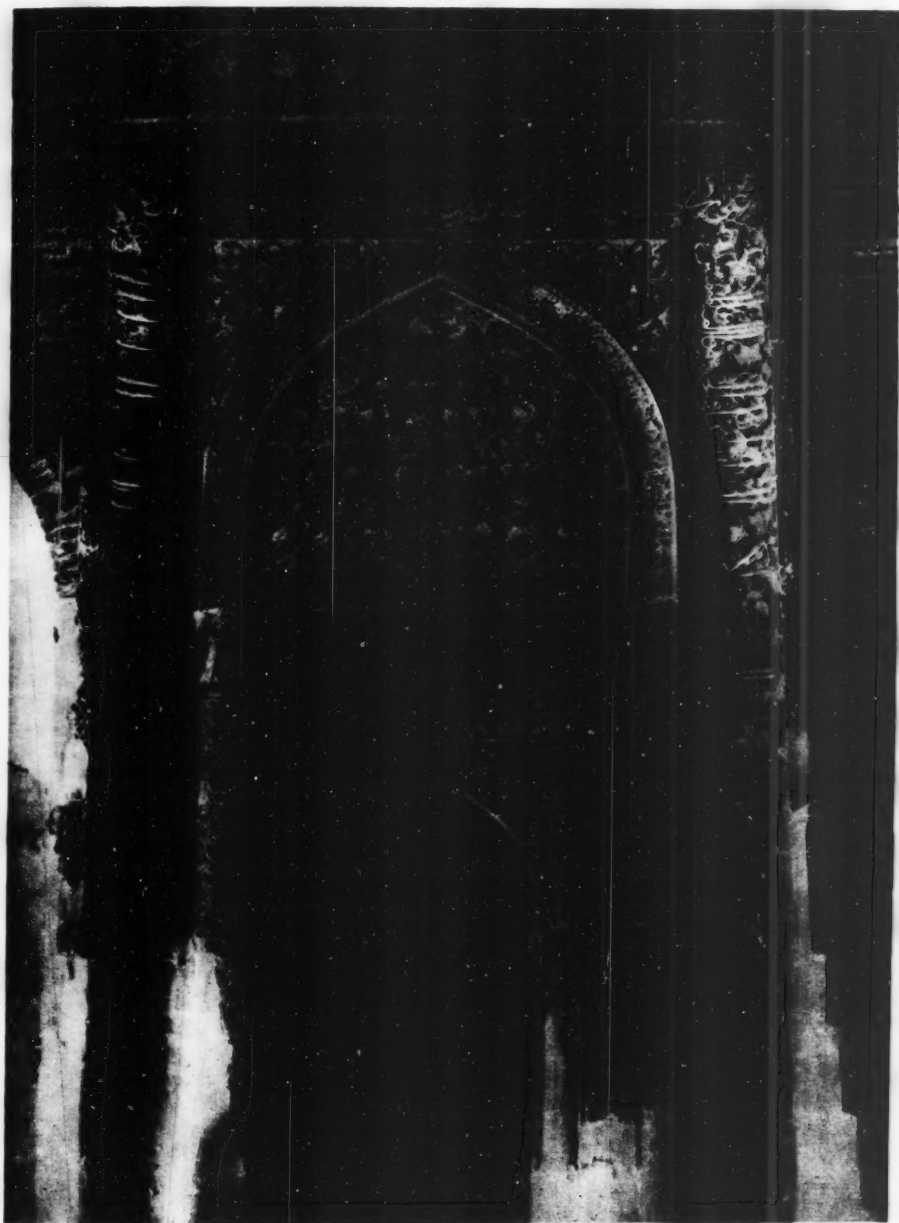


FIG. 155. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. LE MIHRĀB D'ULDĪĀITU KHODĀBENDĒ
CLICHÉ A. U. POPE

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'IŞFAHÂN

en caractères kufiques¹) dont la partie supérieure a disparu. Seules subsistent les parties du texte qui ornent les jambages.

A droite on lit le commencement de la surate "al-Dahr", la 76ème du Kor'ân, du début aux deux premiers mots du 6ème verset, et à gauche (fig. 156) les derniers mots du 22ème verset et la suite jusqu'à la fin du 27ème verset. Puis:

في شهر المحرم سنة ثمان و ستين و سبع مائة

"Durant le mois de Muḥarram de l'année 768 (1366)".

On trouve la même date, 768 H., à la fin de la grande inscription qui orne le parement intérieur de l'arc de tête de l'iwān de la madrasa (fig. 157):

مرتضى بن الحسن العباسي الزينبي في شهر سنة ثمان و ستين و سبعمائة هجرة

"... Morteḍā, fils de al-Ḥasan al-'Abbāsī al-Zainābī, durant l'année 768 de l'Hégire".

A la fin du bandeau qui encadre le miḥrāb du même édifice on lit ceci:

كتبه على كوهبار الابرقوهي تحريراً في سنة ثمان و سبعين و سبعمائة

"L'a écrit 'Alī Kūhbar al-Abarkūhī. Rédigé en l'année 778 (1376-7)".

Ces dates d'achèvements partiels, 768 et 778 H., sont parfaitement nettes et lisibles. D'autre part on trouve sur la porte sud de la madrasa, voisine de l'entrée S-E de la mosquée, ce reste d'inscription (fig. 158):

.... طان ... ود خلد الله سلطانه إلى يوم الموعود بنيت هذه العمارة

"... (Sul)ṭān (Maḥm)ūd – Que Dieu fasse durer son règne jusqu'au jour de la résurrection! – Cet édifice a été construit ..."

1. Mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHĀN



FIG. 156. İŞFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. INSCRIPTION DE L'ANNÉE 768 H.

HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

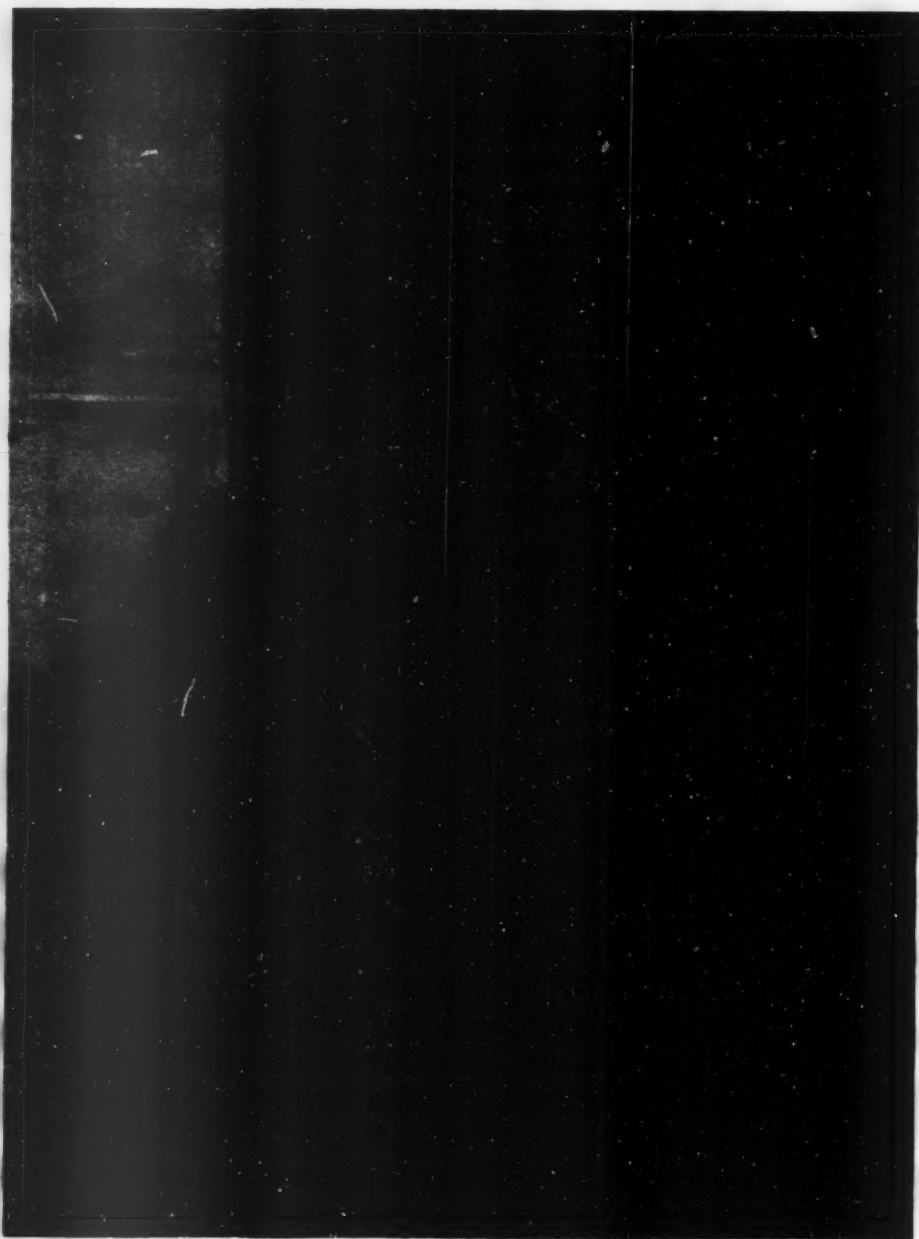


FIG. 157. ISFAHÂN. MASDJID-É DJUM'A. INTÉRIEUR DE L'IWÂN DE LA MADRASA

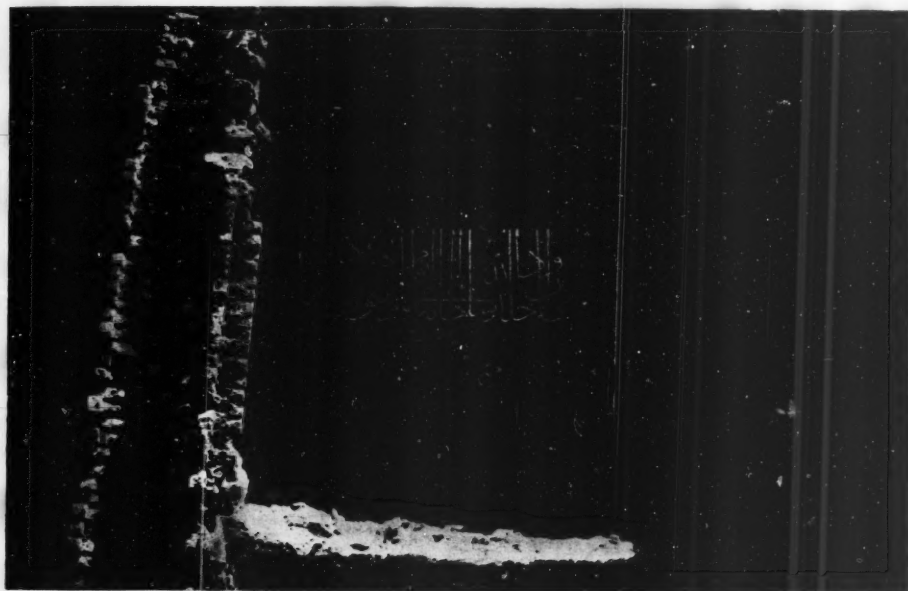


FIG. 158. İŞFAHÂN. MASĠID-É DJUM'A. PORTE SUD DE LA MADRASA

Il est donc hors de doute que la madrasa a été bâtie du temps du Muzafaride Kutb al-Dīn Shāh Maḥmūd qui régna sur İşfahān de 759 à 776 (1358-1374).

La madrasa contient d'autres inscriptions:

1°. En deux petits médaillons, au dessus du miḥrāb, les noms de ses exécutants, "Shams, fils de Tādī" et "Fakhr, fils de al-Wahhāb Shirāzī, le maçon".

2°. Dans un cartouche de la voûte de l'iwān, le même nom de constructeur que nous avons trouvé sur le parement intérieur de l'arc de tête (fig. 159):

العبد الفقير إلى الله الغني المرتضى بن حسن العباسي الزينبي تقبل الله منه عامر بيت
الله تعالى

"Le fidèle, le pauvre devant Dieu le puissant, al-Mortedā b.al-Ḥasan al-'Abbāsī al-Zainābī. Que Dieu l'accepte de lui, le constructeur de la maison de Dieu le très haut!"



3°. A l'intérieur de l'iwān se trouve également un curieux texte au nom d'Ashraf l'Afghān. Il occupe 18 médaillons – 10 grands et 8 petits – disposés, à raison de 5 grands et 4 petits par côté, le long des murs droit et gauche¹). On voit les derniers d'entre eux dans la fig. 157, près de la fin de l'inscription datée de 768. En voici la transcription et la traduction où le contenu des petits médaillons est compris entre crochets:

Côté droit:

لقد أمر السلطان خاقان عصره
 [ز صديق است أنوار صداقت]
 و من فاق في أبرار عز جلاله
 [ز فاروخ است أسرار عدالت]
 و أشرف سلطان السلاطين أسمه
 [ز ذى النورين فيض نور رحمت]
 و منه استفاض الناس حسن نواله
 [ز أنوار على حب ولایت]
 بتعمير هذا المسجد الجامع الذى

“Le Sultān, le Khākān de son époque,
 [Les lumières de la sincérité proviennent de Şiddik (Abū Bekr)]
 celui qui dans ses bonnes œuvres dépasse sa propre gloire –
 [Les principes de la justice proviennent de Fārūkh. ('Omar)]
 Son nom est Ashraf, Sultān des Sultans.
 [L'éclat de la clémence provient de la bonté de Dhu'l-Nūrain. ('Othmān)]

1. Carreaux de kashis. Caractères *thulth* de couleur blanche sur fond bleu dans les grands cartouches sauf le 3ème où les lettres sont jaunes sur fond noir. Caractères *nasta'liq* de couleur blanche sur fond brun foncé dans les petits cartouches.

Sa haute faveur se répand sur les hommes –
 [L'amour saint provient des lumières de 'Alī.]
 a ordonné de réparer cette mosquée Djāmi' qui"
 Côté gauche.

أفاض على العباد فيض جماله
 [از صدیق است أنوار صداقت]
 بترغیب مولی غفران و آنه
 [ز فاروخ است أسرار عدالت]
 هو الفاضل المعروف فضل کماله
 [ز ذی النورین فیض و نور رحمت]
 تصدی له یعقوب ان حاوله
 [ز أنوار علی حب ولایت]
 يفوق على الأقران حسن خصاله

"répand sur les fidèles l'abondance de sa splendeur.
 [Les lumières de la sincérité proviennent de Şiddik]
 (Cette réparation a été faite) à l'instigation de Mawlā Za'farān,
 [Les principes de la justice proviennent de Fārūkh]
 le méritant, connu pour le mérite de sa perfection.
 [L'éclat de la clémence provient de la bonté de Dhu'l-Nūrain]
 Ya'kūb a été chargé de l'exécution afin que la transformation (de cette mosquée)
 [L'amour saint provient des lumières de 'Alī]
 la rende supérieure à ses semblables par l'éclat de sa beauté".
 Vient ensuite, sur la moitié d'un petit médaillon:

کتابه الفقیر مهر علی المولوی سنة ١١٣٩

"L'a écrit le pauvre Mehr 'Alī al-Mawlāwī, en l'année 1139 (1726-7)".



FIG. 160. ISFAHĀN. MASĠĠID-É DJUM'A
FIN DE LA GRANDE INSCRIPTION HORIZONTALE DE L'IWĀN DE LA MADRSA

4°. A la fin de la grande inscription horizontale de l'iwān (en bas de la fig. 159 et fig. 160):

"L'a écrit 'Alī al-Mawlāwī. 1139".

LA SALLE D'HIVER

L'époque timuride construisit aussi sur l'emplacement des bâtiments ruinés par l'incendie de 515 H. De 851 (1447) en effet nous voyons, au dessus d'une porte bouchée comprise dans une arcade de la face ouest de la cour¹⁾, (fig. 161), l'inscription suivante²⁾ qui ne date aucunement le décor émaillé des autres travées courantes:

أمر ببناء هذه العمارة الموسعة لبيت شتاء هذه الجامع الشريف في أيام دولة السلطان
الأعظم أعدل سلاطين العالم غياث الحفّ و الدين سلطان محمد بهادر خلد الله ملكه و
سلطانه أقلّ عبده عماد بن مظفر ورزقه وقفه الله لمراضيه و جعل مستقبله خيراً من
ماضيه في شوال سنة إحدى و خمسين و ثمنمئة كتبه سيد محمود تقامي

1. La seconde au nord de l'iwān occidental.

2. Caractères *thulth* en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu outremer sauf pour le nom du Sulṭān qui est écrit en lettres de couleur jaune-ocre.

HISTORIQUE DU MASĠID'É DJUM'A D'İŞFAHÂN

"Il a été ordonné de construire ce vaste édifice comme salle d'hiver de cette noble mosquée durant les jours du gouvernement du Sultân le plus glorieux, le plus juste des Sultans du monde, *Ghiyâth al-Ḥaḳḳ wal-Dîn Sultân Muḥammad Bahâdur*¹⁾ – Que Dieu maintienne son royaume et son sultânat! – Le moindre de ses adorateurs, 'Imâd, fils de Muẓaffar Warzânè – Que Dieu l'assiste de telle façon qu'il soit satisfait de son sort et fasse que son avenir soit préférable à son passé! – Durant le mois de *Shawwâl* de l'année 851 (1447). L'a écrit Saiyid Maḥmūd, *naḳḳāsh*".

La salle en question se trouve derrière celle du miḥrâb d'Uldjâitū qui lui sert en quelque sorte de vestibule et derrière l'iwân occidental jusqu'au passage S-O de la mosquée. Large d'environ 25 mètres et longue d'une cinquantaine, elle occupe une partie du "corps de bâtiments" ouest. Elle est basse, comme il convient à une salle d'hiver, et couverte de 18 voûtes d'arêtes portées par deux lignes de gros piliers carrés. La lumière du jour n'y pénètre qu'au travers de dalles d'albâtre fixées au centre des voûtes.

L'ensemble des bâtiments de l'actuel masġid est alors constitué, à ceci près que le quinconce et la grande salle S-O n'existent pas encore. Ces constructions sont effet datées de l'année 999 (1590-1) par une inscription de la porte qui y conduit.

LES RESTAURATIONS D'UZÛN ḤASAN

L'ordre chronologique des inscriptions de la mosquée nous fait ensuite connaître un important texte de réparation situé dans l'alvéole centrale de la voûte de l'Iwân *ḳibli*²⁾.

حمد لله و صلوة على نبيه محمد قد أمر السلطان الأعظم أبو النصر حسن بهادر
خلد الله ملكه بأصلاح ما اختل من هذا الجامع المنيع وإعادة هذا السقف الرفيع بعد
الاندراس و لما جرَّ غب الانطماس من ماله الحلال في سنة ٨٨

1. Sultân Muḥammad, fils de Bâisonḳor, règne sur le 'Irâḳ, le Fârs et le Sistân de 850 à 855 H. E. de Zambaur. *Manuel* . . . p. 270.

2. Caractères *ṭhulṭh* en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu outremer.

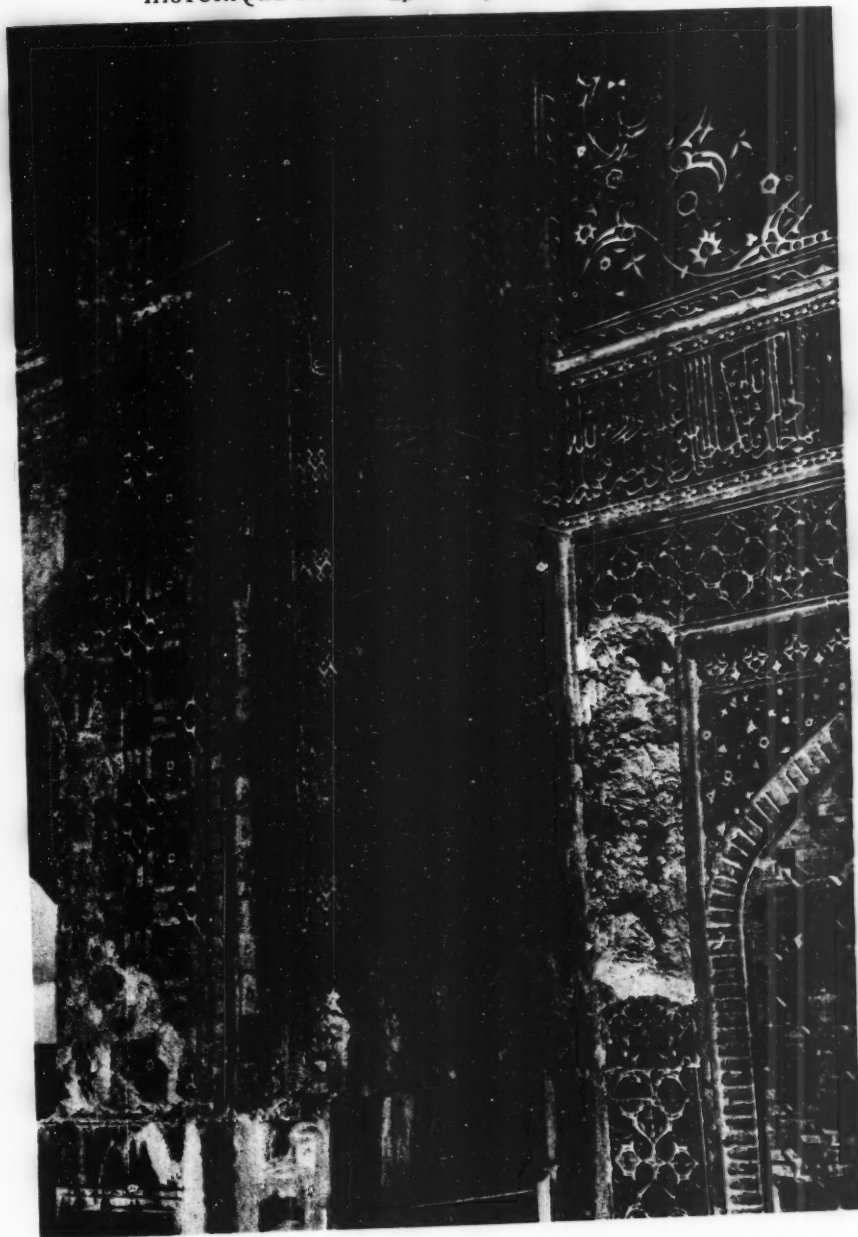


FIG. 161. ISFAHĀN. MASĠID-É DJUM'A. INSCRIPTION TIMURIDE

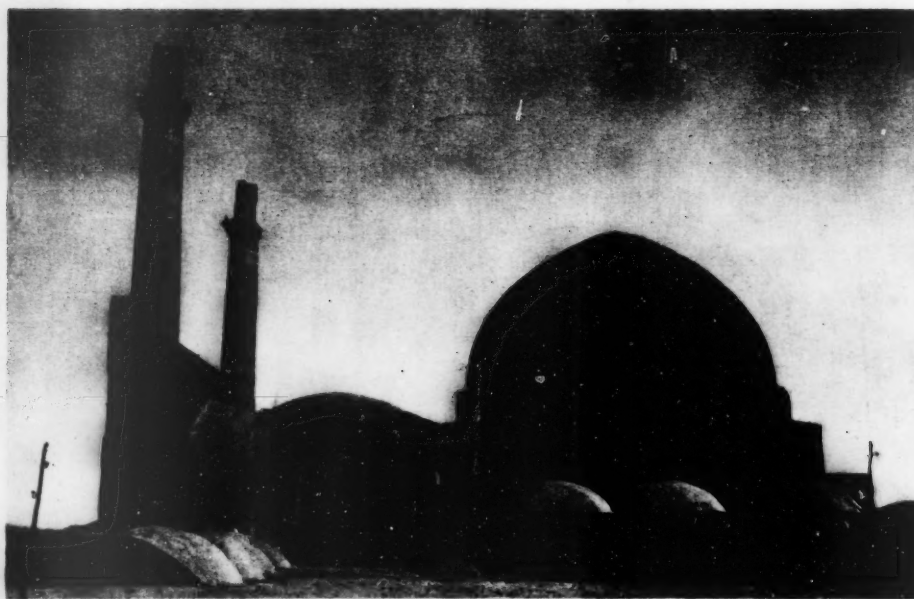


FIG. 162. İŞFAHÂN. MASĠID-É DJUM'A. LA COUPOLE ET L'İWÂN SUD

"Louange à Dieu et bénédiction sur son prophète Muḥammad! – Le Sulṭān le plus juste, le plus glorieux, Abu'l-Naṣr Ḥasan Bahādur – Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat! – a ordonné de restaurer ce qui était en mauvais état de cette majestueuse mosquée *Djāmi'* et de renouveler cette couverture élevée après sa détérioration, pour la sauver de la ruine. De ses biens propres, en l'année 880 (1475–6)".

L'Aḳ-Ḳoyūnlu Abu'l-Naṣr Bahādur, plus connu comme Ūzūn Ḥasan, Ḥasan le long¹), fit donc exécuter d'importants travaux de réparation dans la mosquée, mais nous ne connaissons ni leur importance ni leur lieu. Tout juste pouvons-nous penser que la voûte de l'iwān sud, dont la construction n'est pas seldjukide (fig. 162), a été reconstruite par lui et que les minarets du même iwān, qui ne sont pas safawides, (fig. 162), sont aussi de son temps.

Nous sommes mieux assurés quant aux modifications qui furent alors apportées à l'aspect de l'édifice. L'intérieur de l'iwān sud, sa façade et celle des

1. Ūzūn Ḥasan, prince de Diyār-Bekr depuis 858 (1454), règne ensuite, de 872 à 882 (1467 à 1478), sur un puissant état qui comprenait l'Arménie, la Mésopotamie et l'İrān.



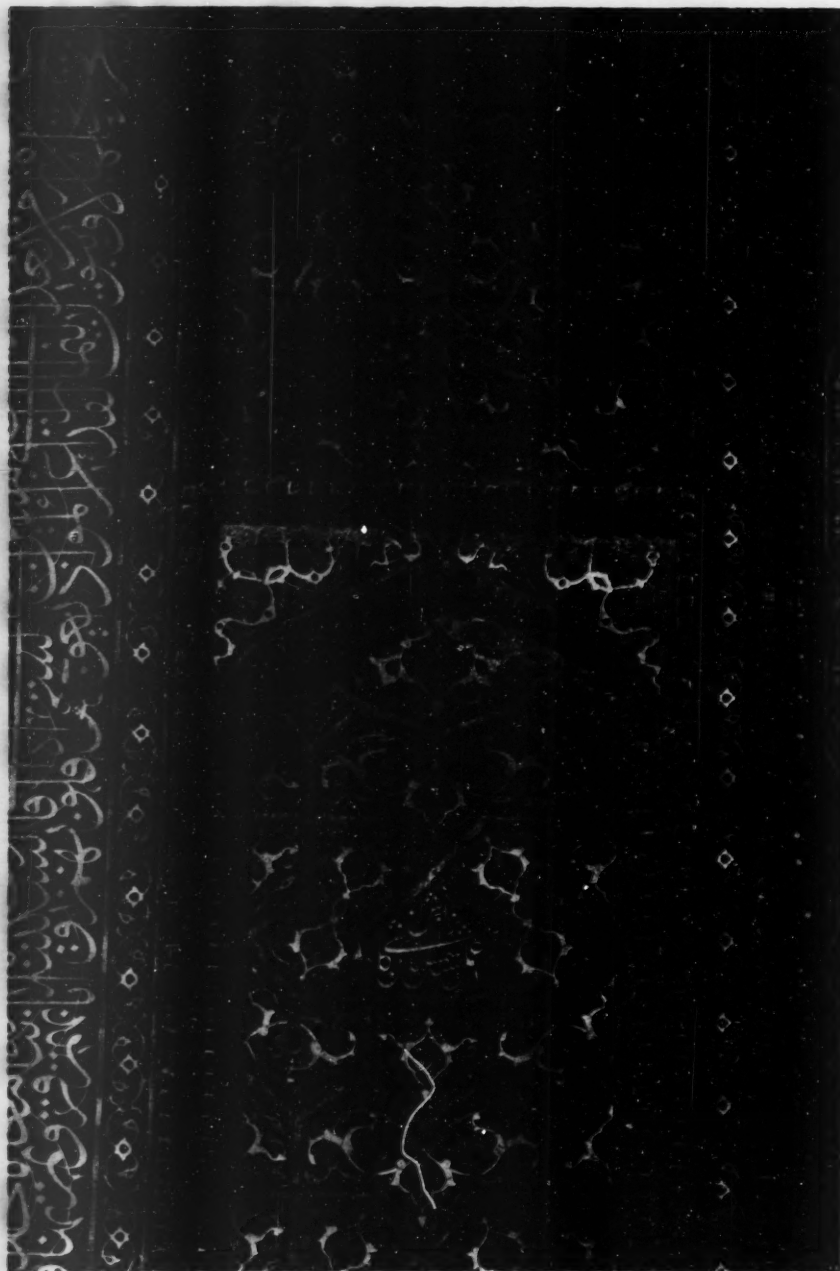
FIG. 163. ISFAHÂN. MASDJID-É DJUM'A. L'IWÂN SUD

travées courantes de la cour furent revêtus d'un décor émaillé qui subsiste en grande partie (fig. 163). Le nom de l'un des exécutants se trouve dans un petit médaillon de la façade de l'iwān sud (fig. 164):

عمل استاد شمس الدین کاشی تراش

"Oeuvre de Ustād Shams al-Dīn, coupeur de kashis".

Pas d'indication d'année, mais le travail est suffisamment daté par lui-même. Quelques panneaux d'émail qui ornent la partie basse des murs de l'iwān sud ne laissent aucun doute à ce sujet. Leur arrangement très particulier de médaillons, moulures et écoinçons disposés en saillie sur le nu du décor (fig. 165-167) ne connut qu'une mode passagère et ne se retrouve, à ma connaissance, qu'en un autre monument d'Isfahân, Darb-é Imām, daté du règne du dernier souverain Kara-Koyūnlū, Djahān Shāh, qui mourut en 872 (1467) (fig. 168). D'autre part les piédroits et les bandeaux horizontaux des travées



HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHĀN

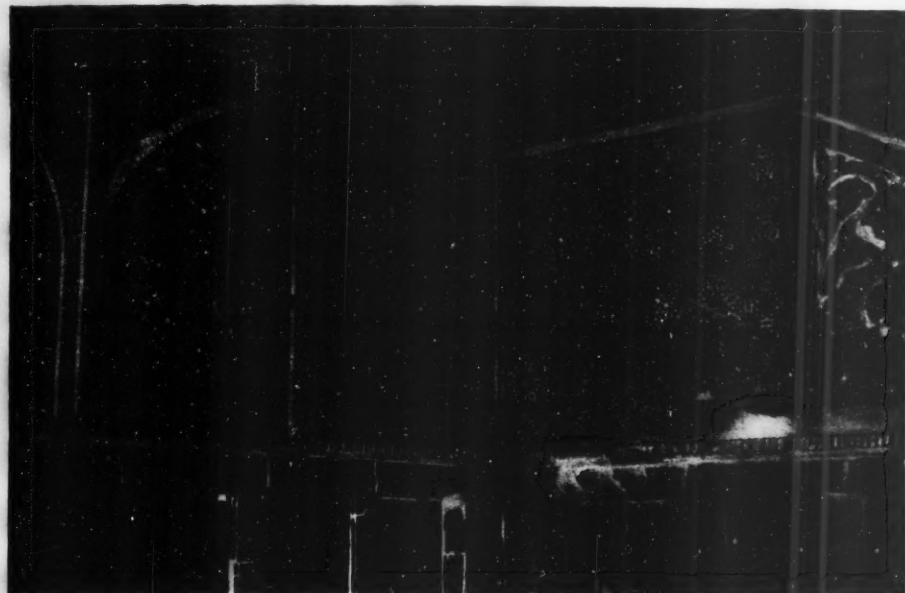


FIG. 165. ISFAHĀN. MASDJID-É DJUM'A
DÉTAIL DU DÉCOR INTÉRIEUR DE L'IWĀN SUD

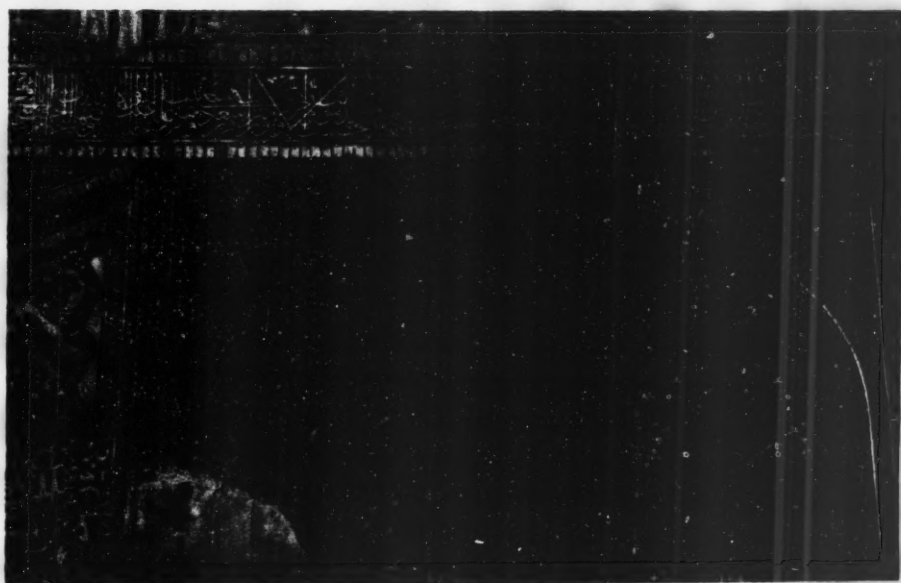


FIG. 166. ISFAHĀN. MASDJID-É DJUM'A
DÉTAIL DU DÉCOR INTÉRIEUR DE L'IWĀN SUD



FIG. 167. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A
DÉTAIL DU DÉCOR INTÉRIEUR DE L'IWĀN SUD

courantes de la cour (fig. 169) sont décorés de kashis dont le dessin, lui aussi très particulier, et la couleur ne se rencontrent une autre fois que sur le mur extérieur du Masjdīd-é 'Alī d'Isfahān (fig. 170), construit durant le règne de Shāh Ismā'il Šafawī (907-930 = 1502-1524). Or entre le dernier des Ķara-Ķoyūnlū et le premier Safawide règnèrent uniquement sur Isfahān les Aḳ-Ķoyūnlū dont le seul qui semble avoir exécuté des travaux dans notre mosquée est précisément Ūzūn Ḥasan.

Les panneaux à éléments en relief de l'iwān sud en datent la façade et celle des travées courantes sur cour, sauf, bien entendu, les parties qui ont été modifiées ou réparées ultérieurement et le décor de l'arcade où se trouve l'inscription relative à la construction de la salle d'hiver. Nous y retrouvons non seulement les mêmes motifs décoratifs exprimés de la même façon (fig. 169) mais les mêmes couleurs et, partout employés, ces rinceaux en terre cuite de

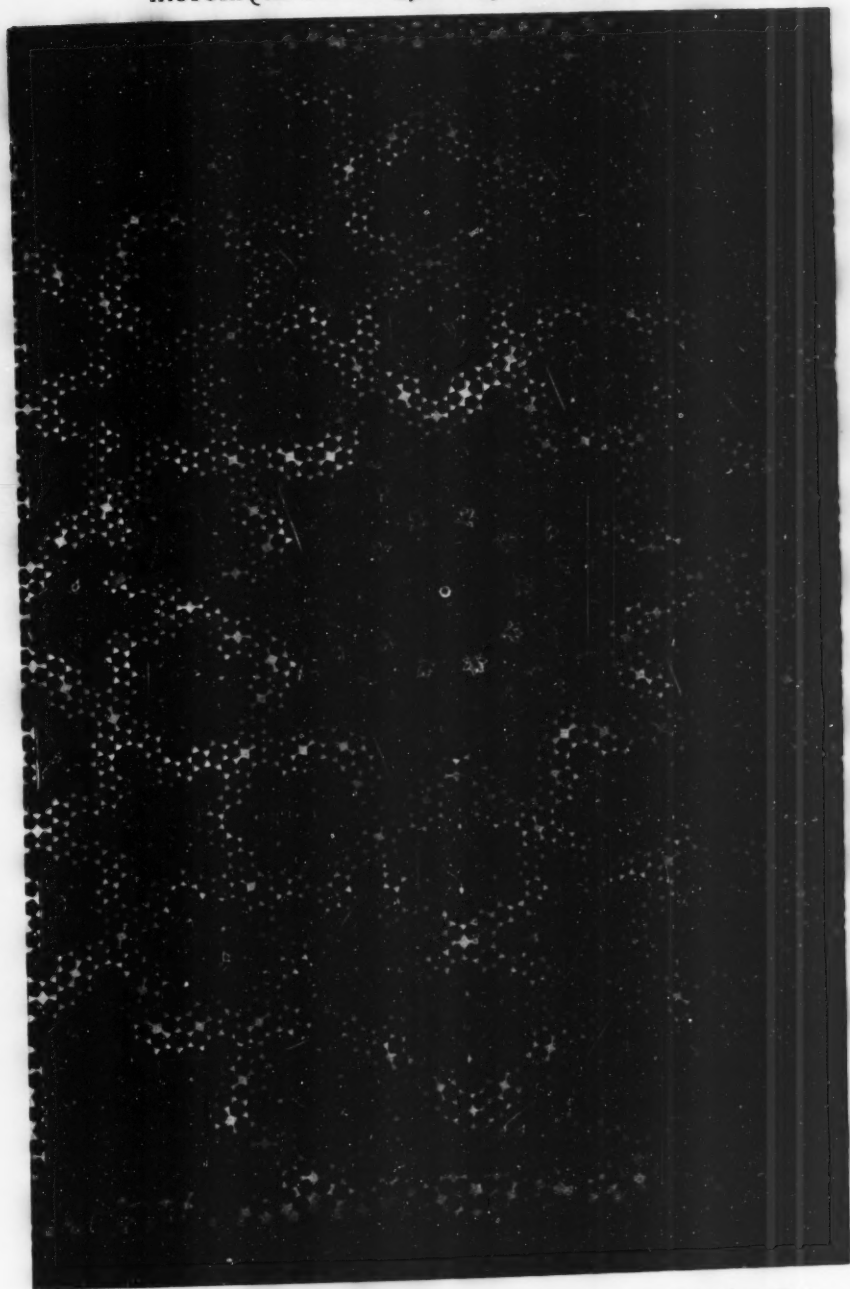
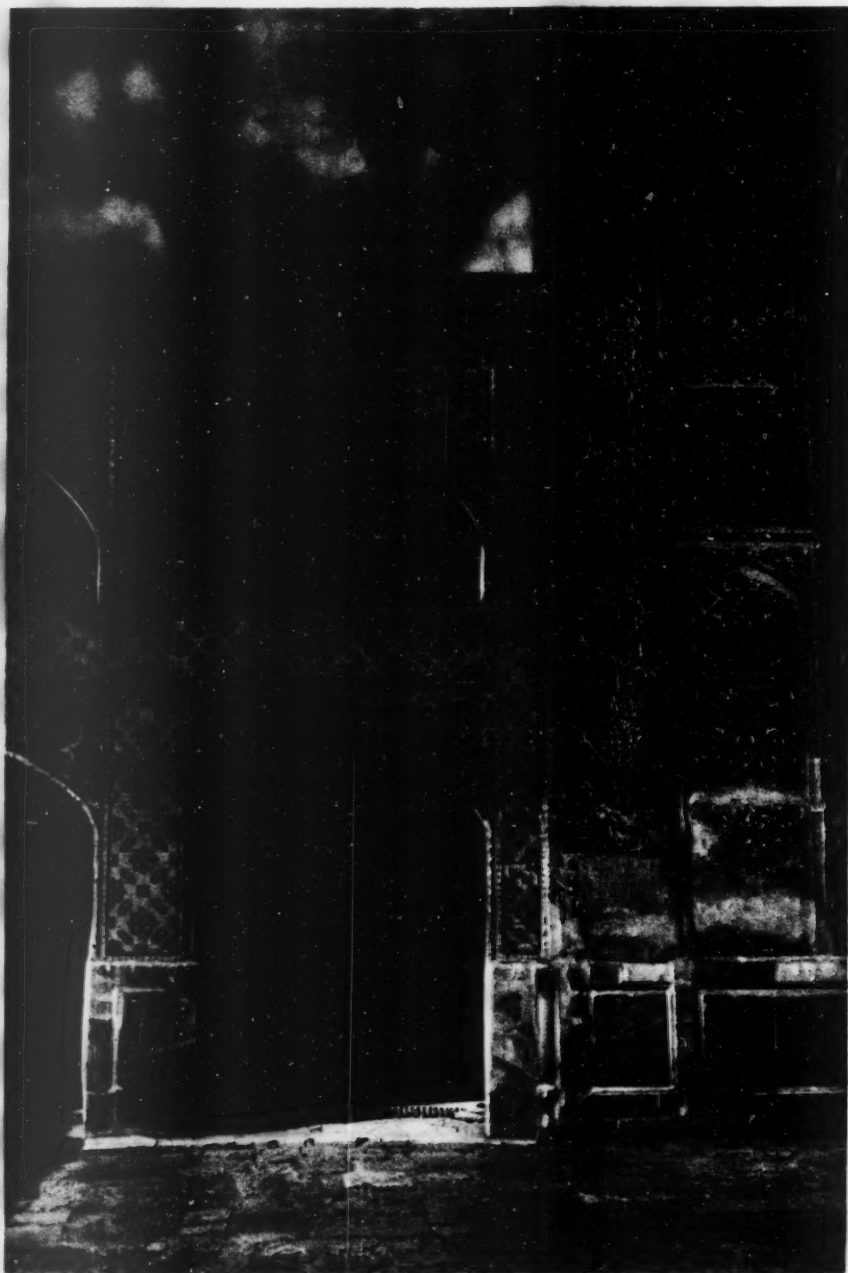


FIG. 168. ISFAHÂN. DÉCOR DE LA FAÇADE DE DARB-É IMĀM



HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHĀN

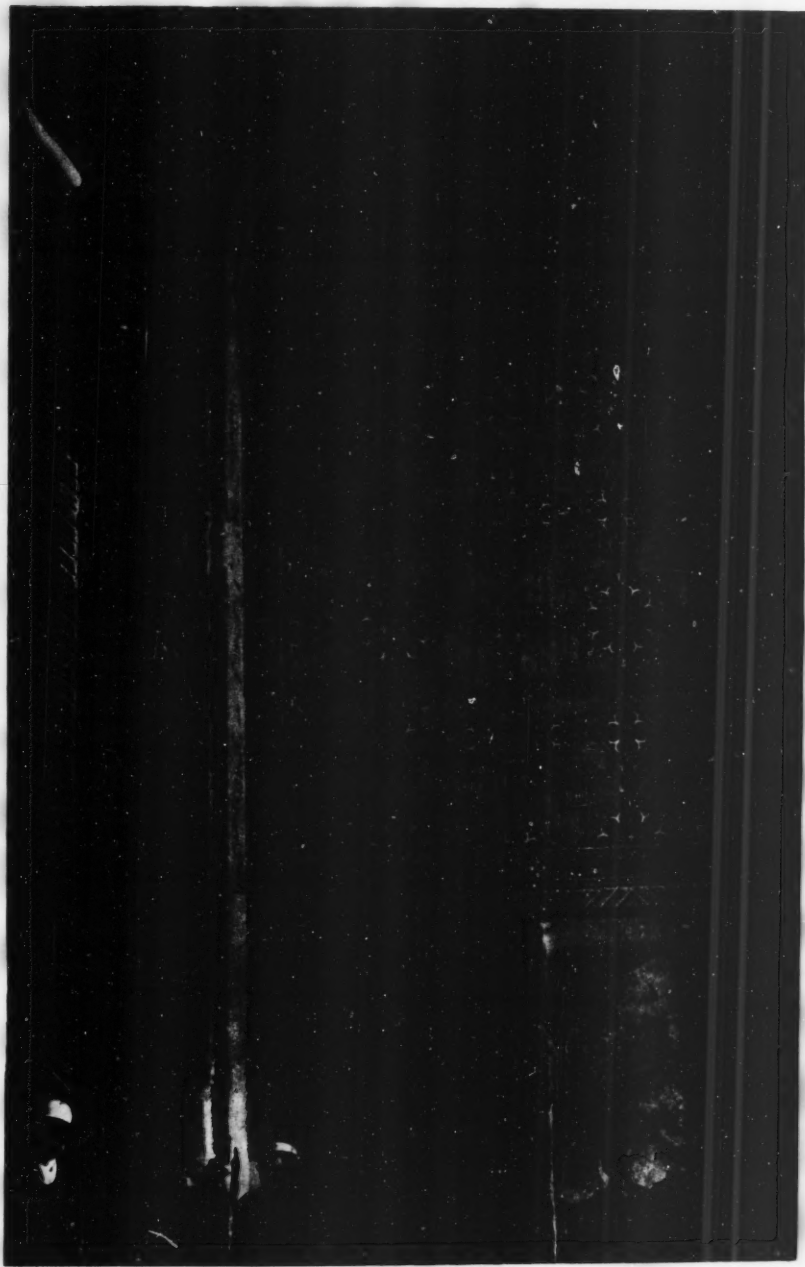


FIG. 170. İŞFAHĀN. DÉTAIL DE LA FAÇADE SUR RUE DU MASDĪD-É 'ALİ

couleur naturelle qui courent à travers les émaux et dont la mode, comme celle des éléments en relief, n'eut qu'une durée très courte.

C'est à Ūzūn Ḥasan plus qu'à ses successeurs safawides que la Djum'a d'Isfahân doit d'avoir perdu la majeure partie de son décor et de son caractère seldjukides.

LES RÉPARATIONS ET LES "EMBELLISSEMENTS" SAFAWIDES

Le plus illustre des souverains safawides, le grand constructeur, Shāh 'Abbās I, ne s'intéressa guère à notre monument; cette vieille mosquée ne faisait pas partie de son Isfahân. Il eut un moment l'intention de la piller, comme l'a raconté Chardin¹⁾, au profit de celle qu'il édifiait sur le grand Maidān et "qu'il avait destinée à être la mosquée cathédrale"²⁾, puis il l'oublia. Son nom n'y apparaît pas, bien que le quinconce et la salle S-O aient été bâtis sous son règne, mais par contre nous y trouvons trace de nombreuses réparations et d'enjolivements commandés par d'autres safawides, Shāh Ismā'il, Shāh Ṭahmāsp, Shāh 'Abbās II, Shāh Sulaimān, Shāh Sultān Ḥusain.

Sur la façade et à l'intérieur de l'iwān sud les grands bandeaux d'Ūzūn Ḥasan furent remplacés par d'autres au nom de Shāh Ṭahmāsp. L'un d'eux porte une longue inscription en caractères thulth, mosaïque de kashis blancs sur fond bleu, qui fait le tour de l'iwān sous les pendentifs de la voûte. Elle n'intéresse l'histoire de notre monument que par quelques phrases de la fin:

1. Chardin. *Voyages* . . . t. VIII, p. 352. "On raconte qu'Abas, n'ayant pas assez tôt à son gré le marbre nécessaire pour le bâtiment, voulait enlever celui de la mosquée principale de la ville, qu'on appelle à présent la vieille mosquée de la congrégation . . ."

2. Chardin. *idem*. La grande inscription du portail principal de la mosquée de Shāh 'Abbās commence ainsi: "Il a été ordonné de construire ce Masdjid-é Djum'a . . ." Il y eut à cette prétention datée de 1025 H. une certaine opposition qui s'est timidement manifestée, après la mort du roi, dans une autre inscription du portail principal: ". . . la construction de la mosquée, qui est presque un Masdjid-é Djum'a puisqu'on y fait la prière du vendredi dans toutes ses règles . . ." Cependant, depuis l'époque de sa construction jusqu'au temps du voyage de Flandin (1840), le Masdjid-é Shāh fut à peu près généralement appelé Masdjid-é Djum'a: ". . . nous débouchâmes sur une grande place au fond de laquelle se voyait . . . une superbe mosquée à côté de laquelle s'élevait un gigantesque pavillon . . . C'était le Meidan-i-Chāh, ou place royale, la Mosquée principale, qu'on nomme Matchit-Djūmah, et le palais de Chāh-Abbas". E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. t. I. p. 285.

..... در زمان خلافت اعلیٰ حضرت السلطان بن السلطان ابو المظفر شاه طهماسب
..... بتزئین و تعمیر این مسجد من خالص ماله محمد الاصفهانی و این تزئین
سعادت قرین بسعی و اهتمام علیا مرتبة عفت و جليلة پناه و فقها الله الخیرت انجام
یافت فی تاریخ سنة ثمان و ثلثین و تسعمائة کتبه کمال الدین حسین الحافظ الهروی

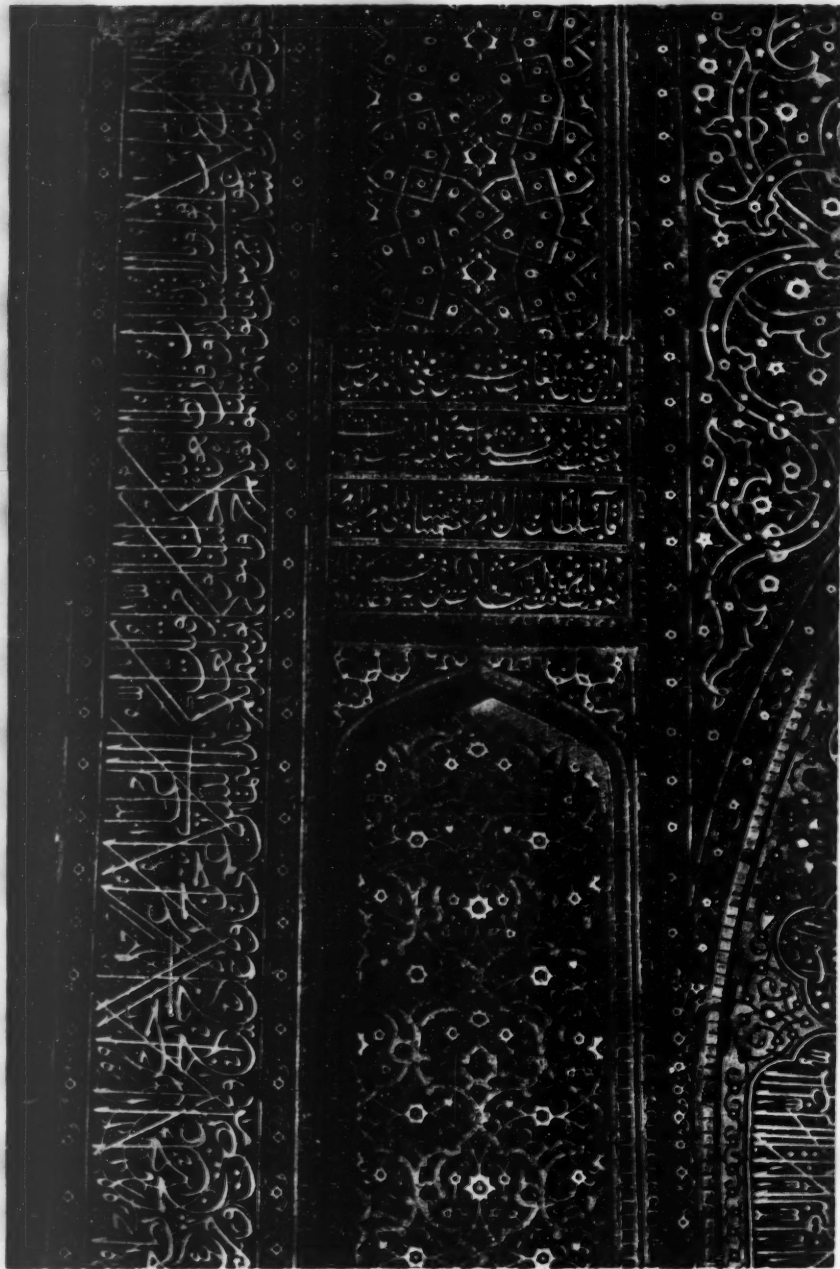
“... Au temps du *khalifat* de Sa Majesté... le Sultān, fils du Sultān, Abu'l Muẓaffar *Shāh Ṭahmāsp al-Ṣafawī al-Ḥusainī Bahādur Khān*... Muḥammad al-Isfahānī a fait, de ses biens propres, réparer et embellir cette mosquée. Cet embellissement de bon augure (fut exécuté) par les soins et la sollicitude de celle dont le rang est élevé, dont le refuge est la chasteté et la respectabilité. Dieu l'a rendue apte aux bonnes actions. (Ceci) a été terminé à la date de l'année 938. L'a écrit Kamāl al-Dīn Ḥusain al-Ḥāfiẓ al-Harāwī (c'est à dire de Herāt)”.

Le nom de la dame manque mais est certainement celui que nous trouvons dans une inscription de la façade du même iwān sud, du côté gauche (fig. 171)¹:

و این تزئین سعادت قرین بسعی و اهتمام علیا مرتبة عصمت پناه عفت شعار ساعية
الخیرات و المبرات اقا سلطان لا زال أيام عصمتها و عفتها إلى يوم القيام صورت إتمام
یافت که ثواب این خیر باو عائد گردد بمحمد و الله

“Cet embellissement de bon augure (fut exécuté) par les soins et la sollicitude de celle dont le rang est élevé, dont le refuge est la vertu, dont la marque distinctive est la chasteté. Cet effort de générosité et de bienfaisance (a été accompli) par *Ākā Sultān* – Que ses jours vertueux et chastes durent jusqu'au jour de la résurrection! – Ceci fut terminé avec l'espoir d'être en retour récompensée de cette bonne action. Par Muḥammad et par sa famille”.

1. En quatre lignes d'écriture nasta'liq, mosaïque de kashis blancs sur fond noir.



HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

Une autre inscription du temps de Shāh Ṭahmāsp¹⁾ orne le parement intérieur de l'arc de tête. Elle reproduit les neuf premiers versets de la sourate al-Isrā, le 17ème du Ḳor'ān, à la suite desquels on lit:

تحريراً في تاريخ سنة ثمان و ثلاثين و تسعمائة

"Rédigé à la date de l'année 938 (1531-2)".

Puis viennent deux lignes d'écriture en travers, c'est à dire dont la longueur est la largeur du bandeau à inscription. La première reproduit un vers de Hāfiẓ et la seconde donne le nom de l'exécutant (fig. 172):

بعمال الفقير يوسف بن تاج الدين بناء اصفهان

"Par le travail du pauvre Yūsuf, fils de Tadj al-Dīn, maçon d'Iṣfahān".

Deux charmants panneaux de kashis en mauvais état de conservation (fig. 172) prolongent, pour ainsi dire, le bandeau à inscription jusqu'au soubassement de marbre. Ils étaient autrefois, l'un et l'autre, surmontés d'une inscription²⁾. Celle du côté ouest a disparu. Voici celle du côté est:

و قال الله تبارك و تعالى يا بني آدم خذوا زِينَتَكُمْ عِنْدَ كُلِّ مَسْجِدٍ صدق الله العظيم

كتبه العبد تاج الدين معلم اصفهاني

"Dieu – Qu'il soit béni et exalté! – a dit: O fils d'Adam, ornez-vous³⁾ pour aller à la mosquée. Croyez en Dieu, le Glorieux. L'a écrit l'adorateur (de Dieu), Tadj al-Dīn, mu'alleme d'Iṣfahān".

Dans les panneaux de kashis dont il vient d'être question deux courtes inscriptions en caractères kufiques⁴⁾ signifient, l'un: "Le pouvoir est à Dieu", et l'autre, du côté gauche (fig. 172): "L'autorité est à Dieu".

1. Mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.

2. idem.

3. Kasimirsky traduit: Mettez vos plus beaux habits....

4. En mosaïque de kashis dorés.

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

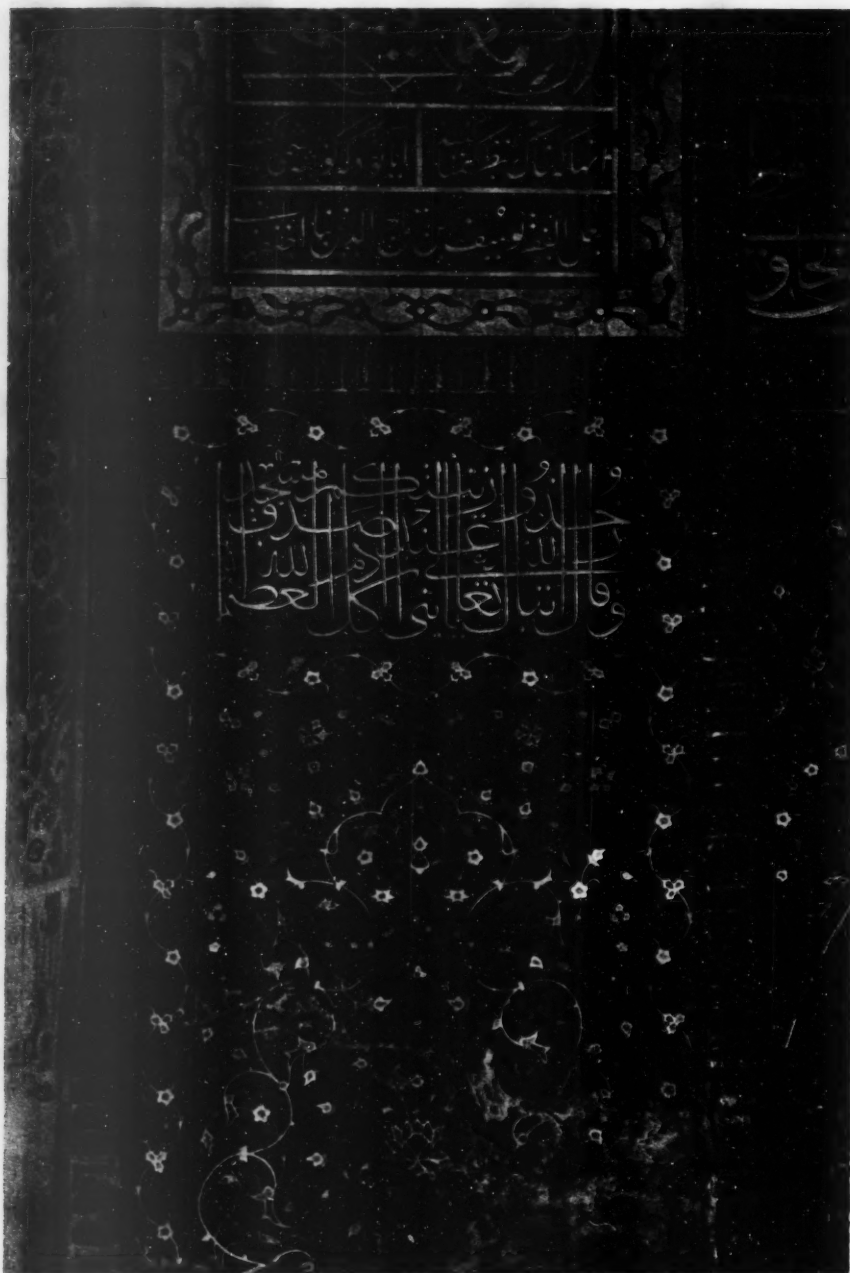


FIG. 172. İŞFAHÂN. MASDĪD-É DJUM'A. DÉCOR INTÉRIEUR DE L'İWÂN SUD

Un carreau de terre cuite émaillée, daté de l'année 1072 H. et encastré dans la paroi sud de l'iwan porte cette indication:

عمل استاد ابراهيم بن استاد اسمعيل بناء اصفهان

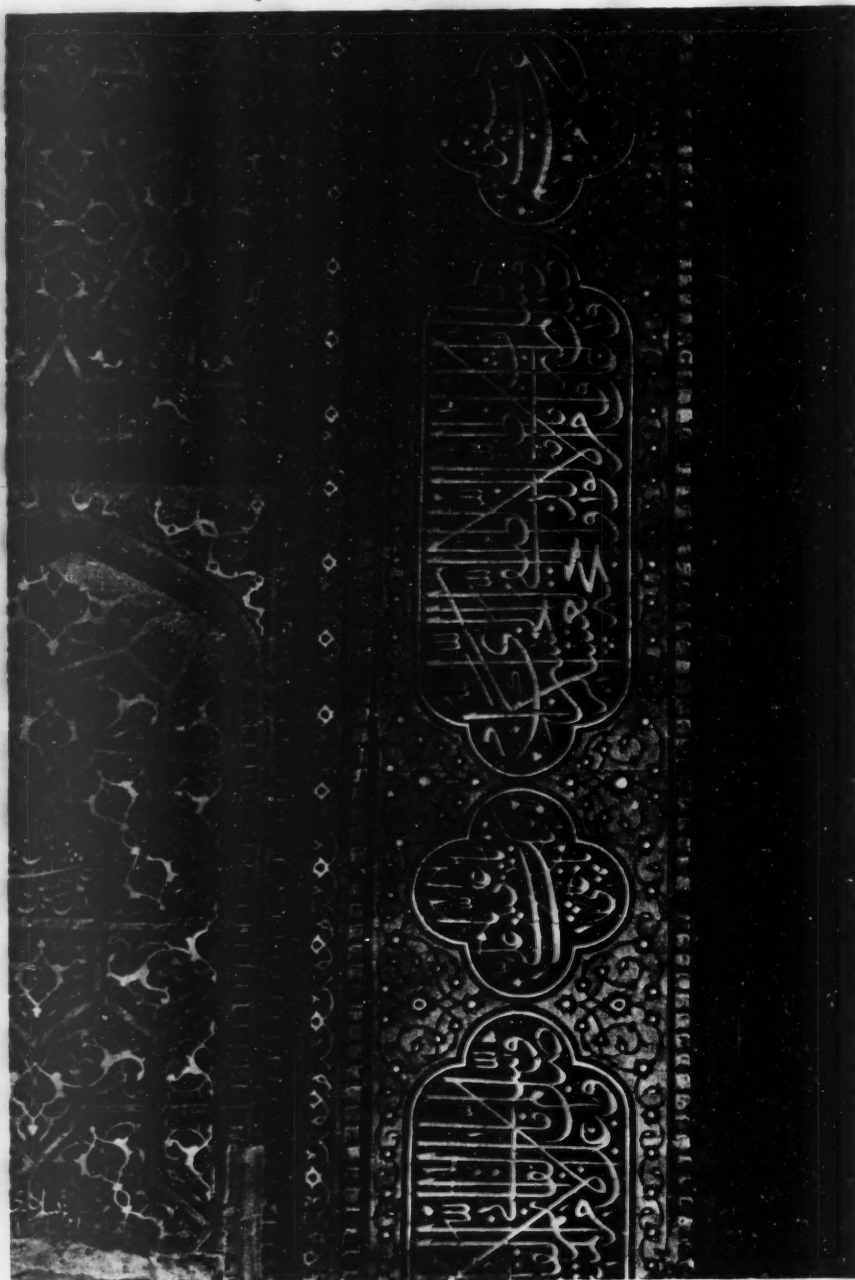
"Oeuvre de Ustād Ibrāhīm, fils de Ustād Ismā'il, d'Isfahān".

Mais nous ne savons de quelle œuvre il peut bien être question. Le seul ouvrage du temps de Shāh 'Abbās II (1052-1077 = 1642-1667) que nous connaissions dans la mosquée est la partie horizontale de l'inscription rectangulaire de la façade de l'iwān sud. Peut-être s'agit-il de lui.

Cette façade est ornée de deux grands bandeaux dont l'un contourne l'arc et l'autre est rectangulaire. Tous deux ont été exécutés durant le règne de Shāh Tahmāsp en remplacement de bandeaux plus anciens. Le premier (fig. 173) comprend 14 médaillons longs séparés par 13 médaillons plus petits. Chacun des longs contient une prière en l'honneur d'un des 14 Pirs (Muḥammad, sa fille Fāṭimé et les 12 Imams).

L'autre, qui encadre la façade de l'iwān, contenait autrefois le texte des 21 premiers versets de la sourate al-Faṭḥ la 48ème du Ḳor'ān, mais le Shāh 'Abbās II en fit enlever la partie centrale, du milieu du 7ème verset aux premiers mots du 16ème, et la remplaça par l'inscription suivante:

تزئين هذا المسجد الرفيع المو... اعلی... المويّد السلطان المبرور الملحق بابائه الطاهرين
شاه طهماسب حشره الله مع الأئمة المعصومين و شرف بمرور الدوران و الأعوام على
الحرب و الانهدام و أمر بتجديده و تعميره و تزئينه سبطه الأعظم و الأنضم سلطان
السلطين و ملاذ الخواقين مروج مذهب ابائه الطاهرين السلطان بن السلطان شاه
عباس الثاني الصفوى الحسينى صاحب قران خلد الله ظلل معدلته على مفارق العلمين
بمحمد و آله المعصومين فى سنة سبعين و ألف من الهجرة النبويّة صلى الله عليه و آله
كتبه محمد رضا الإمامى الاصفهانى الادهمى



“L’embellissement de cette noble mosquée . . . le protégé, le Sulṭān juste celui qui est uni à (c’est à dire: qui a rejoint) ses ancêtres les purs, Shāh Tah-māsp – Que Dieu l’unisse aux Imams purs! – Il s’est illustré pour la suite des siècles et des années (en sauvant cette mosquée) de la ruine et de la destruction. Son petit-fils, le plus grand, le plus glorieux, Sulṭān des Sultans, protecteur des Khakans, propagateur de la doctrine de ses ancêtres les purs, le Sulṭān, fils de Sulṭān, Shāh ‘Abbās II, al-Ṣafawī, al-Ḥusainī, al-Ṣāḥeb Ḳerān¹⁾ – Que Dieu maintienne l’ombre de sa justice sur les mondes divers! – a ordonné de la renouveler, de la réparer et de l’embellir – Par Muḥammad et par sa famille, les purs! – Durant l’année 1070 de l’Hégire du Prophète – Que Dieu lui accorde sa bénédiction ainsi qu’à sa famille! – L’a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī, al-Isfahānī, al-Adhamī²⁾”.

Il n'y a pas, dans l'iwān méridional, d'inscriptions postérieures à celle de Shāh 'Abbās II, non pas, sans doute, parce que depuis l'année 1070 H. cette partie de la mosquée n'eut plus besoin de réparations mais plutôt parce que cet emplacement de choix, particulièrement saint et recherché, était occupé au point que Shāh 'Abbās II avait dû, pour y loger son nom, détruire une partie d'un texte koranique. Les souverains suivants durent s'accommoder des autres iwans. C'est là que nous trouvons leurs noms. Quant à Ashraf l'Afghān, il lui fallut aller inscrire le sien dans la madrasa.

L'iwān septentrional était, à l'époque seldjukide, le vestibule de l'entrée principale de la mosquée. On y accédait de la partie du plan qui a été couverte en 768 H. par le moyen d'une porte construite au fond d'une niche carrée flanquée de deux massifs de maçonnerie contenant des escaliers. Sous le règne de Shāh Sulaimān (1077-1105 = 1667-1694) la niche carrée fut convertie en ce *şof'è* qui est connu sous le nom de "*Şof'è des Darwishes*" et c'est alors, probablement, que la porte fut bouchée (fig. 174). Aussi bien, depuis la construction du quinconce nord par le muzaffaride Sulṭān Maḥmūd, c'est à dire depuis que les bâtiments de la mosquée avaient été prolongés jusqu'au Gunbad Khākī cette porte n'avait-elle plus d'intérêt.

En même temps qu'il construisit le Şof'è des Darwîshs, Shâh Sulaimân

1. C'est à dire „le Seigneur du Temps”, titre donné aux souverains ayant régné plus de 30 ans.

2. Caractères thulth en kashis blancs sur fond bleu, sauf ceux du nom du souverain qui sont exécutés en kashis jaune d'or.

HISTORIQUE DU MASĠĪD-É DĠUM'A D'IŞFAHĀN

modifia le décor intérieur de l'iwān. Peut-être s'en prit-il aussi à la façade mais nous n'en savons rien car elle a été entièrement rebâtie à l'époque kādījār. Sur les murs latéraux, à la base de la voûte, court un haut bandeau en plâtre sculpté portant une double inscription dont le commencement et la fin ont disparu au cours de la reconstruction de l'arc de tête. Ce long texte peint en blanc sur le fond jaune ocre du bandeau, contient des citations koraniques, des louanges à l'Imām 'Alī et à sa famille, des hadiths du Prophète relatifs au respect dû aux mosquées, à la récompense promise à ceux qui habitent dans leur voisinage, y fréquentent, y allument des lampes, et aux punitions dont seront frappés ceux qui ne les honorent pas suffisamment, etc. . . . Ni nom de constructeur, ni date, mais à la partie supérieure du Şof'è, au dessus de l'arcade, il y a un autre bandeau, également en plâtre sculpté, qui contient une inscription peinte en blanc sur fond bleu:

قد أمر سيّد السلاطين و المفخر الخواقين مشيد أساس الدين المبين مروج شريعة آبائه
الطاهرين معدن الجود و الكرم و الامتنان السلطان بن السلطان و الخاقان بن الخاقان
ابو المظفر السلطان سليمان الحسينى الصفوى جعله الله خليفة من أنصار الرحمن بتجديد
هذا المسجد العتيق الذى أسس على التقوى للعاكفين وذو المصلين و الركع السجود
الداعين محبوباً للدولة و للحكومة فى ١٠٩٣

"Le Seigneur des Sultans, le plus glorieux des Khakans, celui qui fortifie les bases de la vraie religion, propagateur de la doctrine de ses ancêtres les purs, mine de bonté, de générosité et de bienveillance . . . le Sultān fils de Sultān, le *Khākān* fils de *Khākān*, Abu'l-Muzaffar Sultān Sulaimān al-Ḥusainī, al-Şafawī – Dieu l'a fait Khalife d'entre ses fidèles – a ordonné de restaurer cette mosquée ancienne qui a été fondée sur la piété de ceux qui sont pleins de zèle, qui prient, se prosternent, invoquent Dieu et sont chers à l'état et au gouvernement. En 1093 (1682)".

Cette inscription nous permet de penser que tout le décor intérieur de cet

iwân et peut-être aussi l'aménagement du sof'è ont été exécutés sous le règne de Shāh Sulaimān.

A l'intérieur du sof'è, en haut des parois et tout près du plafond, se trouve un autre bandeau en plâtre portant une inscription en caractères kufiques sculptés, extrêmement fins et compliqués, qui reproduit les versets 27, 28 et 29 de la sourate al-Nūr, la 24^{ème} du Ḳor'ān.

Sur le mur septentrional du même sof'è, à moins d'un mètre au dessous du plafond, ont été peintes en écriture nasta'liq, en couleur noire sur le plâtre blanc, des poésies qui mentionnent la restauration de l'endroit par un peintre du nom de Husain. On trouve le même nom à la fin d'une autre poésie très ordinairement écrite, en couleur rouge, au dessous et au milieu de l'inscription au nom de Shāh Sulaimān. Il ne s'agit là que d'une réparation assez moderne.

L'iwân oriental est le seul qui ait gardé quelque chose du décor seldjukide. L'arc de tête a été reconstruit mais les piédroits qui le portent sont encore ornés de très belles niches plates parfaitement caractéristiques de l'époque de leur construction (fig. 175). Celles du bas comportent des inscriptions en caractères kufiques du meilleur style, dont l'une signifie "Il n'y a d'autre dieu que Dieu, le souverain, la vérité, le clairvoyant" et l'autre "Muḥammad, le Prophète de Dieu, le véridique, le fidèle" (fig. 176).

A l'intérieur Shāh Sulaimān a, comme dans l'iwân septentrional, répandu les témoignages de sa dévotion. Un long bandeau en carreaux de kashis bleu foncé, portant une inscription en caractères thulth de couleur blanche, fait le tour de l'édifice au niveau de la naissance de la voûte. La partie droite de cette inscription contient des hadiths du Prophète et du 6^{ème} Imām relatifs aux fidèles qui fréquentent assidûment les mosquées et aux récompenses qui ne manqueront pas de leur être accordées.

La partie centrale est historique:

لقد جدد مجدد أساس الدين المبين و مشيد قواعد شريعة ابائه الأطهرين و أعز الإيمان
و المؤمنين مالک رقاب الأمم مولی ملوک العرب و العجم فرغ ... الشجرة النبوية
غصن الدوحة العلية العلوية السلطان بن السلطان و الخاقان ابن الخاقان شاه سليمان



FIG. 174. ISFAHĀN. MASJID-É DJUM'A. L'INTÉRIEUR DE L'IWĀN NORD

الصفوى الموسوى بهادر خان لا زالت سرادق دولته قائمة و لعين فى عهده نائمة هذا البيت العتيق الذى يسمى سمو السماء رفعة و يابى إليه العباد عشياً و واعد بأسمه

"Celui qui renouvelle les bases de la religion lumineuse, le soutien des lois de la doctrine de ses ancêtres, les plus purs, celui qui a glorifié la religion et les croyants, le maître des nuques des nations, le maître des rois des Arabes et des non Arabes, cime . . . de l'arbre généalogique du Prophète, rameau des racines glorieuses des Alides, le Sultân, fils du Sultân, le Khākān, fils du Khākān, Shāh Sulaimān al-Şafawī, al-Mūsawī, Bahādur Khān – Que ne cesse de s'élever la tente de son pouvoir et que le Maudit reste endormi durant son règne! – Il a restauré cet édifice ancien dont la hauteur se dresse jusqu'aux cieux élevés, dans lequel les fidèles habitent pendant la nuit et où ils sont invités en son nom . . ."

Côté gauche:

روى الترمذى فى صحيحه فى عز أمير المؤمنين صلوات الله عليه أن رسول الله صلى الله عليه وآله أخذ حسين و أخذ حسن عليهما السلام فقال من أحبني و أحب هذين و أباهما و أمهما كان معى فى درجتى يوم القيامة و رقم منه زيد أنه قال قال رسول الله صلى الله عليه وآله لعلى و فاطمة و الحسن و الحسين عليهم السلام أنا حرب لمن حاربتم و سلم لمن سالمتم كتبه محمد محسن بن محمد رضا الامامى فى سنة ثلث و تسعين بعد الألف

"Termedhī glorifiant, dans son livre *Şaḥiḥ*, l'Amīr des musulmans ('Alī) – La bénédiction de Dieu soit sur lui! – rapporte que le Prophète de Dieu – La bénédiction de Dieu soit sur lui et sur sa famille! – prit Ḥasan et Ḥusain – Sur eux le salut! – et dit: Celui qui m'aime et qui aime ces deux-ci, leur père et leur mère, sera avec moi, au même degré, le jour de la résurrection¹). Et Zaid²),

1. Termedhī. *Şaḥiḥ*. Edition du Caire. t. II, p. 301. Nous devons la communication du texte de Termedhī à l'obligeance de Mr Henri Massé.

2. Probablement Zaid ibn Arḳām qui est nommé par Termedhī dans *Şaḥiḥ*, t. I, p. 320.

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'ISFAHĀN

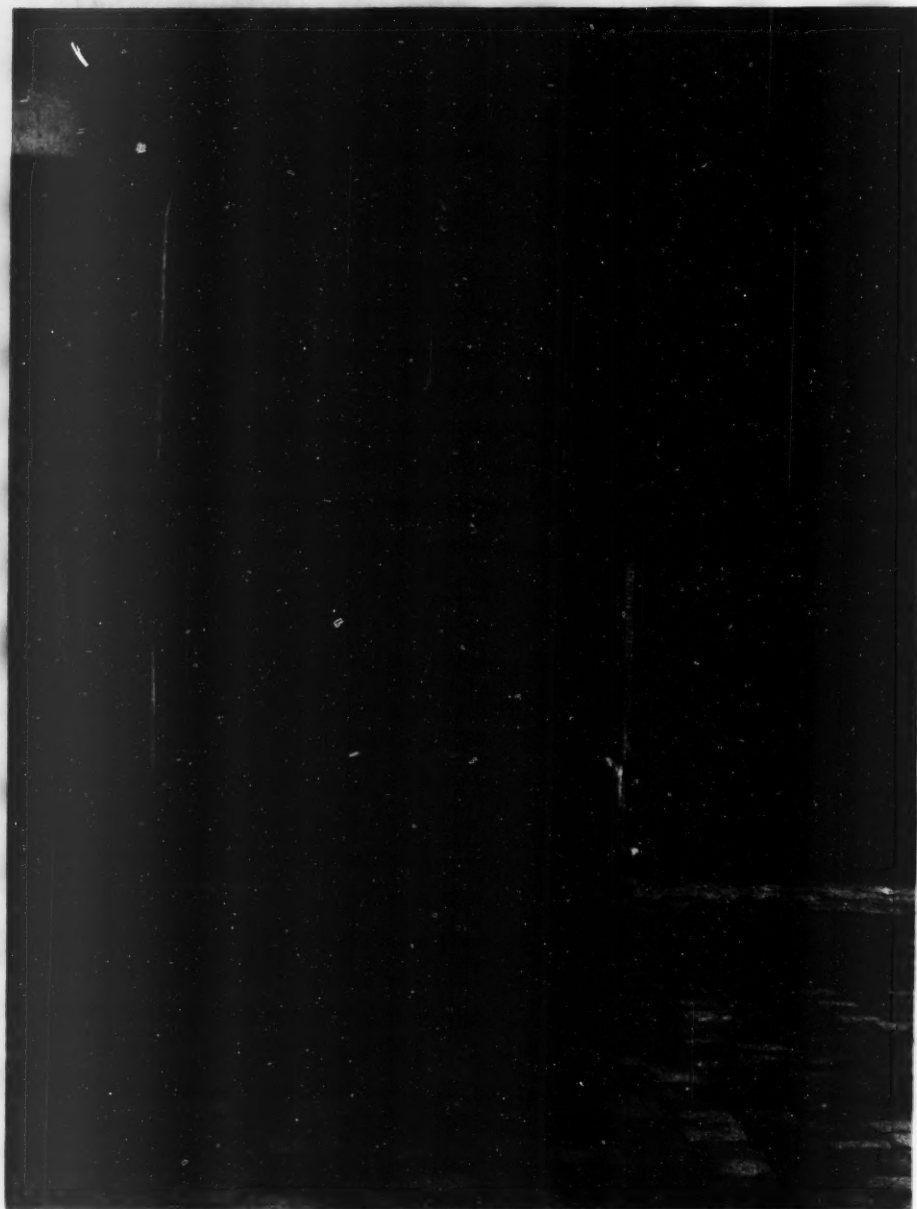


FIG. 175. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A
DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN EST

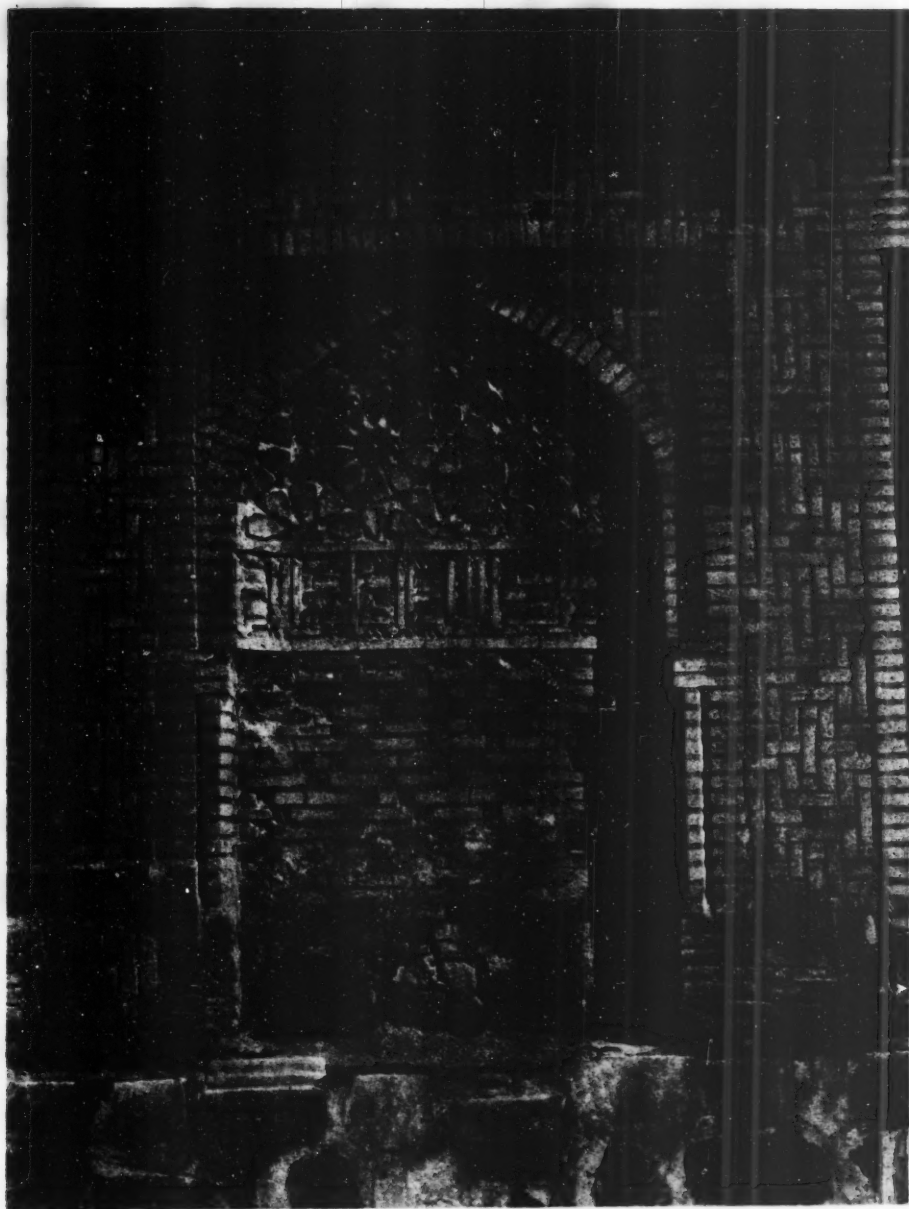


FIG. 176. ISFAHĀN. MASĠID-É DJUM'A
DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN EST

HISTORIQUE DU MASĠĠĠD-É DJUM'A D'ISFAHĀN

d'après lui, écrit que le Prophète — La bénédiction de Dieu soit sur lui et sur sa famille! — dit à 'Alī, à Fāṭimé, à Ḥasan et à Ḥusain — Sur eux le salut! —: Je suis l'ennemi de celui qui vous combat et protège ceux avec qui vous êtes en paix. L'a écrit Muḥammad Mohsen, fils de Muḥammad Riḍā al-Imāmī. Dans l'année 1093".

Au bas du mur sud de cet iwān oriental est fixée une dalle de marbre portant une inscription en naskhī qui loue les fidèles habitués des mosquées. Au dessus d'elle un texte dont l'écriture est semblable à celle de la pierre et qui est sculpté dans le plâtre contient une inscription koranique et cette indication:

"L'a écrit Nizām al-Isfahānī, dans l'année 992 (1584)".

Il semble en effet que Shāh Sulaimān n'ait sévi qu'à la partie supérieure de l'édifice.

L'iwān occidental n'a rien gardé de son décor seldjukide. L'intérieur a été modifié et décoré par Shāh Sulṭān Ḥusain et il semble bien que le décor émaillé de la façade ait été exécuté par le même souverain (fig. 177-178).

A la base de la voûte, sur les trois côtés de l'iwān, court une inscription, exécutée en écriture naskhī sur carreaux de kashis à fond bleu (fig. 179), qui se termine ainsi:

". . . . L'a écrit le fils de Muḥammad Mohsen, 'Alī Naḳī. 1112 (1700-1)".

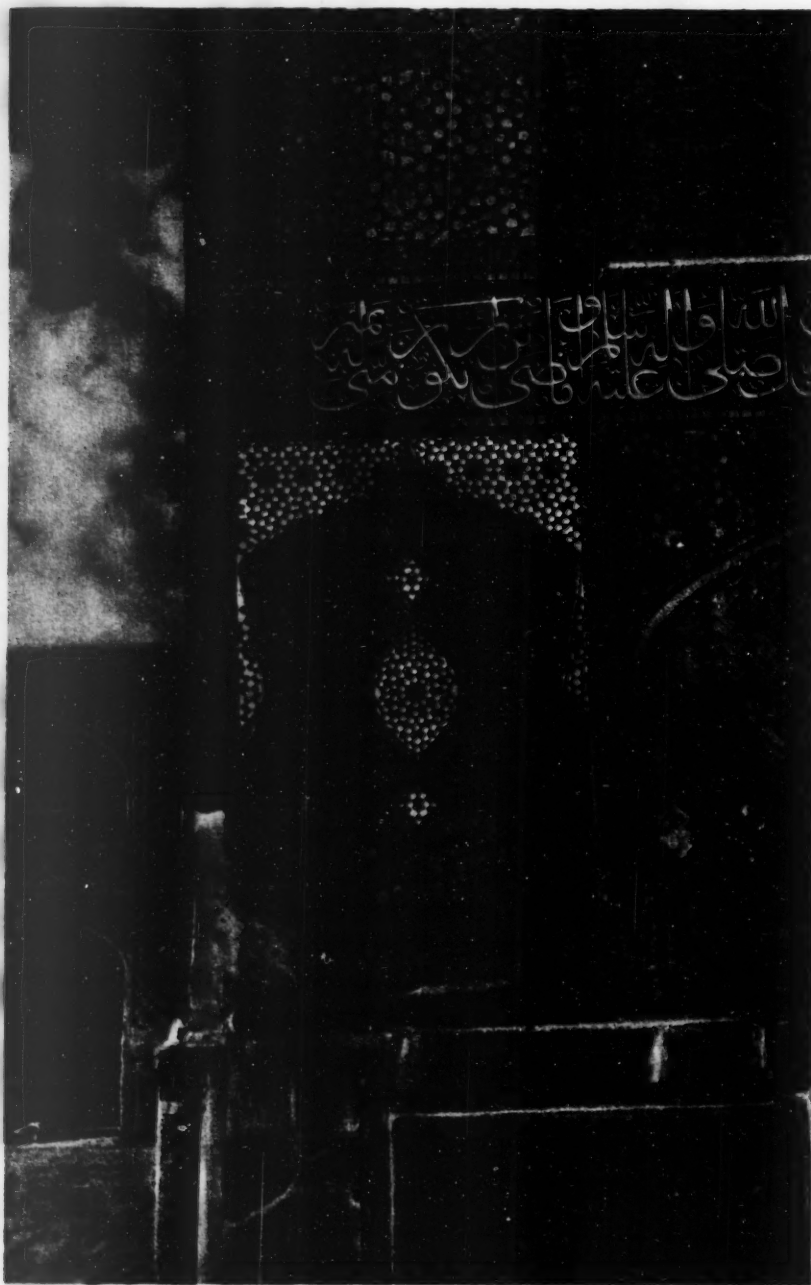
La partie centrale est historique:

قد أمر بعمارة هذه السقيفة المنيفة ملك ملوك العالم مستفيد صناديد الأمم الشاهنشاه
الأعظم السلطان بن السلطان أبو المؤيد شاه سلطان حسين الموسوي الصفوي بهادر خان
عز لنا تأييده و نصره مدة عصره بالتأييد به غياث الخطوات و مغيث الشعوب و نظام
الأمور

"A ordonné de reconstruire cette salle voûtée et élevée le Roi des Rois du monde, celui qui donne assistance aux chefs des nations, le Shāhīnshāh le plus grand, le Sulṭān fils de Sulṭān, Abu'l Mo'aiyad, Shāh Sulṭān Ḥusain al-Mūsawī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān. Que Dieu lui continue, durant son règne,



FIG. 177. ISFAHÂN. MASDJID-É DJUM'A
DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWÂN OUEST



HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'ISFAHĀN



FIG. 179. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. L'INTÉRIEUR DE L'IWĀN OUEST

son aide et son assistance précieuses pour nous et qui font de lui le secours contre les calamités, le refuge des peuples et l'organisateur des affaires"

Au dessous de cette partie de l'inscription, en deux lignes d'écriture nasta'liq, dans un panneau de carreaux de kashis à fond noir:

انا مدينة العلم و علي بابها

درعۀ شهر رمضان المبارك سنة ١١١٢

"Je suis la ville de la science et 'Alī en est la porte. Le premier jour du mois de Ramaḍān, le béni, de l'année 1112".

Cette date, 1112 H., se trouve plusieurs fois encore dans le même iwān:

1°. A la fin du bandeau qui entoure la fenêtre du fond et contient, en douze petits panneaux, des louanges aux 14 Purs, puis: "L'a écrit l'humble pécheur Abu'l-Ma'ālī al-Ḥusainī. 1112".

2°. A la fin d'un bandeau en carreaux de kashis qui fait le tour de l'arc du Ṣof'è et où, à la suite de poésies en l'honneur de l'Imām 'Alī, on lit que lorsque Shāh Sultān Ḥusain "ordonna de construire cette place de prière pour les Musulmans", son serviteur Hādīdjī Kāsem fut chargé des travaux et consacra tous ses instants à leur surveillance. La date est donnée par le chronogramme suivant:

گشته نو این مسجد از لطف آله

"Par la grâce de Dieu cette mosquée fut renouvelée".

L'addition des valeurs numériques des caractères donne la date, 1112 H.

3°. A la fin du bandeau en carreaux de kashis bleus qui fait le tour du ṣof'è, au dessous du plafond: "L'a écrit le fils de Shāikh Mohsen, Muḥammad Ḥasan al-Djazairī. En l'année 1112".

4°. A la fin d'une inscription qui se trouve dans le miḥrāb de la face sud de l'iwān: "L'a écrit Muḥammad Zamān, fils de 'Abd al-Bāqī al-Isfahānī. Dans l'année 1112".

LE PORTAIL SUD-EST

Passée l'époque safawide, durant laquelle notre mosquée n'avait en somme été l'objet d'aucune modification essentielle¹⁾ mais seulement de réparations et d'enjolivements partiels, il semble que l'on n'y ait plus guère travaillé ou que l'on soit devenu bien modeste. Tout au plus y trouvons-nous encore l'inscription d'Ashraf dont j'ai parlé²⁾ et celle qu'en 1218 (1803-4) un gouverneur d'İşfahân fit placer sur le portail S-E qu'il avait réparé:

قد تشرف بتعمير باب المسجد الجامع العتيق و السوق عليه الموقوف — في جنبه
و المسمى الموقوفة على المسلمين في زمان دولة السلطان الأعظم الأكرم و الخاقان
الأخيم السلطان بن السلطان و الخاقان بن الخاقان السلطان فتحعليشاه قاجار خلد الله ملكه
ذو الهمم العالية ذو مجد التالية خير الحاج و المعمرين الحاج محمد حسين خان الحاكم
بأمر المطاع في دار السلطنة اصفهان أدام الله توفيقه و أيام دولته في شهر رمضان الأعظم
المكرم من شهور سنة ١٢١٨ كتبه ابو الحسن اصفهاني

"Sous le gouvernement du Sultân le plus juste, le plus généreux, le Khākān le plus glorieux, le Sultân fils de Sultân, le Khākān fils de Khākān, Sultân Fath-'Alî Shāh Kādījār — Que Dieu maintienne son gouvernement! —, celui qui possède les desseins les plus généreux et la gloire qui s'ensuit, le meilleur des Hadjdjis et des gens âgés, al-Hādīdj Muḥammad Ḥusain Khān, gouverneur de Dār al-Saltānè, İsfahân, par ordre souverain, s'est honoré de la réparation de la porte du Masġīd-é Djāmi' al-'Aṭīq, du sūq voisin, dont les revenus reviennent à la mosquée, et du reservoir à eau qui est une fondation pieuse en faveur des musulmans. Que Dieu continue de lui accorder son aide et fasse durer les jours de son gouvernement! Durant le mois de Ramaḍan, le plus glorieux et le plus honoré des mois de l'année 1218. L'a écrit Abu'l-Ḥasan al-İşfahānî".

1. Sauf la construction du quinconce et de la Salle S-O.

2. Voir p. 243.

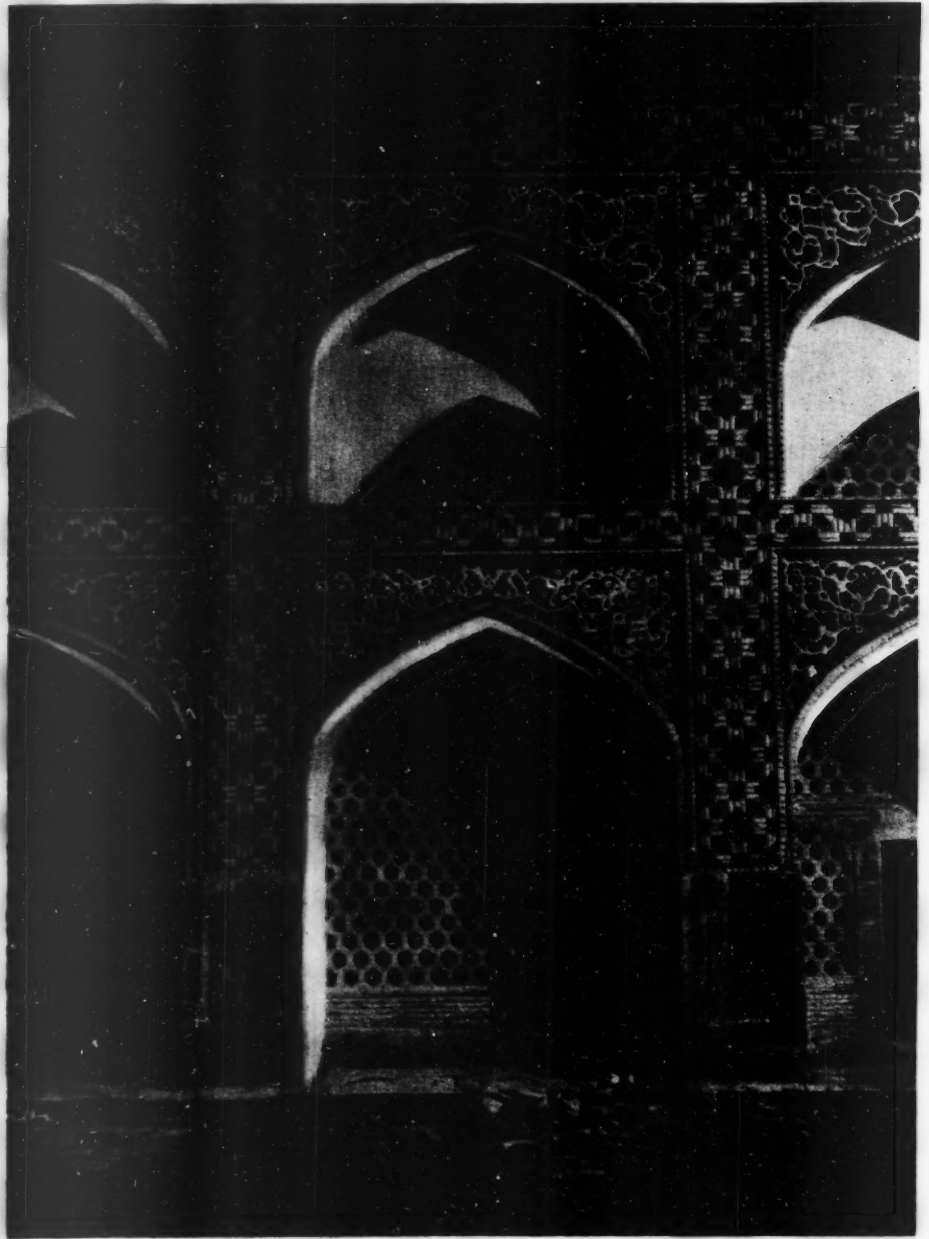


FIG. 180. ISFAHÂN. MASJID-É DJUM'A. TRAVÉES DE LA COUR RESTAURÉES

HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

La mosquée est actuellement en cours de restauration systématique. Les terrasses et le parement extérieur des coupoles ont été entièrement réparés. Les maçonneries sont surveillées et, selon les cas, sont consolidées ou peu à peu reconstruites. La restauration des travées courantes des façades sur cour est à peu près terminée (fig. 180).

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

La mosquée abbaside

Avant 385 (995). Construction de la mosquée de plan arabe qu'al-Māfar-rūkhī désigne comme "l'ancienne" par rapport à celle qui fut construite par le Şāḥeb Abu'l-Ḳāsem Ismā'il b.'Abbād (326-385 = 938-995),

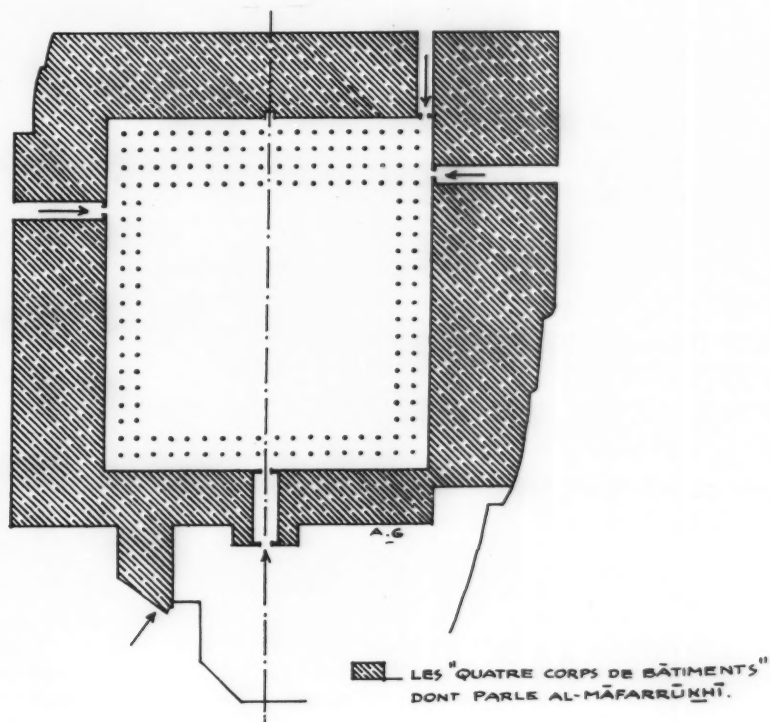


FIG. 181. LA MOSQUÉE ABBASIDE

HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

ministre des deux Buyides Mu'ayyid al-Dawlè et Fakhr al-Dawlè. Le croquis page 277 (fig. 181) en représente le parti général¹⁾.

La mosquée actuelle

Entre 465 (1072) et 485 (1092). Construction, sur le même emplacement, de l'édifice à coupole qui contient le mihrâb principal de la mosquée et du Gunbad Khākī. Le premier de ces deux bâtiments a été édifié par Nizām al-Mulk, sous le règne du Sultān Malek Shāh, et la second par Tādī al-Mulk, en 481 (1088-9)

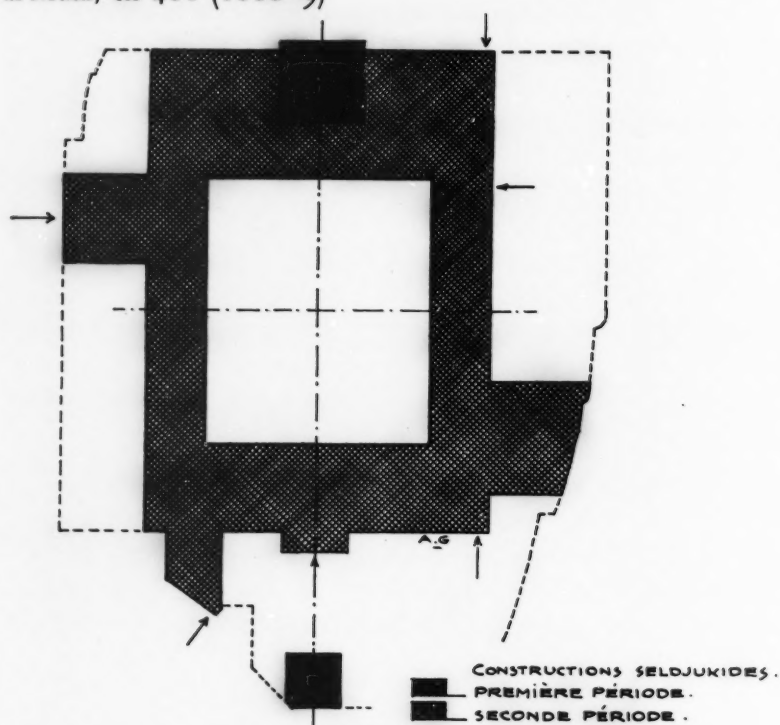


FIG. 182. LA MOSQUÉE À LA FIN DE L'ÉPOQUE SELDJUKIDE

1. Ce dessin et les suivants (fig. 181-184) n'ont pour but que de représenter grosso modo les étapes du développement de la mosquée, non de fixer des mesures et le détail des constructions. Il est en effet impossible de savoir, par exemple, d'après le récit d'al-Māfarrūkhī, si les riwākāt comportaient une ou plusieurs travées en profondeur et quel était le dessin exact du périmètre des quatre corps de bâtiments. Ce qu'entend exprimer la figure 181 c'est que la mosquée abbaside se composait d'une grande cour rectangulaire entourée de "quatre corps de bâtiments" et, selon l'expression d'al-Māfarrūkhī, qu' "à chaque corps de bâtiments était contigu un riwāk".

HISTORIQUE DU MASJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

515 (1121-2). Incendie, par les Bâtinîens, de ce qui restait des "quatre corps de bâtiments" dont parle al-Mâfarrūkhî. Reconstruction de la porte N-E.

Entre 515 et la fin de l'époque seldjukide. Transformation de la mosquée-kiosque de Malek Shāh en une mosquée à quatre iwans (fig. 182).

710 (1310). Le Sultân mongol Uldjaitū Khodābendè construit dans le quinconce seldjukide, sur la face ouest de la cour, le mihrāb daté de l'année 710 H.

De l'époque mongole également, mais d'une date indéterminée, le décor en plâtre sculpté des 3 travées qui bordent au sud le couloir de l'entrée S-E.

768 (1366). Construction, sous le règne du Muzaffaride Kutb al-Dīn Shāh Maḥmūd, de la madrasa et du quinconce situé entre l'iwān septentrional

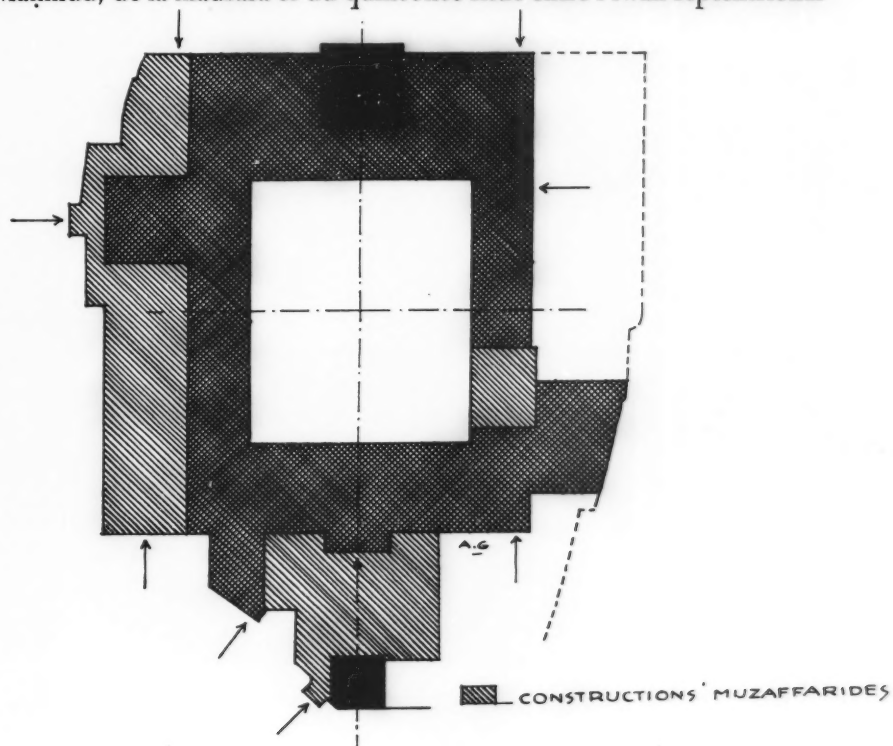


FIG. 183. LA MOSQUÉE À L'ÉPOQUE MUZAFFARIDE

HISTORIQUE DU MASDĪD-É DJUM'A D'İŞFAHÂN

et le Gunbad Khākī. La salle dans laquelle se trouve aujourd'hui le mihrāb d'Uldjāitū fut sans doute aussi construite par lui. Le décor du mihrāb de la madrasa n'a été terminé qu'en 778 H. (fig. 183).

851 (1447). Construction de la salle d'hiver par Sultān Muḥammad, fils de Baisoṅkor. (fig. 184).

880 (1475-6). Réparation de la mosquée, et particulièrement de l'iwān sud, par le Sultān Ak-Ḳoyūnlu Ūzūn Ḥasan. Exécution du décor émaillé de l'iwān sud et des façades courantes sur cour.

938 (1531-2). Restaurations et "embellissements" partiels sous le règne de Shāh Tahmāsp.

992 (1584). Construction, sous le règne de Shāh 'Abbās I, du quinconce et de la grande salle S-O (fig. 184).

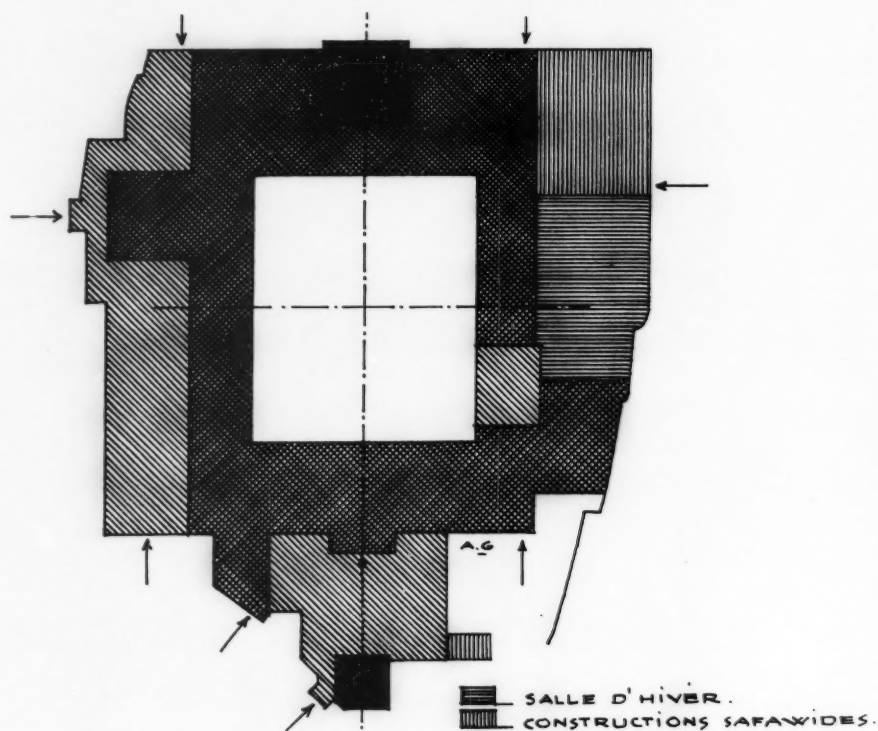


FIG. 184. LA MOSQUÉE À L'ÉPOQUE SAFAWIDE

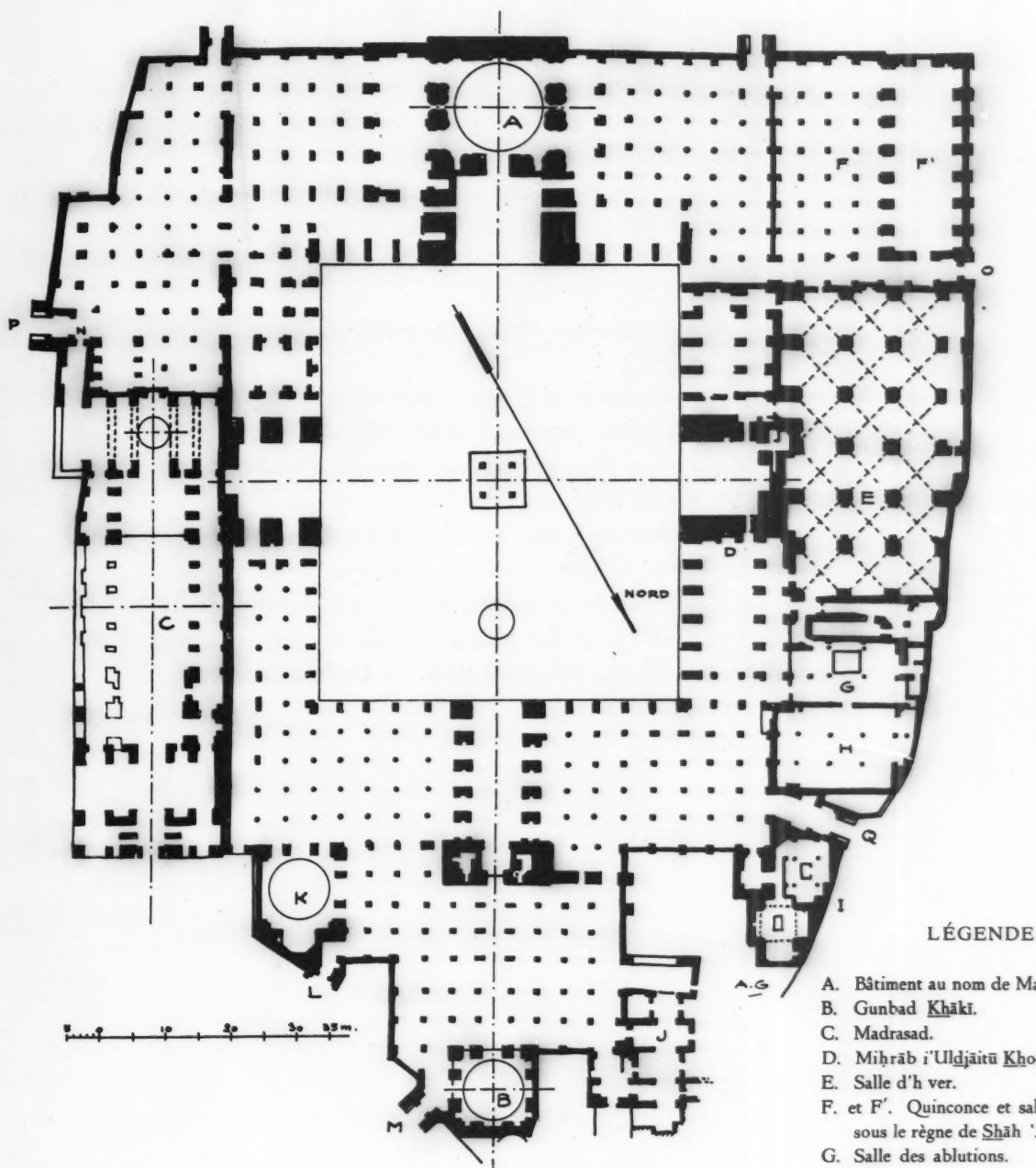


FIG. 185. CROQUIS DU PLAN ACTUEL DU
MASJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

- LÉGENDE
- A. Bâtiment au nom de Malek Shâh.
 - B. Gunbad Khâki.
 - C. Madrasah.
 - D. Mihrâb i'Uldjâitü Khodâbendê.
 - E. Salle d'h ver.
 - F. et F'. Quinconce et salle construits sous le règne de Shâh 'Abbâs I.
 - G. Salle des ablutions.
 - H. Latrines.
 - I. Service des morts.
 - J. Chapelle de Madjlesi.
 - K. Salle à coupole moderne.
 - L. Porte datée de 515 H.
 - M. Porte datée de 768 H.
 - N. Porte au nom du Muzaffaride Kutb al-Dîn Shâh Mahmûd.
 - O. Porte datée de 999 H.
 - P. Portail daté de 1218 H.
 - Q. Porte datée de 1301 H.

HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN

- 1070 (1659-60). Restaurations et embellissements partiels, par ordre de Shāh 'Abbās II.
1092 (1681). Chapelle de Madjlesī.
1093 (1682) Refections diverses dans la mosquée, par ordre de Shāh Sulaimān. Le décor intérieur de l'iwān septentrional et celui de la partie supérieure de l'iwān oriental, semblent avoir été exécutés durant son règne.
1112 (1700-1). Restauration de l'iwān occidental, par ordre de Shāh Sulṭān Husain.
1139 (1726-7). Réparation de la mosquée par Ashraf l'Afghān.
1218 (1803-4). Réparations diverses, dont celle du portail S-E., par Hādjdjī Muḥammad Husain Khān, gouverneur d'Iṣfahān sous le règne de Fath-'Alī Shāh Kādjar.

La figure 185 représente le plan actuel de la mosquée.¹⁾ On y voit, dans la partie N-O, les latrines reconstruites à l'époque kādjar, la salle des morts, du même temps, et, entre ces deux bâtiments, la porte N-O, datée de 1301 (1883-4). La salle à coupole voisine de la porte datée de l'année 515 H., au N-E du plan, est toute moderne.

André Godard

1. Ce croquis, établi au moyen des plans connus de la mosquée, n'est qu'approximativement exact mais suffit amplement aux besoins de cette étude. On disposera prochainement du relevé méthodique auquel M. Bement Smith travaille depuis plusieurs mois.

ARDISTĀN ET ZAWĀRÈ

ARDISTĀN ET ZAWĀRĒ

Kāshān, Ardistān, Naiyin, Yazd sont situées, non loin l'une de l'autre, au bord du grand désert central de l'Īrān. De chacune d'elles nous possédons de longues descriptions, sauf d'Ardistān et c'est pour cette raison qu'un jour de juin 1932 j'ai plongé de Naṭanz dans l'océan de lumière incandescente et comme liquide qui couvre le kewīr.

Ardistān m'apparut comme un immense champ de ruines hérissé de pans de murailles éboulées. De place en place de larges escaliers droits s'enfonçaient vers l'eau souterraine et de la nuit où ils disparaissaient des bruits de voix montaient. Mais sur terre, pas âme qui vive. Personne dans ce chaos brun rouge, calciné et qui semblait encore flamber dans l'air surchauffé, personne, si ce n'est un diwānè, moi-même, qui errait de monticule en montagne de débris, puis, écrasé par la chaleur, aveuglé, s'arrêta et se persuada facilement que tout ce qui avait pu être ici n'était plus que poussière depuis beau temps. Je m'en retournais, pressé de remonter à la surface du monde habitable et de regagner Naṭanz la fraîche où, sous les arbres d'un petit cabaret, m'attendait une outre de lait caillé à la menthe dans un baquet de neige, lorsqu'on me signala, à l'autre bout de la ville, une vieille mosquée en ruines qui n'avait plus de minaret, dont un iwān était crevé, mais où l'on voyait encore des restes d'un beau décor en plâtre sculpté. J'en ai relevé le plan (fig. 141) et pris les photographies qui accompagnent cette notice.

Depuis lors j'ai visité bien souvent le Masdjid-é *Djāmi'* d'Ardistān, l'un des plus intéressants monuments seldjukides de l'Īrān et tout dernièrement encore je l'ai revu en allant à Zawārè qui se trouve à une dizaine de kilomètres plus avant dans le kewīr. Zawārè possède l'un des plus anciens minarets datés de l'Īrān et la plus ancienne mosquée à quatre iwans actuellement connue.



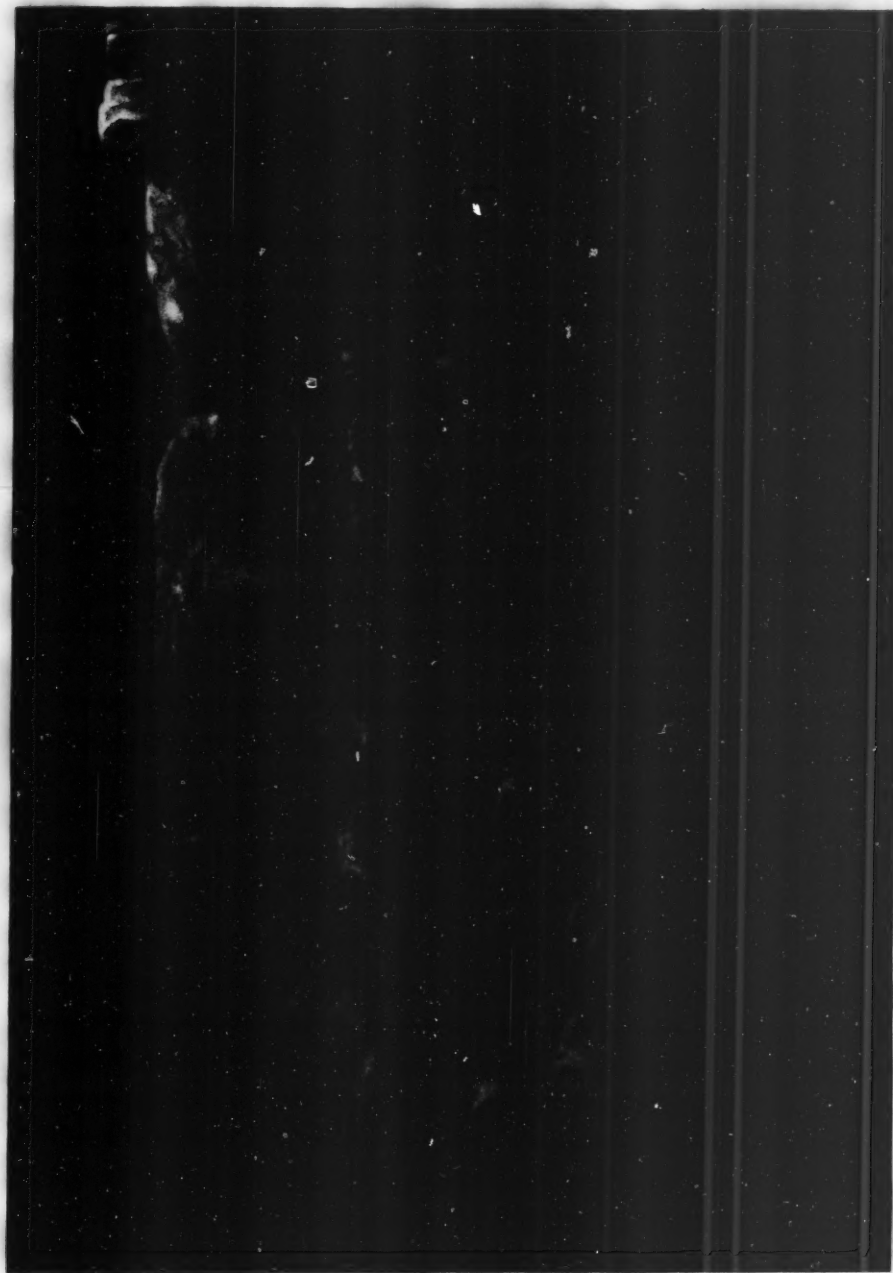


FIG. 187. MASJID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN
VESTIGES D'UNE MOSQUÉE ANTÉRIEURE

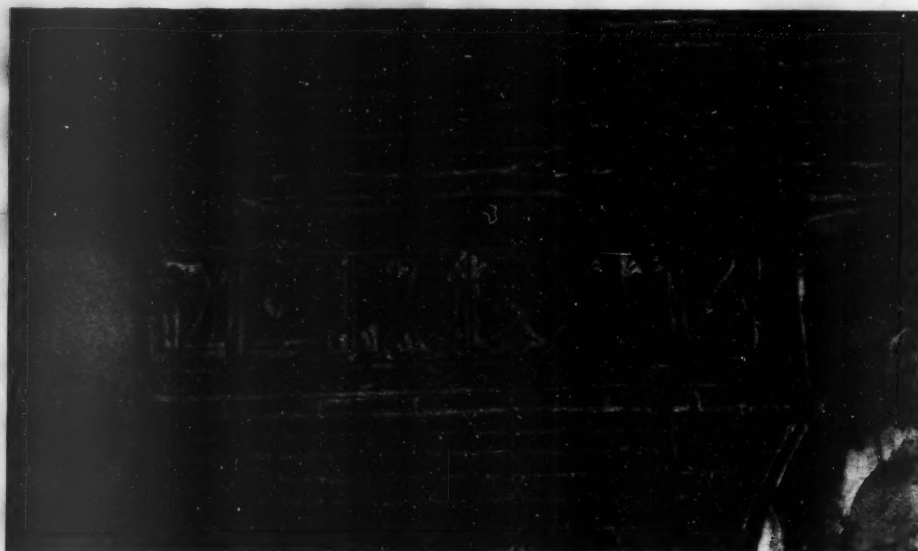


FIG. 188. MASĠID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN
VESTIGES D'UNE MOSQUÉE ANTÉRIEURE

LE MASĠID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN¹⁾

Le pavillon à coupole indiqué en noir dans mon dessin (fig. 141) c'est à dire la Djāmi' d'Ardistān à son premier stade, date d'une époque où la formule de la mosquée à quatre iwans n'avait pas encore été trouvée, ou mise en oeuvre. A en juger de son architecture par rapport à celle des deux coupoles de la Djum'a d'Iṣfahān, il semble légèrement postérieur au règne de Malek Shāh. Cependant cet édifice qui représente l'embryon de la mosquée actuelle n'en est pas la partie la plus ancienne. Il fut en effet édifié sur l'emplacement d'un bâtiment déjà détruit, ou détruit à cette occasion, dont quelques restes furent incorporés au monument lorsqu'il s'agrandit pour devenir la mosquée à quatre iwans de nos jours. J'ai indiqué ces restes dans mon relevé. Il s'agit de quelques colonnes, piliers et arcs d'un riwāk d'une mosquée du IV^{ème} siècle de l'Hégire dont il ne subsiste rien d'autre qui permette de restituer l'ensemble du plan (fig. 186 — 189). Ce qu'on en peut seulement dire c'est que

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān le 9 juillet 1932 (18 Tir 1311).

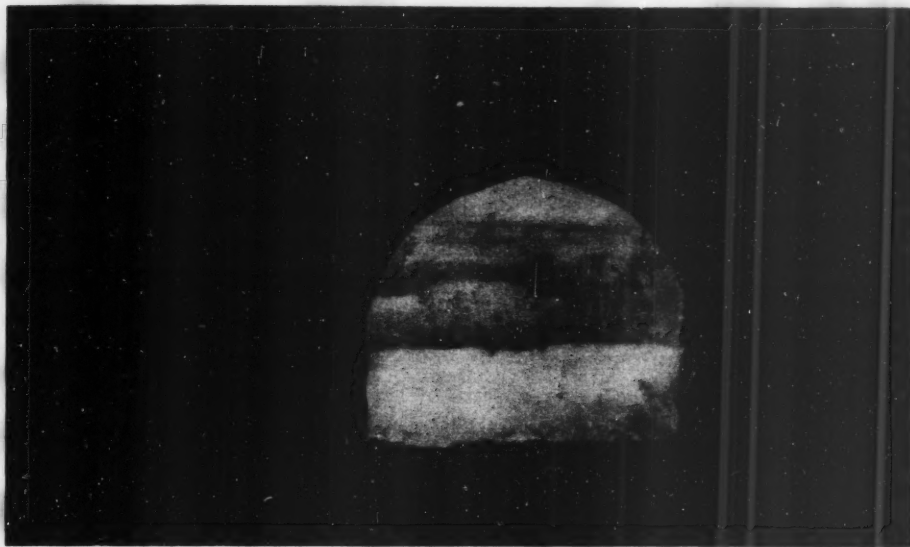


FIG. 189. MASJD-ID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN
VESTIGES D'UNE MOSQUÉE ANTÉRIEURE

c'était un édifice de type arabe et que nous nous trouvons encore une fois, comme à Iṣfahān, en face d'une mosquée de type iranien construite sur l'emplacement et en remplacement d'une mosquée abbaside. Encore une fois nous avons la preuve de la désaffection de l'Irān pour le plan arabe de la mosquée durant le Vème siècle de l'Islām et encore une fois je ne peux m'empêcher de penser qu'on ne saurait surestimer l'influence des idées exprimées par le poète Firdawsī sur le magnifique effort de réiranisation de l'Irān que l'on constate alors dans tous les domaines de l'esprit.

Il me paraît clair qu'il y eut à Ardistān d'abord une mosquée de plan arabe, qu'elle fut, ou qu'elle était, en partie détruite lorsque fut construit le pavillon à coupole et qu'on en utilisa les restes quand on transforma la mosquée-kiosque en mosquée à quatre iwans. Ces restes ne sont donc dans la mosquée actuelle que des matériaux de construction. Rien d'autre. Ils étaient là, on s'en servit, mais ils ne représentent aucune compromission entre le plan de l'ancienne mosquée et celui de la nouvelle.

La Djāmi' fut à l'origine le pavillon isolé et largement ouvert de trois côtés

(fig. 190-191) dont il subsiste un certain nombre d'exemplaires, mais tandis qu'à Isfahān nous connaissons l'époque de la construction du pavillon et non celle de la transformation de l'édifice en une mosquée à quatre iwans, ici nous ignorons la date du pavillon mais connaissons celles de la transformation, 553 et 555 (1158 et 1160). A la vérité la première de ces dates se trouve dans la grande inscription de la salle à coupole (fig. 192) et l'autre dans l'iwān sud (fig. 193-194), ce qui, ainsi que je l'ai dit à Leningrad, semble indiquer que la salle et l'iwān en question ont été construits en même temps mais n'est pas exact.

La première inscription, celle de la coupole, reproduit d'abord, après le Bismillāh . . . , le verset 18 de la sourate 9. Puis on lit:

أمر ببناء هذه القبة و القباب الأربعة المتصلة بها و الصفات التي هي أمامها العبد الضيف
الراجي برحمة الله تعالى ابوطاهر الحسين بن غالى بن أحمد تقبل الله منه و غفر له و
لوالده على يد الاستاد محمود الاصفهاني المعروف بالغازي في سنة ثلاث وخمسين وخمس مائة

"... A ordonné de construire cette kubbāt, les quatre coupôles adjacentes ainsi que les iwans qui sont devant, l'esclave (de Dieu), l'humble, celui qui espère en la miséricorde de Dieu le très Haut, Abū Ṭāher al-Ḥusain, fils de Ghālī, fils de Aḥmed. Que Dieu accepte cela de lui et lui pardonne ainsi qu'à ses parents. Par la main de Ustād Maḥmūd al-Isfahānī, connu sous le nom de Ghāzī. Dans l'année 553"¹)

La seconde inscription cite le verset 256 de la sourate 2, puis donne les noms du fondateur et du constructeur:

العبد الأصعب ابوطاهر الحسين بن غالى بن أحمد تقبل الله منه و فرغ منه خمس و
خمسين و خمس مائة عمل محمود بن محمد البناء

"... L'adorateur (de Dieu), le plus faible, Abū Ṭāher al-Ḥusain Ghālī,

1. Caractères nashkī en plâtre sculpté.



FIG. 190. MASJID-É DĪĀMI' D'ARDISTĀN. VUE INTÉRIEURE

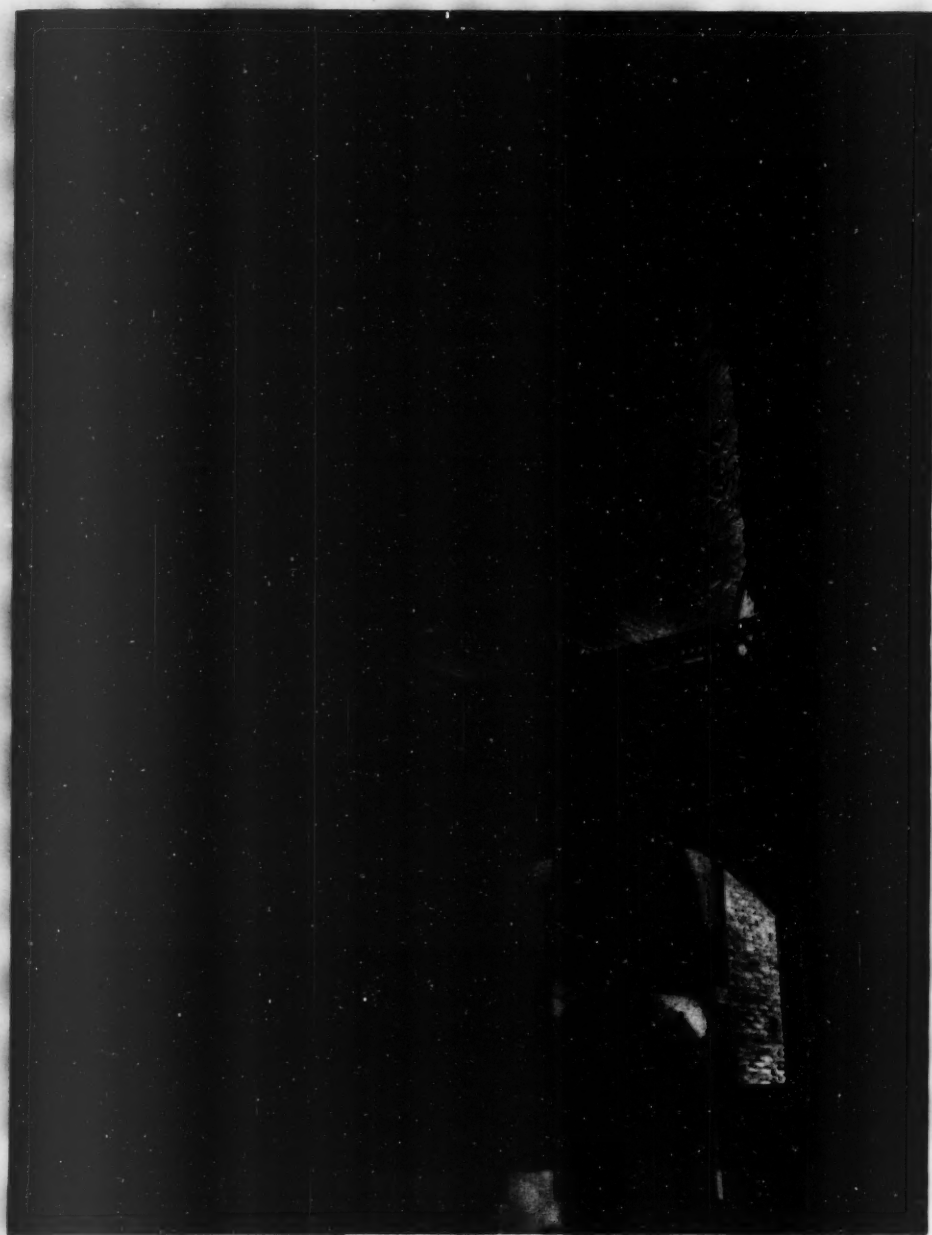


FIG. 191. MASĠID-É DĴĀMI' D'ARDISTĀN. VUE INTÉRIEURE



FIG. 192. MASJID-É DĪĀMI' D'ARDISTĀN
LA GRANDE INSCRIPTION DE LA SALLE À COUPOLE

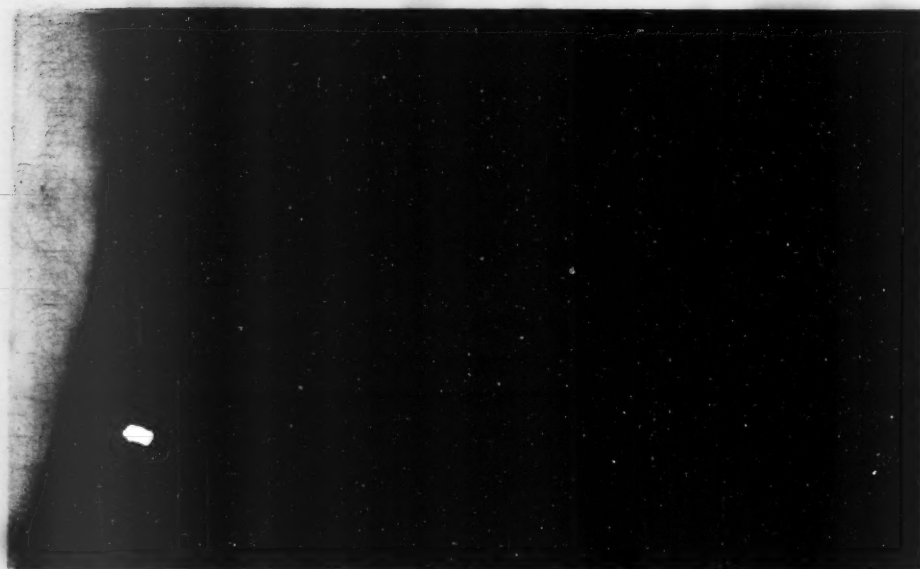


FIG. 193. MASĠID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN. LA VOÛTE DE L'IWĀN SUD

fil de Aḥmed. Que Dieu accepte cela de lui. Ce fut terminé en 555. Oeuvre de Maḥmud, fils de Muḥammad, le maçon"¹)

Il s'agit bien, dans les deux textes, des mêmes hommes et du même temps. De plus Abū Ṭāher déclare formellement qu'il a ordonné de construire la grande coupole, les quatre petites coupoles qui lui sont adjacentes et les iwans. Il semble donc qu'il soit l'auteur du monument tout entier. Mais il faut examiner la construction elle-même, qui ne ment pas, et s'entendre sur la valeur des termes que l'on rencontre dans les inscriptions monumentales. Il est en effet remarquable que les bienfaiteurs des mosquées prennent un soin tout particulier des bandeaux à inscriptions et les remplacent volontiers par d'autres qui portent leurs noms. C'est ainsi, par exemple, que les quatre grandes inscriptions de l'iwān sud du Masġid-é Djum'a d'Iṣfahān ont été "restaurées" par Shāh Ṭahmāsp et que celles de la madrasa Mīrzā Dja'far, à Meshhed, sont toutes datées, sauf deux, de l'année 1285 (1868-9)²). Sans doute de semblables restaurations, des réparations et des modifications étaient-elles parfois

1. Caractères naskhī en plâtre sculpté.

2. Cette madrasa a été construite par Shāh 'Abbās II.



FIG. 194. MASDĪJID-É DĪĀMĪ' D'ARDISTĀN
LA FACE SUD DE L'IWĀN MÉRIDIONAL

justifiées par l'état de ruine des bâtiments. Il semblait aussi nécessaire de remplacer parfois un texte par un autre, jugé plus convenable ou de circonstance, les noms des Khalifes orthodoxes par ceux des Douze Imams, par exemple, ou le contraire, selon les temps, mais pour le généreux donateur il ne s'agissait bien souvent que d'écrire son nom dans la mosquée, voire à la place de celui d'un prédécesseur. Les mots apparaissent alors doués d'une élasticité merveilleuse qui ne doit pas nous tromper. "Construire", pour ne parler que de celui-là, signifie aussi réparer, décorer, construire sur, construire à côté, construire dans les environs, ou construire dans, comme c'est ici le cas. Car Abū Tāher n'a pas plus "ordonné de construire" la *ḡubbat* d'Ardistān que Muḥammad Shāh Ḳādjār n'a réparé l'*iwān* sud du Masjid-é Shāh d'Isfahān,

que Shāh Sultān Husain n'a construit l'iwān occidental de la Djum'a d'Iṣfahān, ou tel wazīr du Sultān Shāh Rukh la vieille mosquée de Semnān.

Le vrai est qu'Abū Ṭāher transforma la mosquée-kiosque primitive en une mosquée à quatre iwans en lui adjoignant divers bâtiments dont les quatre coupoles voisines. Puis il revêtit l'ancien édifice d'un décor accordé à ses propres constructions, dont un nouveau mihrāb (fig. 195) et le bandeau à inscription qui porte son nom¹⁾ (fig. 192).

L'examen du monument ne laisse aucun doute à ce sujet car Ustād Maḥmūd, le constructeur, ne prit pas la peine de lier les nouveaux bâtiments à l'ancien et, à l'intérieur comme à l'extérieur, des décollements significatifs se sont produits dont témoignent les figures 138 à 140. D'autre part on remarque dans le mur sud de la salle à coupole deux fenêtres qui ont été bouchées lors de la construction du nouveau mihrāb (fig. 141).

La mosquée connut ensuite des vicissitudes diverses. On la flanqua d'une madrasa au nord-ouest, son minaret s'écroula et l'iwān septentrional ainsi que les parties avoisinantes furent reconstruites en 946 (1539-40) par un bienfaiteur sans nom lisible qui restaura également, mais à sa façon qui était mauvaise, les iwans latéraux et prétendit, lui aussi, les avoir construits. L'iwān septentrional comporte en effet une inscription en deux panneaux dont nous n'avons guère pu déchiffrer que la date, dans le panneau de gauche, et ceci, dans le panneau de droite:

"... a fait et s'est préoccupé de construire ce ṣof'è et les ṣofāt voisins ..."

LE MASDĪD-É DJĀMI' DE ZAWĀRÈ

"Ardistān, dit Istakhri, est une ville située entre Kaschān et Ispahān, à 18 farsakhs de cette dernière; 2 farsakhs la séparent de Ozwareh (Zawārè); elle est près du désert nommé Solitude de Kerkes-kouh; ses édifices sont de forme cintrée; elle renferme de grands et beaux jardins. Elle est fortifiée, et dans chaque quartier se trouve un fort qui renferme un temple du feu. On dit qu'Anouschirwān y est né et qu'on y voit des restes de monuments élevés

1. Autour du carré central du mihrāb il y a, en caractères kufiques, une date dont le chiffre des unités a disparu. On peut lire encore: „cinq cent cinquante ...”.

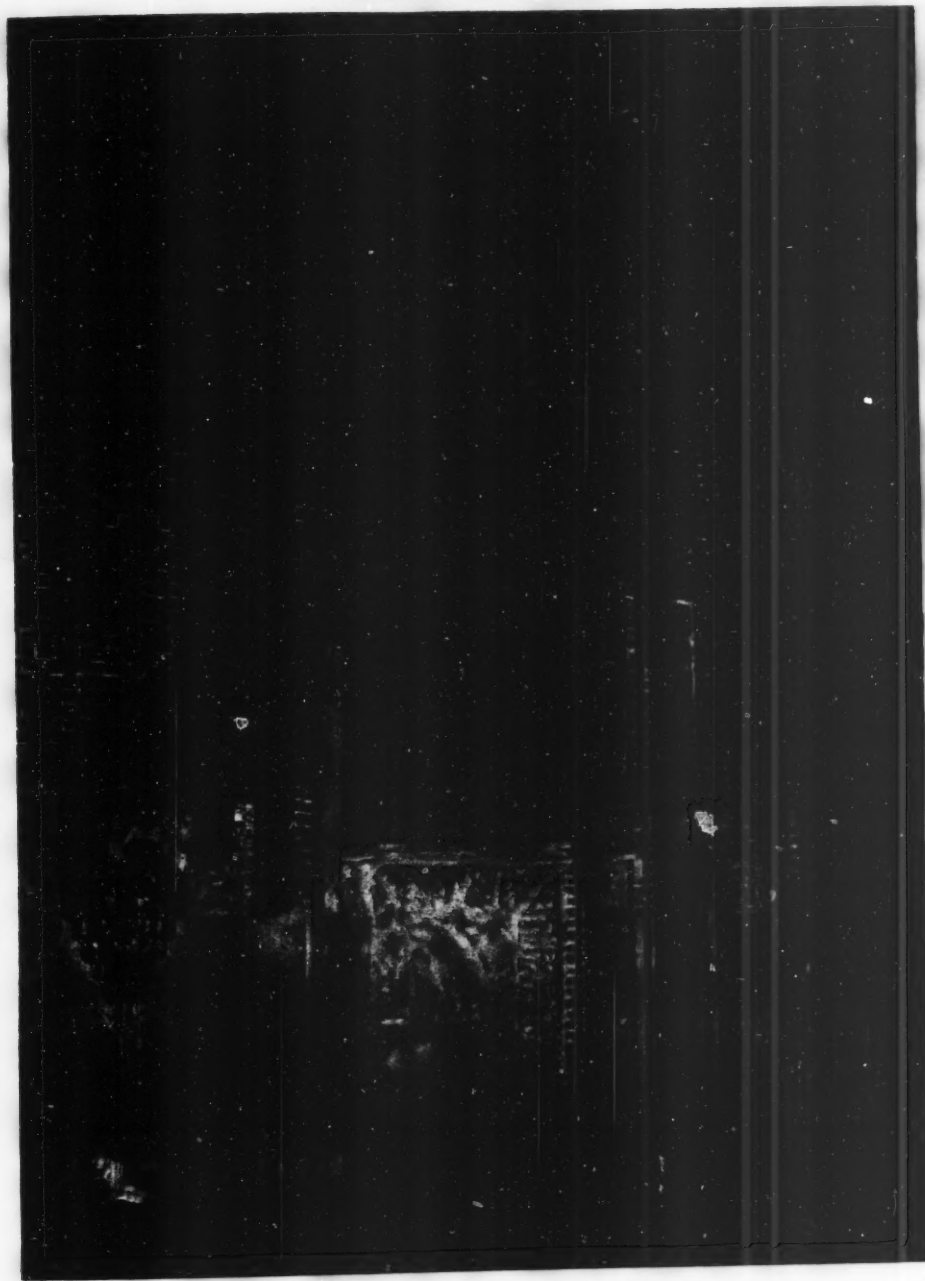


FIG. 195. MASJID-É DJĀMI' D'ARDISTĀN. LE MIHRĀB PRINCIPAL

par lui. Les habitants sont intelligents et instruits; de gros bourgs dépendent de cette ville, et l'on y fabrique de belles étoffes qui sont exportées dans le monde entier''¹).

Zawārè est encore un gros bourg dépendant d'Ardistān. Elle avait été, comme Ardistān, prospère à l'époque d'Anushīrwān qui naquit dans l'une ou dans l'autre des deux cités²). Comme à Ardistān on y voyait au temps de Yākūt les ruines de bâtiments sasanides qui ont aussi complètement disparu. Elle fut, comme Ardistān, une riche ville seldjukide et, comme elle, nous a conservé d'importants monuments de cette époque. Ardistān possède le plus ancien exemple daté d'une mosquée-kiosque convertie en mosquée à quatre iwans et, peut-être aussi, le plus ancien portail surmonté de deux minarets (fig. 196)³). Il existe à Zawārè le second en date des plus anciens minarets de l'Irān et la plus ancienne mosquée à quatre iwans actuellement connue. Ce curieux parallélisme de leurs destinées ne se borne d'ailleurs pas à l'histoire générale des deux villes.

La plus ancienne des deux mosquées *Djāmi'* d'Ardistān et de Zawārè est la première dont la *ḡubbat* est, comme nous l'avons vu, à peu près contemporaine du règne de Malek *Shāh*. C'est la mosquée-kiosque caractéristique de l'époque. Lorsque Zawārè entreprit de se construire aussi une *Djāmi'* elle copia l'édifice à coupole d'Ardistān, (comparer les figures 192 et 198) mais un nouveau type de mosquée étant apparu entre temps, la *Djāmi'* de Zawārè fut une mosquée à quatre iwans. Celle d'Ardistān, neuve encore mais déjà démodée de ce fait, entreprit alors de se moderniser. A l'imitation de sa voisine elle devint, dès 553-555 H., une mosquée à quatre iwans. On y trouve les piliers octogonaux de Zawārè et la même hiérarchie des iwans, l'*iwān* *ḡibli* plus large que l'*iwān* septentrional, lui-même plus large que les iwans latéraux. Le minaret se trouve aussi sur la face ouest de l'édifice, près de l'angle nord-ouest. Cependant Zawārè, achevée en l'année 530 (1135-6), selon l'inscription de fondation, s'était ensuite offert le luxe d'un beau *mihrāb* qui fut terminé

1. C. Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*. p. 22.

2. Yākūt dit que Anushīrwān naquit à Zawārè.

3. Celui des deux minarets qui subsiste appartient aujourd'hui à une petite mosquée, *Masdjid-é Imām Ḥasan*, contigue au reste du portail d'une madrasa seldjukide disparue. Il comporte, comme les minarets semblables de Ṭabas (fig. 197), des inscriptions en caractères kufiques émaillés de couleur bleu turquoise sur fond de rinceaux de plâtre.

ARDISTĀN ET ZAWĀRÈ



FIG. 196. ARDISTĀN. MINARET DU MASJID-É IMĀM ḤASAN



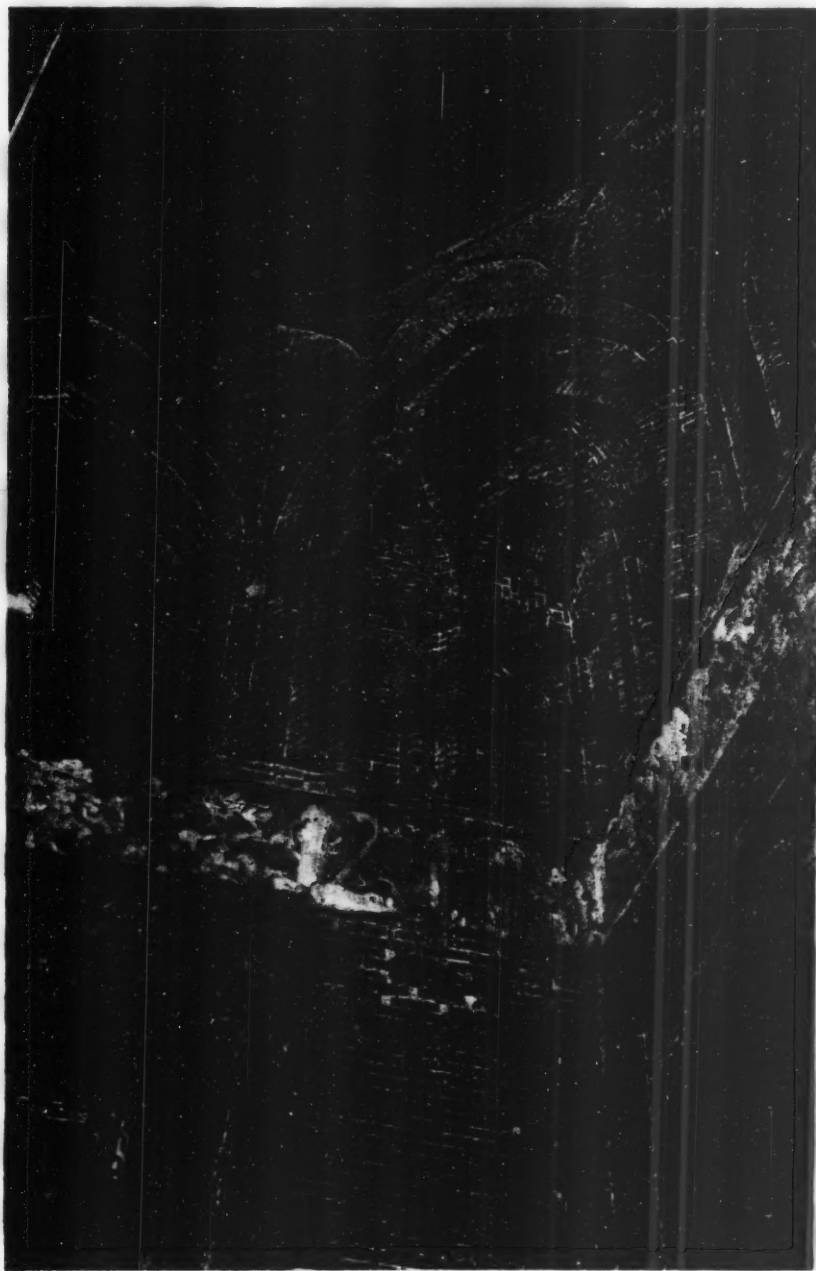


FIG. 198. MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRĒ
L'INTÉRIEUR DE LA SALLE À COUPOLE

en 551 (1156-7). En 553 Ardistān possédait le même mihrāb (comparer les figures 195 et 199).

Ardistān et Zawārè nous font ainsi connaître le processus parfaitement circonstancié et daté de l'évolution de la mosquée iranienne. Leur importance est donc considérable pour l'histoire de l'architecture islamique.

Les photographies ci-jointes montrent le mode de construction et le principe du décor des deux monuments. J'ajoute seulement que, sauf la *ḡubbat* et les *iwans* sud et nord, bien entendu, la mosquée est, comme l'indique le plan (fig. 143), entièrement couverte au moyen de berceaux lisses perpendiculaires à l'axe principal de l'édifice.

L'inscription qui fournit la date de la construction de la *Djāmi'* de Zawārè est anormalement placée à la partie supérieure des façades du cour (fig. 200-201). Elle est construite en caractères kufiques très simples, taillée dans la brique et très semblable aux inscriptions des V et VI^{èmes} siècles qui ornent un assez grand nombre de monuments d'Iṣfahān et de ses alentours. Après le Bismillāh . . (fig. 200) se lit le verset 18 de la sourate 9, puis commence un texte historique dont malheureusement la plupart des mots ne sont plus représentés que par les hampes de quelques lettres. La lecture en est devenue très difficile et l'on peut seulement déchiffrer:

أمر ببناء الفقير إلى رحمة الله أحمد ثلثين و خمس مائة

"... a ordonné de construire ... le pauvre devant la miséricorde de Dieu ... Aḥmed ... l'année cinq cent trente". (Inédite).

La date elle-même n'est représentée que par les parties noires du croquis ci-contre (fig. 202) mais il me paraît impossible de lire autre chose que 530. Il ne peut y avoir d'hésitation pour le chiffre des centaines car les deux mots "cinq" et "cent" sont assez bien conservés. Quant au chiffre des dizaines, trente, il pourrait être un chiffre d'unités, trois, car il ne s'agit que de deux lettres en plus ou en moins, mais l'espace qui existe entre le *lām* de *thalatīn* et le *khā* de *khams* est trop considérable pour que ces deux lettres n'aient pas existé. Il faut donc que ce soit 30, soit au total 530 et non 503.

L'inscription qui fait le tour de la salle du mihrāb à la base de la coupole est en plâtre. Les caractères, en kufique fleuri, sont disposés sur un fond de



FIG. 199. MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRÈ. LE MIHRĀB PRINCIPAL

ARDISTĀN ET ZAWĀRĒ

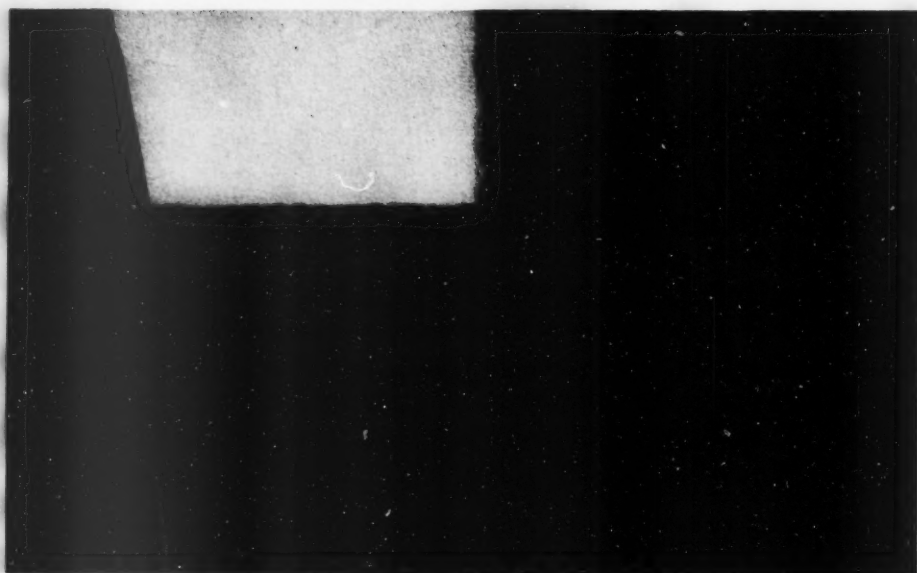


FIG. 200. MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRĒ
DÉBUT DE L'INSCRIPTION DE FONDATION

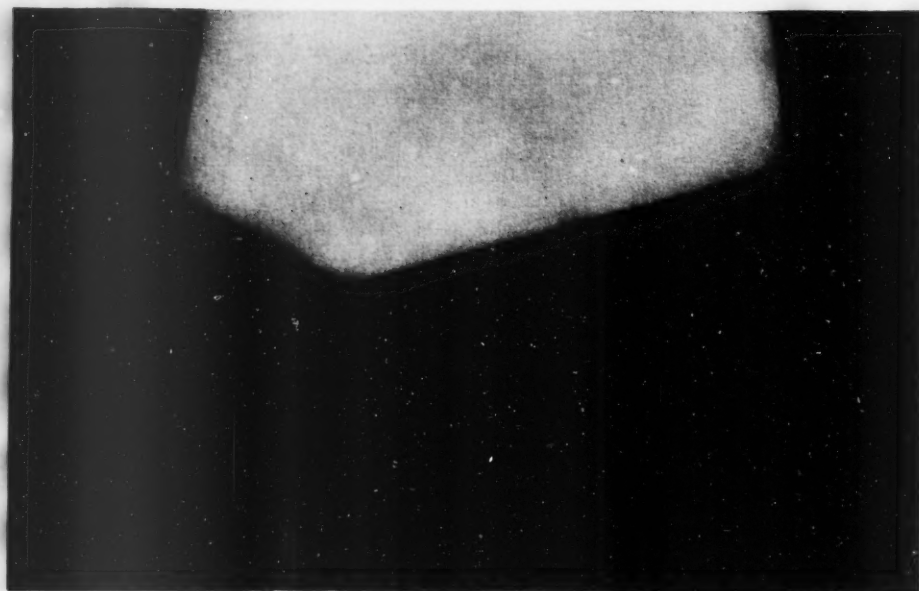


FIG. 201. MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRĒ
FIN DE L'INSCRIPTION DE FONDATION

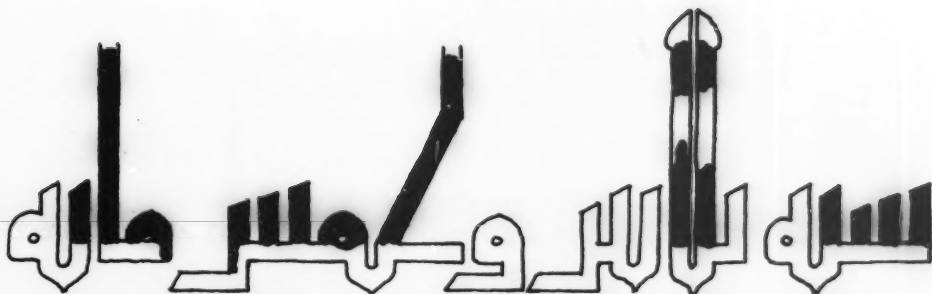


FIG. 202. MASDĪID-É DJĀMI' DE ZAWĀRÈ. LA DATE DE LA CONSTRUCTION

puissants rinceaux largement exprimés (fig. 203), mais cette belle composition est fort détériorée. Tout juste peut-on voir que l'inscription reproduit les versets 187 et 188 de la sourate 3 et qu'il y avait ensuite un texte historique vraisemblablement daté mais dont on ne peut plus rien déchiffrer.

Le mihrāb est en excellent état de conservation. Il comporte une inscription en caractères kufiques et deux autres en naskhī. La partie haute de l'inscription extérieure permet d'identifier le verset 52 de la sourate 7. L'une des inscriptions en caractères naskhī cite le verset 18 de la sourate 9, celui-là même que reproduit aussi l'inscription de la cour, et la troisième les versets 187 et 188 de la sourate 3, ceux-là mêmes que porte le bandeau situé à la base de la coupole. Quant aux caractères kufiques du mihrāb et du bandeau en question, ils sont à ce point semblables l'un à l'autre que l'on doit les dater du même temps. Cette date, que nous donnerait l'inscription historique de la coupole si elle n'était aussi détériorée, on la trouve gravée sur la paroi sud de l'iwān Kibli. Elle nous apprend que l'édifice a été terminé en 551 H., ce qui, par comparaison avec le décor de la salle du mihrāb de la Djāmi' d'Ardistān, datée de 553 par sa grande inscription, semble parfaitement juste.

Il arriva donc que la Djāmi' de Zawāre, terminée en 530 (fig. 204), fut ornée ensuite d'un mihrāb plus riche que ne l'était le premier et d'un somptueux bandeau à inscription, ou que cette partie du décor de la mosquée, inexistante ou inachevée en 530, ne fut terminée qu'en l'année 551.

LE MINARET DU MASDĪID-É PĀMENĀR (fig. 205)

Dans une petite mosquée dont le plan ne présente aucune espèce d'intérêt

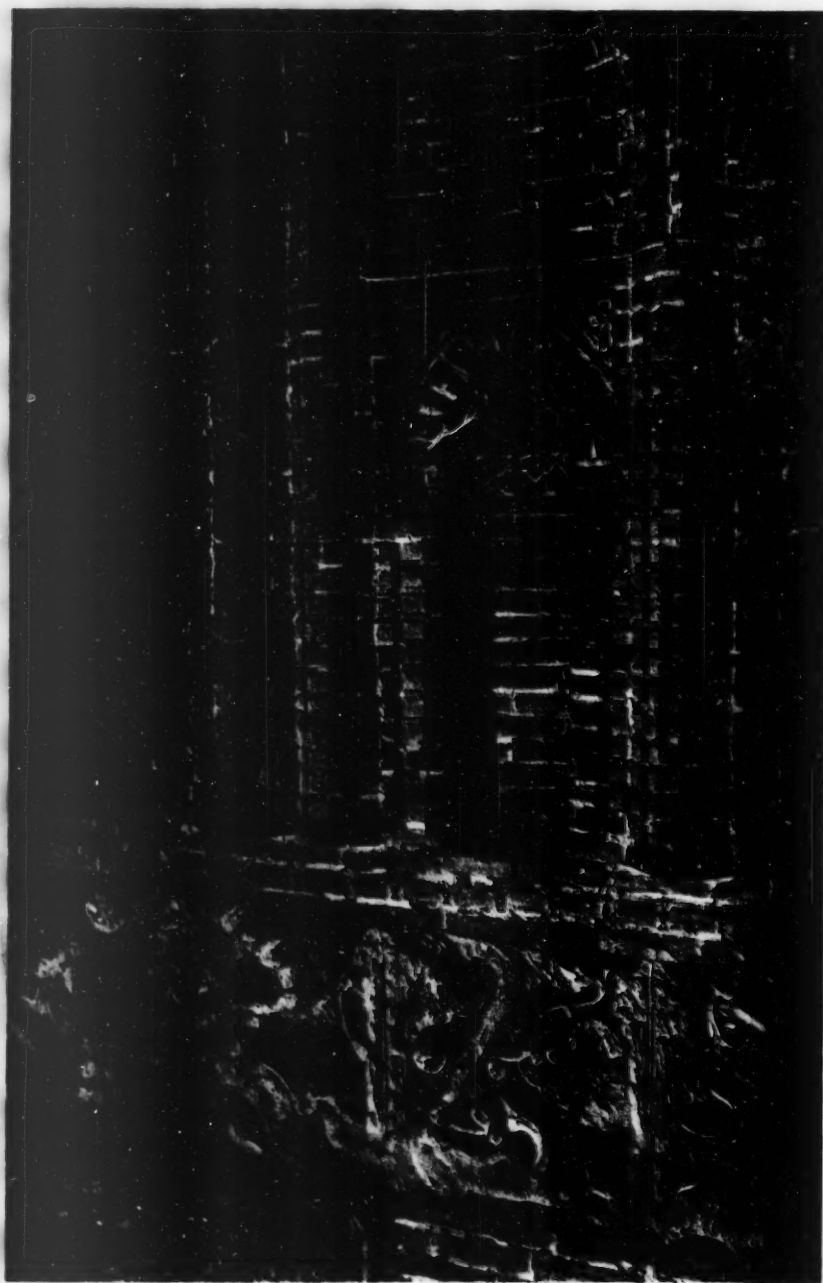




FIG. 204. MASJID-É DJĀMI' DE ZAWĀRÈ
DÉCOR DU TEMPS DE LA CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE (530 H.)

ARDISTĀN ET ZAWĀRĒ



FIG. 205. ZAWĀRĒ. LE MINARET DU MASJID-É PĀMENĀR

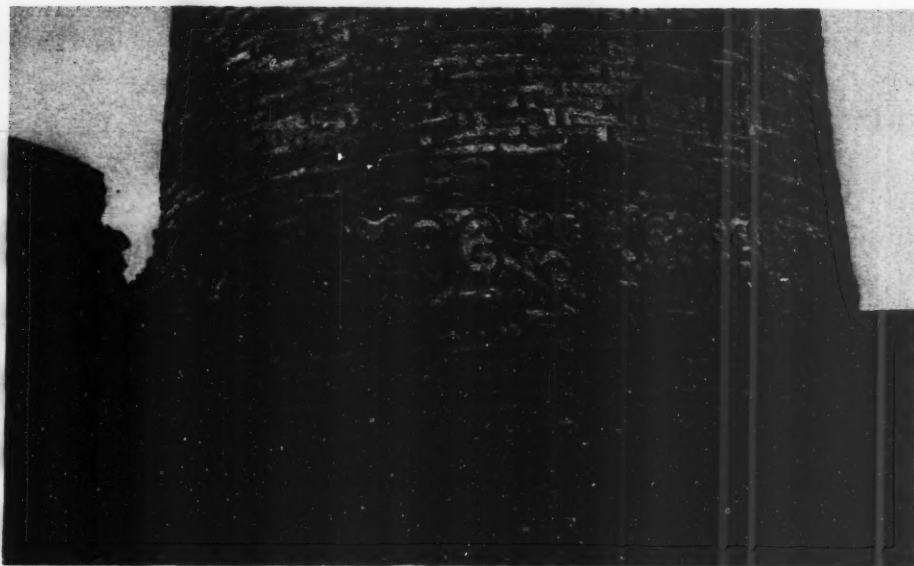


FIG. 206. ZAWĀRÈ. L'INSCRIPTION DU MINARET DU MASĠĠID-É PĀMENĀR

mais où un abondant décor mural de l'époque mongole recouvre des plâtres sculptés seldjukides qu'il faudra un jour dégager, il existe un minaret décoré en sa partie inférieure, au niveau du toit de la mosquée, des restes d'une intéressante inscription kufique en briques taillées. Les caractères en sont très simples mais bien dessinés et mis en valeur par un décor floral parfaitement décoratif (fig. 206).

On lit le mot "Allāh" et la date, 461 (1068-9).

Cet édifice est donc le second en date des minarets de l'Īrān actuellement connus, le plus ancien étant celui du Masġid-é Maidān de Sawè (453 H.) et les suivants ceux du Masġid-é Djum'a de Kāshān (466 H.), de Bārsiān (491 H.), Čehel Dukhterān, à Iṣfahān (501 H.), etc.

André Godard

THE MANĀRS OF IṢFAHĀN

THE MANĀRS OF IṢFAHĀN

It is now generally accepted that the idea of the manār¹⁾ first occurred in Syria, under the Umayyads²⁾. In Irān the slightly tapering, cylindrical shaft became the rule³⁾ as contrasted with other forms in Syria, Egypt, and the Maghrib. In the interesting discussion concerning the origin of the Iranian manār shape, both the Hellenistic memorial column⁴⁾ and the Buddhistic *lāt* and *stambha*⁵⁾ have been proposed as its prototype. Here I do not intend to enter the argument for its Eastern, Western, or other origin, but certainly this question cannot be considered closed until the remaining Iranian examples have been noted⁶⁾.

Here I briefly present a group of manārs from Iṣfahān and immediate environs, which have come to my attention in my reading and during two years' residence in this city. While some of these manārs have had previous notices⁷⁾, others, I believe, will here receive a first publication. Although thirteen of the

1. H. Thiersch. *Pharos in Antike, Islam und Occident* (Berlin and Leipzig, 1909). R. J. H. Gottheil. "The Origin and History of the Minaret", *JAOS* (New Haven), XXX (1910). M. van Berchem, in Diez—v. Berchem: *Churasanische Baudenkmäler*, (Berlin, 1918), I, pp. 112—16.

2. K. A. C. Creswell. "The Evolution of the Minaret, with Special Reference to Egypt". *Burlington Magazine*, (London), XLVIII (1926), p. 139. Also, his *Early Muslim Architecture*, (Oxford, 1932), I, p. 329, where he refers to Thiersch: *op. cit.*, Gottheil: *op. cit.*, and Diez: art. "Manāra", in *Encyc. Islām*, III, p. 329, as agreeing.

3. Thiersch: *op. cit.*, and E. Diez: *Persien, Islamische Baukunst in Churasan*, (Hagen und Gotha, 1923), p. 55. Both agree that the Iranian round manār begins in the Xth cent. A.D., (Thiersch: *op. cit.*, p. 151; Diez: *op. cit.*, p. 55). Also, Diez: "Manāra", p. 228.

4. Thiersch: *op. cit.*

5. Diez: *Persien*, p. 55; cf. his "Manāra", p. 228.

6. The discovery of an apparently early, octagonal shaft at Nād-i 'Alī, Sistān, would appear to disturb the *lāt* theory; p. 314, note 2.

7. My bibliographies for the monuments here discussed are limited to the small working library which I have carried into the field. It is therefore probable that important references are omitted. Akā Mir Saiyid 'Alī Djanāb: *Al-Iṣfahān* (Iṣfahān, litho. 1303 H.), p. 233, mentions most of the extant manārs, his list being: Sārabān, Tūkẓī [Bāgh-i Kūsh Khāneh], 'Alī, M.-i Shāh, Čihil Duhktārān, Khwādjuh 'Alām, Tah Barandjī, Dār al-Diāfeh, Dardasht, Djum'a, Mādar-i Shāh, Rārā [Rahrawān], Zaghmar [Gār?], Barsiān, Ziār, Āshtardjān, and Džūnbān at Kārlādān. He does not mention: Sin, Shāh Rustam, Sha'ia', or Guldasteh.

city manārs here mentioned no longer exist, it is reasonable to suppose that many others stood at various times, so that the *Djūbāreh* section in the VIth century H. must have presented an appearance not unlike old Siena and San Gimignano. Among the earliest Iṣfahān manārs of which we have no record, it is fair to presume that many were of *khesht* (sun-dried brick), for the skill of the Iranian mason was equal to using this friable material for manārs, as is indicated by literary references¹⁾ and by certain remains²⁾.

Limitation of space does not permit publishing at this time the detailed descriptions³⁾, the plans, and the numerous technical photographs which have been made of each existing example. For convenience, I have attempted to present the material in chronological order, which requires tentative dating for certain examples. This, the least valuable part of the study, should be taken as my present opinion, offered with all apology and reservation. It remains to be seen to what extent my arbitrary dating will require modification as exact knowledge widens in this comparatively new field.

1. Iṣfahān, Masdjid-i *Djāmi'*, *Djurdjir*. Between 366–385 H. Non-extant. This building was described by Māfarrūkhī⁴⁾ in 421 H.⁵⁾ as the new and

1. E. Herzfeld has collected several in his "Khorasan", *Der Islam*, XI (1921). See the first manār in my text.

2. I have found the following mud manārs: Abarkūh, M.-i *Djum'a*, (square plinth with short octagon above); Abarkūh, Manar-i Gul Kārūn (round shaft on square plinth); Abarkūh, two Mongol manārs flanking a gateway (partly of baked brick; see Dardasht and Dār al-*Ḍiāfeh* below). In Sistān, an octagonal mud manār is at the shrine of *Khāwḍjeh* Āmrān near Nād-i 'Ali, see G. P. Tate: *Frontiers of Baluchistan* (London 1909), illus. f. p. 177 and p. 228; also his *Seistan* (Calcutta, 1910), p. 202 and illus. At Dāmghān, the older manār of M.-i Čihil Sutūn, see E. Herzfeld; "Reisebericht", *ZMDG.*, n.f., v., (1926), p. 281; also A. Godard, "Le Tari Khana de Damghan", *Gaz. des Beaux-Arts* (Paris), XII (Dec. 1934), fig. 1.

3. Including brick dimensions, colors, qualities, types (natural, wet trimmed, adzed, or rubbed), heights of courses, treatments of joints, mortars, bonds, scaffold holes, methods of laying out work and carrying on operations, shapes of glazed units, colors and qualities of glazes, and lastly, the decorative forms and patterns. The significance of these technical details will be considered in my "Islamic Brickwork Techniques", in preparation.

4. Mufaḍḍal b. Sa'id b. al-Ḥusain al-Māfarrūkhī al-Iṣfahānī: *Kitāb Māhasan Iṣfahān*, (in Arabic), ed. al-Saiyid Ḍjalal al-Dīn al-Ḥusainī al-Ṭehrānī, (Ṭehrān 1312-1933), p. 86. Cf. the later description of Ḥusain b. Muḥammad al-'Alawī (Browne: "Account of a rare manuscript History of Iṣfahān . . .", *JRAS*, [London, Oct. 1901], p. 438), based on that of al-Māfarrūkhī.

5. For this unusual dating, see E. G. Browne, "Account . . .", p. 412. Al-Ṭehrānī (see note above), proposes 465-485 H. for al-Māfarrūkhī's treatise.

smaller *Djāmi'*, built by al-Şāhib b. 'Abbād¹⁾, and of better earth and of more solid construction than the other and older *Djāmi'*. It was famous among architects the world over for the height, the beauty, and the decoration of its manār, which towered 100 *gaž*²⁾. Both the mosque and manār would appear to have been built of *khesht* (sun-dried brick)³⁾. This building may have occupied the site of the present Masdjid-i Ḥakīm⁴⁾. Maḳdisi⁵⁾, in 375 H. described a *Djāmi'* as having round piers, and on the south side a high manār of 70 ells, the whole of earth. Is this our mosque?⁶⁾ The date would permit it. If so, the manār could be confined to between 366–375 H.

2. Işfahān, Masdjid-i Ādīneh, Manārs. Before 421 H. Non-extant.

In 421 H. 7), al-Māfarrūkhī⁸⁾, in a long description of this mosque, states that an Işfahānī, Abū Muḍar al-Rūmī⁹⁾ built two manārs on *ḡaylafa*¹⁰⁾

1. Abū'l-Ḳāsim Ismā'il b. 'Abbād . . . al-Ṭālaḳānī, called al-Şāhib (see K. Zetterstein: art. "Ibn 'Abbad" *Encycl. Islām*, II, p. 352); b. 326-938 (E. G. Browne: *Lit. Hist. Persia*, (Cambridge, 1929), I, p. 374, gives 936) secretary, and from 366 (E. de Zambaur: *Manuel* . . . [Hanovre, 1927], p. 215, gives 360), wazīr to Mu'ayyid al-Dawla (366-373); continued in this office under Fakhr al-Dawla (373-387) until his death in 385-995; a great and generous patron (Browne: *loc. cit.*). He is said to have lectured at the present *Djum'a*, in that part of the building now called the Şoffeh of 'Omar 'abd al-Aziz. His grave, near the Ṭuḳḳī gate, is well known.

2. For the translation (here paraphrased), of this passage I am indebted to Dr. Prof. Riḍā Zādeh Schafagh.

3. The clay of Işfahān gives a mud brick of remarkable strength. For an example of Işfahān Seldjūḳ mud brick building, see my "Imāmzādeh Karrār at Buzūn", *Arch. Mitt. aus Iran* (Berlin), VII (1935), 2-3, p. 67.

4. Mme. Y. Godard: "Isfahan et ses Monuments à travers les siècles", *Le Journal de Teheran*, March 10, 1936.

5. Al-Maḳdisi: *Aḥsan al-taḳāsīm*, ed. J. de Goeje, *BGA*, III (2nd ed., Leiden, 1906), pp. 388-89. This author also records that both Madīneh and Yahūdīyeh were built in general in the best earth construction.

6. The assumption that this must be the present *Djum'a*, on account of the presence there of cylindrical piers (Mons. A. Gabriel: "Le Masdjid-i *Djum'a* d'Işfahān", *Ars Islamica* [Anh Arbor], II-1 [1935], p. 41), has been questioned by Mons. A. Godard: "Les anciennes mosquées de l'Iran", *Le Journal de Teheran*, Oct. 23, 1936.

7. See p. 314, note 5.

8. *Op. cit.*, p. 85.

9. Until he is identified, I see no reason to presume that his manārs date from 226 H., the earliest date connected with the mosque (Māfarrūkhī: *op. cit.*, p. 84).

10. Browne: *op. cit.*, p. 428, translates it (from al-'Alawī), as "buttresses". The word puzzled M. Sauvaget (Gabriel: *op. cit.*, p. 38). Have we here the composition of a pair of manārs flanking a portal? Diez: *Persien* . . . , p. 59, cites the Adshmir (1200-1235 A. D.) Indian example as the earliest dated manārs flanking an iwān, and argues for a Buddhistic anticipation of this composition. Had such manārs no relation to ordinary defense towers flanking a gate, or was not buttressing an important structural function?

above the passage leading from the mosque to the sūḵ of the dyers¹).

3. Bārsiān, Masḍjīd-i Djum'a, Manār. 491 H. (inscription).

One of the earliest extant manārs bearing an actual date to be noted in Irān²), the third earliest building, dated and extant, to be noted in the Işfahān district. First description. I found this monument on June 13, 1934. The masḍjīd and manār will be given a detailed study elsewhere³). Bārsiān⁴) lies on the north bank of the Zāyindarūd, to the east of the city, from which it is reached by horse in five hours.

Description: An isolated, round shaft (fig. 207) of baked brick, set in gač mortar. It is without plinth; it is 5.75 m diameter at the ground, 4.2 m at the top, and is 34.55 m high; possibly a meter is missing at the top. The shell is 1.8 m thick at the base, 1.03 m at the top. The single, spiral stairway is entered just above the ground, through the later mosque. It rises normally (counter-clockwise in plan), around a circular core 0.82 m diameter at the base and 0.72 m at the top. The stair passage is lighted by narrow, vertical, slit openings, splayed inside, as are all the manārs here described. The vault of the stair is of corbelled brick courses, not arched, which spread fan-wise

1. Gabriel: *op. cit.*, pp. 27, 42 and fig. 34, suggests identifying the bases of these manārs with the heavy *poché* flanking the n.-e. end of the n.-e. iwān of the Masḍjīd-i Djum'a. He also mentions the vestige of a primitive manār, *idem*, p. 18 and fig. 34. In the course of the elaborate study which the Expedition of the American Council of Learned Societies is now making of the Djum'a, these questions, as well as the dating of the truncated earlier shafts of the kibleh iwān manārs, now with Mongol (Fig. 27) tops (Gabriel: *op. cit.*, pp. 31, 43, suggests Safawid), will be considered in detail.

2. My working list shows the following: 388-412 Ghaznī (Maḥmūd); 491 Bārsiān; 501 Işfahān, Čihil Dukhtarān; 504 Sāweh, M.-i Dī.; 505 Khosrugird; 492-508 Ghaznī (Mas'ūd III); before 511 Gulpāigān, M.-i Dī. (first notice); 542 Bukhārā, Kalwān; and 599 Kāsimābād (date not checked). The second manār of Čihil Sutūn, Dāmghān, may well be between 417-420, and that of M.-i Dī., Samnān may well be between 420-446, but I await their full publication; cf. E. Herzfeld: „Reisebericht“, pp. 281-82. According to a preliminary reading which Mr George Miles has kindly made from my recent photographs of the complete inscription on the Manār-i Masḍjīd-i Maidān, Sāweh, a -53 H. may be possible, but the hundreds are denatured. Mr Miles may be able to establish the hundreds through identification of a name in the inscription. (The 453 H., reading which I published in my „M.-i Djum'a, Demāwend“, *Ars islamica* II-I, p. 163, was given me by another esteemed colleague, Mme Y. A. Godard).

3. In my „Material for a Corpus of Early Iranian Islamic Architecture“, *Ars Islamica* (Ann Arbor).

4. Ment., A. Houtum-Schindler: *Eastern Persian Irak*, (London, 1896), p. 126. Ḥamd Allāh Mustawfi, writing in 740 H., places Bārsiān in the Barāān district of Işfahān, see his *Nuzhat al-Qulūb*, text, (ed. Le Strange, *Gibb Series* XXIII, I, 1915), p. 51; trans. *idem*, (XXIII, II, 1919), p. 58.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

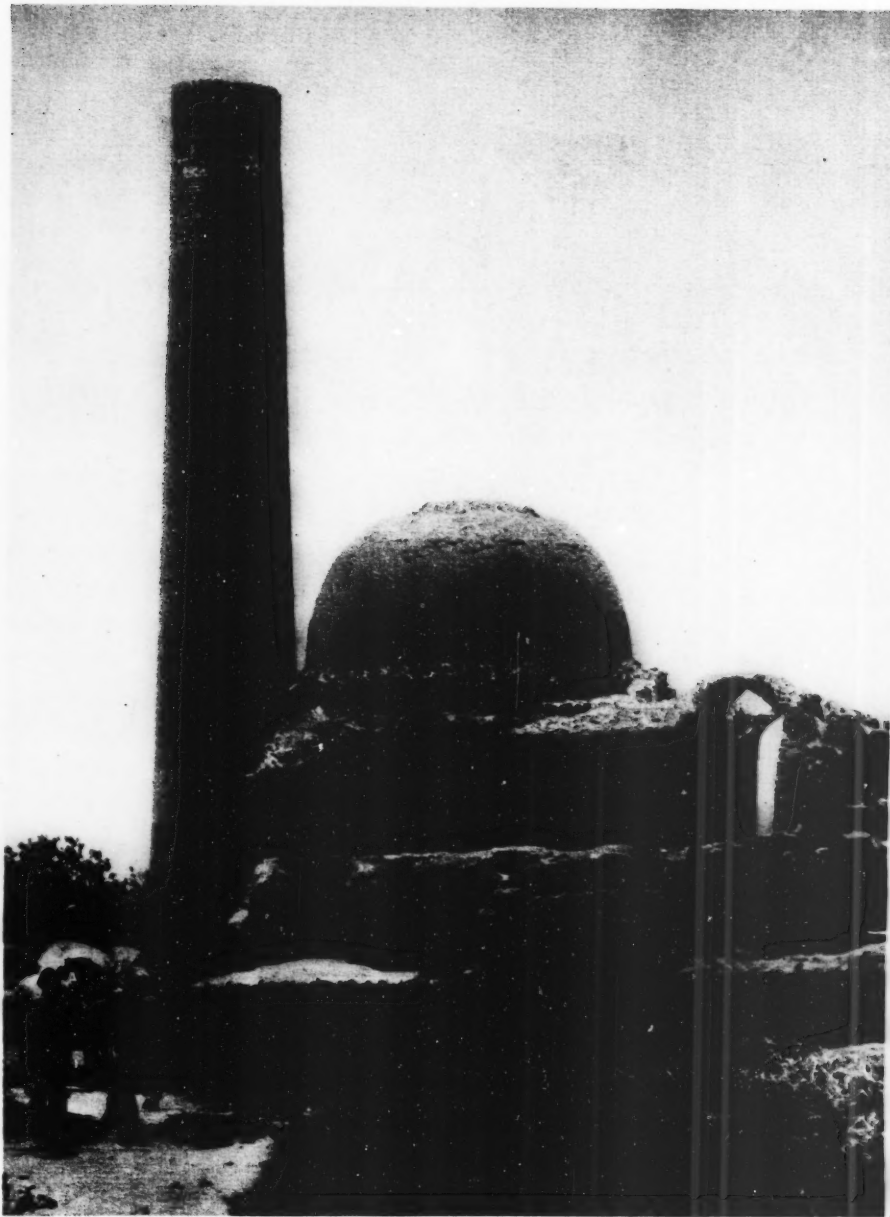


FIG. 207. BARSĪĀN. MANĀR, VIEW FROM SOUTH EAST
CLICHÉ M. B. SMITH

from the core to form a spiral, corbel vault. This type of vault is normal. The stair treads have a wood coping, one brick course high, which projects into the core and shell. This construction is also normal. There are no signs of a platform at the top. The fabric is in excellent condition.

Decoration: The exterior does not show the same multiple zones of the manārs of the V-VIth centuries H. in *Khorāsān* and *ʿIrāk*; here the shaft has a plain base, a long main zone, a double collar at the top, and a slightly over-sailing crown. There is no faience. The narrow guard-bands of the main zone, of alternate lozenge and disc, is a most popular motif of Iṣfahān Seldjūḳ brickwork, one which persisted into the Mongol period. The *hazārbāf*¹⁾ decoration of the shaft is of bands of soldier courses spiraled in both directions to form a 45° diaper of nearly square lozenges, the field of each being a small, depressed Greek cross framed in a square of soldiers²⁾. A similar cross also interrupts the spiral soldier bands at their alternate intersections. The slight taper of the shaft almost imperceptibly decreases the size of the lozenges, producing an accentuation of perspective. The diaper is not quite vertical, but has a clockwise twist. Under the main inscription collar (fig. 208), with its plain kūfī of cut brick projecting from a brick-mosaic³⁾ background, is a minor zone containing a fret design. The use of doubled stretchers⁴⁾, in the inscription guard-bands and the crown, is rare in the Iṣfahān district. This manār is an example of Vth century H. Seldjūḳ brick technique at its best.

4. Iṣfahān, *Djūbāreh* quarter, Manār Čihil Dukhtarān. 501 H. (inscription).

The second earliest actually dated manār (fig. 209) yet known in *Īrān*, bearing an early naskhī inscription, and a new feature, a large window two-thirds up

1. Cf. Sarre-Herzfeld: *Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet*, (Berlin, 1920), II, p. 158, note 1. This term is not used in Iṣfahān, where it is called *khufteh u rasteh*.

2. The stretchers are bonded to the wall proper. For examples of brick revetments, see Diez: *Churasan, Baudenk...*, Pls. X-3 and XI-1 [brick core]; also Sarre-Herzfeld: *op. cit.*, III, Pl. XLVIIrt.

3. I use "brick-mosaic" to denote pattern brickwork made in pre-cast slabs and applied as a revetment. For explanation of the advanced technique, see E. Jacobsthal: *Mittelalterliche Backsteinbauten zu Nachschewān im Araxesstale*, (Berlin, 1899), p. 24ff. In the Bārsiān and certain other early inscriptions I am not sure that more than the lower parts of the letters were pre-cast before setting.

4. Frequent in Russian Turkeṣtān and *Khorāsān*, cf. V. A. Shukovsky: *Ruins of Old Merw*, (St. Petersburg, 1894), figs. 31-34; also E. Cohn-Wiener: *Turan*, (Berlin, 1930), Pls. I-IV, VI, X-XII; also Diez: *Churasan. Baudenk...*, Pls. 13, 14, 16, 20; also F. Sarre: *Denkmäler persischer Baukunst*, (Berlin, 1901), I, Pl. LXXXVI.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 208. BARSĪĀN. MANĀR, INSCRIPTION AT TOP

CLICHÉ M. B. SMITH

the shaft. It stands on the north-east periphery of the city, ca. 100 m within the belt boulevard recently constructed. It was first published by Professor Diez¹).

Description: The once adjoining building (Professor Herzfeld says a madrasa²), is completely effaced. The ground level to the north is lowered to expose ca. 3.5 m of the manār foundation of coursed rubble stone set in *āhak sīāh* (lime and ashes). This foundation is square, save that the south corner is chamfered. Above it, a similarly shaped baked brick plinth 5.0 m high, containing the stair entrance, assumes by various levels an irregular octagonal form. At the east, an important exterior brick wall running north-east to south-west adjoined to the height of the top of this plinth. On the south-west face, a low minor wall abutted³). The tapering, round, baked brick

1. *Persien* . . . , pp. 168-69 and 3 illus. in Pl. 38. The inscriptions were read by v. Berchem. Cf. Creswell: "Evol. of the Minaret", p. 291; and Herzfeld: "Reisebericht", p. 237. The manār is National Monument No. 231.

2. *Loc. cit.*

3. Cf. Diez: *Persien* . . . , p. 168; and Creswell: "Evol. of the Minaret", p. 291.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 209. IŞFAHĀN. MANĀR ČIHIL DUKHTERĀN. VIEW FROM WEST

CLICHÉ M. B. SMITH



FIG. 210. IŞFAHĀN. MANĀR ČIHIL DUKHTERĀN. KŪFI PANEL ON PLINTH
CLICHÉ M. B. SMITH

shaft is 24.0 m, making a total height, with the brick plinth, of 29.0 m, while another meter seems to be missing from the top. The diameter of the shaft is 2.9 m at its start, where its shell is 0.55 m thick, and the octagonal core is 0.55 m diameter. At its top, the shaft is 2.33 m in diameter, its shell is 0.55 m thick, and the octagonal core is 0.33 m. There are no traces of a platform. The stairway is normal. The mortar is gač. The structure appears to be in sound condition.

Decoration: The south and south-east faces of the plinth are decorated with brick panels, one in a simple diaper, two others in frets; while the fourth, at the top of the south-east face, is in brick-mosaic technique, showing a plain kufi inscription (fig. 210) of six lines ending with the date 501 H. The shaft

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

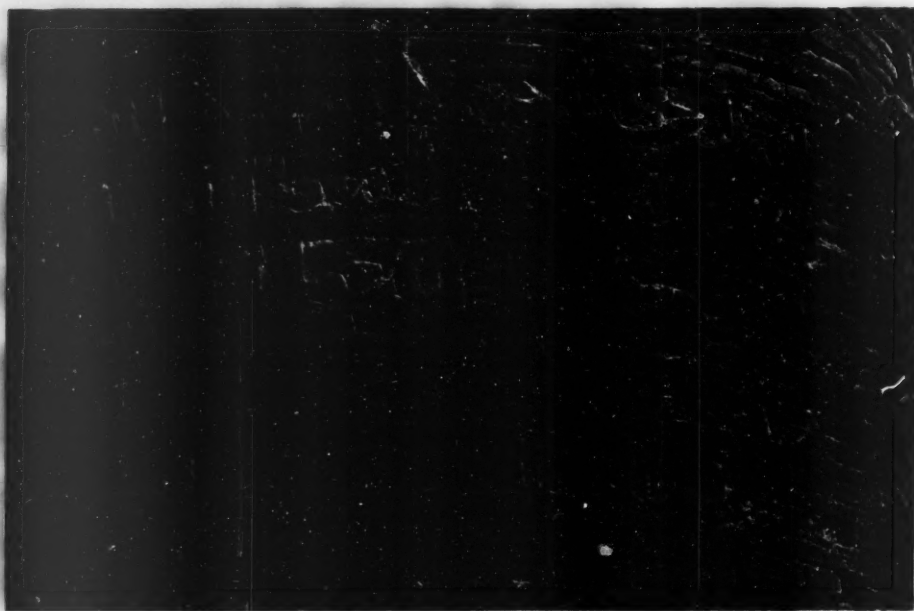


FIG. 211. IŞFAHĀN. MANĀR ČIHIL DUKHTERĀN. NASKHI PANEL ON SHAFT
CLICHÉ M. B. SMITH

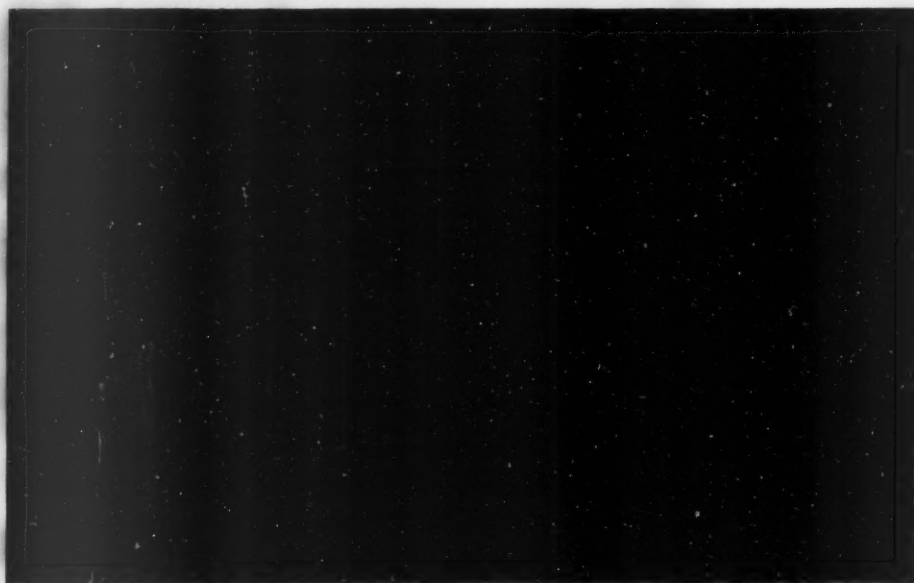


FIG. 212. IŞFAHĀN. MANĀR ČIHIL DUKHTERĀN. INSCRIPTION AT THE TOP
CLICHÉ M. B. SMITH

shows seven zones. The first and lowest is a diaper bond of rhomboids, recalling the shaft of Bārsiān. Second is a brick-mosaic zone of equilateral triangles reversed and juxtaposed, the field of each a triskelion. The third, on the south-south-east side, is a panel of naskhī inscription (fig. 211) in five lines (the fourth effaced), in projecting carved brick on a plain field¹). The remainder of this zone is a network of octagons and six-pointed stars. The narrower fourth band is a fret. Above it comes the fifth, or main zone, of the shaft, without ornament save for wide rising joints which give vertical shadow lines²). Here, facing the kibleh, is the window. Its rectangular opening, with lintel of wood, is flanked by round, engaged colonettes with abacus capitals, supporting a blind niche of slightly concave tympanum, its profile a stilted, four-centered, pointed arch framed in a rectangular reveal. The sixth zone has a floral kūfī collar (fig. 212) guarded by bands dominated by zig-zags, the lower containing six-pointed stars. The seventh and highest zone is a slightly corbelled crown, showing a bold rectangular fret. There is no faience.

5. Gār, Manār³). 515 H. (inscription).

The adjoining villages called Gār-u-Zaghmār lie a few kilometers to the east of the city. Gār is best reached in Summer, by motoring to Kāwdj and walking south across the then dry bed of the Zāyindarūd. This manār (fig. 213) incorporates the earliest dated rectangular naskhī⁴) to be noted in Īrān. The ruins of a Mongol domed cube are ca. 50 m to the south-west of the manār. First notice.

1. It is possible that this inscription was laid up piece by piece, but I am sure it is a revetment.

2. Cf. my "Masjd-i Djum'a, Demāwend", *Ars Islamica*, (Ann Arbor), II-2 (1935), p. 162 and figs. 1 and 25.

3. To Mr and Mrs Vivian Walter of Iṣfahān, I offer my thanks for having told me of this monument.

4. Professor Herzfeld, in a private communication to me, confirms his statement (*Die Gunbad-i 'Ala-wiyyān . . .*, in *Volume . . . Presented to E. G. Browne* [Cambridge 1922], p. 192), that *coufique carré* is a misnomer, that the basis of this style of epigraphy is naskhī. He writes (April 6, 1936): "This designation [*coufique carré*] . . . is wrong. It ought to be *naskhī carré*, for although the letters on account of their angularity resemble kūfī, they are in reality naskhī . . . It is my theory only, that this curious and — with two exceptions — exclusively decorative, fanciful kind of script is connected with Chinese seal-writing, and that it was introduced from the East, or at least originated from knowledge of that script. This might have happened earlier [than the Mongol period] as there were contacts already at the Saljūq period." On the strength of this eminent authority, I venture to propose "rectangular naskhī" as the English terminology for this style of epigraphy, and I so designate it throughout this article. Was rectangular naskhī originated for use in brickwork?

See V. Kratchkovskaja: "Notices sur les inscr. de la mosquée Djum'a a Véramine", in *Rev. des Etudes Islamiques*, (Paris, 1931), p. 42, for an example on the tower of Mas'ūd III at Ghazni (492-508 H.).

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

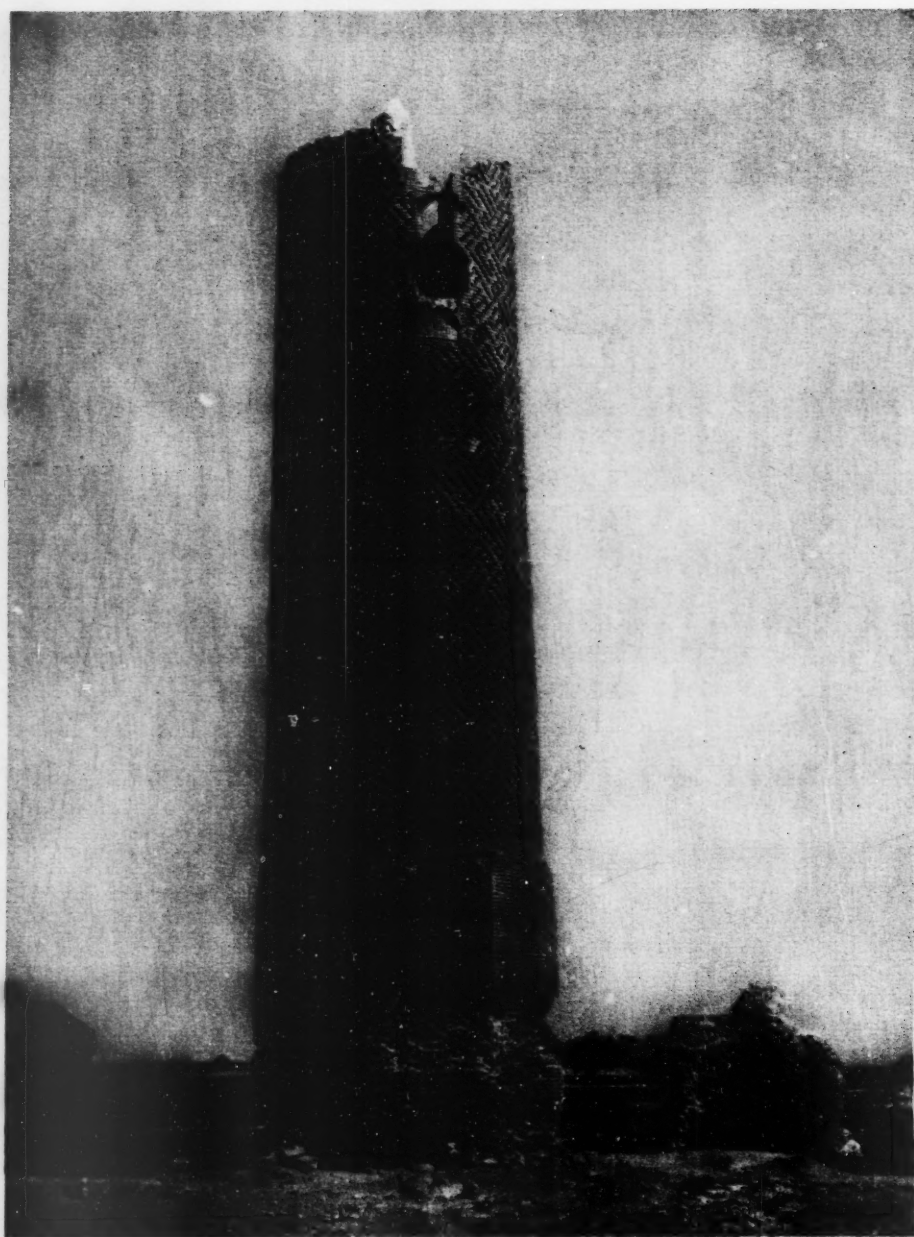


FIG. 213. GĀR MANĀR. VIEW FROM SOUTH-WEST

CLICHÉ M. B. SMITH

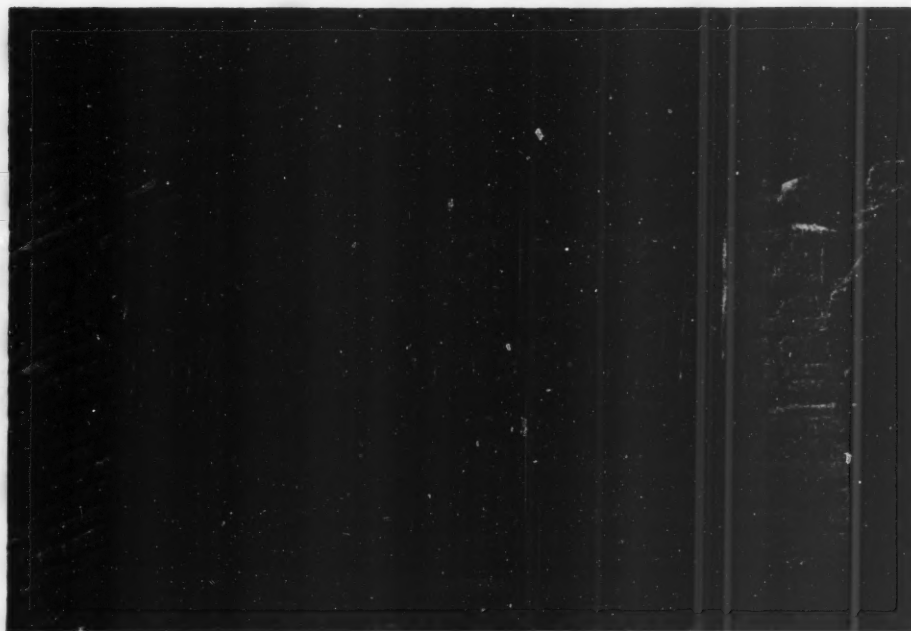


FIG. 214. GĀR. MANĀR. INSCRIPTION AT TOP OF PLINTH
CLICHÉ M. B. SMITH

Description: An isolated, truncated, round, baked brick shaft on an octagonal plinth. The rubble stone foundation, exposed 2 m, has a friable mortar of sand, pebbles, lime, and ashes. The slightly tapering plinth is 4.8 m high. The stairway, entered through the south-east face of the plinth just above the former ground level, is normal. The round shaft is ca. 5.5 m diameter at its base. At the present top its diameter is 4.7 m, where the shell is 0.74 m thick. The total present height of the brick plinth and shaft is ca. 21 m. Just below the present top, and facing the *qiblah*, is a large window. This has a small balcony, pointed in plan, supported by a curved bracket, its elevation a niche with pointed, arched profile. There is no faience. The mortar is *gač* and sand. Save for the exposed foundation, the existing fabric is in a sound state.

Decoration: At the top of the four plinth faces reading from north-east to east is a line of plain *kūfī*, in brick-mosaic, ending with the date 515 H. (fig. 214). Below this inscription, on two faces of the plinth, the wide rising

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 215. SĪN. MANĀR OF THE MASJĪD
CLICHÉ M. B. SMITH

brick joints, with tooled gač plugs depressed ca. 0.005 m, are disposed to form a 45° diagonal diaper of rectangular naskhī. The remaining sides of the plinth are faced with carefully bonded plain brick, laid with minute rising joints. The corner bricks are carefully cut to the angle. The shaft is decorated in a single zone by a revetment of rubbed brick laid prone in a 45° diaper of rectangular naskhī, the design being a widening of the rising joints.

6. Sīn, Manār of the Masdjīd. Radjab 526 H. (inscription).

This monument (fig. 215) incorporates the earliest dated exterior architectural faience of the Islamic period to be noted in Irān¹). First description²). Sīn village lies in the melon fields north of the city. It may be reached in favorable weather by motoring 65 kilometers in a wide detour to the north-west. I shall give this monument a detailed publication³) in the near future.

Description: A high, attached, square base with one chamfered corner, supports a tall, tapering, octagonal plinth, from which rises a round, tapering shaft. Half way up this shaft, on the qibleh side, is a large window (the third to be noted in this series), with a balcony identical with that of Gār. The normal stairway is entered through the south-east face of the octagon. Slightly higher in the shaft, is a second entrance. The construction technique of this manār is identical with that at Gār. The shaft has buckled through settling at the window; otherwise the fabric is in good condition.

Decoration: At the top of the south-east face of the square base is an inscription panel (fig. 216) of pre-cast brick-mosaic, containing four lines of plain kūfī, ending with the date 526 H. The shaft shows a long zone of decoration in a pattern of prone bricks with wide rising joints disposed in crossing spirals, which form and frame a 45° diaper of squares with accented centers. At the damaged top is a plain kūfī inscription band (fig. 217) of turquoise

1. The next two oldest are both in Adharbaidjān. 542 H. Marāgheh, the Gunbad Kirmiz, cf. A. Godard. "Les Monuments de Māragha", *Pub. de la Soc. des Etudes Iraniennes* (Paris), IX (1934), pp. 3-6 and figs. 1, 2: and also *Athār-i-Irān*, I. 582 H. Nakhčewān, tomb of Mu'mina khātūn, cf. Jacobsthal: *op. cit.*, p. 13ff., and the epigraphical study by M. Hartmann, pp. 20-22. In Anatolia, the earliest I have seen recorded is the 617 H. mihrāb of the Great Mosque in Konia; in 'Irāk, the manār at Irbil. See Sarre-Herzfeld: *Archäologische Reise . . .*, II, p. 317, for a discussion.

2. Mentioned as "Sin (with an old minaret)", by H. Schindler: *op. cit.*, p. 125.

3. In *Arch. Mitt. aus Iran*.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

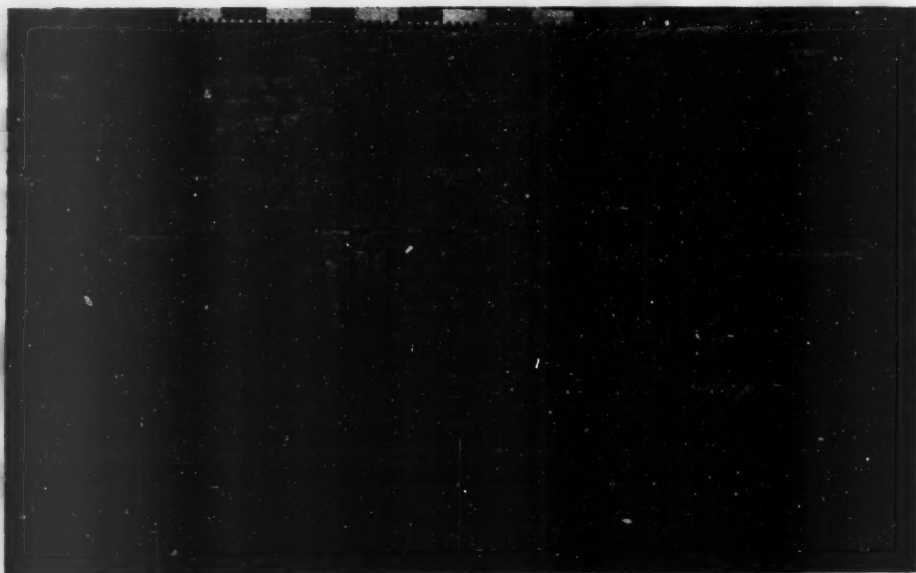


FIG. 216. SÎN. MANĀR. BRICK MOSAIC. INSCRIPTION ON PLINTH
CLICHÉ M. B. SMITH

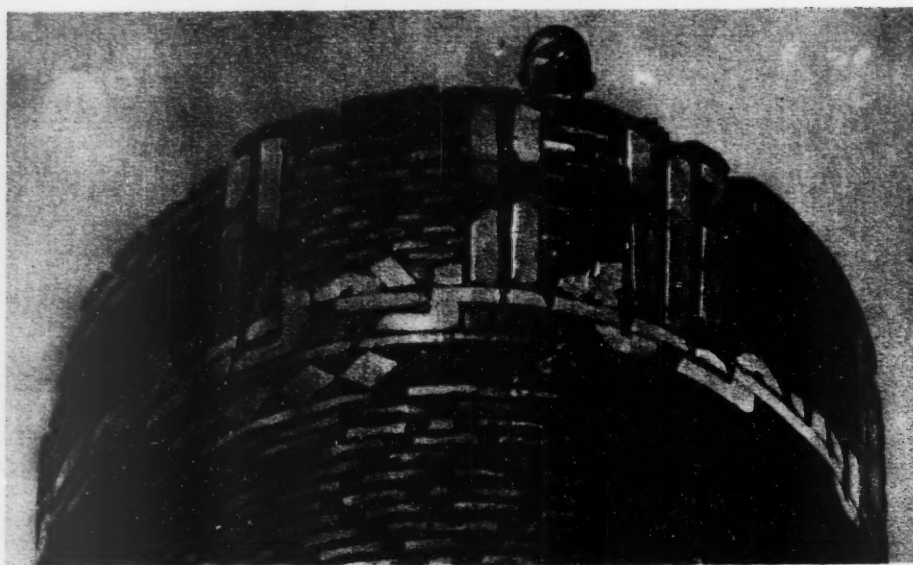


FIG. 217. SÎN. MANĀR. FAIENCE INSCRIPTION AT THE TOP
CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

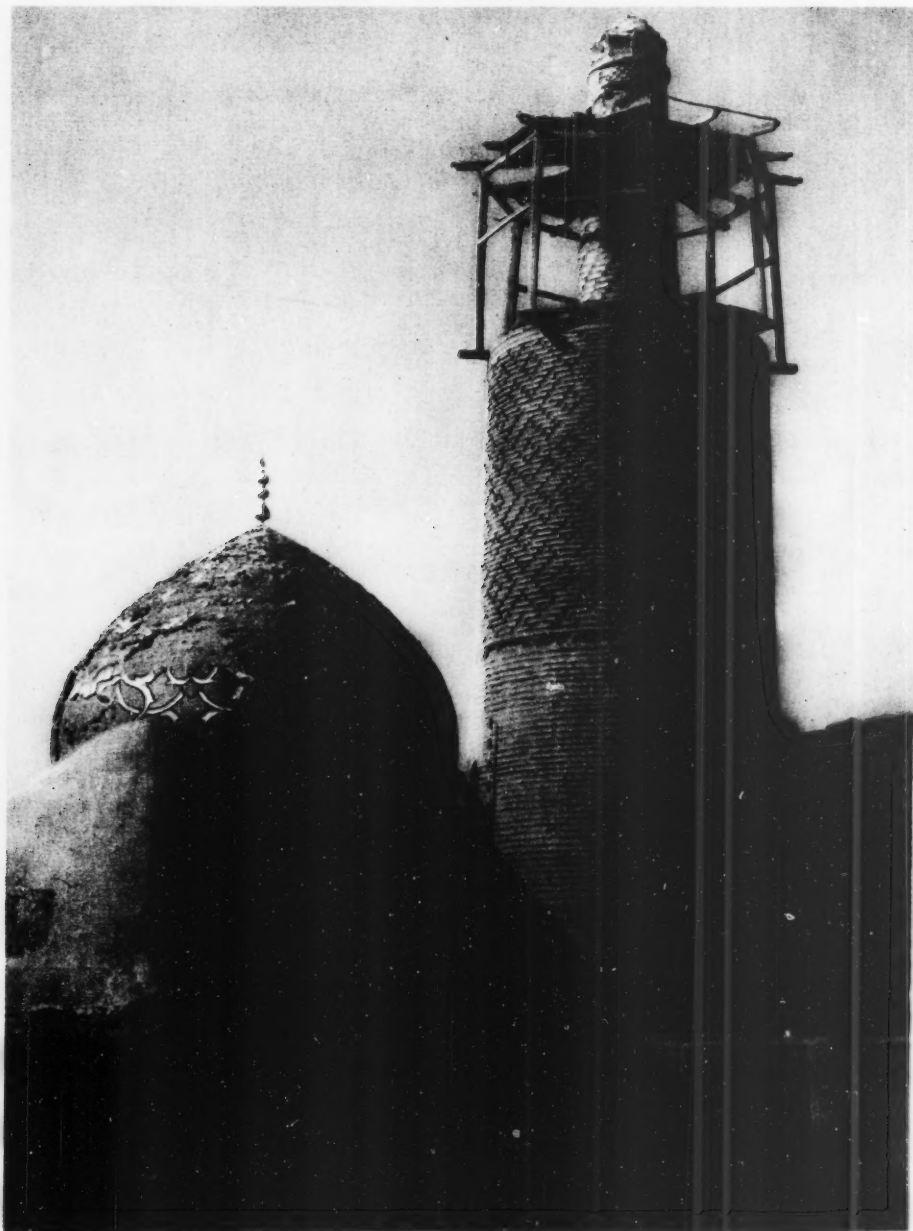


FIG. 218. IŞFAHĀN. MASJID-I SHA'ĪĀ. MANĀR VIEW FROM EAST

CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 219. IŞFAHĀN. MASDĪD-I PĀ GULDASTEH MANĀR

CLICHÉ M. B. SMITH

glazed brick-faience-mosaic, the glaze confined to the outer faces of the brick characters.

7. Işfahān, Djübāreh quarter, Manār-i Kūn Barandj-i¹). Non-extant.

Mentioned by Chardin²) as standing in the Saiyid Aḥmadiān³) quarter, and called "... la Tour à fond de Laiton parce qu'elle étoit couverte de faux or en plusieurs endroits". I located the stone foundation under the corner of a mud wall in an angle of the Kučeh Pā Manār⁴).

8. Işfahān, Īmāmzādeh Ismā'il quarter, Masdjid-i Sha'ia', Manār.

To the north-west of Īmāmzādeh Ismā'il, a few old piers with their later vaults form the Masdjid-i Sha'ia'⁵), in a wall of which stands the tall, octagonal plinth of this manār (fig. 218). Not previously noted. The circular shaft is 2.65 m diameter where it was truncated 5.3 m above the plinth, and a later *guldasteh* and faience added. The stair is normal. The shaft shows a plain zone, above which the wide rising joints of the bond make a 45° diaper of large crosses and small squares. The construction is Seldjūk. This is, in all probability, a monument of the VIth century H. Its lack of negative evidence (which the missing part may have supplied), allows an early dating in that century.

9. Işfahān, Dar Dašt quarter, Manār Guldasteh.

First notice. This manār (fig. 219) takes its name from the late *guldasteh*⁶)

1. The "Menare-Kambrinsie" which C. le Brun saw in 1704, described as a lofty, stone tower, and indicated on his view of Işfahān; see his *Travels* . . . (Engl. trans., London, 1759), p. 274; *Reizen* . . . (Amsterdam, 1714), p. 146, Pl. 74, 13.

2. J. Chardin: *Voyages* . . ., (ed. Langlès, Paris, 1811), VII, pp. 446-47.

3. Called "Meidan-i-mil ou Seid-Ahmedioun" by P. Coste, and labelled "J" in his plan of the city, *Monuments Modernes de la Perse* (Paris, 1865-67), Pl. III. The gate of this name is mentioned in H. Schindler: *op. cit.*, p. 120.

4. A meter or so to the north is a fragment of baked brick wall facing, in a technique either Mongol or Seldjūk. A tradition was reported to Chardin that the renowned Masdjid-i Saiyid Aḥmadiān, of which this was then the manār, was at that time of an antiquity of seven or eight hundred years. Ustad Ḥusain, a local master-builder, tells me that ca. 20 m of the round shaft stood until ca. 1925, that it somewhat resembled Manār Sārabān, that it had no *kāshī*. The neighboring residents confirm this, and say that the ca. 5 m remaining of the shaft was razed ca. 1934. Lacking both conclusive evidence and the *corpus delicti*, I make no attempt to date it, but I list it, for convenience, with the Seldjūk examples.

5. National Monument No. 112.

6. This would seem to be the only manār in Işfahān now used for *adhān*. Curiously enough, here the proper function of the manār has been long forgotten; in its place is used the low cage surmounting an *iwān*, as at M.-i Dj., M.-i Shāh, Mad. Mādar-i Shāh, etc. Cf. Chardin: *op. cit.*, VII, p. 11 and n. 2.

which has been built on its truncated shaft, of which but 3 m is now visible above the roof of the small Masdjid-i Pā Guldasteh. The lower part, of ca. 6 m, is concealed in the walls of the mosque. Although a blocked entrance must exist near the ground, the normal stair is now reached by a second opening at the roof. The shaft diameter at roof level is 2.22 m, the shell is but 0.21 m, the round core is 0.54 m. The construction is baked brick, that of the exterior being rubbed. At ca. 1 m above the roof, the plain shaft gives way to a 45° diagonal diaper of rectangular naskhī. Although this manār resembles that of the Masdjid-i Sha'īā', it seems to be later. It apparently belongs in the second Seldjūk period.

10. Işfahān, Gulbahār¹⁾ quarter, Manār 'Alī.

The most conspicuous manār (fig. 220) of Işfahān. It was noted in 1619 by Pietro della Valle²⁾, in 1666-76 by the Chevalier Chardin³⁾, in the XIXth century by Flandin et Coste⁴⁾, Mme. Jane Dieulafoy⁵⁾ and General Houtum-Schindler⁶⁾, and more recently by Professor Sarre⁷⁾, Captain Creswell⁸⁾, and Professor Herzfeld⁹⁾, to name only the better known. It is now part of the Masdjid-i 'Alī, but della Valle and Chardin both refer to it as belonging to the sanctuary of Hārūn Walāyat, which is close by, across a narrow street. Because the manār is now surrounded by the Masdjid-i 'Alī, and its entrance is not only within the mosque, but walled up, a critical examination of the structure may not have been made previous to my recent ascent.

1. Thus, on the "Map of the Royal seat of Işfahān" drawn by Sulţān Mīrzā Rīdā Khān (Işfahān, 1342 H.). This interesting map was reproduced at minute scale by E. Beaudouin: "Isfahan sous les Grands Chahs", *Urbanisme* (Paris, Jan. 1933), p. 4. H. Schindler: *op. cit.*, p. 121, notes that it is called "Gulbār" and, p. 122, "Maidān-i Kohneh". Le Strange: *Lands . . .*, p. 205, calls it "Julbāreh".

2. *Voyages . . .* (Paris, 1662), III, pp. 45-46.

3. *Voyages . . .*, VII, pp. 445, 453-54.

4. *Voyage en Perse. Perse moderne*. (Paris 1844-54), Pl. LXIII, but the manār illustrated has a low stalactite cornice resembling Khwādjeh 'Alām.

5. *La Perse . . .* (Paris, 1887), illus. p. 275; or, in *Le Tour du Monde*, XLVII, p. 160.

6. *Op. cit.*, p. 123; " . . . date of construction known . . . built by Malik Shah Seldjuk". Unfortunately, he omits the evidence.

7. *Denk. pers. Baukunst*, II, p. 75.

8. "Evol. of the Minaret", p. 291.

9. "Khorasan", in *Der Islam*, XI (1921), p. 168; also his "Reisebericht", in *ZDMG* (1926), pp. 237-38.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 220. IŞFAHĀN. MANĀR 'ALĪ
CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

Description: While the exterior of the shaft can not be examined near the ground save in one place, I am reasonably certain that this manār was isolated and without plinth. The circular shaft is in three tapering sections, or rather, there are three superimposed shafts of diminishing proportions, each of the lower two crowned with a flaring cavetto cornice not unlike an Egyptian campaniform capital. The present height is 40.35 m to the first cornice; the middle section is ca. 7 m, which, with ca. 0.5 m of the present top section, give a total height of ca. 47.85 m. The original height must have been over 50 m. At the ground level, the exterior diameter is ca. 6 m, the shell is 1.45 m thick, and the circular core is 1.6 m diameter. The stair is normal. At the first landing the diameter (under the cornice) is 2.86 m, and across the cornice it is 3.85 m. The shell is here 0.58 m thick, the core is reduced to 0.32 m. The second section starts with a diameter of 2.41 m, the shell is 0.38 m thick, and the core 0.32 m in diameter. Higher examination was impossible as this section is unsound. The most interesting part of the construction is that of the lower cavetto cornice (fig. 221). To make it, the entire wall for the 0.93 m cornice height, as well as the 0.5 m projection, was built of large bricks laid vertically and radially, in a corbelled bond, which, with the grip of the gač mortar, holds the cornice as a solid mass. One has only to contrast this *ḵatar*¹) construction with *muḵarnas*²) to appreciate the difference. There was a wood platform on this cornice, and doubtless also on that above. The fabric is sound except as noted.

Decoration: On the roof of the mosque I found that above a high, plain zone is a 0.6 m band of brick-mosaic rectangular *naskhī* (fig. 222), about two-thirds of which is concealed by later structures. Above this is a ca. 3 m zone of brick bonded in a 45° diagonal rectangular *naskhī* diaper similar to the shaft at Gār. Above is a longer zone showing a large scale, geometric knotting (or interlace), containing six- and eight-pointed stars, incised *in situ* as a 0.08 m

1. The term used in Işfahān for solid cornices, either interior or exterior.

2. In Işfahān this term is applied only to suspended work, which may be a cornice, a niche-head, a pendentive, a squinch, or an inner dome. The late Safawid repairs to the s.-e. iwān of the Djum'a include a huge *muḵarnas* niche-head, now so badly damaged as to reveal the construction (illus., Gabriel: *op. cit.*, fig. 25). In Işfahān, the term signifies the *technique*, not the *forms*. I shall discuss this technique, and its sub-divisions, in a paper on vault and dome construction. Cf. Sarre-Herzfeld: *Archäologische Reise . . .*, II, p. 157, n te 4.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

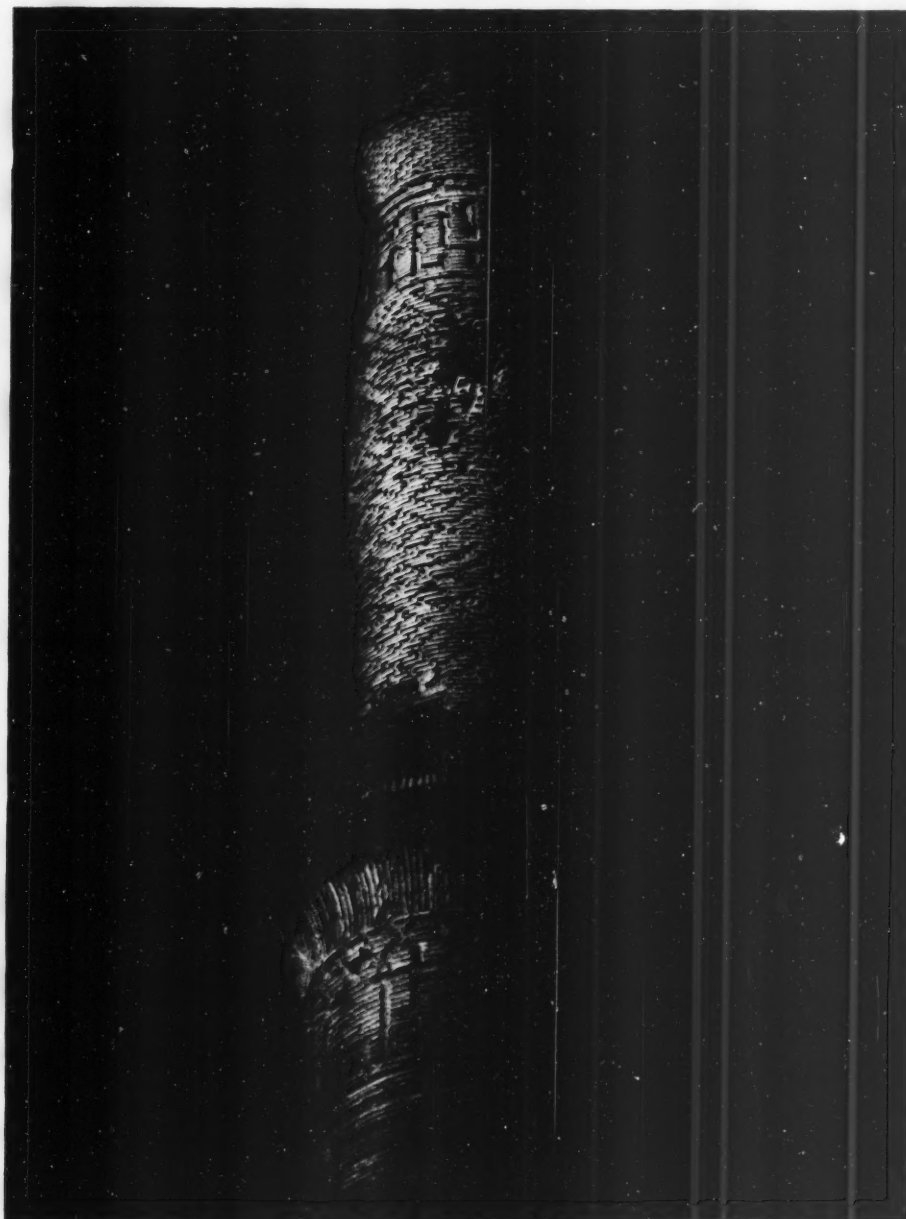


FIG. 221. IŞFAHĀN. MANĀR 'ALĪ. DETAIL OF TOP

CLICHÉ M. B. SMITH



FIG. 222. IŞFAHĀN. MANĀR 'ALĪ. INSCRIPTION NEAR ROOF

wide rectangular channel in the plain surface (a new technique). Above this is a slightly longer zone of pre-cast brick-mosaic, the units disposed horizontally in a pattern of intersecting spirals, the wide rising joints forming lozenges, which in turn frame smaller ones. This design is a variant of that at Sīn. Up to this point, I am certain, there was never any faience. Under the cornice (fig. 221) is a brick-faience-mosaic double collar containing two zones of rectangular *naskhī*, originally of turquoise glazed insets, but these have mostly fallen out, as have the similar guard-bands. The cavetto has vertical inlays (prolongations of the letters), of the same glaze, which are better preserved. The middle shaft has a plain zone to correspond with the missing *guldasteh*; above it are a diaper of brick-mosaic lozenges, a collar of rectangular *naskhī*, and a campaniform *katār* cornice of small bricks laid prone in corbelled courses. Here again are traces of turquoise glaze.

Dating: Until the Sīn example of turquoise glaze appeared, the presence of color on this manār argued against its Seldjūq dating. The comparison of the shaft ornament with Sīn and Gār, while not valid for distant monuments, is here legitimate, and shows a close relationship. But the extensive use of pre-cast brick-mosaic slabs, forming a revetment which was probably bonded

to the wall only at the top of each slab, shows the beginning of the structural decadence. The rectangular naskhī band (fig. 222) near the roof is in a technique often seen in Mongol buildings, but we have already observed a 515 H. example of rectangular naskhī at Gār. Taking Sin as our present *terminus post quem* for turquoise faience, and allowing for the decadence in construction, I should now place this manār in the second or third quarter of the VIth century H., but with a VIIth-early VIIIth centuries H. reservation¹). A definite dating must wait until more is known of the history of Iranian architecture during the dark VIIth century H., and to this knowledge Iṣfahān may make a contribution.

11. Shahristān, Manār Shāh Rustam¹). Non-extant.

About 1915 this manār was taken down for its bricks. The neighboring domed cube illustrated by Coste has also disappeared. To the descriptions of Coste²), Mme. J. Dieulafoy³), and Professor Sarre⁴), should be added the note of Professor Herzfeld⁵) regarding its inscription. It is unfortunate that none who saw it recorded the color of its faience⁷). Examination of the site yielded nothing. The double stair is not unusual⁸). From knowledge of existing Iṣfahān manārs, I venture to question Coste's indication of the geometric, knotted decoration of the shaft, which may have been the cut channel tracery of 'Alī and Sārābān. Like the 'Alī, it had a cavetto cornice. I should like tentatively to assign this manār to the second or third quarter of the VIth century H., but with the same reservation as for 'Alī.

1. Professor Herzfeld thinks that the tradition attributing it to Uldjaitu may have a factual basis, "Reisebericht", pp. 237-38.

2. Why this name? Coste: *Mon. Moderne* . . . (Paris, 1865-67), p. 36 and Pl. LIV, uses "Chah Roustan" and "Chah Rostan". Is it a corruption of *Shahristān*? For other variants and illustrations see Flandin and Coste: *Voyage en Perse. Perse moderne*. Pl. LXIV; Eugène Flandin: *L'Orient* (Paris 1853). Pl. XL (excessively rare publication).

3. *Op. cit.*, p. 36.

4. *La Perse* . . . (1887), p. 329.

5. *Denk. pers. Baukunst* (1901), I, p. 76.

6. "Khorasan", p. 170; "Reisebericht", p. 237.

7. Mme. Dieulafoy: *loc. cit.*, states the inscription was in monochrome mosaic.

8. Other examples: Iṣfahān, Khwādījeh 'Alām, *vide infra*; Irbil (Sarre-Herzfeld: *op. cit.*, II, p. 314, Abb. 295); Gulpāigān, the standing Seldjūk manār (which I shall publish); and Sāweh, M.-i Maidān.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 223. MANĀR SĀRABĀN. VIEW FROM EAST

CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

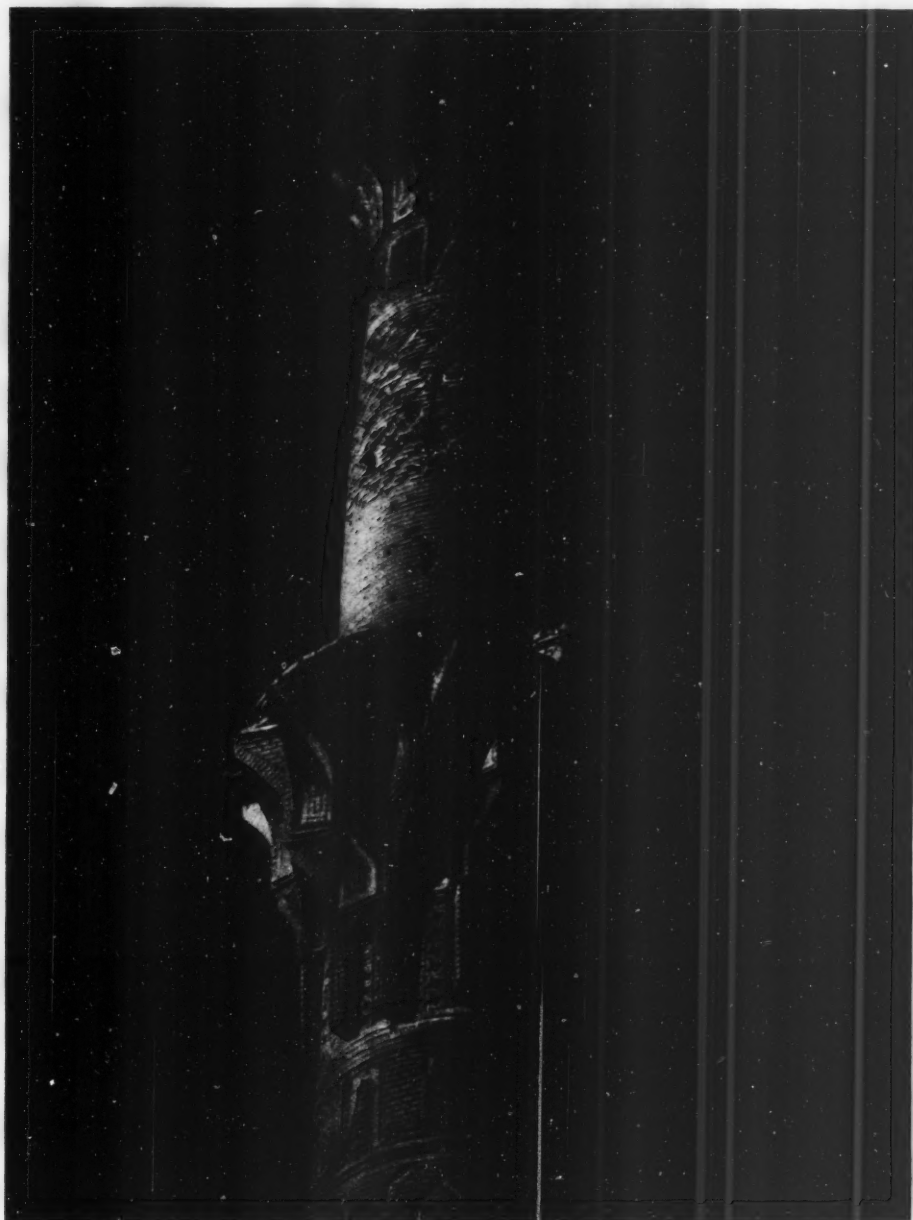


FIG. 224. MANĀR SĀRABĀN. DETAIL OF TOP
CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IṢFAHĀN

12. Iṣfahān *Djūbāreh* quarter, Manār Sārabān.

A well known¹⁾ landmark (fig. 223) which, save for the form of its cornices, closely resembles Manār 'Alī.

Description: An isolated, round, three-stage shaft, without plinth. The present height is ca. 44.2 m, of which ca. 36 m is the lower section, ca. 6.2 m the middle, and ca. 1.5 m the top. The base diameter is 4.04 m. At the stair entrance, the shell is 0.72 m thick, the core is 0.87 m diameter, the passage is 0.68 m wide. The normal stairway was entered ca. 7 m up the shaft, by a bridge from some other building, which has disappeared. But for a list to the west, the fabric is essentially sound.

Decoration: On the south-west side, at a height of ca. 9 m, is a shallow, empty, square panel which doubtless held an inscription. The lower shaft treatment is in four zones: the lower is plain, the next is a diagonal rectangular *naskhī*, brick-bond diaper like that at Gār, above an incised channel forms a geometric network design which is a less precise variant of that on 'Alī, while the last zone is a collar of turquoise faience-brick-mosaic of a stylized floral *kūfī* inscription, guarded by turquoise bands. Another inscription band, in rectangular *naskhī*, executed in small turquoise squares in a *gač* bed (*gač*-faience-mosaic), is between the third and fourth zones. A single band of turquoise glazed alternate lozenges and discs separates the first and second zones. The high, three-tiered cornice (fig. 224) is executed in *katār* work. Its stability is attained by the generous use of wood corbels and cantilevered brick templates rather than by the niches, which are a revetment of brick-faience-mosaic thickly backed by *gač*. The design of the niche profiles and plans reduces the cornice mass and overhang to a minimum. The niches are in two forms, the lower tier a true niche on colonettes, with normal, stilted, four-centered, pointed profile, while those of the two upper tiers have heads only, with stilted, four-centered profiles terminating in elongated, acute, salient points²⁾. The faience, on thin units, outlines the inner profiles.

1. Chardin: *op. cit.*, VII, p. 444. Illus., Mme. Dieulafoy: *La Perse* . . . (1887), p. 273, descr., p. 274. H. Schindler: *op. cit.*, p. 123. Illus. in Diez: *Persien* . . . , Pl. 35rt. Illus. in my "Persian Islamic Brickwork", *Architectural Forum* (New York, July 1932), p. 57. National Monument No. 232.

2. Cf. A. Gabriel: "Le Masjid-i *Djum'a* d'Iṣfahān", *Ars Islamica*, (Ann Arbor), II (1935), I, fig. 30, for similar profile. The dating of the earlier periods of this s.-e. *iwān* will solve several problems.

The second section (fig. 224) shows a decided entasis. It has a plain zone to correspond to the *guldasteh* (which was here roofed), a simple lozenge zone, a plain *kūfi* band in turquoise faience-brick-mosaic, and a flaring *katār* cornice designed like the middle tier of the one below. This platform also had a *guldasteh*.

Dating: The application of brick-mosaic revetment to a stalactite form is already found in Işfahān in the two Seldjūq domes of the Masdjid-i Djum'a (one dated 481 H.¹) and the other dated 465–85 H.). While the sharply pointed profiles of certain of the *katār* niches argue for a late dating, they appear here to be the result of a structural necessity. The use of faience in thin and minute units shows a decadence from Sīn. The shaft decoration motifs are anticipated at Gār and Sīn, with the exception of the large scale geometric knotting, which is uncertain only for technique, as the Djum'a has an even bolder geometric interlace in the intrados of the small dome²) (481 H. inscr.). As for the cut channel technique, it was a partial evasion of the painstaking diaper bonding, from which the builders of later periods escaped completely through the employment of brick-mosaic slabs, pre-cast on the ground, thus reducing the scaffold work to setting the slabs in gač. The workmanship is slightly below the quality of Manār 'Alī. Like 'Alī, this manār may not find its absolute dating until the architecture of the VIIIth century H. is known. At the moment I cannot confine it more closely than between 550 and 688 H.³)

13. Ziār, Manār⁴).

Important as the only intact example of the Işfahān three-stage shaft (fig. 225). It stands near Ziār⁵) village, in the ruins of a town locally reported to have been Wāndilān. Ziār is near the south bank of the Zāyindarūd, ca. 25 kilometers east of the city, from which it can be reached by motor along a track from Margh.

1. Illus. in my "Persian Islamic Brickwork", p. 62. Both of the Dj. Seldjūq domes have interior revetments of brick. The same is true of that of the M.-i Dj., Gulpāigān.

2. Illus., Gabriel: *op. cit.*, figs. 16, 17.

3. My personal opinion would put it nearer to the earlier limit. The 688 H. terminus is based on the two color (lapis and turquoise), brick-faience-mosaic of the tomb tower 'Alī' al-Dīn, Warāmin.

4. I found this monument through the kindness of Mr and Mrs V. Walter.

5. H.-Schindler: *op. cit.*, p. 120.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

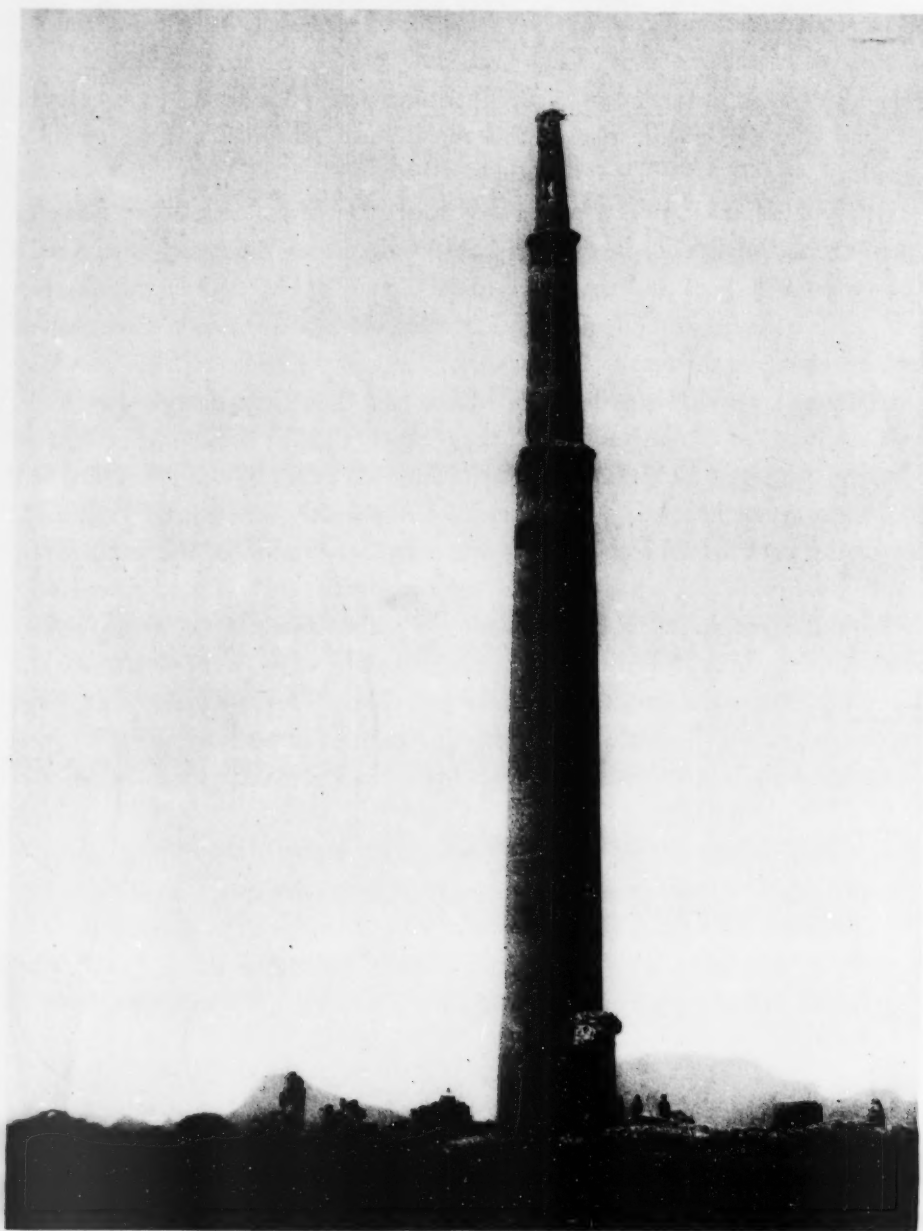


FIG. 225. ZĪĀR. MANĀR. VIEW FROM EAST

CLICHÉ M. B. SMITH

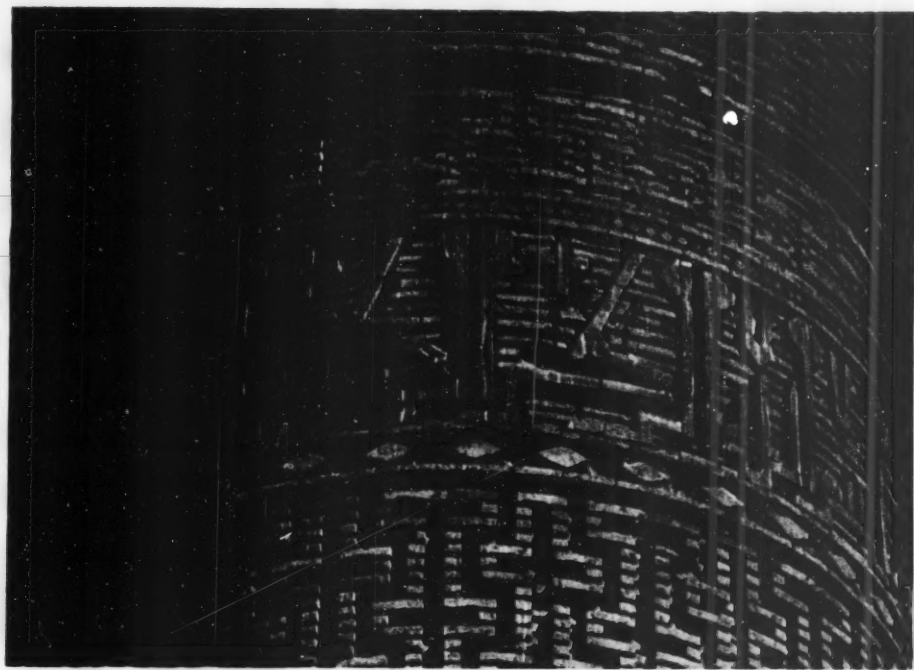


FIG. 226. ZIĀR. MANĀR. INSCRIPTION. DETAIL
CLICHÉ M. B. SMITH

Description: From an isolated, baked brick, octagonal plinth, a circular shaft of the same material and incorporating turquoise faience, rises in three diminishing stages, the lower two each crowned with a campaniform *katār* cornice, the top with a curious, chest-like plinth (fig. 226). A domed mosque near its base has all but disappeared. The foundation, stairway, vault, and lighting are normal. The tapered, octagonal plinth is 5.5 m high. The bottom shaft has a lower diameter of 4.8 m, where the shell is 0.86 m thick and the core 1.5 m diameter. The height of this section is 33 m to its platform. The second section, which I dared not ascend, starts with a diameter of 2.67 m, with 0.55 m as the diameter of the core and 0.46 m the thickness of the shell. The total height is ca. 50 m. The parts examined are sound.

Decoration: The lower shaft section is in six zones, the lower plain, the

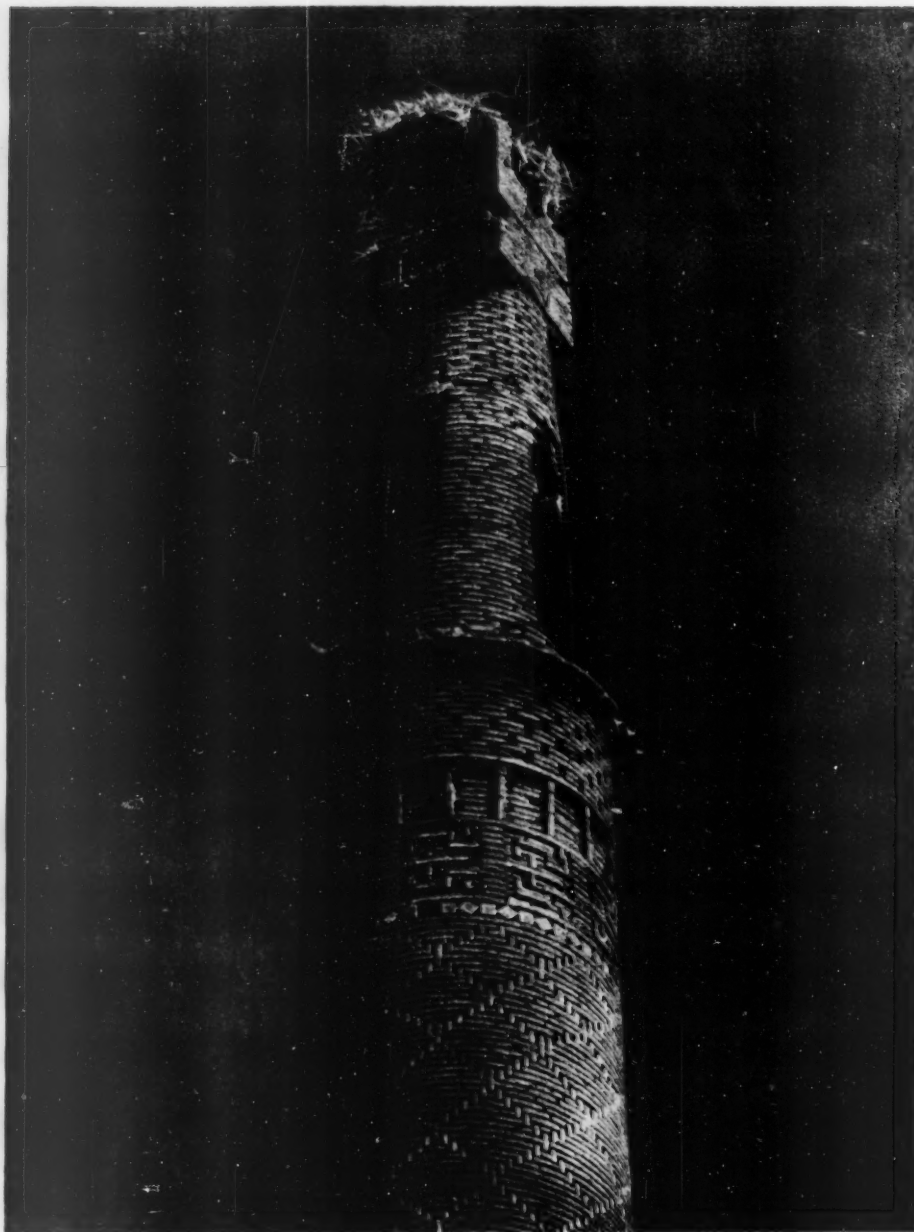


FIG. 227. ZĪĀR. MANĀR. DETAIL OF TOP
CLICHÉ M. B. SMITH

others decorated. In the plain zone, to the south-west, is a square, shallow, empty panel that doubtless once held an inscription. The third, fourth, and fifth zones are in diapered lozenges in the *Sin* technique save that the fifth has small, turquoise glazed squares in the sunken targets. The second zone is of 45° diagonal rectangular *naskhī* repeats. The sixth zone has a *kūfī* band (fig. 2 26) in turquoise glazed brick raised above a field of stretchers, and guarded by bold fret borders in cut brick. Below this is a band of turquoise lozenges and discs, the latter concave, with thickened and darker glaze in the center¹). The cornice shows a cyma-recta profile. There was once a wood platform, reached by a pointed arched opening.

The second section (fig. 2 27) has ornament in four zones, the lowest plain, the second in diagonal rectangular *naskhī*, the third a lozenge diaper, and the top a zone of square panels of *naskhī* repeats in turquoise faience-brick-mosaic, set between vertical brick, this guarded below by a band of squared panels of brick relief in a repeating rectangular *naskhī*. The cavetto cornice is laid in doubled stretchers. It probably had a wood platform.

The third section (fig. 2 27) has two zones, the lower in plain bond, the upper nearly so. Here are four narrow windows, each with a multi-foil, pointed arch, the fourth prolonged to make a door. The terminal is the over-sailing, rectangular, brick plinth²), its side containing rectangular *naskhī* insets of turquoise faience.

Dating: This monument shows a decorative development from the *manārs* at Gār and *Sin*, but judging by the lower sections alone (which all the three have in common), the advance is here limited to the glazed plugs. Structurally, this *manār* is inferior to those two, as well as to 'Alī and Sārabān. The foliated windows cannot argue against an early dating, but for the *naskhī* inset panels I have as yet no closer comparative material than repeating *kūfī* roundels of unglazed brick-mosaic in the squinch lunettes of Gulpāigān, Masdjid-i Djum'a (before 511 H., inscr.). I propose to leave this monument,

1. Not unlike the faience inserts at Pomposa, Rome, etc.; cf. G. Ballardini: "Bacini Orientali a Ravello", *Boll. d'Arte* (1934), pp. 391-99.

2. Its four corner posts recall those of the wood chest *ṣandūq*, or railing *zariḥ* over graves; further, the long axis is normal to *kibleh*.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

for the time, between 550 and 688 H., and later let it find a close level¹⁾. Conclusive evidence may come from the epigraphy.

14. Rahrawān, Manār²⁾.

This manār (fig. 228) stands in the fields near Rahrawān, a village ca. 6 kilometers north-east of the city.

Description: From an isolated, low, square plinth of baked brick, a circular shaft of the same rises in two stages, the termination of the lower one being a campaniform, *kaṭār* cornice. The plinth is 3 m square, the shaft rises tangent to it. The stair is normal save that the core is octagonal part of the way. This shaft and plinth are 25.88 m high, the total height is ca. 29.50 m. There was a wood gallery. A shallow, empty, rectangular panel, ca. 9 m up on the north side, probably held an inscription. The workmanship is somewhat inferior to any of the examples noted above. The fabric is sound.

Decoration: The shaft is decorated in five zones. The lowest is plain, the second is with wide rising joints in vertical lines, the third has a normal, diagonal, rectangular naskhī bond, the fourth is an ordinary lozenge diaper, and the fifth is a collar of naskhī inscription in turquoise faience-brick-mosaic. This color is also used in three-guard-bands between the upper zones in a fret of bricks glazed on the egde. The quality of faience is poor, and shows wide color variation.

Dating: This monument is evidently an adaptation of the great city manārs. Technical considerations would place it after 'Alī, Sārabān, or Zīār, let us now say between 575 and 688 H.³⁾.

15. Ashtardjān⁴⁾, Manārs of the Masdjīd⁵⁾.

The village is in Landjān⁶⁾, on the north of the Zāyindarūd, a ten kilometer ride beyond Pul-i Wardjān. One manār was mentioned by Djanāb⁷⁾ as *djunbān* (shaking). The pair of truncated shafts stand on the corners of the

1. In my opinion, it is closer to the later limit.

2. National Monument No. 233.

3. See note 2.

4. Mentioned, H. Schindler: *op. cit.*, p. 126, as "Ushterjan".

5. M. Godard kindly suggested that I look for this monument.

6. Cf. Mustawfi: *op. cit.*, text, p. 50; trans., p. 57. Le Strange: *Lands*, pp. 206-07.

7. *Op. cit.*, p. 233.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

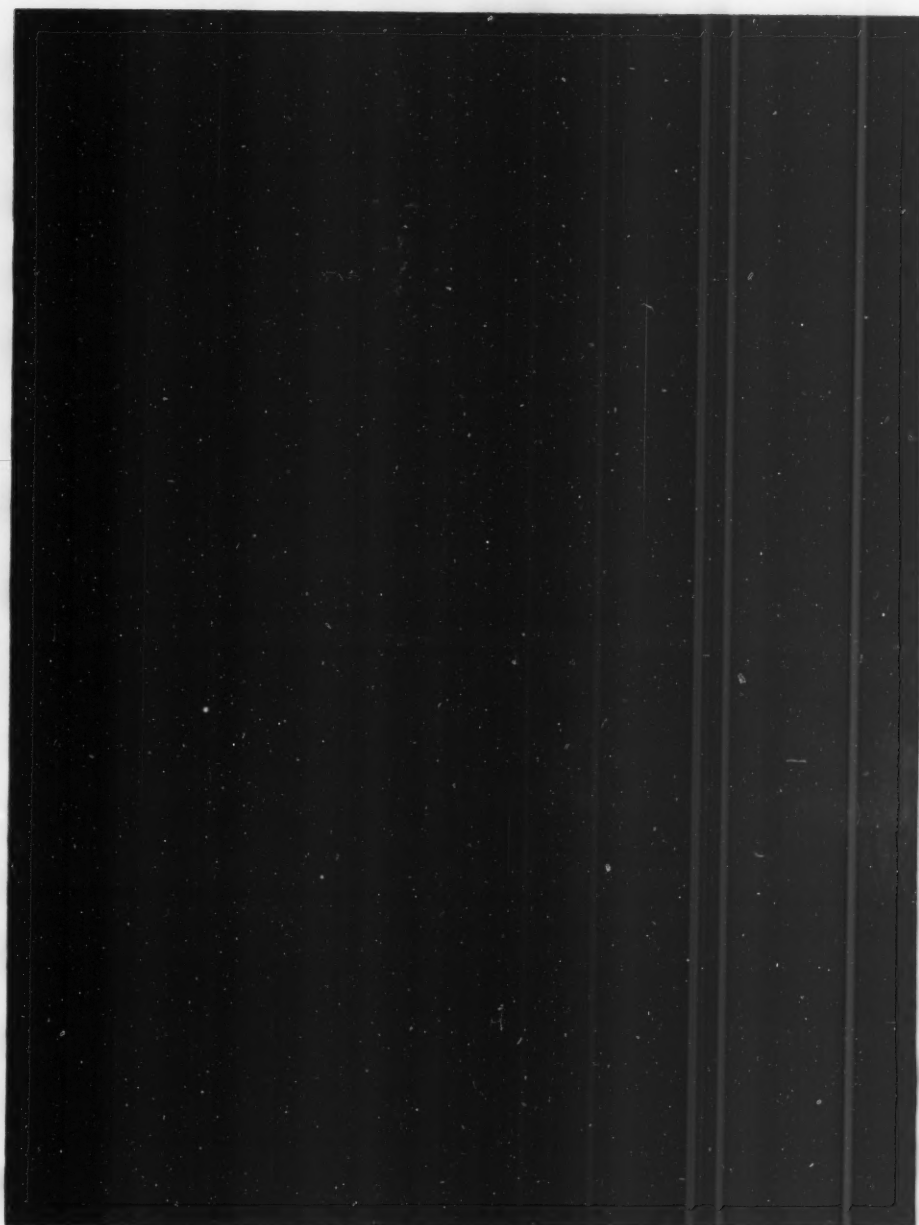


FIG. 228. RAHRAWĀN. MANĀR. VIEW FROM SOUTH-WEST

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 229. IŞFAHĀN. DŪ MANĀR DĀR AL-ḌIĀFEH. VIEW FROM WEST

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN



FIG. 230. IŞFAHĀN. DŪ MANĀR DARDASHT. VIEW FROM SOUTH-WEST

tall, Mongol entrance iwān to the masjid, a monument of the first quarter of the VIIIth century H. I am publishing the entire building in the near future.

16. Işfahān, Djūbāreh quarter, Dū Manār Dār al-Diāfeh.

This pair of round shafts (fig. 229) with *muḳarnas* cornices stand on either side of the Kučeh Ḥadji Kaẓemzādeh. The short, octagonal plinths are elevated on what was once the parapet of a portal. The techniques, faience colors, and ornaments are typically Mongol. The collar inscriptions were in naskhī. These manārs and the fragment of the portal appear to belong to the first quarter of the VIIIth century H.

17. Işfahān, Dardasht¹⁾ quarter, Dū Manār Dardasht²⁾.

The manārs (fig. 230) may be those which Chardin³⁾ saw on a madraseh in the Ḥusainiyeh quarter. Today they stand over a ruined portal adjoining the Gonbad-i Dukhtar-i Amīr Khosru Shāh, concerning whom Djanāb has an interesting note⁴⁾. The construction is typically Mongol, including the use of second-hand brick, mud brick, and faience-brick-mosaic in spiral bands. The northern shaft preserves its collar with a rectangular naskhī inscription. The manārs and the dome of the mausoleum seem to date from the mid-VIIIth century H.

18. Işfahān, Manār Bagh-i Kūsh Khāneh⁵⁾.

This shaft (fig. 231) stands outside the Tūkči gate. It may well have been one of a pair. The neighboring buildings are gone. ⁶⁾

1. Cf. H. Schindler: *op. cit.*, pp. 120-21; also Coste: *op. cit.*, P. III (plan of Işfahān), "B".

2. National Monument No. 115.

3. *Op. cit.*, VIII, p. 17.

4. Ākā Mir Saiyid 'Alī Djanab: *Rāhbar* (Guide for Tourists to Işfahān), in Persian, (Işfahān, n.d., pamphlet), p. 35.

5. Sir R. Ker Porter, for May 25, 1818, recorded: "... We arrived at the Gouch Khanah, a very old mosque of the early Sunnees, at which point commences what is now termed the beginning of the city", *Travels* (London, 1821), I, p. 405. Langlès quotes Koempfer: *Amaenitates Exoticae*, p. 192, as calling this garden "bāghi qoūch khāneh toūqdjy" (Chardin: *Voyages* . . . , ed. Langlès, VIII, p. 28, note). Chardin reported that the keeper of the falcons lived in 'Abbāsābād (*loc. cit.*). The kūsh khāneh was the mews (for putting the falcons down to moult), see: Ḥusām al-Dawlah Taymūr Mirzā: *Bāz-Nāma-yi Nājiri* (trans., D. C. Phillott, London, 1908), p. 37, note 2, and p. 38, note 6. In 1934 I found, ca. 200 m north of the manār, a small garden house now used as a farm building, and containing Safawid decorations and wall paintings in the best style of the 'Alī Kāpū, which must have been the kūsh khāneh. (This discovery was immediately reported to the Service Archéologique.)

6. M. Godard has kindly drawn my attention to Flandin et Coste: *Voyage en Perse. Perse moderne*, Pl. XLI, where this manār is shown adjoining a half-ruined dome designated "mosquée Baba-Souctah".

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

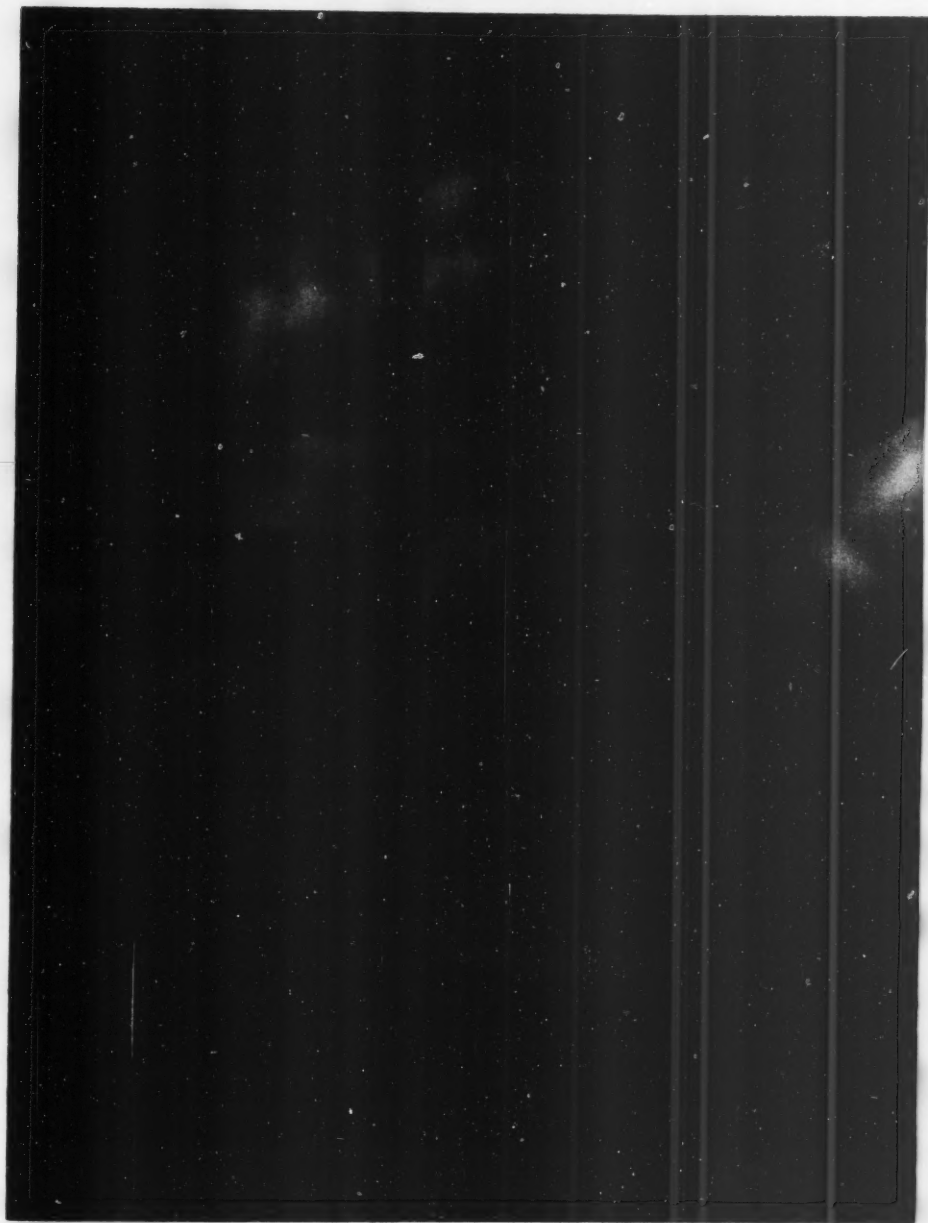


FIG. 231. IŞFAHĀN. MANĀR BAGH-I KŪSH KHĀNEH, VIEW FROM SOUTH-EAST
CLICHÉ M. B. SMITH

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

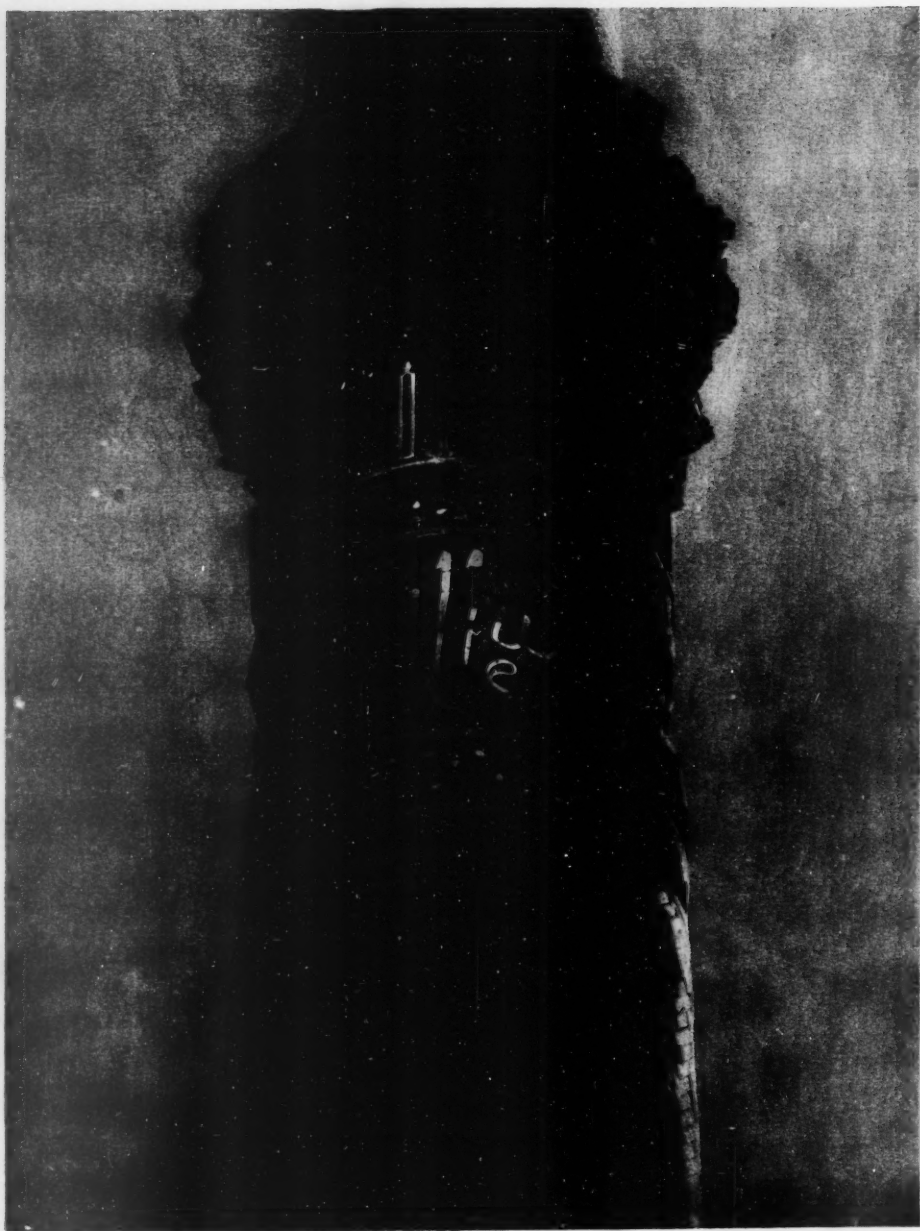


FIG. 232. MANĀR BAGH-I ḲUSH KHĀNEH, DETAIL OF TOP

CLICHÉ M. B. SMITH

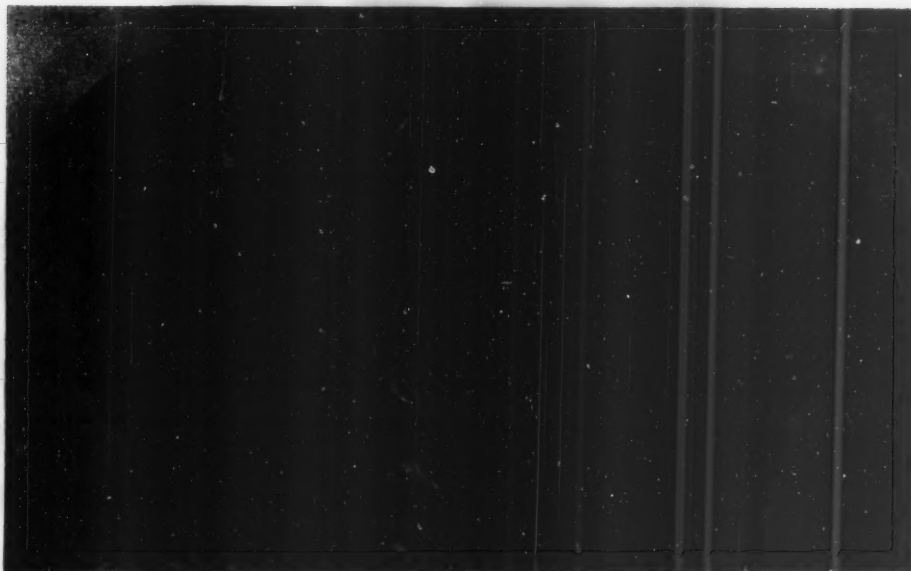


FIG. 233. MANĀR KHWĀDJEH 'ALĀM. DETAIL. TOP OF PLINTH
CLICHÉ M. B. SMITH

Description: On a section of ruined façade ca. 11 m high, a low octagonal plinth supports a two-stage, round shaft. The total height is ca. 37.9 m. Normal stair. Sound condition. The middle of the three zones of the shaft is decorated with spiral stripes between which are wider bands of rectangular naskhī, all executed in a developed technique of pre-cast faience-brick-mosaic. The collar (fig. 232) has a fragment of a bold naskhī inscription in white, lapis, turquoise and unglazed faience-mosaic. The katār cornice above is a brilliantly designed example from the point of decoration, but its construction is far below Seldjūk standards. For the time, I am content to call this monument merely VIIIth century H.

19. Işfahān, Gulbahār quarter, Manār Khwādjeh 'Alām. Non-extant.

This monument, a detail of which is illustrated (fig. 233), was noted by Chardin¹) à propos its double stair. It was published by Professor Sarre²), who

1. *Op. cit.*, VII, pp. 445-46. cf. p. 480.

2. *Op. cit.*, (1901), I, pp. 75-76; (1910), II, Pl. LXII. See also: M. van Berchem, in Diez-v. Berchem: *Churasan. Baudenk . . .*, p. 115, where he refers to 'alam as a term for manār.

placed it at the end of the XIVth or beginning of the XV century. Mme Dieulafoy illustrated it¹), as a Mongol tower. On December 9th 1934, it collapsed. By good fortune, I had already begun a study of it, which I immediately completed from the fragments. It is my intention to devote a short monograph to the memory of this unique and exquisite monument.

20. Karlādān, Manār Djunbān²).

This pair of small shafts on the *iwān* over the grave³) of Bābā 'Abd Allāh are certainly the best known of the manārs of Işfahān. In 1703 le Brun witnessed the shaking, and his description will hold for today, despite several rebuildings⁴) (the last one quite recently), which these shafts have since undergone. The manārs are lacking in archaeological or artistic interest, but the Mongol *iwān*, despite a recent attempt to beautify it, preserves fine outlines and star tiles similar to Pīr Bakrān.

21. Işfahān, Masdjid-i Shāh⁵), Manārs.

These two pairs require only mentioning here⁶). The pair at the entrance *iwān* are 37 m⁷) high; those at the *qibleh iwān* are 43.6 m⁸). The latter pair had their faience-mosaic and painted faience tile revetments taken down and re-set within the last few years. The shafts preserve their *guldastehs* (fig. 234). Pietro della Valle saw the foundations of this mosque under construction in 1617⁹).

22. Işfahān, Čihār, Bāgh, Madraseh-i Mādar-i Shāh Ḥusain¹⁰), Manārs. This Madraseh is so well known through publications that it is only

1. *Op. cit.*, ed. 1887, p. 317.

2. C. le Brun: *Travels* . . . (Engl. trans., London, 1759), p. 225; *do.*: *Reizen* . . . (Amsterdam 1714), Pl. 71 and pp. 134-35. Mme Dieulafoy: *op. cit.*, pp. 278, 281; Coste: *op. cit.*, pp. 35-36. There is an extensive bibliography.

3. Dated 712 H., I was informed by the attending mullā.

4. C. E. Stewart: *Through Persia* . . . , (London, 1911), pp. 253-54.

5. National Monument No. 107.

6. Texier: *L'Arménie, La Perse* . . . , I, Pls. 71, 72; Coste: *Mon. Moderne* . . . , Pl. X-XII and XIV-XVII.

7. Coste: *op. cit.*, p. 24, gives 42 m.

8. Coste, p. 75, gives 48 m.

9. *Op. cit.*, II, pp. 41-42.

10. Texier: *op. cit.*, Pls. 76, 78; National Monument No. 116.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

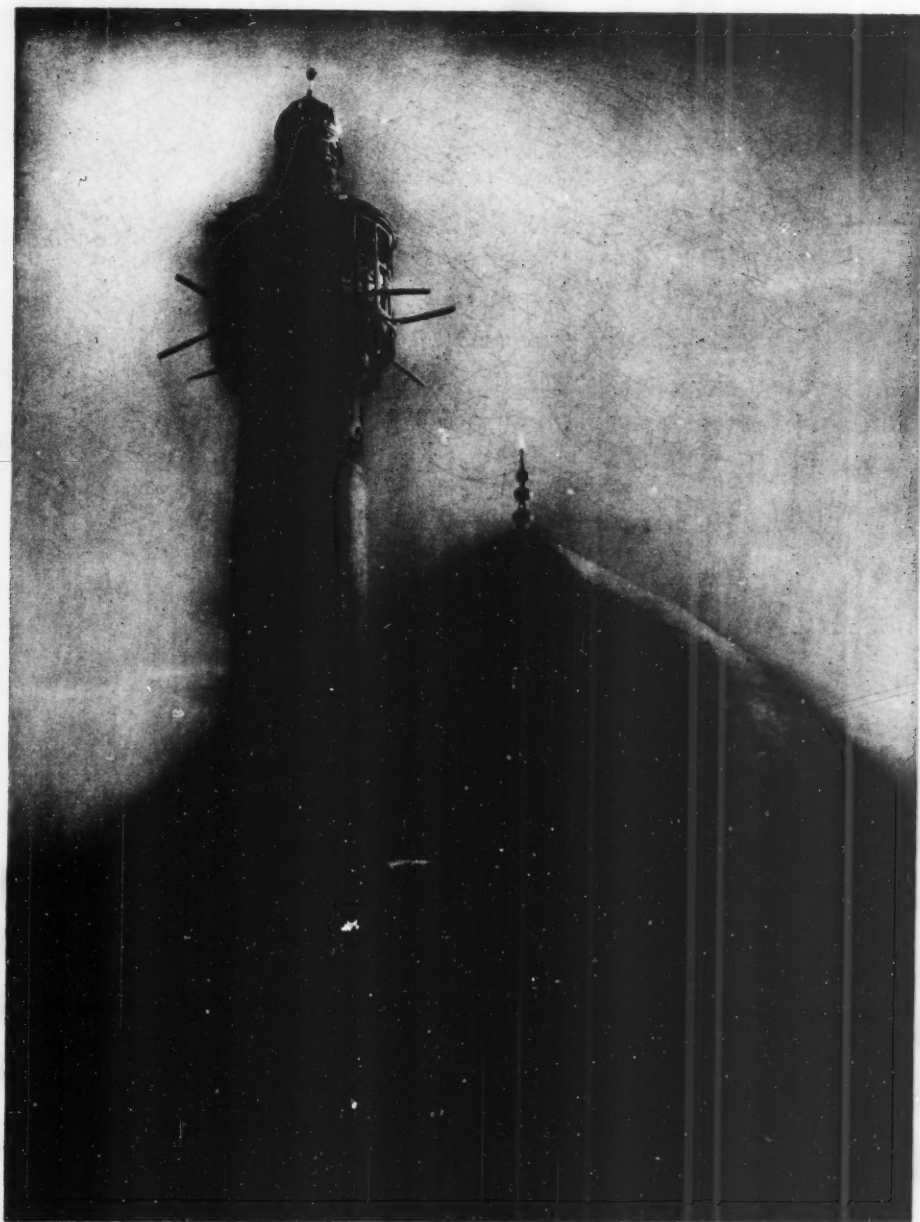


FIG. 234. IŞFAHĀN. MASJID-I SHĀH, MANĀR ON KIBLEH IWĀN
CLICHÉ M. B. SMITH

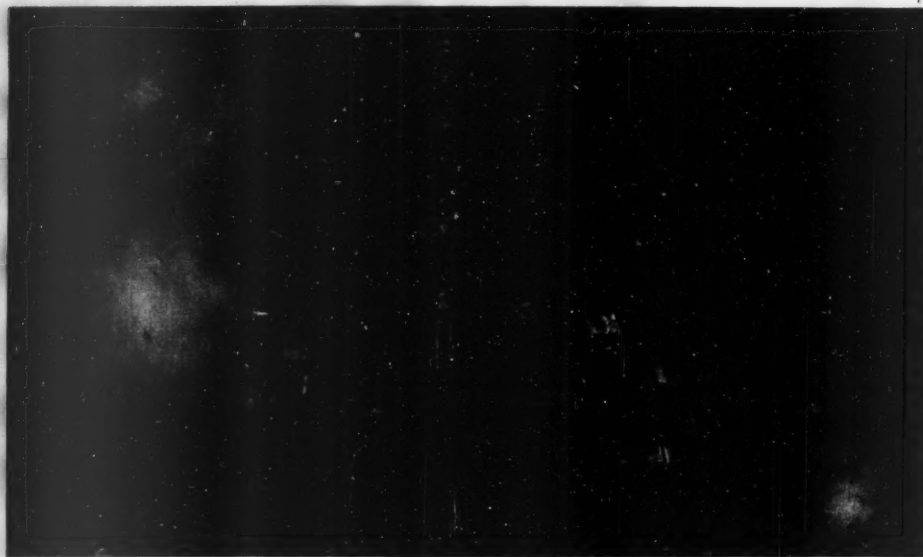


FIG. 235. IŞFAHĀN. MĀDRASEH MĀDAR-I SHĀH, MANĀR,
DETAIL OF GULDASTE (BEFORE REPAIRS)

worth recording here that the faience-mosaic and painted faience tiles (fig. 235) of these two manārs were stripped and re-set during 1935.

There remains to list several manārs noted by Chardin and others, which are either destroyed, or which I have not yet identified or found.

23. Işfahān, Hārūn Walāyat¹), Manārs. Non-extant.

This sanctuary, which today has no manārs, was mentioned by Chardin "ayant des tourelles à côté, comme les grandes mosquées en ont"²). In another place³), he mentioned what must be the Manār-i 'Alī as belonging to this sanctuary.

24. Işfahān, Manār Sirkeh(?). Non-extant.

Chardin said this "... haute et ancienne tour, appelée la *Tour de Vinaigre*," stood in the Dar-i 'Aṭīk (Maidān-i Amīr), quarter⁴).

1. National Monument No. 220.

2. *Op. cit.*, VII, p. 450.

3. *Ibid.*, p. 453.

4. *Ibid.*, p. 428.

THE MANĀRS OF IŞFAHĀN

25. Işfahān, Ḳabristān Sulṭān Zangī, Manārs. Non-extant.

In the vale of Maḳṣūd Beg¹⁾ in the cemetery of Sulṭān Zangī, Chardin found two towers of stone.

26. Işfahān, Ḳabristān Shaikh Mas'ūd, Manārs. Non-extant.

This cemetery, Chardin wrote²⁾, was at the end of the Dardasht quarter, where Shaikh Mas'ūd lay buried under a large mausoleum³⁾, which had two towers. The site of the cemetery is known today, near Darwaz-i Tūḳčī.

27. Dashtī, Manār. Non-extant.

Dashtī is south-east of the city, across the Pul-i Čam. Ustad Ḥusain tells me that a manār was taken down at Dashtī ca. 1915; the bricks were used for a kārawānsarāi nearby. I found a domed, Mongol mosque at Dashtī, which I shall publish.

28. Işfahān, Manār-i Kallehāi. Non-extant.

This tower, noted on Olearius's view of Işfahān, was the well known tower of skulls described by della Valle and others, and not a manār proper. It was seen as late as 1880⁴⁾.

CONCLUSION

Although the Işfahān area has here yielded some forty-three individual shafts, thirty-two from Işfahān itself, the remainder from the immediate environs, any attempt to generalize from examples existing through "accidents of preservation"⁵⁾ must make due allowance for the relatively high mortality of this

1. *Ibid.*, p. 440; see also p. 425. H.-Schindler: *op. cit.*, p. 122, refers to "God i Maksud Beg" as a division of Djübāreh. Coste: *op. cit.*, Pl. III (plan of Işfahān), "D", shows "Gaoudi-Maksoud-Beg".

2. *Op. cit.*, VII, p. 419.

3. I am not able to positively identify this with the Sar Darb Shaikh Mas'ūd, which has a late dome and no manārs.

4. Stewart: *op. cit.*, p. 260.

5. The relatively large number of preserved shafts supports the tradition that Işfahān has been free from earthquakes.

THE MANĀRS OF IṢFAHĀN

type of structure, particularly in the case of the early, mud manārs. Among the results of this survey, we have three new Seldjūk dates, which, by coincidence, give us: 491 H., one of the earliest actually dated extant manār to be noted in Irān; 526 H., the earliest dated Islamic, exterior architectural faience to be noted, and 515 H., the earliest dated rectangular naskhī to be noted in Irān. Five manārs show the cavetto-cornice. Three examples show a window on the kibleh side of the shaft. Iṣfahān has a group of three-stage shafts. In the later periods, Iṣfahān manārs seem to have been paired, surmounting an iwān. The contention that the octagon-cylinder type was probably never isolated, cannot be sustained. Intensive study of these monuments permits me to conclude that in this area the Seldjūk building techniques can be differentiated as Iṣfahān Seldjūk I and II¹); also, that the Mongol construction decadence had its roots in Seldjūk II¹).

I take this opportunity to express my gratitude to Mme André Godard, for graciously consenting to assume responsibility for the epigraphical section of this study.

Myron Bement Smith

1. Demonstration of Iṣfahān Seldjūk I and II criteria, essential to the dating of parts of the Masjid-i Djum'a, will be published in my study of that monument.

2. Details will be published in "Islamic Brickwork Techniques", in my series "Material for a Corpus of Early Iranian Islamic Architecture", *Ars Islamica*.

NOTES ÉPIGRAPHIQUES SUR LES MINARETS
D'ISFAHĀN

NOTICE ÉPIGRAPHIQUE

Un certain nombre des minarets cités dans l'article de M. B. Smith n'existent plus. D'autres sont anépigraphes. Quelques-uns comportent des inscriptions monumentales qui subsistent en totalité ou en partie. C'est d'elles qu'il sera question dans cette notice.

LE MINĀR DE BARSĪĀN

Cet édifice possède une inscription en caractères coufiques qui reproduit le verset 76 de la sourate 22 du Ḳor'ān et dont la fin donne la date de la construction: "Dans l'année 491 (1098)". (Inédite). Le style de l'écriture est très simple. Aucune décoration, sauf l'allongement très particulier des hampes. (Fig. 208).

LE MINĀR ČEHĒL DUKHTERĀN

Il est orné de trois inscriptions dont deux en caractères coufiques et une en caractères naskhī.

La première, en caractères coufiques, est située au sommet du minār et comprend les versets 2, 3, 4, de la sourate 20. (Fig. 212).

La seconde, en caractères naskhī, compte cinq lignes d'écriture dont la quatrième et une partie de la cinquième sont effacées. Elle est ainsi conçue:

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ
وَحْدَهُ لَا شَرِيكَ لَهُ مُحَمَّدٌ رَسُولُ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ
خَيْرُ النَّاسِ بَعْدَ رَسُولِ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ
.....
..... عَلَى بْنِ أَبِي طَالِبٍ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُمْ أَجْمَعِينَ

LES MINARETS D'ISFAHĀN

1. "Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux! Il n'y a d'autre dieu que Dieu.

2. unique et sans partage. Muḥammad est son prophète. Que la bénédiction de Dieu soit sur lui!

3. Les meilleurs des hommes après le prophète de Dieu – Que la bénédiction de Dieu soit sur lui! – (sont):

4.

5. 'Alī, fils de Abū Ṭālib. Que Dieu soit satisfait d'eux tous!" (Fig. 211).

La ligne grattée citait les noms des trois Khalifes orthodoxes dont le souvenir est odieux aux Iraniens chiïtes. Celui de 'Alī, particulièrement vénéré, a été conservé.

Le troisième texte, en six lignes, est écrit en caractères coufiques dont le style s'apparente tout à fait à celui des inscriptions de la plus petite des deux coupoles seldjukides du Masḡid-é Djum'a d'Iṣfahān: (Fig. 210).

هذه المنارة بنيت من ماله الاسفهلار
 ابي الفتح بن محمد بن عبد الواحد
 الهوى تقرباً إلى الله سبحانه و
 تعالى و ابتغاء مرضاته و جزيل ثوانه
 تقبل الله منه برحمته و فرغ اتمامها
 في سنة إحدى وخمسة مائة الهجرية [sic]

1. "Ce minaret fut construit des deniers de l'Isfahsalār
2. Abi'l-Faḥḥ, fils de Muḥammad, fils de 'Abd al-Wāḥid
3. . . . afin de s'approcher de Dieu – Qu'il soit loué et
4. exalté! – et dans le désir de Sa Satisfaction et de
5. Sa grande récompense – Que Dieu veuille l'accepter, en
6. Sa Clémence! Cela fut terminé en l'année 501 (1107-8)".

LES MINARETS D'ISFAHĀN

L'intérêt principal des inscriptions de ce minaret réside dans le fait que l'une d'elles fut exécutée en caractères *naskhī*". C'est, à ma connaissance, le plus ancien texte de ce genre qui subsiste en Īrān sur un monument daté.

LE MINĀR DE GĀR

Le minār de Gār porte une inscription en caractères coufiques très simples et du style habituel à Isfahān et à ses environs vers la fin du Vème siècle et dans la première moitié du VIème de l'Hégire. Elle est exécutée en briques taillées et ainsi conçue: (Fig. 214).

بسم الله الرحمن الرحيم أمر ببناء هذه المنارة الزهيد الرئيس سيد الروساء القسم بن أحمد
بن اب القسم في سنة خمس عشرة و خمس مائة

"Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux! A ordonné de construire ce minaret l'ascète Saiyid al-Rū'asā', al-Ḳasem (sic) Aḥmad, fils de Ab (sic) al-Ḳasem, durant l'année 515 (1121-2). (Inédite).

Sur le corps du minaret une inscription en caractères généralement désignés comme "coufique carré" mais que M. B. Smith appelle "*naskhī* rectangulaire" répète indéfiniment que "le pouvoir est à Dieu".

LE MINAR DE SĪN

Il porte deux inscriptions en caractères coufiques, l'une au sommet de l'édifice, en kashis bleus, l'autre à la base, en briques taillées.

La première reproduit le verset 33 de la sourate 41. (Fig. 217).

La seconde peut se lire ainsi: (Fig. 216).

بسم الله الرحمن الرحيم أمر ببناء
هذه المنارة العبد المذنب الراجي لعفو الله تعالى
ابو اسمعيل محمد بن الحسين بن علي بن زكريا تقبل الله
منه و ذلك في رجب سنة ست و عشرين و خمس مائة

LES MINARETS D'ISFAHĀN

"Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux! A ordonné de construire ce minaret l'adorateur (de Dieu), celui qui espère obtenir le pardon de Dieu le très haut, Abū Ismā'il Muḥammad, fils de Ḥusain, fils de 'Alī, fils de Zakarīā – Que Dieu l'accepte de lui! – Et celà (fut fait) en Radjab de l'année 526 (1229)". (Inédite).

Cette date est la plus ancienne qui ait été jusqu'à présent découverte sur un monument iranien portant trace de décoration émaillée.

LE MINĀR 'ALĪ

Le minār 'Alī comporte quatre inscriptions en coufique carré. Trois d'entre elles ont été exécutées en kashis bleus et la quatrième, celle du bas, en briques taillées.

La première répète plusieurs fois:

لا اله الا الله

"Il n'y a d'autre dieu que Dieu".

La seconde:

الملك لله

"Le pouvoir est à Dieu".

La troisième:

لا الله الا الله محمد رسول الله

"Il n'y a d'autre dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu".

La quatrième cite le verset 16 de la sourate 3. (Fig. 222).

Ce minaret a été construit à l'époque seldjukide, probablement entre les années 525 et 550 H.

LE MINĀR SĀREBĀN

Le minār Sārebān est orné de trois inscriptions en caractères coufiques actuellement fort détériorées. La première, en kashis bleus, est ainsi conçue:

لا الله الا الله صادقاً مخلصاً محمد رسول الله

LES MINARETS D'ISFAHĀN

"Il n'y a d'autre dieu que Dieu. (Je le dis) d'un coeur sincère et pur. Muḥammad est le prophète de Dieu".

La seconde, en kashis bleus, reproduit le verset 33 de la sourate 41.

La troisième, en coufique carré, briques taillées sur un fond de kashis bleus, nomme le Prophète et les quatre khalifes orthodoxes. La difficulté de sa lecture a saugardé ici les noms des trois premiers successeurs de Muḥammad.

Ce minaret n'est pas daté mais, tant du point de vue de l'architecture que de celui de l'épigraphie, semble bien avoir été construit, comme le minār 'Alī, entre les années 525 et 550 H. (Fig. 223).

LE MINĀR DE ZĪĀR

Cet édifice ne porte qu'une seule inscription qui reproduit en caractères coufiques le verset 33 de la sourate 41 et l'affirmation bien connue, "Dieu est le plus grand". (Fig. 225).

Le tracé des caractères n'est pas beau. D'autre part l'écriture semble assez paysanne et postérieure aux inscriptions que nous venons de passer en revue. Nous pouvons l'attribuer au milieu du VI^{ème} siècle de l'Hégire.

LE MINĀR DE RĀHREWĀN

Une inscription en caractères naskhī exécutés en kashis bleus orne la partie supérieure du minaret. C'est la formule religieuse: (Fig. 228).

"Il n'y a d'autre dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu. (Je le dis) d'un coeur sincère".

Il semble que ce minaret puisse être daté de la fin du VI^{ème} siècle de l'Hégire.

Y. A. Godard

N O T E S

L'INSCRIPTION DU MINARET DE MAS'ŪD III A GHAZNA¹⁾

La seconde en date des deux tours de victoire de Ghazna fut édifée par le ghaznawide Mas'ūd III à une date indéterminée, sans doute pour glorifier les succès militaires de l'expédition que Tughātīgīn conduisit de Lahore au delà du Gange²⁾. La grande inscription, en caractères kufiques, qui la décore est située à la partie supérieure de ce qui en reste³⁾. Elle est divisée en huit panneaux et se lit très facilement: (Fig. 236).

بسم الله الرحمن الرحيم
السلطان الأعظم
ملك الإسلام علاء الدولة
ابو سعد مسعود
بن ظهير الدولة ابراهيم
نصير خليفة الله أمير
المؤمنين خلد الله ملكه

"Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux!
Le Sultān le plus glorieux,
Malek al-Islām, 'Alā' al-Dawlè,
Abū Sa'd Mas'ūd,
Fils de Zaḥīr al-Dawlè
Abu'l-Muzaffar, Ibrāhīm,
Auxiliaire du Khalife de Dieu, Amīr
des croyants. Que Dieu maintienne son pouvoir!"

1. Des photographies de chacun des huit panneaux de cette inscription nous ont été communiquées par Mr J. Hackin, Directeur du Musée Guimet, que nous remercions de sa grande obligeance.

2. Mas'ūd III régna de 492 à 508 (1099—1114).

3. Voir S. Flury. Le décor épigraphique des monuments de Ghazna, dans *Syria*, 1925. Pl. XIV.



FIG. 236. UNE PARTIE DE L'INSCRIPTION DU MINARET DE MAS'UD III
368 À GHAZNA

Les titres que porte ici Mas'ūd sont connus par les monnaies et par les historiens, sauf peut-être celui de Nāṣir Khalīfat Allāh qui lui fut donné par le Khalīf Mustazhar Billāh à une date non précisée.

Y. A. G.

ÉTOILES A HUIT RAIS EN FAÏENCE LUSTRÉE

Le musée de Kūmm, nouvellement fondé auprès du Sanctuaire de cette ville et dont les premières collections ont été constituées par le Trésor de l'"Astānè, s'est rapidement enrichi de belles pièces de faïence lustrée provenant d'édifices plus ou moins ruinés de la région. Nous devons la communication des photographies de deux de ces kashis à Mr Rād, l'actif directeur du musée en question (fig. 237).

Il existait autrefois dans un tombeau voisin de la ville, l'imāmzādè Dja'far, de grands panneaux de revêtement composés de croix en faïence bleu turquoise et d'étoiles à huit rais en faïence lustrée mordorée et rehaussée de brun et de bleu. Un certain nombre de ces étoiles sont aujourd'hui conservées au musée de Kūmm. Elles sont en général bordées d'une inscription en naskhī cursif. Nous en avons choisi, pour les reproduire, deux de celles dont le dessin nous a semblé le plus caractéristique. L'inscription de l'une d'elles (fig. 237 en haut), fournit, avec la date de la fabrication et le lieu d'origine de l'objet, le nom du chef de l'atelier et celui de l'exécutant:

كتب ذلك في عاشر ربيع الأول سنة ثمان و ثلثين و سبعمائة بمقام كاشان بكارخانه
سيد السادة سيد ركن الدين محمد بن المرحوم سيد زين الدين علي الغضائري عمل استاد
الأجل المحترم استاد جمال نقاش

"Ceci fut écrit le 10 du mois de Rabī'al-awwal, le premier de l'année 738 (1337), à Kāshān, dans l'atelier du Saiyid al-Sādat, Saiyid Rukn al-Dīn Muḥammad, fils du défunt Saiyid Zain al-Dīn 'Alī al-Ghadāīrī'. Oeuvre du célèbre Ustād, l'honorable Ustād Djamāl al-Dīn, naḳḳāsh". (Inédite).

Y. A. G.

1. Ghadāīrī signifie „fabricant de plats”.

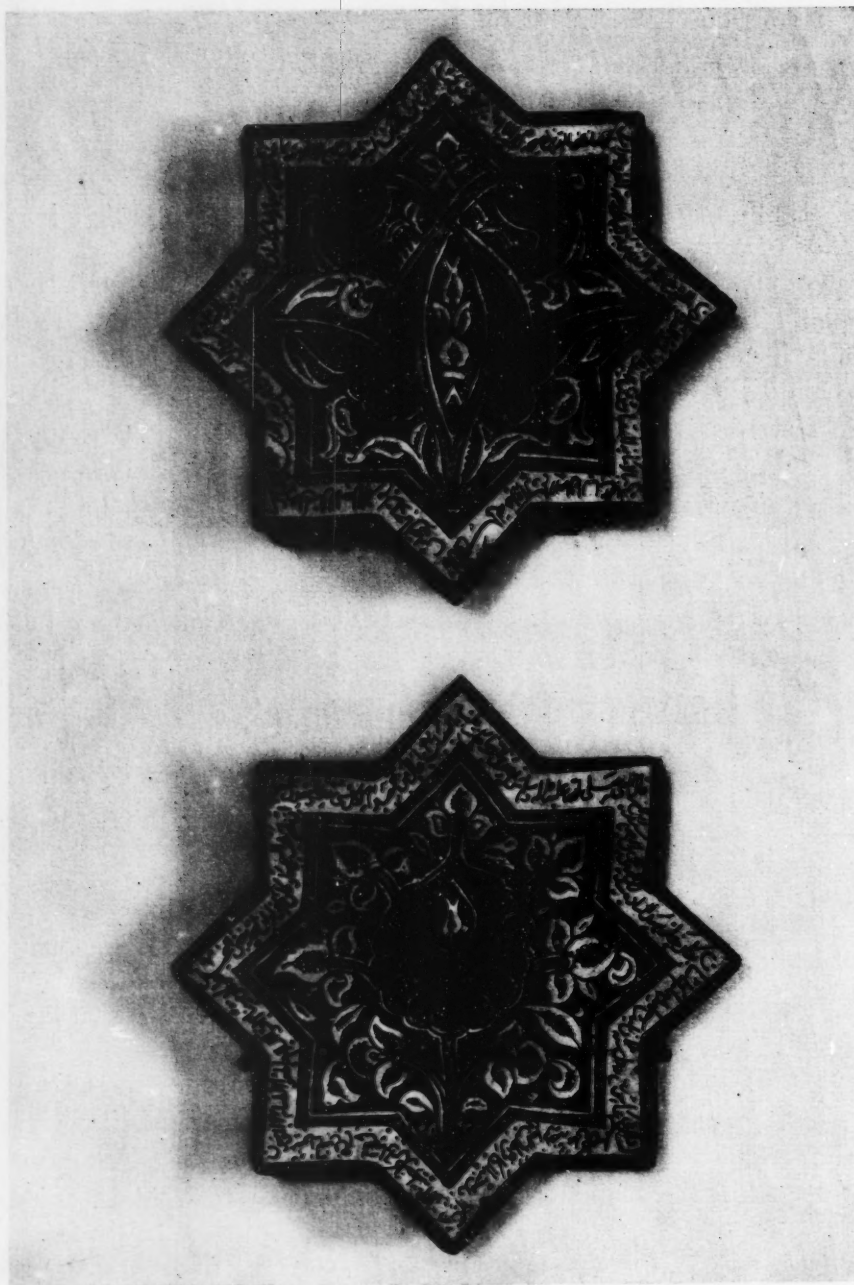


FIG. 237. ÉTOILE À HUIT RAIS EN FAÏENCE LUSTRÉE

BASSIN DE CUIVRE AU NOM DE SHAikh UWAIS

Le Sanctuaire d'Ardabil possède un grand bassin à eau dont l'ornementation est particulièrement soignée et qui fut probablement exécuté à Mawṣil. Il est décoré de quatre inscriptions en caractères naskhī dont l'une occupe l'intérieur de quatre larges médaillons (fig. 238). Les autres sont plus simples et d'une écriture plus petite. Ces inscriptions se répètent à peu de chose près et n'apportent aucune date précise. Cependant le nom du souverain qui fit exécuter l'objet et l'offrit au Mazār-é Shaikh Ṣafī permet de le dater approximativement.

L'Ilkhān Shaikh Uwais, en effet, dont le nom se trouve dans les quatre textes, régna de 756 à 776 (1355-1376) et mourut à Tabrīz à l'âge de 36 ans. Il frappa monnaie en beaucoup d'endroits dont Ardabil même. Une monnaie de Baghdād, datée de 762, porte les titres de Sulṭān al-A'ẓam Shaikh Uwais Bahādur¹) qui se trouvent aussi sur le bassin d'Ardabil, tandis qu'une autre monnaie, également frappée à Baghdād mais en 758, porte seulement les titres de Sulṭān al-'Alim al-'Adil. On peut donc présumer que notre bassin fut offert au Sanctuaire postérieurement à 758, lors d'un des nombreux séjours que fit Shaikh Uwais dans la région de Tabrīz entre 760 et 776.

Les inscriptions. (Inédites).

Première ligne.

مما عمل يرسم السلطان الأعظم
الأيخان المعظم الخاقان الأعدل
الأكرم مالک رقاب الأمم ظلّ
الله في العالم معز الدنيا و الدين
شيخ اويس خلد الله ملكه و سلطانه

"Ceci fut fait par ordre du Sulṭān le plus glorieux,
l'Ilkhān glorifié, le Khāḳān le plus juste,
le plus généreux, maître des nuques des nations, ombre

1. W. Minorsky. Encyclopédie de l'Islām, t. IV, p. 1120.

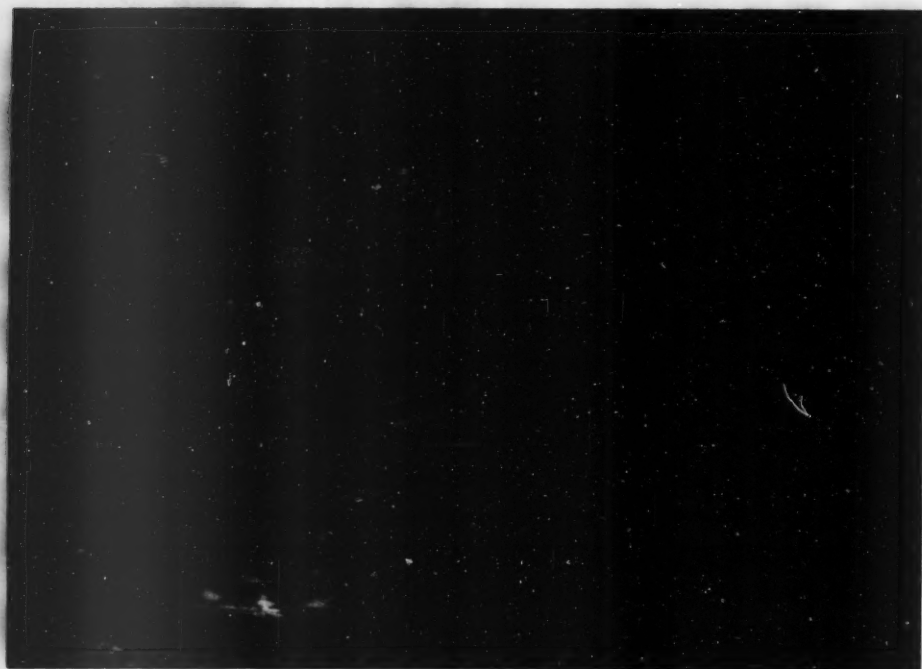


FIG. 238. BASSIN AU NOM DE SHAIKH UWAIS

de Dieu sur le monde, Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn
Shaikh Uwais. Que Dieu maintienne son pouvoir et son sultānat!"
 Deuxième ligne.

مما عمل برسم السلطان

ظلّ الله — في العالم

شيخ اويس بهادر خان

و عظم شانه و اُعلى

"Ceci fut fait par ordre du Sultān,
 le Khākān le plus glorieux,
 ombre de Dieu sur le monde,

Shaikh Uwais Bahādur.

Que son rang soit glorifié et élevé!"

Médaillons centraux.

مما عمل برسم السلطان الأعظم
الايخان المعظم الخاقان
الأعدل الأكرم مالك رقاب الأمم
معز الدنيا و الدين شيخ اويس بهادر خان خلد ملكه

"Ceci a été fait par ordre du Sulṭān le plus glorieux,
l'Īlkhān glorifié, le Khākān
le plus juste, le plus généreux, maître des nuques des nations,
Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn, Shaikh Uwais Bahādur Khān. Que son pouvoir
soit maintenu!"

Quatrième ligne.

الأعظم الايلخان المعظم
الأكبر مالك رقاب الأمم
معز الدنيا و الدين شيخ ا [sic]
خان خلد ملكه و سلطانه
في ذكر و شانه

"Le plus glorieux, l'Īlkhān glorifié,
le plus grand, maître des nuques des nations.
Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn, Shaikh (sic)
Khān. Que soit maintenu son pouvoir et son sulṭānat
....."

Y. A. G.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	7
Yedda A. Godard, LES MARGES DU MURAḲḲA' GUL- SHAN.	11
<i>Les marges d'Ākā Ridā</i>	13
<i>Les marges de Dawlat</i>	18
Paul Pelliot, LES DOCUMENTS MONGOLS DU MUSÉE DE TEHERĀN	37
André Godard, ABARḲŪH	47
<i>Le Gunbad-é 'Alī</i>	49
<i>Le tombeau de Pīr Ḥamzè Sabz Push</i>	54
<i>Le Masǧid-é Djāmi'</i>	56
<i>Le soi-disant tombeau de Tāūs al-Ḥaramain</i>	60
<i>Le Gunbad-é Saiyidūn</i>	72
<i>Le Gunbad-é Saiyidūn Gul-é Surkhī</i>	72
<i>Le portail de la mosquée Nizāmīyè</i>	72
André Godard, NAṬANZ	75
<i>Le monument sāsānide</i>	79
<i>Le mihrāb du Masǧid-é Kučè Mīr</i>	82
<i>Le Masǧid-é Djum'a</i>	83
<i>Les portes de la mosquée d'Afushṭè</i>	104

André Godard, LES TOURS DE LADJIM ET DE RESGET	109
<i>La tour de Ladjim</i>	110
<i>La tour de Resget</i>	118

André Godard, NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LES TOMBEAUX DE MARĀGHA	125
<i>Le Gunbad-é Surkh</i>	125
<i>Le tombeau circulaire voisin du Gunbad-é Kābūd</i>	135
<i>Le Gunbad-é Kābūd</i>	138
<i>Le Gunbad-é Ghaffāriyè</i>	143
<i>Le caravansérail de Sarčam</i>	151
<i>Le Koi-Burđj</i>	152
<i>La tour d'Urmiya appelée "Sè Gunbad"</i>	156

André Godard, LE MASDJID-É DJUM'A DE NIRIZ	163
--	-----

Myron Bement Smith, MINBAR, MASDJID-I DJĀMI', MUHAMMADIYÈ	173
--	-----

Notes. <i>Etoile à huit rais en faïence lustrée</i>	181
<i>Plat en faïence lustrée</i>	182
<i>Vase en faïence lustrée</i>	183

André Godard, LES ANCIENNES MOSQUÉES DE L'IRĀN	185
--	-----

André Godard, HISTORIQUE DU MASDJID-É DJUM'A D'IŞFAHĀN	213
<i>La mosquée abbaside</i>	216
<i>La mosquée seldjukide</i>	220
<i>Le mihrāb d'Uldjāitū Khodābendè</i>	230
<i>Les adjonctions muzaffarides</i>	236
<i>La salle d'hiver</i>	245
<i>Les restaurations d'Ūzūn Hasan</i>	246
<i>Les réparations et les "embellissements" safawides</i>	256
<i>Le portail Sud-Est</i>	275
<i>Résumé chronologique</i>	277

André Godard, ARDISTĀN ET ZAWĀRĒ	285
<i>Le Masdjid-é Djāmi' d' Ardistān</i>	288
<i>Le Masdjid-é Djāmi' de Zawārē</i>	296
<i>Le minaret du Masdjid-é Pāmenār</i>	305
Myron Bement Smith, THE MANĀRS OF IŞFAHĀN . . .	313
Yedda A. Godard, NOTES ÉPIGRAPHIQUES SUR LES MINARETS D'IŞFAHĀN	361
Notes. <i>L'inscription du minaret de Mas'ūd III à Ghazna</i>	367
<i>Etoiles à huit rais en faïence lustrée</i>	369
<i>Bassin de cuivre au nom de <u>Shaikh</u> Uwais</i>	371

ERRATUM

A la page 23 du numéro I de *Athār-é Irān*, j'ai écrit: "le quatrième peintre est appelé Kūrdehan. Je ne possède aucun renseignement sur lui, ni sur son œuvre. Cependant le fait que son portrait se trouve parmi ceux des peintres préférés de *Djahāngīr* montre qu'il était aussi un artiste renommé."

C'est une véritable aberration, je n'ai pas réfléchi qu'il fallait lire Gawardhan ainsi que me le faisait remarquer il y a quelques jours, M. Stchoukine, l'excellent historien de la miniature indienne.

Gawardhan fut un des meilleurs peintres de la cour des Grands Mongols.

Y. A. Godard



IMPRIMÉ EN HOLLANDE
PAR
JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN
HAARLEM

